
3 1761 07967526 0





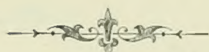
LE CHRISTIANISME

EN AFRIQUE

LE CHRISTIANISME
EN
AFRIQUE

DÉCLIN ET EXTINCTION

Par le Père J. MESNAGE
des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs)



ALGER
ADOLPHE JOURDAN
Libraire-Éditeur
Place du Gouvernement

PARIS
AUGUSTE PICARD
Éditeur
82, Rue Bonaparte

1915

Nihil obstat :

† Leo LIVINHAC,

episc. Pacandensis

Sup. Gen. Soc. Mission. Afric. (Pères Blancs).

Maison-Carrée, die 24ª Octobris 1914.

Imprimatur :

Franciscus FABERI,

Vic. Urbis adsessor.

Romæ, die 4ª Junii 1913.

Imprimatur :

Fr. Albertus LEPIDI,

O. P. S. P. Ap. Magister.

Romæ, die 31ª Maii 1913.

LETTRES ADRESSÉES A L'AUTEUR

AU SUJET DU 1er VOLUME

LETTRE DE S. E. LE CARDINAL GOTTI

PRÉFET DE LA PROPAGANDE

S. CONGREGAZIONE
DE
PROPAGANDA FIDE

Roma, 9 Gennaio 1915.

Rev. Padre,

Ho ricevuto il 1° volume da Lei gentilmente inviatomi con il quale P. V., facendo seguito alla sua pregiata opera l'*Afrique Chrétienne*, inizia il suo nuovo lavoro *Le Christianisme en Afrique*.

Mentre La ringrazio del cortese invio, mi congratulo con Lei della sua attività letteraria e dei suoi accurati studi diretti ad illustrare le glorie della civiltà cristiana nell'Africa romana, ed auguro al suo volume il pieno favore degli studiosi.

Intanto di cuore La benedico.

Devot^mo

F. G. M. Card. Gotti, *Pref.*
C. Laurenti, *Segr.*

Rev. P. J. Mesnage
dei Missionari d'Africa.

Mon Révérend Père.

J'ai reçu le 1er volume que vous avez bien voulu m'envoyer de l'ouvrage qui fait suite à votre excellente : *Afrique chrétienne* et avec lequel vous commencez votre nouveau travail : *Le Christianisme en Afrique*.

En vous remerciant de votre aimable envoi, je vous félicite de votre activité littéraire et de vos sérieuses études qui ont pour but de mettre en lumière les gloires de la civilisation chrétienne dans l'Afrique romaine. Je souhaite que votre ouvrage reçoive des savants le plus favorable accueil.

En attendant, je vous bénis de cœur.

Votre tout dévoué
Fr. Jérôme Marie Gotti, *Préfet.*
C. Laurenti, *secrétaire.*

LETTRE DE MONSEIGNEUR FUZET

ARCHEVÊQUE DE ROUEN

ARCHEVÊCHÉ
DE
ROUEN

Rouen, le 17 Novembre 1914.

Mon Révérend Père,

Le temps présent n'est pas aux longues et tranquilles lectures. Nous nous devons tous aux devoirs multiples qu'une guerre meurtrière nous impose envers nos blessés et nos réfugiés. Néanmoins, attiré par l'attrait du sujet, j'ai parcouru rapidement votre bel ouvrage, *Le Christianisme en Afrique*, dont vous avez bien voulu me faire hommage. Je reste persuadé que les éloges que Monseigneur Combes vous donne dans sa Lettre-Préface sont pleinement justifiés. Par votre érudition qui, dans ce vaste sujet, a « tout vu, tout interrogé, tout recueilli, tout annoté », vous avez écrit l'histoire de cette vieille Afrique chrétienne que Votre Fondateur, à jamais illustre, a rappelée à la vie.

Je vous félicite en particulier d'avoir mis en lumière par des documents irrécusables et des déductions d'une forte logique la valeur des traditions qui établissent l'apostolicité de l'Eglise d'Afrique. Les affirmations tranchantes des hypercritiques ne résistent pas, vous le prouvez bien, à une saine critique, pas plus sur les rivages de l'Afrique que sur ceux de la Provence.

Avec mes remerciements et mes félicitations, veuillez agréer, mon Révérend Père, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

† FRÉDÉRIC, arch. de Rouen.

LETTRE DE MONSEIGNEUR CAPMARTIN

ÉVÊQUE D'ORAN

ÉVÊCHÉ
D'ORAN

Oran, le 20 Novembre 1914.

Mon Révérend Père,

Je suis en retard pour vous dire tout le bien que je pense du volume que vous avez eu l'amabilité de m'envoyer : les événements d'aujour-

d'hui absorbent tellement notre attention au détriment des choses du passé !

Ce passé de notre Algérie, il est pourtant intéressant d'y revenir avec un guide tel que vous, mon Père. Non seulement votre ouvrage offre au lecteur, dans un ensemble facile à consulter, le résumé de tout ce qu'on savait jusqu'ici sur l'Histoire de l'Eglise d'Afrique, mais vous mettez en pratique l'adage *vetera novis augere,* et vous rajeunissez par de bons et nouveaux arguments des thèses qui seront chères à tous les catholiques, et surtout aux pasteurs de l'Algérie. A ce point de vue, votre chapitre II[e] sur l'Apostolicité de l'Eglise de Carthage est à lire et à méditer.

Sans vouloir relever dans votre livre tout ce qui appelle la louange, je ne puis m'empêcher de signaler vos chapitres IV[e] et V[e] sur l'extension et l'intensité de la propagande évangélique dans ce pays qui est devenu le nôtre. Vous avez utilisé une masse de documents — des documents épigraphiques entre autres — pour nous donner l'idée la plus exacte de la marche et des progrès du christianisme dans l'ancienne Afrique. Au reste, la carte que vous avez eu l'excellente idée de faire graver pour illustrer votre texte parle aux yeux et permet de saisir en un instant tout le contenu de vos doctes chapitres.

La comparaison que nous pouvons faire, grâce à vous, entre l'état actuel de nos diocèses de la Maurétanie Césarienne après quatre-vingts ans d'occupation française et l'état du même territoire après trois ou quatre siècles de « romanisation » n'est pas pour nous décourager.

Ce qui peut aussi nous inspirer confiance, c'est la constatation que nous sommes exempts — et Dieu en soit béni ! — des maux intérieurs qui minaient cette Eglise de nos pères, par ailleurs si belle, si riche en martyrs héroïques, si justement glorieuse de son incomparable Augustin. La triste conséquence de ces insuffisances du christianisme africain, vous nous la montrerez, mon Père, dans un autre volume que vous préparez et qui sera digne des précédents : *le Déclin et l'Extinction de l'Eglise d'Afrique.* Ce sujet sera attristant, mais, par les leçons qu'il dégage, il peut être bienfaisant et il le sera certainement. Le grand esprit de foi et l'amour pour la sainte Eglise qui vous inspirent sont visibles dans toutes vos pages ; ils ne vous feront pas plus défaut que cet ardent amour du travail qui vous attache depuis tant d'années aux études d'histoire africaine.

Dès maintenant, je souhaite un grand succès à cet ouvrage futur, en même temps que je me plais à reconnaître les mérites de celui qui vient de paraître et que consacrera la diffusion la plus méritée et l'appréciation flatteuse des connaisseurs.

Agréez, mon Révérend Père, l'assurance de mes félicitations et de mon entier dévouement en N.-S. J.-C.

† PIERRE-FIRMIN, évêque d'Oran.

LETTRE DE MONSEIGNEUR BOUISSIÈRE

ÉVÊQUE DE CONSTANTINE

ÉVÊCHÉ
DE
CONSTANTINE
ET
D'HIPPONE

Constantine, le 15 octobre 1914

Mon cher et vénéré Père.

Vous avez bien voulu me faire hommage du nouveau travail que vous venez de publier sur *Le Christianisme en Afrique*, ses origines, son développement et son extension, et vous m'avez demandé « une lettre d'introduction auprès de mes fils dans le sacerdoce ».

Je m'empresse de vous dire que vous vous présentez trop bien vous-même, et que vos précédentes études vous ont déjà trop bien accrédité devant le clergé et dans le monde savant pour qu'il soit nécessaire de vous faire précéder ou accompagner d'aucune recommandation.

J'ajoute que le vif intérêt que j'ai pris à vous lire me fait regretter d'autant le retard que j'ai mis à vous remercier et à vous exprimer toute ma satisfaction.

Vous avez éclairé d'un jour nouveau — si vous n'avez pu le résoudre complètement — le problème de l'apostolicité de notre illustre et chère Eglise d'Afrique, en montrant comment la « Diaspora juive », dans l'économie du plan divin, servit admirablement de véhicule à l'Evangile, à travers l'Egypte, la Cyrénaïque, la Tripolitaine et même notre moderne Algérie. Votre discussion est si lumineuse et si serrée que, si l'on n'en arrive pas, faute de documents précis, à conclure que l'apôtre Saint Pierre, ou tout au moins Saint Philippe, a visité la Tunisie et Constantine, du moins cette hypothèse n'a rien que de très vraisemblable et n'offre rien de contraire aux données de l'histoire ni aux rigueurs de la critique.

Dans une sorte de brillante chevauchée à travers la Numidie, la Maurétanie Sitifienne et la Maurétanie Césarienne, vous suivez pas à pas les progrès du Christianisme qui va se multipliant, malgré les obstacles qui se dressent devant lui, avec le nombre des évêques, ses infatigables pionniers. D'un geste, vous écartez, en passant, le vieux préjugé de la Kabylie chrétienne. Si elle le fut, ce n'est pas par la conversion des autochtones, mais par l'introduction des étrangers.

Combien je suis heureux de trouver, sous votre plume de chercheur

et d'archéologue, cette constatation que, dès le début du Ve siècle, au temps où Saint Augustin illustrait le siège d'Hippone, « des merveilles comme celles de Lourdes de nos jours, s'accomplissaient à Uzalis, à Calama, à Hippo Regius, par l'intercession de Saint Etienne » dans les pèlerinages des chrétiens aux *Memoriæ* ou reliques de ce Saint ! Contrairement à ce qu'en pensait M. Thiers, les pèlerinages sont de tous les temps, et ils sont toujours dans les mœurs de l'humanité.

Combien plus encore je me réjouis de voir que nos ancêtres d'alors, sur cette terre sainte et bénie, étaient pénétrés de ce besoin de la communion que le saint et regretté Pie X a voulu réveiller dans l'âme des chrétiens dégénérés, amoindris, de notre époque ! Les prêtres et les fidèles y puiseront un nouveau et pressant motif de retourner à la dévotion souveraine qui fut tant « en honneur chez nos chrétiens de Numidie ».

Le diocèse de Constantine peut être justement fier d'avoir donné naissance à la vie religieuse et monastique qui eut son berceau à Thagaste dans la maison même où était né notre grand docteur d'Hippone. Mais vous observez fort judicieusement qu'il est regrettable que pas un seul de ces monastères où s'épanouit et brilla tant de sainteté, « n'ait joué dans notre Afrique indigène le rôle de celui de Marmoutier, en Gaule ». Du moins, ils furent une pépinière de saints évêques, tels que les Aurèle de Carthage, les Possidius de Calama, les Alype de Thagaste, etc.

Enfin, votre Etude s'achève par un tableau attristant qui ressemble trop, hélas ! à une page de notre histoire contemporaine. Au moment où les Vandales approchent pour réduire en cendres cette chrétienté jadis florissante, la foi s'est abâtardie au contact des païens, et les fortes mœurs implantées par la religion du Christ se sont grandement relâchées et ont conduit à toutes les apostasies.

Ne dirait-on pas, renouvelé, le triste spectacle des hontes et des scandales qui, au cours de ces trente dernières années, viennent de s'étaler impudemment sous nos yeux ? La France, elle aussi, avait été pétrie de christianisme, et elle avait vécu, quinze siècles durant, des bienfaits de Dieu. Puis, un vent de folie avait passé sur sa tête, et nous étions devenus, au grand scandale des peuples, une nation officiellement impie, bravant le ciel qu'un nouveau Titan avait escaladé pour y éteindre les étoiles, sinon pour en arracher le feu sacré.

Tout à coup, le tonnerre de la justice divine a éclaté, et nous voilà en proie à une guerre d'extermination sauvage. Mais la France chrétienne se ressaisit, elle se presse au pied des autels, et, demain, Dieu aura pitié de nous et nous sauvera.

Votre livre vient à son heure pour nous instruire par les exemples du passé ! Je lui souhaite tout le succès qu'il mérite : il n'est pas seule-

ment une œuvre d'érudition, il est encore et surtout un moyen d'apostolat.

Veuillez agréer, cher et vénéré Père, l'assurance de mon très affectueux dévouement en N. S.

† JULES-LÉON,
Évêque de Constantine et d'Hippone

Le 15 octobre,
en la fête de Sainte Thérèse, « docteur » et *Mater spiritualium.*

LETTRE DU T. R. P. LÉPICIER

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES SERVITES DE MARIE

Ave Maria

Rome, Saint-Alexis Falconieri, 28 Novembre 1914.

Mon Très Révérend Père,

Merci du beau livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer, livre aussi instructif qu'intéressant, qui fait passer devant les yeux une foule de choses qu'omettent les Histoires de l'Eglise les plus complètes.

Que de choses à méditer dans les vicissitudes de cette Eglise d'Afrique, si glorieuse dans les origines apostoliques que vous lui revendiquez avec tant d'érudition ; et puis, hélas ! si tôt déchirée par le Donatisme, et étouffée par les Vandales et les Mahométans !

Laissez-moi donc vous féliciter de l'œuvre faite, et former l'espoir que bientôt elle soit parfaite avec la suite que vous promettez. Grâce à vous, bien des idées erronées sur l'Eglise d'Afrique seront corrigées, et l'intérêt des âmes missionnaires à la conversion du Continent Noir ne fera qu'y gagner.

Agréez, mon très Révérend Père, avec l'expression de ma reconnaissance, l'assurance de mon religieux dévouement en N.-S.

F. Alexis Marie LÉPICIER,
Prieur Général
des Servites de Marie.

LETTRE DE M. L'ABBÉ HERTZOG

PROCUREUR GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE SAINT-SULPICE

Rome, 26 Novembre 1914.

Mon Très Révérend Père,

Je vous suis infiniment reconnaissant du si beau volume que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Veuillez agréer, avec mes meilleurs remerciements, mes respectueuses félicitations pour votre beau travail qui continue sur l'Afrique chrétienne les travaux que vous avez déjà donnés. Vous y avez mis ce qui donne à tout travail le cachet vraiment scientifique, et est pour lui, par conséquent, un gage de succès et de durée : une érudition consciencieuse, fruit de longues et patientes recherches, une impartialité absolue, ne cherchant que la vérité, le tout au service d'une âme chrétienne et surnaturelle, aimant profondément l'Eglise.... Ces publications sont un grand honneur pour votre Congrégation et s'ajoutent aux travaux scientifiques si remarquables accomplis déjà par plusieurs de vos Pères.

Comme il est toujours vrai que les missionnaires catholiques sont partout les véritables éléments et pionniers de la civilisation et rendent à la science les plus grands services !.......

Daignez agréer, mon Révérend Père, l'expression de mon humble, religieux et reconnaissant attachement en N.-S.

H. Hertzog,
P. S. S.

LETTRE DE MONSIEUR L'ABBÉ LEYNAUD

CURÉ DE SOUSSE

Sousse, 10 Novembre 1914.

Mon Très Révérend Père,

..... Laissez-moi vous remercier d'avoir affermi ma conviction arrêtée de l'apostolicité, directe ou indirecte, de notre chère Eglise Africaine. Après vous avoir lu, il est impossible de ne pas admettre que nous avons

plus de raisons et des raisons meilleures d'y croire que n'en ont nos adversaires de ne pas y croire. Oui, quoiqu'il nous manque encore le document positif, historique ou lapidaire, l'origine apostolique paraît certaine; le silence relatif des Pères d'Afrique peut très bien n'être qu'une preuve de plus d'une vérité qu'il était inutile de rappeler, tant elle était connue.

Et si ce ne sont pas les Apôtres ou leurs envoyés qui ont fondé une si illustre Eglise qui, vers la fin du IIe siècle, comptait près de cent évêques ou plus, comment les écrivains ecclésiastiques ne nous ont-ils pas livré le nom de celui ou de ceux qui, ayant vécu si près d'eux, auraient conquis l'Afrique à l'Evangile ?

Encore merci, mon cher et Révérend Père, de la joie que m'a donnée la lecture de votre savant travail; c'est vous dire avec quelle impatience j'attends la suite.....

Priez pour moi et croyez à mes meilleurs sentiments d'affectueux respect en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

A. F. Leynaud

AVANT-PROPOS

De tous les problèmes que soulève l'Histoire de l Eglise, un des plus angoissants est la disparition du christianisme de l'Afrique.

On voit d'un côté 700 évêchés, au-dessus desquels planent les grands noms de Cyprien, d'Augustin, d'Optat, etc. ; de l'autre on assiste à l'écroulement complet de cette Eglise en quelques années (647-710). Comment expliquer un pareil cataclysme ?

Qu'étaient donc ces évêchés ? Qu'étaient ces populations chrétiennes ? A quel chiffre s'élevaient-elles ? Quelle était leur valeur ?

Car, enfin, en si peu de temps, on n'arrache pas à un peuple ses croyances et son culte, si ce peuple est nombreux et si ses croyances ont pénétré profondément son âme. C'est un fait d'autant plus inexplicable que le peuple berbère n'a pas été emporté par l'avalanche arabe. Au lieu de disparaître, il a, en effet, au moment même de l'islamisation du pays, inondé l'Espagne et une partie de la Gaule, car il est bien certain que les musulmans tombés dans les champs de Poitiers (732), sous la massue de Charles-Martel et de ses Francs, étaient des Berbères.

Pour tout homme qui réfléchit, ce seul dilemme se présente à l'esprit : Ou les Berbères n'étaient pas chrétiens, ou ceux qui l'étaient ont dû apostasier en masse.

Relativement à cette dernière hypothèse, une autre question surgit : Si apostasie il y a eu, où doit-on en chercher la cause ? Est-ce dans l'application du *Crois ou meurs*, comme on l'admet généralement ? Mais alors cette persécution aurait donc été plus violente qu'elle ne l'a été en Espagne, en Egypte, en Syrie, etc., où cependant le christianisme a subsisté ? Qu'en dit l'Histoire ?

Comme on le voit, plusieurs problèmes se greffent sur celui de la disparition du christianisme de l'Afrique.

Dans le premier volume de cet ouvrage nous avons étudié ceux qui touchent à la quantité et à la qualité de l'élément berbère chrétien, nous allons, dans celui-ci, essayer de résoudre ceux que soulève la conduite tenue par l'Islam en Afrique.

Le Christianisme en Afrique

Déclin et Extinction

En terminant notre travail sur le Christianisme en Afrique, ses origines, ses développements etc., nous nous sommes demandé si l'Eglise d'Afrique était aussi vigoureuse qu'elle le paraissait, au commencement du V[e] siècle, et si, avec les vers intérieurs qui la rongeaient, avec ses racines qui s'enfonçaient si superficiellement dans le sol berbère, elle serait capable de résister victorieusement aux ouragans qui allaient bientôt se déchaîner sur elle.

Ces ouragans ce sont l'invasion et les persécutions vandales, les invasions des Libyens du Sud, et finalement celles des Arabes.

L'Etude de ces fléaux, des ruines qu'ils ont amassées, de l'état où ils ont réduit le christianisme dans ce pays, sera la réponse à la question posée.

CHAPITRE PREMIER

PÉRIODE VANDALE

§ I. — Persécutions.

Non assimilés, les indigènes sont restés en même temps et par le fait même, nous l'avons vu dans le volume précédent [1], en dehors de toute évangélisation.

Ce fait désastreux pour l'Eglise, a été suivi d'un autre résultat qui a été non moins désastreux pour l'Empire, je veux parler de l'anéantissement de la puissance romaine par les Vandales. On peut affirmer sans crainte de se tromper que, si Genséric a eu un succès si rapide et si complet, il l'a dû à l'attitude prise par la population indigène à l'égard de Rome, et si celle-ci a pris une telle attitude, c'est que Rome était toujours restée pour elle l'ennemie ou du moins l'étrangère. Rien que de superficiel et par conséquent de fragile n'est accompli, tant qu'à la conquête militaire, administrative, économique ou même intellectuelle ne s'ajoute la seule conquête qui soit définitive et indestructible, la conquête religieuse.

Nous n'avons pas à nous occuper des causes qui ont amené l'invasion de l'Afrique par le roi vandale. Il nous suffit de rappeler simplement quelques dates pour servir de cadre à notre étude :

---

[1] Cfr. MESNAGE, *Romanisation de l'Afrique*, p. 173 et suiv.

En mai, 428 ou 429 [1], Genséric traverse le détroit de Gibraltar avec 80 000 personnes [2], parmi lesquels se trouvent 50 000 combattants [3]. Un an après, à la fin de mai, Genséric, après avoir battu le général romain Boniface, le force à se renfermer dans Hippone où il l'assiège inutilement pendant 14 mois.

Des renforts étant arrivés de Rome et de Constantinople, Boniface tente une seconde fois le sort des armes, mais il est de nouveau vaincu et, cette fois, abandonne l'Afrique à son malheureux sort.

Hippone délaissée par ses habitants est brûlée par l'ennemi [4] qui ne la détruit pas cependant complètement puisque les envoyés de Valentinien y signèrent le traité de paix de 435. [5]

Le roi vandale n'était pas homme à garder sa parole. Profitant de la sécurité dans laquelle, grâce à ce traité, vivait la province d'Afrique, il s'élança vers Carthage et s'en empara le 19 octobre, 439. Tout le pays était à lui :

Ainsi finit, après 585 ans, la domination romaine en Afrique (146 av. J.-C. — 439 après).

Deux combats ont suffi aux Vandales pour être maîtres du pays !

Comment se fait-il que le colosse qu'était l'Empire romain

---

[1] PROSPER d'Aquitaine place cet événement en 427, la *Chronique* d'IDACE en 429, TILLEMONT adopte 428. Cfr. FOURNEL, *les Berbers*, I, p. 76, Note 1.

[2] VICT. VIT., I, 1, 2. Cfr. POSSIDIUS, *Vita S^ti Aug.*, 28.

[3] PROC., *De Bello Vand.*, I, 5.

[4] POSSIDIUS, *Vita S^ti Aug.*, 29 : *Vix tres superstites ex innumerabilibus ecclesiis, hoc est Carthaginensem, Hipponensem et Cirtensem quæ Dei beneficio excisæ non sunt, et earum permanent civitates, licet post ejus (Augustini) obitum urbis Hipponensis incolis destituta ab hostibus fuerit concremata.*

[5] On croit que ce traité laissait à Genséric toutes ses conquêtes, à condition qu'il paierait tribut.

dans ces riches et vastes régions soit si facilement tombé? Outre les causes générales parmi lesquelles on peut compter la corruption des mœurs, le relâchement de la discipline dans l'armée, l'avilissement de l'autorité, il y a des causes toutes locales dignes d'entrer en ligne de compte.

La population créole écrasée d'impôts s'était, depuis longtemps, désaffectionnée de la mère-patrie. Tel était l'excès de misère dès le commencement du IVe siècle que des pères de famille, ne sachant comment satisfaire aux exigences du fisc, vendaient leurs enfants qu'ils ne pouvaient plus nourrir! Une loi de Constantin de 322 [1] interdit formellement ces ventes horribles et ordonne de nourrir aux frais de l'Etat les enfants dont les parents ne pourraient subvenir à leurs besoins.

Cet édit particulier à l'Afrique où ces actes étaient fréquents peint sur le vif la situation faite à ce pays par une administration ruineuse [2].

Si la misère était telle au IVe siècle, que dut-elle être au moment de l'invasion et de la guerre?

Les accents de l'évêque Capréolus dépeignant le triste état de son Eglise et de l'Afrique et s'excusant de n'avoir pu se rendre au concile général d'Ephèse, s'élèvent à la hauteur de ceux de Possidius et de Victor de Vite: *Ingens ubique provinciarum vastatio quæ, incolis partim extinctis, partimque in fugam actis, absolutam desolationis speciem quoquoversùm longe lateque porrigitur, oculis offert, promptam illam coeundi facultatem ademit.*

Quant à la population berbère, on sait ce qu'elle était à l'égard de Rome [3]. Bien que les évêques du parti donatiste

---

[1] *Cod. Theod., l.* II, tit. 28; Morcelli, *Africa Christ.*, III, p. 227.

[2] *Rev. Afric.*, 1863, p. 430.

[3] Nous avons dit précédemment jusqu'à quel point elle était restée réfractaire à la civilisation romaine. Voici l'opinion de Gibbon à cet égard: « Les Maures étaient une race d'hommes farouches et intraitables dont le caractère sauvage avait été plus aigri que corrigé par la

qui s'appuyait surtout sur les indigènes se fussent réconciliés en 411, des rancunes et des haines devaient subsister dans la masse. Celle-ci, profitant de l'occasion qui se présentait de se venger se serait jointe aux envahisseurs [1] avec le secret espoir qu'après l'extermination des anciens dominateurs ils pourraient également se débarrasser des nouveaux.

Qu'ils se soient rangés du côté de Genséric, dès son arrivée dans le pays, ou qu'ils soient restés neutres jusqu'à ce que la victoire se fût déclarée pour lui, le fait est qu'ils ne tardèrent pas à entrer dans son armée et à le suivre dans toutes ses expéditions maritimes.

Genséric, maître de la capitale de l'Afrique, crut de son intérêt, pour fortifier son nouveau royaume, de faire la paix avec l'empereur Valentinien III. Il consentit, en 442, à lui rétrocéder une partie de la Numidie, avec la Maurétanie Sitifienne [2] et par conséquent avec la Césarienne et la Tingitane [3].

---

terreur des armes romaines. » *Hist. de la Décad.*, c. XXXIII, p. 216 de la 2e édit., trad. franc. de 1819.

[1] Proc., *De Bello Vand.*, I, 5.

[2] *Novelle* du 21 juin 445. *Cod. Theod.*, Nov., L. XXI, tit. 23.

[3] » » 13 juillet 451. » » L. I, tit. 10.

Nota. — On a retrouvé deux inscriptions intéressantes qui se rapportent à la domination éphémère de Valentinien III sur une partie de l'ancienne Afrique romaine.

L'une est l'épitaphe d'un certain Marcellus, retrouvée dans le Djédar de Ternaten : *Memoria Marcelli, recessit die martis, luna XXI, idus Augustas*, A. P. 441 480. (*C. I. L.*, VIII, 21546).

Elle est ainsi commentée par Mgr Duchesne dans le *Bull. du Comité des Travaux Historiques*, 1892, p. 316 : « Le pays resté romain fut rattaché au point de vue civil à la juridiction du préfet de Rome. La désorganisation de l'Eglise de Carthage et l'introduction d'une frontière politique entre la Maurétanie et la Proconsulaire eurent des conséquences analogues dans les rapports ecclésiastiques. Une lettre du pape St Léon nous montre qu'il avait cru devoir prendre la direction supérieure des Eglises maurétaniennes. Il les avait fait inspecter par un évêque appelé Potentius, et, sur le rapport de cet envoyé, il avait pris toute une série de mesures propres à restaurer la discipline.

« Pendant cette période qui ne s'étendit pas au delà de 455, l'usage

La limite dut passer à l'Est de Constantine qui avait résisté à Genséric en 430 [1] et qui, en 445, appartenait à l'empereur [2].

Cet état de choses dura jusqu'à la mort de Valentinien III, 455 ; Genséric, de retour de Rome qu'il était allé piller (15-29 juin 455), redevint alors maître de toute l'Afrique : *«Post cujus* (Valentiniani) *mortem, totius Africæ ambitum obtinuit, nec non et insulas maximas Sardiniam, Siciliam, Corsicam Ebusum* (Iviça), *Majoricam, Minoricam et alias multas* [3]. *»* Son royaume s'étendait donc de la Cyrénaïque au détroit de Gibraltar.

Délivré de tout souci de ce côté, Genséric put donner libre cours à sa haine contre la population romaine de son royaume

---

pascal de Rome dut faire loi en Maurétanie, non pas seulement en vertu du Ier Concile d'Arles de 314, où le Pape est chargé de régler la Pâque pour tout l'Occident, mais encore parce que les évêchés maurétaniens étaient devenus suffragants du Pape. Il n'est pas étonnant que le comput de 447 ait trouvé le chemin de ces provinces et, qu'une fois entré dans l'usage, il se soit maintenu jusqu'à l'année 480. »

La seconde inscription relative à cette époque est de 474. Elle a été retrouvée à Kherbet el Ma el Abiod et énumère les reliques de plusieurs martyrs déposées en ce lieu. (*Bull. Arch. Com.*, 1895, p. 319). Comme elle porte une date d'après l'ère maurétanienne, bien que cette localité se trouve en Numidie, on peut croire que cette région qui était située dans la partie cédée à Valentinien III, a continué, même après le retour de ces provinces au royaume vandale, à se servir du calendrier maurétanien.

[1] Possidius, *Vita Aug.*, 28.

[2] Nov., *Cod. Theod.*, I, tit. 40. Dans cette novelle, Valentinien parle de la Césarienne, comme étant de sa dépendance. Il ajoute cette phrase qui est à remarquer : *« Hæc humanitas permanebit donec, auspice Deo, Africam redire contingat. »* Elle montre qu'en 451, et malgré le traité de paix de 442, Valentinien ne désespérait pas de reconquérir ce qu'il avait perdu de l'Afrique.

Nota. — A la suite de ce traité, Genséric fit un partage entre lui et ses Vandales, partage dans lequel il se réserva la Byzacène, l'Abaritane (peut-être la Sabratane selon d'Avezac, *Afrique Ancienne*, p. 241) la Gétulie et une partie de la Numidie ; à ses soldats, il donna la Zeugitane ou Proconsulaire.

[3] Vict. Vit., I, 4.

et surtout contre le catholicisme. Il prit des mesures tellement vexatoires qu'il força une foule d'habitants à émigrer. Ayant fait le partage des terres, il donna les meilleures à son peuple [1]. Quant à celles qu'il laissa aux anciens propriétaires parce qu'il ne les trouvait pas assez bonnes pour être données aux siens, elles furent tellement chargées de taxes que, tout en restant possesseurs de leurs biens-fonds, les Africains n'en pouvaient rien retirer pour eux-mêmes [2].

D'autres plus malheureux devinrent esclaves sur leurs propres terres [3].

Dès lors, se produisit l'exode en masse de tous ceux qui eurent le temps et les ressources nécessaires pour aller s'embarquer dans un port de la côte et se réfugier en Italie, en Sicile, en Espagne etc.

Les familles patriciennes qui, lors du sac de Rome (410), avaient fui devant les hordes d'Alaric, reprirent le chemin de l'Italie pour échapper au torrent tout aussi dévastateur qu'étaient les Vandales.

Il n'y eut pas, du reste, que les exilés volontaires à quitter le sol d'Afrique. Genséric, craignant que les sénateurs de Carthage n'usassent de leur influence pour tramer des complots contre lui et exciter quelque révolte, les dépouilla de leurs biens et les chassa hors de l'Afrique: *« Senatorum atque honoratorum multitudinem primo exilio crudeli contrivit, postea transmarina in parte projecit* [4]. »

---

[1] Procope, *De Bello Vand.*, I, 5.

[2] Victor de Tonnone raconte que les habitants riches de Maxula furent forcés par les Vandales, à l'entrée de ceux-ci dans cette ville, de leur abandonner le tiers de leurs esclaves et le septième de leurs bestiaux. Marcus, *Hist. des Vand.*, I, p. 179 etc.

[3] Proc., *l. c.*, I, 4.

[4] Vict. Vit., I, 5, 15; *Vita S[ti] Fulg.*, 1. Un aïeul de S[t] Fulgence nommé Gordien fut du nombre des exilés. — *Nota.* C'est dans cet exode en masse que disparurent du sol de l'Afrique la plupart des reliques de martyrs qui allèrent enrichir les Eglises d'Italie, de Gaule, etc.

On se demande comment un homme de génie comme Genséric a pu en venir à de pareils traitements à l'égard des deux classes les plus riches et les plus influentes de l'ancienne population romaine : les propriétaires et les nobles.... Il oubliait que, s'il était venu si facilement à bout de la puissance romaine en Afrique, c'est qu'il y avait trouvé une population désaffectionnée de la métropole, et que le même sort pouvait lui arriver à lui ou à ses successeurs.

En effet deux défaites enlevèrent l'Afrique à un de ses descendants comme deux défaites l'avaient enlevée à Rome.

Mais il était aveuglé par la haine. Celle qu'il portait au catholicisme était plus grande encore que celle qu'il nourrissait contre le nom romain. Il en avait juré la destruction et il ne s'en cachait pas, puisqu'il eut le triste courage de dire à un groupe de prélats et d'hommes de la première condition qui étaient allés le trouver à Maxula pour lui demander la liberté religieuse : « J'ai résolu votre complète disparition, et vous osez me faire une pareille demande ! *Decrevi ego de nomine et genere vestro nullum dimittere, et vos audetis talia postulare* [1] *!* »

Conformément à cette idée arrêtée, il ne recula ni devant l'exil, ni devant les supplices pour punir les catholiques de leur attachement à leur foi.

On peut lire dans Victor de Vite [2] et dans la *Chronique* de Prosper [3] les noms des plus illustres victimes de ce tyran.

Le premier de ces historiens raconte à ce propos l'admirable conversion d'un grand nombre de païens. De généreux exilés ayant été relégués chez un prince maure appelé Capsur, dans le désert appelé *Caprapicti*, se mirent à prêcher J.-C. à cette tribu barbare et eurent le bonheur de la convertir.

[1] Vict. Vit., I, 5, 18.

[2] I, 6, 10 11 etc.

[3] *Ad ann.*, 437. Cfr. Ruinart, *Hist. Pers. Vand.*, Edit., 1694, pp. 433, 439.

« Videntes igitur Christi discipuli multa apud gentes illicita sacrificiorum sacrilegia, cœperunt prædicatione et conversatione suà ad cognitionem Domini Dei nostri barbaros invitare : et tali modo ingentem multitudinem gentilium barbarorum Christo Domino lucraverunt ubi antea a nullo fama christiani nominis fuerat divulgata.

Tunc deindè cogitant quid fieret ut ager jam cultus et ingraminatus vomere prædicationis evangelicum susciperet semen et imbre sacri Baptismatis rigaretur; mittunt legatos per itinera distenta deserti : pervenitur tandem ad civitatem romanam : rogatur episcopus ut presbyterum ac ministros credenti populo destinaret.

Explet cum gaudio quod petebatur Pontifex: Dei construitur ecclesia, baptizatur simul multitudo maxima barbarorum et de lupis grex fœcundus multiplicatur agnorum. »

Où résidait ce roi Capsur ? Où se trouvait cet *eremus Caprapicti ?*

Le mot « désert » fait penser aux solitudes situées au Sud de la Byzacène et de la Numidie, mais il semble, d'après le contexte, qu'il ne faut pas l'aller chercher si loin. En effet, d'après le même auteur, un certain Martinianus, trois de ses frères et une jeune esclave appelée Maxima, après s'être échappés la nuit de chez leur maître, allèrent se réfugier à Thabraca où ils entrèrent les uns dans le monastère de religieux *« cui præerat tunc nobilis pater Andreas »*, l'autre au couvent des vierges de cette même ville [1].

Le maître vandale se mit à la recherche de ses esclaves fugitifs, les retrouva et les appliqua à la torture. Ils furent ensuite livrés entre les mains de Genséric qui les fit tourmenter à son tour, puis les confia à Capsur.

Celui-ci, témoin de la conversion de son peuple, en avertit Genséric qui ordonna la mort de Martinianus et de ses com-

---

[1] Vict. Vit., I, 10, 32-33.

pagnons [1] en les faisant attacher à la queue de chevaux indomptés et traîner *« inter spinosa loca silvarum ».*

Dans les lieux témoins de la mort héroïque des martyrs, s'opérèrent ensuite de grands miracles [2], pour la véracité desquels Victor de Vite en appelle au témoignage de l'évêque Victor Buronitanus. Or, on sait que le Saltus Buronitanus est précisément au S. E. de Thabraca. L'*eremus Caprapicti* se serait donc trouvé dans le pays actuel des Kroumirs ou des Mogods. Si notre supposition est vraie, nous avons un *confirmatur* éclatant du texte du Concile de 419 : *plerisque in locis maritimis..... adhuc erroris istius (paganismi) iniquitas viget* [3]. L'état de choses n'avait donc pas changé, dans cette région, depuis 419.

Cruel contre les simples chrétiens, Genséric l'était encore plus contre le clergé.

Après avoir interdit de donner un successeur à tous ceux qu'il enverrait en exil et qui y mourraient [4], il en chassa quelques-uns d'Afrique avec un raffinement de cruauté inouï : ainsi Quodvultdeus, évêque de Carthage, fut, avec la plus grande partie de son clergé, mis sur des navires brisés et livrés aux caprices des flots : *« Quodvultdeus et maximam turbam clericorum navibus fractis impositam nudos atque expoliatos expelli præcepit* [5]. »

---

[1] VICT. VIT., I, 10, 32. Maxima avait été auparavant remise en liberté (I, 11, 35).

[2] VICT. VIT., I, 11, 38.

[3] MESNAGE, *Christianisme en Afrique*, I, p. 212.

[4] « *Quibus tamen in exilio positis, dum obitus obvenisset, non licebat alios eorum civitatibus ordinari.* » VICT. VIT., I, 7, 23.

[5] VICT. VIT., I, 5, 15.

Nota. — Ils abordèrent sains et saufs en Campanie, près de Naples. — Le clergé de Carthage devait être très nombreux puisque, sous le règne d'Hunéric, il comptait encore 500 prêtres, diacres et lecteurs. Cfr. Morcelli, *Africa Chr.*, I, p. 54.

Ce prince aussi cruel qu'habile mourut en 476, et eut pour successeur son fils Hunéric, 25 janvier 477.

Celui-ci, négligeant la politique de son père qui avait eu l'habileté de s'attacher les Berbères en les conduisant à la curée [1] le long des côtes méditerranéennes, ne s'occupa que des intérêts de l'Arianisme qu'il voulut imposer à tous les habitants et ne recula pas devant la persécution générale.

Ce tyran que Victor de Vite appelle le plus cruel de tous les persécuteurs « *omnium qui unquam fuere sævissimus iniquissimusque* » ferma toutes les églises et interdit toute ordination d'évêque ou de prêtre. Il exila par milliers les fidèles dans les déserts du Hodna et du grand chott tunisien.

Victor de Vite raconte comment un groupe de 4970 fidèles, moines et clercs, fut réuni à Sicca Veneria (Le Kef) et là, remis à des Maures qui les conduisirent aux environs de Macri [2].

Pendant que cette troupe se dirigeait vers le S. O., une autre, Victor de Vite ne dit pas de combien d'exilés elle était composée, était réunie à Lares (Lorbeus) et dirigée vers le Sud, jusqu'au pays des Gétules.

Ce n'était que le commencement de cet exode lamentable qui priva l'Afrique de la presque totalité de ses évêques.

Ceux-ci en effet, ayant été appelés à Carthage pour répondre de leur foi et la discuter avec les évêques ariens, furent, après un simulacre de discussion, déportés en masse, à part

---

[1] *(Gensericus) Maurorum auxilio validior factus postquam Valentinianus fatis concesserat, quoties ver redierat, nunc Siciliam, nunc Italiam populabundus vexabat.* (*Proc.*, I, 5). En 455, Genséric avait poussé jusqu'à Rome, l'avait pillée et était revenu à Carthage avec les objets « *quæ olim Jerosolymis Romam pertulerat Titus Vespasianus, Justinianus sæculo sequenti imperator, recuperata Carthagine, Jerosolymis restituit.* » PROC., *De Bello Vand.*, Livre II, 9.

[2] VICT. VIT., II, 9; VICT. TON., ad ann., 479. Cfr. MESNAGE, *Romanisation de l'Afrique*, pp. 178, 185.

88 qui périrent, et 18 qui parvinrent à s'enfuir ou à se cacher [1].

Les évêques présents étaient au nombre de 456 :

54 de la Proconsulaire,
117 de la Byzacène, plus 6 évêchés vacants,
123 de la Numidie,
42 de la Sitifienne,
120 de la Césarienne, plus 6 évêchés vacants,
5 de la Tripolitaine,
8 de la Sardaigne, et des îles Baléares, soit 574 évêchés africains, en comptant les 12 vacants et les 106 sièges de ceux qui avaient péri ou étaient parvenus à s'enfuir.

Cette liste donne évidemment l'état complet de l'Eglise d'Afrique en 484, car, d'après la teneur du décret de convocation, 19 mai 483, il était absolument ordonné à tous les évêques sans exception, d'être à Carthage le premier février 484 et cela, à tout prix ! *« nos statuisse cognoscite ut ad diem Kalendarum februarium proxime futurarum, amissa omni excusatione formidinis, omnes Carthaginem veniatis* [2]. »

Il sera donc facile de se rendre compte des pertes que l'Eglise d'Afrique a déjà faites depuis 430.

A cette date, avons-nous dit, elle comptait environ 675 évêchés. En 484, nous n'en trouvons plus que 574, ce sont donc environ 100 évêchés disparus. Bien plus, on peut dire que plus de 200 nous échappent complètement, puisque nous ignorons à quelles provinces appartenaient les 106 évêques sur lesquels Hunéric ne put mettre la main.

La Proconsulaire qui avait alors 160 à 170 évêchés [3] ne paraît plus en avoir que 54 ; la Byzacène en compte 123 sur

---

[1] *Notitia, Edit. Halm ;* VICT. VIT., même édition, p. 71.
[2] VICT., VIT., I. 13, 39.
[3] 130 d'entre eux ont assisté à la conférence de 411.

160 à 170 [1]; la Numidie 123 également sur 185 à 190 [2]; la Sitifienne 42 sur une cinquantaine [3]; la Césarienne 126 sur 136 [4].

Plusieurs causes expliquent la disparition d'un si grand nombre d'évêchés. La première en date est la dévastation méthodique du pays qui se trouvait sur le passage de l'armée vandale en 429-430: *« Invenientes pacatam quietamque provinciam, speciositatem totius terræ florentis quaquaversùm impietatis agminibus impetebant, devastando depopulabantur, incendio atque homicidiis totum exterminantes [5]. »*

Comme si le fer et le feu ne faisaient pas suffisamment de victimes, Genséric n'hésitait pas, pour venir plus facilement à bout des villes qui lui résistaient, à y mettre la peste autant qu'il le pouvait. Pour cela, il massacrait au pied de leurs murailles des multitudes d'habitants du voisinage pour asphyxier, par la puanteur des cadavres, ceux qu'il ne pouvait autrement atteindre [6].

Les Maurétanies furent deux fois soumises à ce régime, car en 457, ayant appris que Majorien équipait une flotte à Carthagène et se disposait à venir le chasser d'Afrique, Genséric fit ravager ces provinces afin d'y rendre impossible la marche de l'armée ennemie. Toutefois, ce ne fut pas la Maurétanie qui souffrit le plus de ces dévastations. Nous ne trouvons en effet que dix évêchés qui aient disparu entre 430 et 484 [7]; on peut croire qu'en 429, Genséric ayant eu hâte

---

[1] 97 d'entre eux ont assisté à la conférence de 411.
[2] 121 » » »
[3] 28 » » »
[4] 34 » » »
[5] VICT. VIT., c. I, 3.
[6] » I, 3, 9.
[7] Arena, Auzia, Lar Cast., Gypsaria, Iomnium, Lamdia, Sucarda, Sufasar, Tabadcara et Turres. Peut-être aussi le plus grand nombre des 106 évêques qui échappèrent à Hunéric étaient-ils de cette province.

d'arriver au cœur de la puissance romaine aura traversé le pays le plus rapidement possible sans s'arrêter à prendre les villes et à les détruire.

En Numidie au contraire où les Vandales séjournèrent jusqu'à la prise de Carthage, 439, les désastres s'accumulèrent d'une horrible façon ; Possidius raconte que S[t] Augustin voyant d'Hippone où il était assiégé *« civitates excidio perditas pariterque cum ædificiis villarum habitatores, alios hostili nece extinctos, alios effugatos atque dispersos ; ecclesias sacerdotibus ac ministris destitutas, virginesque sacras et quosque continentes ubique dissipatos, et in his, alios tormentis defecisse, alios gladio interemptos esse, alios in captivitate, perdita animi et corporis integritate ac fidei, malo more ac duro hostibus deservire* [1].... »

C'est au milieu de ces horreurs que plus de 60 évêchés ont disparu en Numidie et en Sitifienne : Aquæ Flavianæ, Aras, Augurus, Ansugraba, Badias, Bagaï, Baiana, Banzara, Betagbara, Boset, Cæsariana, Capsa Numidiæ, Casæ Bastalæ, Casæ Favenses, Casæ Silvanæ, Cedias, Celerina, Cemerinianus, Ceramussa, Diana, Flumen Piscense, Gemellæ, Guzabetum, Hippo Regius, Horrea Aninici, Jucundiana, Lamiggiga II, Lamzella, Liberalia, Macomades Rusticiana, Ad Majores, Medianas Zabuniorum, Mesarfelta, Midila, Mutugenna, Vasaïvi, Nebbi, Nigizubi, Nova Petra, Ad Olivam, Pauzera, Putizia, Rotaria, Sulli, Summa, Tacarata, Thucca, Tinista, Tisaniana, Turris Alba, Turuda, Ubaza, Utma, Vadesi, Vageata, Vanariona, Vatarba, Vensana, Villa Regis, Visa, Zerta.

Quel que soit le nombre des évêchés numides disparus entre 430 et 484, ceux de la Byzacène et surtout de la Proconsulaire sont encore beaucoup plus nombreux. Les évêchés de cette dernière province sont en effet tombés, avons-nous dit de 180 ou 190 à 54.

---

[1] *Vita Aug.*, c. 28.

Voici les noms de ceux qui paraissent [1] avoir disparu : Abbensa, Abidda, Abitinæ, Abitta, Abora, Abthugni, Abziri, Avioccala, Agbia, Apisa Majus, Aptuca, Aquæ, Aquæ Novæ, Ausvaga, Belali, Bencenna, Bilta, Bisica, Boset, Botriana, Bure, Canope, Cefala, Cilibia, Cincari, Cresima, Cubda, Feradi, Furni, Gisipa major, Giufi, Giufi Salaria, Gor, Gummi, Hilta, Horrea Cœlia, Lacus Dulcis, Libertina, Matera, Medeli, Melzi, Membressa, Musti, Numluli, Obba, Rusuca, Saïa major, Scillium, Selemsela, Selendeta, Serra, Sicca Veneria, Siccenna, Sicilibba, Simidicca, Simingi, Simittu, Sitipa, Sululi, Tabbora, Teglata, Thabraca, Thibaris, Thibiuca, Thigimma, Thignica, Thisita, Thuburbo minus, Thuburnica, Thubursicum Bure, Thucca, Thuccabora, Thunigaba, Thunusuda, Tisili, Trisipa, Turris Rotunda, Uccula, Uchi majus, Unizibira, Uthina, Utimma, Vaga, Vallis, Vazari, Vazari Didda, Vazi Sarra, Vicus, Villa Magna, Vina, Vinda, Zerta, Zama, Zuri.

Ces 94 évêchés étaient en Proconsulaire ; les 35 suivants se trouvaient en Byzacène : Aggersel, Ammædera, Aquæ, Aurusuliana, Bartana, Bladia, Burugiata, Byzacium, Cabarsussi, Caniana, Cenas, Cibaliana, Dices, Druas, Dusa, Edistiana, Fusciana, Iziriana, Lucimagna, Macriana minor, Manazenæ Regiæ, Marcelliana, Merferebi, Midica, Tanudaïa, Taparura, Thala, Thiges, Thysdrus, Turris Tamalleni, Uzittara, Vegesela, Verrona, Vicus, Zella.

L'explication de si grands désastres ne peut être cherchée que dans un texte de Victor de Vite. Cet historien nous dit que Genséric, une fois maître de Carthage, et la paix étant faite avec Valentinien, partagea le pays entre lui et son armée à laquelle il céda la Proconsulaire ou Zeugitane [2]. C'est donc

[1] Cette expression s'impose car on ne sait si, parmi les 106 qui échappèrent à Hunéric et dont le siège subsistait encore, ne figuraient pas les titulaires de quelques-uns des évêchés indiqués ci-dessous.

[2] *Disponens quoque singulas quasque provincias, sibi Byzacenam,*

à cette armée, selon toute vraisemblance, qu'est due la disparition de tant d'évêchés.

Une autre réflexion vient à l'esprit, quand on étudie la liste des évêchés disparus en Byzacène et en Numidie. La plupart de ceux que nous savons s'être trouvés sur la lisière du désert manquent sur la liste de 484 : Thiges, Turris Tamalleni, Ad Majores, Midila, Badias, etc. N'y a-t-il pas quelque relation entre ce fait et les luttes que Boniface soutenait vers 428-429, dans les environs de Tubunæ contre des masses d'indigènes envahisseurs ?

Du reste, nous reviendrons plus loin sur cet événement qui, pour nous, a une grande importance historique.

Pour le moment, il nous suffit de constater que l'Afrique romaine, ravagée au Nord par les Vandales, au Sud par les envahisseurs venus du désert, était, au milieu du Ve siècle, prise comme entre des tenailles et dévastée de tous les côtés.

C'est probablement sous la poussée de ces envahisseurs ou plutôt grâce à leur secours qu'au moment où Hunéric réunissait la Conférence de 484, l'Aurès se rendit indépendant [2].

Mais peu importait au tyran. Il était trop occupé avec ses victimes pour songer à reprendre aux Berbères les lambeaux de pays qu'ils lui arrachaient les uns après les autres.

A la suite de la réunion de Carthage, il exila les évêques de la Proconsulaire en Corse ; la plupart des autres furent envoyés dans le désert. Quelques-uns cependant, par un raffinement de cruauté vraiment diabolique, furent établis non loin de leur propre siège épiscopal, afin sans doute d'être amenés plus facilement à l'apostasie par le voisinage même

---

Abaritanam atque Getuliam et partem Numidiæ reservavit, exercitui vero Zeugitanam vel Proconsularem funiculo hæreditatis divisit.... Vict. Vit., I, 4, 13).

[2] Proc., *De Bell. Vand.*, I, 8.

ÉTAT RELIGIEUX DE L'AFRIQUE
À L'ARRIVÉE DES ARABES

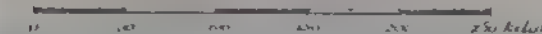
Chrétiens

Juifs

Régions laissées en blanc | Païens

Evêchés

Echelle au 1: 4000000e



des lieux où, au prix de leur conscience, une vie commode leur était offerte.

Tel fut Faustus, un évêque de Byzacène, qui bâtit un monastère au lieu même de son exil [1].

D'autres, dans le même cas, préférèrent l'exil lointain afin d'échapper aux avanies de toutes sortes que leur infligeaient les évêques ariens. L'auteur de la Vie de S[t] Fulgence en cite un, Rufinianus, qui se réfugia dans une île voisine de la Sicile et y bâtit également un monastère que visita S[t] Fulgence quelque temps après [2].

Par cet exil en masse, l'Afrique fut ainsi privée de tous ses évêques. Trois ans après la réunion de Carthage, année où Victor de Vite écrivait son histoire, la province de Proconsulaire qui, en 411, comptait 160 ou 170 évêques, qui, en 484, en possédait encore au moins 54, n'en avait plus que trois. « *Factum est ut, post obitum episcopi Carthaginis, Zeugitanæ et Proconsularis provinciæ episcopos interdiceret ordinandos, quorum erat numerus centum sexaginta quatuor. Qui paulatim deficiens, nunc si vel ipsi supersunt, tres tantum esse videntur : Vincentius Gigitanus, Paulus Sinnaritanus..... et alius Quintianus* [3]..... »

L'exil ne suffisait pas, il fallait des tortures et du sang. Les simples fidèles ne furent pas plus épargnés que le clergé : « *Exulatis diffugatisque plus quam 334 orthodoxorum episcopis, ecclesiisque eorum clausis, plebs fidelium variis subacta suppliciis beatum consummavit agonem* [4]. »

A Carthage, d'après le Ménologe des Grecs, au 7 décem-

---

[1] *Vita S[ti] Fulgentii*, 4.

[2] » » 13.

[3] *Persec. Vand.*, I. 9, 29. Cfr. *l. c.*, III, 2, 20 : « *Nullam haberent ordinandi licentiam sive episcopos, sive presbyteros vel alios quos ad clerum pertinere contingeret.* »

[4] *Chron.* du comte Marcellin, ad ann. 484, Ind. VII, Theodorico et Venantio Coss.

bre, 300 martyrs périrent par le glaive; 2 prêtres furent brûlés, 60 eurent la langue coupée [1]. Ce dernier supplice fut infligé à un grand nombre d'autres fidèles, parmi lesquels ont connaît les habitants de Tipasa. Ces généreux chrétiens avaient refusé de recevoir l'évêque arien qui leur avait été envoyé et préféré s'exiler en masse en Espagne. Quant à ceux qui n'avaient pu prendre la mer et qui continuaient à célébrer les saints mystères selon le rite catholique, Hunéric leur fit couper à tous la langue et la main droite [2].

Dieu fit à cette occasion un des miracles les plus célèbres que l'Histoire ait enregistrés. Tous ceux qui, soit à Carthage, soit à Tipasa, furent soumis à cet horrible supplice, furent favorisés du don de la parole et continuèrent à parler *« ita distinctè et apertè, et articulata verba proferentes ut hæc videntes et audientes obstupescerent* [3]. *»*

Parmi eux se trouva même un jeune homme muet de naissance. Il reçut l'usage de la parole au moment même de l'ablation de sa langue pour sa foi, et ainsi, ajoute le comte Marcellin, *« gloriam Deo in primo vocis suæ exordio dedit* [4]. *»*

De tous les miracles historiques, c'est certainement un des mieux prouvés. Procope en fait mention dans son *De Bello Vand.* [5], Æneas de Gaza qui vivait à la fin du Ve siècle, dit [6] dans son *De Immortalitate Animæ : « Ipse ego eos viros vidi et loquentes audivi et vocem adeo articulatam esse posse miratus sum : instrumentum vocis inquirebam et auribus non credens, oculis judicandi munus remisi atque ore aperto*

---

[1] Cfr. Ruinart, *Hist. Pers. Vand.*, Edit. 1694, p. 487.

[2] Vict. Vit., III, 6.

[3] Ruinart, *l. c.*, p. 487.

[4] *Chron.*, ad annum 484. Ind. VII, Theodorico et Venantio coss.

[5] Il écrit au L. Ier du *De Bello : « multis linguas exscindebat e faucibus, qui, meâ etiam ætate, Byzancii ambulabant, integro utentes sermone, nihilque de vetere pœna pertimescentes. »*

[6] I, 8, 1.

linguam totam radicitùs evulsam vidi, ac stupefactus mirabar, non sane quo pacto vocem conformarent, sed quomodo conservati essent. Dicit medicorum doctrina, contestatur etiam et natura, quia linguæ incisio interfectio est ejus a quo inciditur [1]. »

Victor de Vite renvoie l'incrédule qui mettrait en doute ce miracle, à un certain sous-diacre nommé Reparatus qui, de son temps, vivait à la cour de l'empereur Zénon. « *Subdiaconum Reparatum sermones politos sine ulla offensione loquentem* [2]. »

Le comte Marcellin, mort en 534, dit, lui aussi, dans sa Chronique : « *Ex hoc fidelium contubernio aliquantos ego religiosissimos viros, præcisis linguis, manibus truncatis, apud Byzantium integra voce conspexi loquentes* [3]. »

L'empereur Justinien, dans sa Constitution *De officio Præfecti Præt. Africæ* témoigne avoir vu « *hos venerabiles viros qui abscissis radicitùs linguis pœnas suas mirabiliter loquebantur* [4]. »

Enfin S[t] Grégoire le Grand raconte que, lorsqu'il était à Constantinople, il a connu un vieil évêque qui lui avait assuré avoir vu quelques évêques africains qui parlaient sans langue. L'un d'eux étant tombé « *in carnis peccatum* » fut, ajoute-t-il, privé de ce don miraculeux [5].

Ce dernier détail est également mentionné par le Ménologe des Grecs, au 7 décembre [6].

---

[1] *De Immort. animæ*, III, VII, 30. MIGNE, P. G., LXXXV, col. 865-870. Cfr. DOM CEILLIER, *H. Aut. Eccl.*, édit. 1748, XV, p. 283-287 ; 2[e] édit., X, p. 490-3.

[2] Lib. III, c. VI, 30.

[3] DOM CEILLIER, édit. 1748, XVI, p. 179-181 ; 2[e], XI, 98-9 ; MIGNE, P. L., LI, col. 913 ; LXV, col. 975.

[4] *Cod. Just.*, Lib. I, tit. 27. Cfr. EVAGRIUS, *Hist.*, IV, 14.

[5] DIAL., III, 32.

[6] Cfr. RUINART, *l. c.*, p. 486.

Hunéric fut sans doute mis au courant de ce prodige, mais il n'en continua pas moins sa persécution à laquelle se joignit une horrible famine. La mortalité fut effrayante. « On voyait errer, çà et là, raconte Victor de Vite, pêle-mêle, sur tous les chemins, semblables à des convois funèbres, des troupes de jeunes gens et de vieillards, etc. [1] »

C'est au milieu de cette désolation universelle que mourut Hunéric, le 13 décembre 484, après un règne de 7 ans, 10 mois et 18 jours [2].

Il eut la fin qu'il avait méritée. D'après les Chroniques de Victor de Tonnone et de Prosper, il mourut dévoré par les vers *« interioribus cunctis effusis, ut Arium patrem ejus miserè vitam finisse. » — « Qui Dei judicio scatens vermibus vitam finivit [3]. »*

Lamentable était alors l'état de l'Afrique : Elle avait été désolée par tous les fléaux à la fois : la guerre, les invasions barbares, la peste, la famine, l'exil en masse de ses meilleurs citoyens ; tous ces malheurs avaient dû causer une dépopulation effrayante.

Quant au clergé catholique, ses églises étaient détruites ou fermées, et lui-même errait sur toutes les routes du désert, dans les îles de la Méditerranée et jusqu'en Orient, en Macédoine [4], en Syrie [5], surtout dans la ville de Constantinople.

Tel était à la fin de 484 l'état de ce pays, cinquante ans auparavant un des plus riches et des plus peuplés du monde.

Les deux rois vandales suivants ne furent guère plus favorables aux catholiques : Gonthamond, 484-496, sur les prières d'Eugène, évêque de Carthage, qu'il avait rappelé d'exil par amitié personnelle pour lui, ne consentit que la troisième

---

[1] III, 17, 55-60.
[2] VICT. VIT., III, 21, 71.
[3] *Chron.*, III Cons. Zenone.
[4] & [5] VICT. VIT., I, IX, 29.

année de son règne, à donner aux catholiques de Carthage non pas une basilique mais simplement le cimetière du saint martyr Agilée ; et, la dixième, à rappeler les exilés et à laisser ouvrir leurs églises [1].

Thrasamond (24 sept. 496-28 mai 523) répugnait, il est vrai, à verser le sang, mais il n'en avait pas moins la haine du catholicisme.

S[t] Eugène qui, par son influence sur Gonthamond, avait obtenu le rappel des évêques, fut la première victime de Thrasamond qui l'exila pour la seconde fois [2].

De plus il fut absolument interdit aux évêques de donner un successeur à ceux d'entre eux qui viendraient à mourir [3].

Les évêques de la Byzacène ne tinrent aucun compte de cette défense et, résolus à promouvoir à tout prix le bien de l'Eglise et des âmes, *« definierunt adversus præceptum Regis in omnibus locis ordinationes celebrare Pontificum..... fit repente communis assumptio, presbyteros, diaconos et si quos inveniret electio rapere, benedicere, consecrare certatim locis singulis properantibus [4]. »*

Le plus illustre des évêques qui furent alors consacrés (508) fut sans conteste S[t] Fulgence.

Thrasamond se voyant bravé fit d'abord saisir le primat de

---

[1] Prosper d'Aquitaine, *Chron.*, l. II, c. 21.

Nota. — Cet historien met d'accord d'un côté Procope qui dit de Gonthamond : « *tractatis pessime christianis* » (Lib. I, 8, 2) et le pape Gélase qui, dans sa lettre *Ad Dardaniæ Episcopos*, année 495, félicite Eugène et ses collègues de leur noble résistance contre l'impiété arienne, et, de l'autre côté, Isidore de Séville qui, dans sa courte histoire des Vandales, dit de Gonthamond : « *Unerico succedit Guntamundus regnans annis duodecim, qui statim pacem Ecclesiæ reformans, catholicos ab exilio revocavit.* » ainsi que Victor de Tonnone qui, dans sa Chronique, écrit : « *Hunerico succedit Guntamundus, regnat annis duodecim, qui nostros protinus de exilio revocavit.* »

[2] Il mourut à Albi, en 505.

[3] *Vita S[ti] Fulg.*, 16.

[4] » » » Cfr. Mesn., *Le Christian. en Afr.*, I, p. 338, note 6.

Byzacène, Victor, puis ensuite, les nouveaux évêques ordonnés ainsi que leurs consécrateurs, et les relégua tous en Sardaigne. Il y en avait 60 de la seule province de Byzacène[1] sans compter les moines et les clercs qui, d'après ce même auteur, voulurent suivre leurs évêques en exil.

Ceux de la Proconsulaire et de la Numidie avaient probablement aussi enfreint les ordres du roi, car Victor de Tonnone parle de 120 évêques exilés en cette même île. « *Thrasamundus ariana insania plenus, catholicos insectatur, catholicorum ecclesias claudit et in Sardiniam exilio ex omni Africana Ecclesia centum viginti episcopos mittit.* »

Tel est aussi le chiffre indiqué par Isidore de Séville, dans sa petite *Histoire des Vandales*, et par Paul Diacre dans son *Chronicon Breve*.

D'autres auteurs en mettent 225, 230[2] et même 550[3].

Quoi qu'il en soit l'Afrique était, au point de vue religieux, en 523, année où mourut Thrasamond, dans un état presque aussi lamentable qu'en 484 : La plupart de ses évêques étaient exilés, soit dans le désert, soit en Sardaigne où ils recevaient du pape Symmaque (498-514) l'argent et les vêtements nécessaires pour ne pas mourir de faim et de misère : « *Hujus (beati Aviti) temporibus, gravissima persecutio Vandalorum cæterarumque gentium in Africa excanduit, et Symmachus pontifex per Africam et Sardiniam Episcopis qui in exilio erant quingentis quinquaginta, pecunias et vestes ministravit*[4]. »

---

[1] *Vita Sti Fulg.*, 16-20.

[2] Cfr. Ruinart, *Hist. Pers. Vand.*, édit., 1694, p. 571.

[3] *Vita Sti Aviti Viennensis Episcopi*. Labbe, I, p. 693. Cfr. Ruinart, *Hist. Persec. Vand.*, 1694, p. 583.

Nota. — Ce chiffre de 550 est évidemment exagéré. Nous avons vu plus haut que Thrasamond n'avait exilé que 120 ou, selon d'autres, 225 évêques. Dans ce chiffre de 550, il faut donc comprendre les moines et les membres du clergé qui avaient suivi leurs évêques en exil.

[4] *Vita Sti Aviti, l. c.*

Hildéric (28 mai 523-530) rappela les exilés et rendit enfin la liberté à l'Eglise d'Afrique qui en profita aussitôt pour se réunir en concile à Carthage, 5 février 525, sous la présidence de l'évêque de cette ville, Bonifacius. Soixante évêques seulement y assistèrent, parmi lesquels sept représentants des provinces de Numidie, de Maurétanie et de Tripolitaine. L'insécurité du pays, la nécessité pour les exilés revenus au milieu de leurs ouailles de réparer tant de ruines accumulées pendant trois quarts de siècle n'avaient pas permis à un plus grand nombre de venir siéger à ce Concile [1].

Dix ans du reste vont encore se passer avant que l'Eglise d'Afrique jouisse d'assez de tranquillité pour pouvoir se réunir en un concile vraiment plénier.

En attendant, un nouvel état de choses va être établi : les Vandales chassés de l'Afrique plus rapidement encore qu'ils ne s'en sont emparés, vont laisser la place aux Byzantins, sous le pouvoir desquels l'Eglise, soutenue et protégée, se remettra un peu de ses malheurs, et, pendant plus d'un siècle, bien que diminuée, jouera parfois un rôle honorable, presque brillant [2].

[1] Les évêques de Byzacène se réunirent en 523 à Sufetula et à Junca : *Vita St Fulg.*, 29-30 ; Héfélé, *Hist. des Conc.*, II, p. 702.

[2] Lors de l'Affaire des trois Chapitres, l'Eglise d'Afrique a brillé entre toutes, témoin le nombre d'ouvrages africains relatifs à cette Affaire :

Facundus d'Hermiana : *Pro defensione trium Capitulorum Concilii Chalcedonensis.* Libri XII. Migne, *P. L.*, LXVII, col. 527-852.
» *Liber contra Mocianum Scholasticum. P. L., l. c.*, col. 853-868.
» *Epistola fidei Catholicæ ex defensione trium Capitulorum. P. L., l. c.*, col. 868-878.

Fulgentius Ferrandus, *Epist. ad Pelagium et Anatolium diaconos Urbis Romæ. P. L., l. c.*, col. 921-928.

Liberatus, *Breviarium Causæ Nestorianorum et Eutychiorum.* Libri XXIV. *P. L.*, LXVIII, col. 1049-1052.

Victor Tonnonensis, *Chronicon. P. L.*, LXVIII, col. 956-962.

Chronica Minora, édit. Mommsen, Berlin 1894, II, p. 200-208.

Cfr. Mansi, *Coll. Conc.*, IX ; Audollent, *Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl.*, Article : *Afrique Chr.*, p. 837.

Toutefois avant de parler de cette période d'arrêt dans la décadence, pour l'Église d'Afrique, nous allons retracer les bouleversements ethniques qui s'opèrent à cette époque dans le peuple berbère.

§ 2. — Bouleversements ethniques dans le peuple berbère.

Conséquences au point de vue social et religieux.

Il y a une règle générale en histoire qui s'est vérifiée dans tous les temps : les peuples barbares habitant des régions déshéritées, incultes ou sauvages, ont toujours porté un regard jaloux sur les pays plus favorisés par la douceur du climat ou la fertilité du sol et ont essayé de s'en emparer.

L'Europe occidentale et méridionale s'est vue, pendant plus de huit siècles, depuis les Cimbres et les Teutons jusqu'aux Normands, envahie et piétinée par des invasions barbares qui, parties des bords de la mer Baltique et de la Scandinavie que Jornandès [1] appelle si énergiquement « *quasi officina gentium aut certe velut vagina populorum* », vinrent d'abord insulter les frontières de l'Empire romain, puis les renverser, puis enfin s'établir à la place des anciens maîtres du monde. C'est ainsi que les Goths, les Hérules, les Lombards etc., etc., ont quitté les steppes glacées de la mer Baltique et sont descendus en Italie ; les Visigoths, les Suèves en Espagne, les Vandales jusqu'en Afrique.

De même, les tribus habitant les steppes arides et brûlées du Sahara, ont toujours, malgré leur goût si vanté pour la vie nomade dirigé leurs courses vers le Tell et essayé de s'y établir.

Sans parler des temps préhistoriques où nous voyons une fraction des *Bacuates* (Berghouata actuels) que Ptolémée

---

[1] *Hist. des Goths*, IV, 1, édit. Nisard, p. 427.

place parmi les tribus de la Marmarique [1], installés aux Colonnes d'Hercule, auprès de Tingi [2], les Autololes et les Baniures que Pline montre remontant vers le Nord et s'emparant des territoires abandonnés par les Maures et les Massessyliens [3], qu'il nous suffise de rappeler ce que nous avons dit dans la *Romanisation de l'Afrique* sur les Babares et les Quinquégentiens [4].

De même que dans les races celtique, germanique, slave, il y a eu plusieurs vagues ethniques qui se sont succédé, quelquefois à de longs intervalles, puis se sont fondues sous un même nom, tout en se partageant en divers peuples, de caractère et de tempérament différents, ainsi dans notre race berbère, l'histoire nous permet de distinguer plusieurs couches de populations qui ont envahi à diverses époques l'Afrique Septentrionale et sont aujourd'hui fondues ensemble sous la grande dénomination de Berbères.

Toutefois, bien que ce peuple soit réellement un, il paraît certain qu'il est composé de deux branches distinctes l'une de l'autre selon l'époque où celles-ci sont venues habiter l'Afrique Septentrionale. Aujourd'hui cette distinction n'a aucune valeur au point de vue ethnologique. Au Ve siècle, il n'en fut pas ainsi. C'est à cette époque en effet que le second rameau semble s'être emparé du pays. Cet événement qui n'est pas inconnu des auteurs [5] n'a pourtant pas été assez étudié par eux. Comme il nous semble avoir eu une très grande impor-

[1] Ptol., IV, 5, 21.
[2] Itin. d'Antonin. Cfr. *C. I. L.*, VIII, 9663.
[3] *H. N.*, V, 1, 2.
[4] Pp. 85, 115, 123, 152, 166-167.
[5] *Cod. Justin.*, I, 27, 2, 4 : « *Ubi ante invasionem Vandalorum et Maurorum respublica romana fines habuerat....* »

Nota. — MARTIN, *Oasis Sahariennes*, p. 43. « Au déclin de l'Empire il se produisit contre les provinces romanisées qui, par leurs richesses, étaient une proie tentante, une poussée des Sahariens, concomitante à l'irruption des Vandales. »

tance au point de vue politique et religieux de l'Afrique, nous allons nous y arrêter.

Tous les auteurs sont d'accord avec Ibn Khaldoun [1] pour diviser la race Berbère qui couvre tout le nord de l'Afrique en deux grandes familles : celle de Branès ou de Botr et celle de Madrès ; la première, la plus ancienne, la seconde de beaucoup la plus récente. Parmi les Branès, le même auteur cite les Azdadja, les Masmouda, les Auraba, les Adjiça, les Ketama, les Sanhadja et les Aurigha.

Bien que très anciennes ces populations ne figurent pas parmi les tribus gétules mentionnées par les auteurs latins : tout au plus pourrait-on chercher les Ketama parmi les *Cedamusii* de la Petite Kabylie.

Quant à leur habitat, le voici, tel qu'il paraît avoir été, du moins au commencement de la période arabe.

Les Azdadja ou Ouadadja habitaient la montagne qui domine Oran à l'O. [2]

Les Masmouda, le Grand Atlas, au Maroc [3].

Les Auraba, le S. O. de l'Aurès quoi qu'en dise Fournel [4].

Les Adjiça, la montagne du Hodna [5].

Les Ketama, la Petite Kabylie et tout le pays au Sud jusqu'à l'Aurès [6].

Les Sanhadja, le N. E. des Hauts Plateaux Algériens [7] et les Aurigha le Maroc aux environs de Nefis [8].

Peut-être faut-il ajouter à cette liste les Zouaoua de la

---

[1] *Hist. des Berbères*, trad., I, p. 169-170.

[2] Fournel, *Les Berbers*, II, p. 313. Ibn Khald., I, p. 169, 584.

[3] » *l. c.*, I, pp. 172, 234, etc. ; Mercier, *Hist. de l'établ. des Arabes*, p. 47.

[4] *Les Berbers*, I, p. 160.

[5] Ibn Khald., I, p. 285 ; II, p. 43 ; Carette, *Journ. Asiat.*, 1873, p. 344.

[6] » » 291 ; Carette, *l. c.*, p. 345.

[7] » II, p. 3 ; III, p. 186, etc. Fournel, *l. c.*, II, p. 205, note 4, 206, etc. ; Carette, *l. c.*, p. 345.

[8] El Bekri, trad. p. 339.

Grande Kabylie, qu'Ibn Hazem nomme parmi les tribus Ketamiennes, et qu'Ibn Khaldoun place par erreur parmi les fils de Madrès [1].

Quant aux Berbères de la seconde race, Ibn Khaldoun les subdivise en cinq ou six branches : les Zenata avec les Djeraoua, Mediouna, etc., les Louata, les Nefzaoua, les Nefouça et les Houara.

Que sont ces peuples, d'où sont-ils venus, à quelle époque? Autant de questions auxquelles il est impossible de donner une réponse catégorique, mais sur lesquelles nous allons pourtant essayer, à l'aide des travaux les plus récents de quelques savants africanistes, de projeter quelque lumière.

Nous avons dit plus haut que le Haut-Nil avait été pour l'Afrique occidentale une *fabrique de nations et un réservoir de peuples*...... De fait, c'est de ce côté que, de toute antiquité, étaient les tribus qui ont donné plus tard leur nom à la race berbère : sur une inscription du roi Ramsès II, en effet, le grand Sésostris des écrivains grecs, inscription qui se lit dans une des salles du temple de Karnak, parmi les peuples du sud, vaincus et soumis par le Pharaon, on trouve la mention des *Beraberata* [2]. Ce ne peuvent évidemment être que les Berabra actuels de la Nubie, les Berbères d'Ibn Khaldoun. Cette inscription date des environs de 1400 av. J.-C. [3]

Cet ethnique a, il est vrai, été inconnu des Romains et des Grecs qui l'ont confondu avec leur mot *Barbari, Barbaroi*, et ne l'ont employé que comme épithète. Mais c'est là une

---

[1] Ibn Khald., *l. c.*, I, p. 173; I, p. 170.

[2] A ces *Beraberata* de l'époque pharaonique ont succédé à l'époque romaine les Blemmyes et les Nobatæ qui s'appellent aujourd'hui Bicharin et Nouba. Tous ces peuples sont en effet de race berbère. El. Reclus, Egypte, Nubie, p. 445.

[3] Brugsch, *Reisebericht aus Ægypten*, pp. 127 et 155, et le *Recueil des Insc. géogr. de l'ancienne Egypte*, publiées par le même savant, IIe Partie, p. 8; *Dictionn. de* Vivien de St Martin, à l'art. Berber.

erreur. *Berber, Berabra, Beraberata* est vraiment un nom national qui existait bien des siècles avant que ne fût connu celui des Grecs et des Romains. Lorsque les Arabes sont passés en Afrique, ils l'ont trouvé en usage sur les bords du Nil, et l'ont étendu [1] avec raison aux nombreuses tribus issues de la même race qui habitaient tout le Nord de l'Afrique [2].

Ce fait historique n'a plus besoin d'être prouvé aujourd'hui [3]. Mais ce qui est moins connu, ce sont les contre-coups des événements qui se sont passés sur les bords du Nil et qui ont été probablement la cause des émigrations de plusieurs tribus nilotiques et éthiopiennes vers le N. O. [4]

Y a-t-il quelque relation, par exemple, entre les deux expéditions de Petronius [5] en l'an 23 et 22, av. J.-C., dans le

[1] Les auteurs musulmans appellent *Blad el Berber* toute la région comprise entre Barka et l'Atlantique, et Ibn Khaldoun au XIVe siècle a intitulé l'histoire de ce peuple l'*Hist. des Berbères*. Cfr. TISSOT, *Géogr. Comp.*, I, pp. 393-397.

[2] Avec les *Beraberata*, les textes égyptiens nomment encore les *Machacha* ou *Machoucha* dans lesquels on reconnaît facilement les *Mazices, Mazaces*, etc. (TISSOT, *Géogr.*, I, pp. 451, 468); Cfr. notre ouvrage sur la *Romanisation de l'Afrique*, pp. 53, 158, 160. Ce peuple est mentionné avec les *Rotenou*, comme apportant au Pharaon de la XVIIIe dynastie, vers 1800 av. J.-C., des présents en argent, en baume et en nègres de Kouch. En 1300, il est uni aux *Lebou*, aux yeux bleus, pour envahir l'Egypte. (MELTZER, *Gesch. der Karthager*, I, pp. 18, 52, 64, 65; MASPERO, *Hist. anc.*, I, p. 295).

[3] Tout le monde s'accorde à dire que les Berabra actuels, successeurs des anciens Beraberata, forment aujourd'hui le fond de la population Nubienne du Kordofan et du Darfour. EL. RECLUS, *Géogr.*, X, p. 444. — Le dialecte des Danagla de Dongola diffère peu de celui des Berabra. Cfr. *Grande Encyclopédie*.

[4] « De tout temps, l'Ethiopie, a été le point de départ de migrations sémitiques. Celles-ci, presque toutes, ont établi leur quartier général sur les rives méridionales du Nil ; de là elles se propagèrent dans les Ksours du Sahara et jusqu'au Tell du Nord Africain. » SLOUSCH, *Archiv. Maroc.*, XIV, p. 220.

[5] Il s'empara de Napata, capitale de la Candace, reine de Nubie. Mais Auguste lui défendit d'imposer à celle-ci un tribut, et lui ordonna même

cœur de la Nubie, et les incursions continuelles des barbares qui, pendant les 20 dernières années du Ier siècle avant J.-C., et les six premières du siècle suivant, ne cessèrent d'insulter les frontières de l'Empire en Tripolitaine et en Numidie [1] ?

On ne peut le savoir. Les établissements romains fixés sur la côte sont un rideau derrière lequel se remuent, se bousculent, se poursuivent une foule de tribus barbares dont on ne connaît l'existence que lorsqu'elles violent les frontières de l'Empire pour s'échapper immédiatement après, au fond du désert.

La nuit qui recouvre leurs marches et même leur point de départ n'est pas cependant tellement épaisse que l'on ne puisse quelquefois saisir avec certitude le nom de quelqu'une de ces tribus, le lieu de son antique habitat, l'époque de son émigration à travers les solitudes du désert, ainsi que sa première apparition sur les limites de l'Empire.

Je veux parler des Louata.

Ptolémée qui florissait à Alexandrie entre 125 et 135 mais qui n'a fait que rassembler les travaux de ses devanciers, les mentionne sous le nom de *Rouaditai*, près du Nil, au S. du lac Mœris [2]. En 297, ils se trouvent au fond de la Petite Syrte. Maximien Hercule vient en vain les y attaquer ; ils s'échappent dans le désert pour revenir bientôt après, et plus tard, pendant les époques vandale et byzantine.

Quelque temps auparavant, avaient apparu sur les frontières de la Numidie et de la Maurétanie des *Babari, Babari Transtagnenses, Faraxenses, Quinquegentiani* qui avaient pu passer la frontière, et, malgré plusieurs défaites, s'établir dans l'intérieur des lignes romaines ; de leur côté, les tribus de

---

de renoncer à prendre possession du bassin supérieur du Nil; MOMMSEN, *Res gestæ...*, V, pp. 18-22, 108, d'après DION CASSIUS, *Hist.*, LIV, 5.

[1] CAGNAT, l'*Armée Rom.*, pp. 5, 6.

[2] *Geogr.*, Lib. IV, c. 5. Edit. Müller, p. 693. Cfr. MESNAGE, l'*Afrique Chr.*, p. 512 ; *Romanisation de l'Afrique*, p. 153.

la Marmarique étaient entrées en Pentapole ; mais celles-là avaient été exterminées par le général Probus [1].

Bref, on voit clairement qu'il y a eu, pendant le IIIe siècle, une série d'invasions de nouveaux peuples qui, partis de l'E. et du S. E., sont venus se jeter sur le *limes* méridional de l'Afrique romaine.

Quel est l'événement historique qui a pu arracher à leur habitat ces nombreuses tribus et les précipiter vers l'Ouest ? Quelque lutte sanglante apparemment. Or l'histoire a conservé le souvenir d'une guerre d'extermination qui, pendant 3 ans, a précisément désolé toute la région située entre la Tripolitaine et la Mer Rouge : la Cyrénaïque, le désert libyen et l'Egypte. Il s'agit de la fameuse révolte des Juifs de Cyrénaïque (115-118).

On sait qu'à la suite de la destruction de Jérusalem par Titus (70), un mouvement de révolte avait sourdement travaillé les Juifs de l'Empire, surtout ceux de l'Orient.

Le soulèvement éclata d'abord sur les frontières de la Perse où les Juifs s'allièrent aux Parthes pour chasser les Romains de la Mésopotamie, puis dans l'île de Chypre où ils massacrèrent 220 000 Grecs [2].

Mais ce fut surtout en Afrique : Egypte et Cyrénaïque, que la guerre fut atroce.

Les Romains ayant fait subir aux Juifs d'Alexandrie d'horribles supplices, les Juifs cyrénéens, secondés par leurs alliés du désert, se ruèrent sur leurs voisins grecs et en massacrèrent un très grand nombre avec des cruautés inouïes.

L'armée victorieuse des Juifs se jeta alors sur l'Egypte où,

---

[1] Sous Auguste, les Marmarides avaient commencé à remuer ; mais Quirinus leur avait infligé deux défaites qui les avaient forcés à rester en paix. *Res gestæ divi Augusti.* Edit. Mommsen, p. 120 ; FLORUS, IV, 12, 41. (II, 31). « *Marmaridas et Garamantes Quirinio subigendos dedit* (Augustus). »

[2] DION CASS., *Hist.*, LXVIII, 32.

grâce à leurs nombreux coreligionnaires qui habitaient ce pays, elle tint en échec l'armée romaine pendant 3 ans (115-118).

Trajan était alors retenu par la guerre contre les Parthes et leurs alliés Juifs de l'Asie. Il charga son meilleur général, Martius Turbo, d'écraser la révolte et lui confia à cet effet, des forces importantes.

La répression fut terrible. Les révoltés furent entourés et taillés en pièces. Tous ceux qui ne purent fuir dans le désert, hommes, femmes, enfants, furent massacrés sans quartier et, afin que les fugitifs ne pussent revenir, le pays fut entièrement dévasté et transformé en désert [1].

Sous Hadrien, les massacres recommencèrent encore à l'occasion de la révolte de Barkokeba en Palestine. S'il fallait en croire le Talmud [2], 1 200 000 juifs auraient encore été massacrés, non pas à Alexandrie, comme il l'affirme, mais plus probablement en Egypte, en Cyrénaïque et dans la grande plaine de la Libye punique [3].

On conçoit facilement la perturbation que de pareils massacres apportèrent dans tout le N. E. africain, car les Juifs de l'Egypte, pour échapper au fer des vainqueurs, durent remonter le Nil et se réfugier chez leurs coreligionnaires de

---

[1] « *Oppressa seditione, tanta regionis totius fuit calamitas et adeo deserta fuit Cyrenaïca ut Hadrianus circiter an. 875* (122 apr. J.-C.) *colonias eo mitteret.* » — A l'époque d'Ammien Marcellin (*Hist.*, LXXII), la ville de Cyrène était encore déserte.

Pour cette guerre, cfr. Josèphe, *Bell. Jud.*, VII, 11; *contre Apion*, 2, 4; Dion Cassius, *Hist.*, LXVIII, 32; Eusèbe, *Hist. Eccl.*, IV, 2, 2; Spartien, *Vita Hadriani*, 2, 5; Synesius, *Chron.*, 54; Orosius, *Hist.*, XVII, 12; Talmud Jer., Souça, 6; Babyl., Gittin, 57 b; Grætz, *Geschichte der Juden*, p. 307-308. Mercier, *Hist. de la conq. de l'Afrique Sept.*, I, p. 107. Mommsen, *Hist. Rom.*, trad. fr., XI, p. 186; Slousch, *Archiv. Maroc.*, XIV, p. 263.

[2] *Gittin*, 57, b.

[3] Slousch, *l. c.*, IV, p. 366, note 1.

la Haute-Egypte et de l'Ethiopie, tandis que ceux de la Cyrénaïque s'enfoncèrent dans le grand désert de la Libye.

C'est apparemment à cette occasion que les Louata qui, comme nous l'avons dit, se trouvaient entre la Cyrénaïque et la vallée du Nil furent arrachés de leur pays et forcés d'aller chercher vers l'Ouest une région meilleure.

Plus tard, d'autres populations venues du S. E. des Plateaux abyssins vinrent se joindre à eux, car, au témoignage de plusieurs auteurs arabes, des fractions du peuple himyarite d'Arabie et d'Ethiopie firent partie des tribus de la seconde race. Les Zenata en particulier prétendaient en descendre.

De fait, tous les savants qui se sont occupés de l'ethnographie de l'Afrique sont d'accord pour affirmer que, de même que la race éthiopienne était, à l'aurore des temps historiques, à cheval sur la Mer Rouge et le détroit de Bab el Mandeb, occupant non seulement l'Abyssinie, mais encore le Sud de l'Arabie, les côtes de l'Océan Indien et celles du Golfe Persique, ainsi, la race sémitique représentée par les Arabes ou Sabéens et les Himyarites ou Homérites déborda elle aussi [1], de l'Asie sur l'Afrique, occupa les côtes de l'Erythrée et pénétra en Abyssinie.

L'émigration sabéenne et himyarite a été si considérable qu'aujourd'hui, presque la moitié de la population du pays, toute celle qui parle le tigré, descendu du ghez, langue sémitique, est apparentée aux anciens himyarites [2].

---

[1] Ils occupaient, à l'origine, le territoire de Madian, d'Edom, des Ituréens et les débouchés maritimes de la mer Rouge. — Refoulés vers le sud par les Nabathéens, ils fondèrent vers, 115 av. J.-C., un royaume qui comprit tout l'angle S. O. de la péninsule arabique et fit sentir son influence sur la côte africaine jusqu'à Zanzibar et au-delà. En face d'eux se fonda un peu plus tard, le royaume Axoumite d'Abyssinie. Cfr. HALÉVY, *Rev. Et. Juives*, XIX, p. 313; Mgr DUCHESNE, *Mél. Ecole de Rome*, 1896, pp. 91-92; SLOUSCH, *Archiv. Maroc.*, XIV, p. 316.

[2] RENÉ BASSET, Etude sur l'Hist. d'Ethiopie. *Journal Asiatique*, 7e série, tome XVII, 1881, p. 416; Mgr DUCHESNE, *l. c.*

Quels bouleversements ont poussé ces populations de la Mer Rouge vers l'Océan Atlantique? Il est impossible de le dire.

Quelques événements cependant qui nous sont connus ont très bien pu provoquer ces émigrations. Sans parler des deux grandes expéditions faites sous Probus [1] et sous Dioclétien [2], en 279 et 296, contre les terribles Blemmyes, alors les principaux représentants des Berbères, dans cette région, citons la guerre que les Blemmyes et les Ethiopiens se firent entre eux en 291 et qui désola la Haute-Egypte et l'Ethiopie.

Ces Berbères de l'Est étaient aussi indomptables que ceux qui, à la même époque, luttaient dans les montagnes de la Kabylie. Aussi voit-on Dioclétien renoncer à occuper la Nubie Inférieure, en même temps que Maximien Hercule est obligé de se contenter, dans le Djurdjura, d'une demi-victoire qui lui permet d'aller s'opposer, très incomplètement du reste, à la marche envahissante des Louata, lesquels, après avoir parcouru la partie du désert située entre le Nil et le Fezzan, commençaient à déboucher sur le rivage de la Petite Syrte.

Quoi qu'il en soit des causes qui ont chassé les Berbères de la vallée du Nil vers l'Afrique romaine, il est certain, d'après les témoignages de Ptolémée [3], d'Edrisi [4], etc., que deux

[1] TILLEMONT, *Hist. des Emp.*, III, p. 570. D'après la *Vita Probi*, 17, il va lui-même en Egypte; d'après ZOZIME, I, 71, il y envoie ses généraux. Cfr. GOYAU, *Chronol...* p. 333. Probus chassa les Blemmyes de la Thébaïde et en emmena un certain nombre comme captifs, pour son triomphe à Rome, en 281.

[2] VICTOR, *Cæs.*, 39; ZONAR., *Annales*, XII, 31. Edit. Dindorf, III, p. 159. Sous le règne de cet empereur, ces Barbares, dans lesquels on a retrouvé les Bedjas et surtout les Bicharines de nos jours (peuples qui habitent entre Dongola et la Mer Rouge), envahirent la région nubienne et s'y établirent en force. Il fallut retirer les garnisons romaines et faire appel, pour les remplacer, à des tribus guerrières que l'on désignait sous le nom de *Nubotæ* et qui étaient bien probablement apparentées aux Nouba. EL. RECLUS, *Géogr.*, X, p. 445.

[3] PTOLÉMÉE, *Geogr.*, Lib. IV. c. 5. Edit. Müller, p. 693.

[4] *Descript. de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 66, trad. Dozy et Goeje.

courants se sont formés vers le IIe et le IIIe siècles, l'un venant du Nil moyen, composé des Louata, l'autre du Nil supérieur, c'est-à-dire des plateaux de l'Abyssinie, où les Himyarites de la côte d'Arabie avaient déjà émigré et dont une fraction plus ou moins considérable, semble avoir pris, elle aussi, le chemin du N. O.

Ces deux courants se sont-ils réunis ensemble dans le désert de Libye? c'est vraisemblable; en tous cas, il y a eu contact de ce peuple sémite avec les populations hamitiques, car, s'il est vrai que les Zenata sont de race himyarite, il est certain aussi qu'ils ont été berbérisés, le *zenatia* étant, de toute évidence, un dialecte berbère.

Slousch soutient avec conviction le caractère himyarite de tous les Berbères de la seconde race [1]. « Suivant la loi historique selon laquelle, de tout temps, les nomades campés à l'extrémité de l'Erythrée étaient poussés vers l'Ouest, les Himyarites, dit-il, profitèrent de chaque guerre pour pénétrer dans les Ksours du Sahara, où ils attendirent l'occasion de se jeter sur les pays habités par des populations sédentaires. »

Nous ne pouvons être aussi affirmatif; il est en effet absolument invraisemblable que les Louata qui sont de la seconde race et qui habitaient, comme nous l'avons dit, près du lac Moëris aient été des himyarites.

Nous acceptons toutefois volontiers un mélange d'himyarites avec quelques tribus berbères des rives du Nil, car il répond aux traditions recueillies par Ibn Khaldoun et explique un fait inexplicable sans cela: l'immense extension de la religion juive parmi les tribus du Sahara, aux VIIIe-Xe siècles, comme nous aurons occasion de le dire plus loin.

Voici d'après les quelques bribes de documents qui sont venus jusqu'à nous, comment les choses se sont peut-être

---

[1] *Archiv. Maroc.*, XIV, p. 311, etc., c'est-à-dire tout son chapitre sur l'origine des Hébréo-Berbères.

passées : les Louata, une fois arrachés aux rives du Nil, se sont dirigés vers l'Ouest en poussant devant eux, comme c'est la loi historique, les populations plus faibles, parmi lesquelles nous distinguons les Bavares, les Quinquégentiens, les Marmarides, etc. Quant au courant hymiarite, il a dû remonter vers le N. O., à travers le désert libyen. L'un et l'autre ont fini par entrer en contact avec les possessions romaines.

Tant que Rome a été forte, les invasions ont été arrêtées sur la lisière du désert.

C'est ainsi que les Marmarides qui suivaient les Bavares et les Quinquégentiens, lesquels avaient été assez heureux pour briser le *limes* et s'enfoncer dans les montagnes de la Petite et de la Grande Kabylie, furent exterminés sous Aurélien par Probus, le futur empereur, au moment où ils arrivaient à la limite de la province d'Afrique [1].

Mais quand Rome eut été affaiblie, on vit alors les barbares insulter ses frontières et les franchir impunément.

Ainsi, par exemple, la place étant laissée libre par la disparition des Marmarides, elle est aussitôt occupée par les tribus qui les poussaient en avant. Ce sont les Louata qui finissent alors par se dégager du tourbillon qui les enveloppait depuis leur départ des bords du Nil [2].

---

[1] A l'époque du Périple de Scylax, ils étaient à la frontière égyptienne (Périple, 108). Cfr. PTOLÉMÉE, *Geogr.*, IV, 5 ; FLORUS, *Epitome*, IV, 12, 41. « Exemple frappant dit TAUXIER, (*Rev. Afric.*, 1877, p. 185), de la marche incessante des émigrations de nomades vers l'Ouest. Jadis ces Marmarides, habitaient au temps d'Hérodote sur la frontière de l'Egypte et même, sous les Ptolémées, avaient donné leur nom au pays qu'ils habitaient. Depuis, arrachés à leur patrie native, ballottés au gré de ces invasions, véritables flots humains, ils étaient jetés et venaient se briser contre les forteresses romaines des Syrtes. »

[2] PTOL., Lib. IV, 5. Edit. Müller, p. 693. *Ruaditæ*. Au S. O. du lac Mœris. « *Ruaditas ad hodiern. Kasr Rayan, quod est a Birket el Kerun, Austrum versus quærere licet.* » Note de la page 693.

On peut retrouver en plusieurs endroits les traces que les Louata ont laissées de leur passage dans les pays qu'ils ont envahis :

Lorsqu'ils parurent aux frontières de la Province d'Afrique, l'émoi fut tellement grand que l'empereur Maximien Hercule qui venait de remporter quelques avantages sur les Quinquégentiens de la Kabylie se crut obligé d'aller à leur rencontre. Mais il ne fut pas aussi heureux contre eux car ces nomades, en s'enfonçant dans le désert, purent toujours se jouer de ses efforts pour les atteindre.

Il faut croire que les masses des envahisseurs se firent alors plus nombreuses et plus audacieuses, car, pendant tout le IVe siècle, nous les voyons se heurter sur plusieurs points de la frontière méridionale de l'Empire : « *Hoc tempore* (365-366) dit Ammien Marcellin, *per universum orbem... gentes sævissimæ limites sibi proximos persultabant... Austuriani Mauricæque aliæ gentes Africam solito acrius incursabant*[1]. »

Soixante-dix ans plus tard, vers 427, ces barbares ont fini par renverser les barrières de l'empire. A cette date, la grande

---

1° En Egypte : les Zenara, dit Ibn Khaldoun, branche des Zenata, habitent les plaines qui s'étendent du lac d'Alexandrie au Caire. (*Hist. des Berb.*, I, p. 235). Certains débris des Louata se rencontrent encore en Egypte et dans les villes du Saïd (Haute-Egypte); ils y sont pasteurs et laboureurs. (IBN KHALDOUN, I, p. 236).

2° En Marmarique. El Meçaoudi racontait qu'une nombreuse population louatienne occupait les oasis d'Egypte et qu'elle en était maîtresse de son temps (IBN KHALD., I, p. 235).

3° En Cyrénaïque. Le pays de Barca sert maintenant de pays de parcours aux Arabes. Autrefois il était la demeure des Louata et d'autres peuples Berbères.

Amrou étant gouverneur d'Egypte, sous le Khalifat d'Omar, il s'avança avec sa cavalerie jusqu'à Barca. Dans le traité qu'il fit avec les Berbères Louata, il inséra l'article suivant : Pour acquitter la contribution que je vous impose, il vous sera permis de vendre vos fils et vos filles. (D'après Abd el Hakem, IBN KHALD., I, p. 197).

4° En Tripolitaine. On trouve encore quelques peuplades louatiennes dans le Dj. Louata, montagne située au midi de Gabès et de Sfax. (IBN KHALD., I, p. 135).

[1] XXVI, 4, 5 ; XXVIII, 6, 1 et 2.

forteresse de Gemellæ [1] (Mlili) qui était la clef de défense de ce côté a dû être enlevée, car nous voyons l'ennemi à Tubunæ où le général Boniface s'efforce en vain de les arrêter. La peinture que S[t] Augustin fait de la situation, du côté du *limes* est vraiment effrayante, et laisse deviner la présence de multitudes aussi nombreuses que celles qui se pressaient depuis longtemps sur le Rhin et le Danube : *« Quis autem crederet, quis timeret, Bonifacio Domesticorum et Africæ comite in Africa constituto, cum tam magno exercitu et potestate, qui tribunus cum paucis fœderatis omnes ipsas gentes expugnando et terrendo pacaverat, nunc tantum fuisse barbaros ausuros, tantum progressuros, tanta vastaturos, tanta rapturos, tanta loca quæ plena populis fuerant deserta facturos [2] ? »*

Boniface appelé vers le Nord pour résister aux Vandales qui arrivaient d'Espagne, laissa le pays sans défense de ce côté, de sorte que les envahisseurs, n'étant plus arrêtés par aucun obstacle, purent se répandre en toute liberté en Numidie et dans toute la Césarienne.

C'est ainsi que, pendant trois siècles, au moins depuis 260, nous voyons des peuples venant de l'Est pousser d'autres peuples devant eux, les jeter les uns sur les autres, souvent à de grandes distances du chemin parcouru par eux, et finir par provoquer la formidable émigration du V[e] siècle.

Quand une trombe ou un volcan sous-marin a remué un point quelconque de la mer, l'océan tout entier en subit le contre-coup. Des vagues, énormes comme des montagnes, s'élèvent, se poussent, se culbutent jusqu'à ce qu'elles viennent expirer avec plus ou moins de violence sur un rivage

---

[1] Quant à celles que les Sévères avaient élevées en plein Désert, à Cydamus (Ghedamès), Bondjem, Gharia el Gharbia, il y a longtemps qu'elles ont dû être enlevées par ces envahisseurs du S. E. — Cfr. Mesnage, *Romanisation de l'Afrique*, pp. 83-86.

[2] Aug., *Epist.*, 70, ad Bonifacium.

situé quelquefois à des milliers de kilomètres du lieu où s'est produit le cataclysme.

Si quelque rocher se dresse devant elles et semble vouloir les arrêter, elles se brisent autour de lui en mugissant et le couvrent de leur écume.

Ainsi en a-t-il été de toutes les invasions connues. Ainsi en est-il de celle de nos Berbères.

Soulevés à l'extrémité orientale de l'Afrique, les envahisseurs se sont mis en marche, ont poussé devant eux, comme un torrent dévastateur, les populations limitrophes qui, comme dans un immense remous, en ont heurté et poussé d'autres, provoquant partout des révoltes, des guerres, des massacres.

Après quelque temps d'arrêt, au milieu des solitudes du désert, ces vagues frémissantes se sont, au fond des Syrtes, divisées en deux courants ; l'un est allé se briser aux pieds du plateau central de la Tunisie et du massif aurasien, éclaboussant leurs pentes de leur écume sanglante ; l'autre s'est avancé vers l'ouest, jusqu'au Grand Atlas et aux rives de la Moulouia où il a fini par s'arrêter après avoir couvert de ruines tous les pays qu'il traversait.

Les auteurs musulmans nous donnent le nom des cinq grands peuples berbères qui se pressaient alors sur les limites méridionales de l'Empire. C'étaient les Zenata, les Maghila, les Louata, les Nefouça et les Houara.

Voici en particulier ce qu'affirme le plus ancien des auteurs musulmans qui ait parlé de la conquête du Magreb.

Cet historien nous raconte qu'il a pris ses renseignements de ben Lahia, annaliste qui vivait vers l'an 150 de l'ère islamique et qui les tenait d'Abou'l Asoued, auquel les avait donnés Orvéis, un des premiers soldats de la conquête. Or voici le récit que cet Abd el Hakem fait de l'entrée des Berbères en Afrique : « Alors ils émigrèrent en Magreb et vinrent jusqu'à la Libye (Lubia) et la Marmarique (Merakia), deux provinces de l'Egypte occidentale, situées dans la région à laquelle

l'eau du Nil n'atteint pas. Arrivés là, les Berbères se dispersèrent : les Zenata et les Maghila marchèrent vers le Magreb (le couchant) et se fixèrent dans les montagnes de ce pays ; les Louata allèrent habiter le territoire de la Pentapole (Antabolos), qui est le même endroit que Barca. Ils se répandirent dans cette partie du Magreb jusqu'à ce qu'ils parvinssent à Souça. Les Houara s'établirent à Leptis-la-Grande (Lebda) et les Nefouça se fixèrent auprès de la ville de Sabrata. »

Ce sont donc les Zenata que nous voyons en 427, après avoir franchi victorieusement le couloir d'El Kantara, lutter contre Boniface, dans les environs de Tobna.

Le général romain parti à la rencontre des Vandales, ils restèrent seuls maîtres du pays. Il semble qu'ils établirent un de leurs principaux cantonnements au N. O. de l'Aurès, à Diana ou Zana, comme on l'appelait alors, s'il est vrai que leur confédération ait pris de là le nom de Djanata ou Zenata [1].

Les ravages qu'ils firent dans tout le pays, régions de l'Aurès et du Hodna, furent immenses.

Vingt-deux évêchés, sans compter tous ceux qui n'ont pas été identifiés et sur lesquels, par conséquent, on ne peut rien dire, ont disparu autour de l'Aurès et du Hodna pendant cette période désastreuse de 430 à 484.

Au N. de l'Aurès : Lambæsis, Guzabetum, Lampsili, Bagaï, Aquæ Flavianæ.

A l'E. Cedias, Vazaïvi, Ubaza.

Au S. Ad Majores, Midila, Badias, Gemellæ, Liberalia.

A l'O. Mesarfelta.

Autour de Diana qui, comme nous venons de le dire, semble avoir été un de leurs centres d'opérations, Diana, Gemellæ II, Nova Petra, Lamiggiga II.

Du côté du Hodna, Flumen Piscense, Aras, Capsus Juliani, Vanariona, etc.

---

[1] Cfr. MASQUERAY, *note concern. les Aoulad Daoud du mont Aurès*, p. 14.

Avant de passer par la trouée d'El Kantara, les tribus Zenata venant du S. E. avaient dû pénétrer par les vallées de l'Oued Oum el Ksob et de l'O. el Arab, car c'est entre Theveste et Mascula qu'ils établirent leur premier royaume qui fut celui de Yabdas, puis plus tard, celui de la Kahéna, dont nous reparlerons plus en détail dans la suite [1].

Pendant qu'une fraction des Zenata s'emparait du plateau des Nememcha [2] et de plus de la moitié de l'Aurès [3], événement qui a dû se passer vers 484, date à laquelle se place, d'après Procope [4], la révolte des montagnards contre Hunéric et la conquête de leur indépendance, la masse de ce même peuple s'avançait vers l'Ouest à travers les Hauts-Plateaux de la Maurétanie Césarienne [5].

---

[1] Le zenatia est parlé à l'Est de Khenchela et de l'Oued el Arab tandis que le tamazirt, dialecte des tribus de première race, est parlé à l'O. de cette même rivière.

[2] On a trouvé à Henchir Mertoum une sorte de dolmen au milieu même des ruines de cette petite ville, sur les flancs de la montagne qui domine H[ir] Belfrouts; de Bosredon y a constaté l'existence de dolmens mêlés à des cippes funéraires. L'un de ces dolmens est même en pierres de taille. Comme on ne peut supposer que les Romains aient enterré leurs morts et surtout habité au milieu de sépultures indigènes, il faut conclure que ces dolmens ont été construits après eux, parmi leurs cippes funéraires, comme parmi les ruines de leurs maisons détruites. Cfr. notre ouvrage sur la Romanisation de l'Afrique, p. 194-195.

[3] La vallée de l'Oued el Abiod, dit MASQUERAY (*Note concernant les Aouiad Daoud*, Alger, A. Jourdan, 1879, p. 14) était occupée dans des temps assez reculés par les Ou-Djana, Berbers Zenata comme leur nom l'indique. Djana = Zana; Oudjana = fils de Zana. Zenata est le collectif de ce nom. On peut voir encore, près d'El Hammam une très curieuse enceinte de pierres brutes, nommée « la mosquée des Oudjana » dans laquelle ils faisaient, dit-on, des sacrifices. (MASQUERAY, *l. c.* p. 15).

[4] *De Bello Vand.*, I, 8.

[5] Voici les pays occupés par les principales fractions des Zenata: Magraoua, du Chélif à la Moulouia; Oudjedidjen, plateaux de Mindas; Ifren, Hauts-Plateaux qui séparent le Mindas de la Moulouia; Beni Ouacin, entre la Moulouia et le Za, son affluent oriental. Cfr. TAUXIER, Etude sur les Migrations berb., *Journ. Asiat.*, 1873, XX[e] de la 3[e] série, p. 349.

On peut croire, comme le suppose Tauxier [1], qu'ils se sont enfoncés comme un coin dans la masse des Sanhadja (tribu de la première race) qui occupaient alors toute la région des Hauts-Plateaux entre les Masmouda du Grand Atlas et les Ketama de la Numidie, et les ont rejetés à droite vers le Tell Algérien (région du Titteri et d'Aumale) et à gauche, dans le désert. C'est dans ces deux régions en effet, que se trouvèrent les Sanhadja, à l'époque arabe.

Le seul document certain que nous ayons peut-être sur l'occupation des Hauts-Plateaux Algériens par les Zenata est une inscription retrouvée à Mouzaïaville. Elle est datée de 495 et mentionne la mort de l'évêque Donatus qui, après avoir été exilé par Hunéric, était revenu au milieu de ses ouailles et était mort, massacré par les Barbares : *« multis exiliis probatus... in bello Maurorum* [2]. »

Comme ce fait correspond à l'époque où les Zenata s'établirent en Césarienne, il n'est peut-être pas trop risqué d'attribuer à ceux-ci la prise de la ville antique qui se trouvait sur l'emplacement actuel de Mouzaïaville [3] et le massacre de ses habitants.

A peu près à la même époque la grande forteresse romaine d'Altava fut également détruite et abandonnée. Une deuxième Altava fut bâtie à trois kilomètres de l'ancienne, sur un plateau admirablement choisi. C'est là qu'on a trouvé une inscription de 508 (règne de Thrasamond) : « Un certain Maxime procurateur d'Altava a achevé cette citadelle, commencée par Masgivin préfet de Safar pour la sécurité de Masuna (le Massonas de Procope ?) roi des Maures et des Romains [4]. »

Si ces conjectures sont fondées, il s'ensuivrait que les Ze-

---

[1] Etude sur les Migrations berbères à l'époque de Mahomet. *Journal Asiat.*, 1873, XXe de la 5e série, p. 349.

[2] *C. I. L.*, VIII, 9286.

[3] Peut-être Tanaramusa Castra.

[4] *C. I. L.*, VIII, 9835.

nata ont mis près de 70 ans à occuper la Césarienne : en 427, ils sont à Tobna, en 495, à Mouzaïaville, en 508 dans l'Extrême Ouest, à Altava, où s'installe un de leurs rois avec le titre de *rex Maurorum et Romanorum* [1].

On pourrait peut-être encore reconnaître l'arrivée de ces populations nouvelles dans un passage de Julius Honorius cité par Cassiodore [2] : « *Oceanus meridianus quas gentes habeat, Barzulitani, Fluminenses* (pour Iluminenses) *Musubæi, Artennites...* » Ces noms rappellent en effet les tribus zénètes des Berzal, des Ourtennid, des Iloumen.

Les Zenata et les Maghila étaient l'avant-garde des cinq peuples envahisseurs cités plus haut. C'est ce qui explique comment, poussés par le gros de l'armée, ils furent rejetés en avant, à travers les Hauts Plateaux jusqu'au Chélif et à la Moulouïa [3].

Les Nefzaoua tournèrent vers le Nord et se fixèrent aux portes de la Byzacène dans le pays actuel qui a gardé leur nom.

Les Louata s'établirent au sud, au fond même de la Petite Syrte, jusqu'à Tripoli, tandis que les Nefouça occupèrent le Djebel qui porte leur nom et les Houara restèrent en plein désert.

C'est contre ces Nefzaoua et ces Louata [4] que nous voyons

---

[1] Altava existait encore en 583, sous Maurice Tibère (*C. r. L.*, VIII, 9870). La ville voisine, Pomaria, ne semble pas avoir été détruite, car on y a trouvé des inscriptions qui se succèdent normalement pendant les Ve et VIe siècles.

[2] Mort en 562. *De Divinis Litteris*, c. 25.

[3] Les peuples de la première race qui formaient un bloc compact en Tingitane arrêtèrent les nouveaux envahisseurs sur les bords de ce dernier fleuve. Lors des bouleversements de l'époque arabe, quelques peuples de la seconde race purent, il est vrai, pénétrer au delà, de gré ou de force, mais ce fleuve est quand même resté la limite entre les deux races.

[4] Affaiblis par leurs victoires mêmes, puis écrasés par les généraux arabes qui en transportèrent un grand nombre jusque dans le Maroc,

les derniers princes Vandales épuiser inutilement leurs forces.

Sous Gonthamond, les barbares s'avancent dans la Byzacène, jusqu'à Præsidium, à 63 kilomètres de Thelepte ; sous Thrasamond, Gabaon, retranché derrière ses chameaux, inflige aux Vandales la plus grande défaite qu'ils aient essuyée jusque là [1].

Sous Hildéric, 523-531, Antalas se révolte et s'établit dans tout le sud de la Byzacène, de sorte que, à l'arrivée des Byzantins, il ne restait vraiment plus aux Vandales que la Proconsulaire, avec quelques lambeaux de la Numidie et de la Byzacène.

Avec les envahisseurs en quête d'un pays à occuper, les Berbères mal soumis à l'époque romaine, ou qui étaient simplement restés réfractaires à leur civilisation, se soulevèrent, eux aussi, et se liguèrent avec leurs nouveaux congénères. Nous avons vu en parlant de l'assimilation des indigènes en Tunisie et dans le département de Constantine que la Kroumirie avec le massif des Beni Salah, la région entre Thagaste et le Kef, les montagnes au Sud de la Tunisie n'avaient pas été du tout assimilées. Or parmi les tribus qui se soulevèrent à la fin de la période vandale et au commencement de la période byzantine, se trouvent précisément celles qui habitaient alors ces diverses régions.

Entre le Kef, Thagaste et Chemtou, nous trouvons les *Caunes* et les *Silzactæ* [2]; entre Feriana, Thala et Tebessa, les

---

les Louata finirent par se désagréger et ne plus exister que par îlots ethniques, sans grande importance, de sorte que l'invasion berbère des IVe-Ve siècles qui, tout d'abord, s'était personnifiée dans les Louata, probablement parce qu'ils étaient alors la fraction la plus puissante, ne se personnifia plus que dans les Zenata qui, après avoir pris victorieusement possession de la Césarienne, finirent par absorber les restes des autres fractions dispersées.

[1] Proc., *De Bell. Vand.*, I, 8.

[2] Corippe, *Johannide*, II, 65-68 ; Tissot, *Géogr.*, I, p. 469-470.

Frexes [1], dont le nom à peine modifié se retrouve sous celui des Frechich qui parcourent aujourd'hui les mêmes territoires. Dans la région sauvage de Gastal et de Kalaat es Senam, les *Silvacæ* et les *Silcadenit* [2], qui appartenaient au même groupe que les Frexes, ainsi que les *Naffur* [3] qu'il faut peut-être placer dans les montagnes au Nord du Grand Chott ; entre ce chott et la mer, les *Mecales* ou *Imaclas* [4] ; aux environs de Médenine et de Metameur les *Astrices* [5] ; dans la même région c'est-à-dire près de Maret, Gergis, Talalati, Tillibari, les *Celiani*, les *Anacutasur*, les *Urceliani* [6].

Peuples révoltés et peuples envahisseurs avaient fondé à l'envi des royaumes indépendants les uns des autres, qui s'étaient partagé les lambeaux du royaume vandale. Au commencement du VI[e] siècle, tout le sud de la Byzacène appartenait à Antalas, de la tribu des Frexes ; autour de laquelle se groupaient les peuples indépendants eux aussi d'Esdilasa et de Medesinissa ; Coutzinas occupait probablement la région de Gastal, car c'est près de Theveste que Solomon en 544, et Jean Troglita en 547 vinrent attendre ce chef berbère, ainsi que Yabdas, roi de l'Aurès [7]. Près du royaume de Coutzinas, en Numidie, était celui d'Ifisdaïas [8] ; Orthaïas occupait le S. O. de l'Aurès avec le Hodna ; au N. de ce dernier massif était le royaume de Mastigas [9] qui comprenait les Bibans et

---

[1] Corippe, *Johannide*, II, 42 etc. ; Tissot, *Géogr.*, I, p. 470.
[2] » » » 52-53.
[3] » » » 52. Cfr. Diehl, *Afrique Byz.*, p. 304.
[4] » » » 75 ; III, 410. Diehl, *l. c.*, p. 303.
[5] » » » 75 ; VI, 391, etc.
[6] Diehl, *l. c.*, p. 303.
[7] » » p. 306.
[8] *Joh.*, IV, 545-549 ; il était voisin de Coutzinas : *id.* VII, 244. Diehl, *l. c.*, p. 306.
[9] Procope dit que les Maures sujets de Mastigas tiennent toute la partie de la Maurétanie qui s'étend entre Sitifi et Cæsarea, et ainsi forcent les Byzantins à n'avoir, que par mer, des relations avec la capitale de la

peut-être les Kabylies ; enfin, dans l'extrême Ouest, dominait Massonas, dont la puissance s'étendait depuis Altava jusqu'à Tiaret et Frenda, touchait peut-être à celle de Mastigas et d'Orthaïas.

Telle était, à la fin de la période vandale, l'Afrique indigène au point de vue politique.

Un mot seulement sur la religion de ces envahisseurs.

Il est superflu de se demander quelle était la religion de ces masses de barbares qui, comme un déluge, couvrirent toute l'Afrique Septentrionale et submergèrent, à quelques îlots près, qui demeurèrent chrétiens jusque sous les Arabes, les nombreuses Eglises du V[e] siècle. La Yohannide est, d'un bout à l'autre, une preuve qu'ils étaient païens. D'après ce poème, ces peuples se représentaient la divinité sous la forme d'un taureau qui était la souche d'autres dieux indigènes, ayant aussi la forme de jeunes taureaux.

Corniger Ammon.
Bucula torva parens,

(CORIPP. *Joh.*, 2. 110.)

Parmi ces taureaux, on remarque en premier lieu Gurzil :

Jerna ferox his ductor erat, Gurzilque sacerdos
Hinc, referunt gentes, pater est quod corniger Ammon.

(*Joh.*, 2. 109.)

Ce Jerna est grand-prêtre et chef suprême de la tribu des Levathes (Louata) ; il accompagnait Antalas, le roi Maure de l'Aurès, qui était venu dévaster la Proconsulaire et même attaquer Carthage après la défaite et la mort de Solomon,

---

Maurétanie seconde (L. II, 20, 5). Ce Mastigas donnait asile à tous les ennemis des Byzantins auxquels le sort des armes était contraire. C'est ainsi qu'il donna refuge à Stotzas, le révolté (II, 17, 2) et à Yabdas, roi de l'Aurès, vaincu par Solomon, 542 (II, 20, 3).

général de l'empire. Jean Troglita, envoyé aussitôt par Byzance, était venu leur offrir la bataille et avait eu le bonheur de les défaire complètement. Jerna lui-même, en essayant de sauver son « idole sacrée » s'attarda dans la déroute et fut tué, en fuyant, par un cavalier romain.

Sculptilis ille suis cujus munimine castris
Prospera danda canunt dispersa robore Gurzil.
Scinditur, ardentesque palàm mittitur ad ignes.
(*Joh.*, 2. 395.)
Effugit ille ferus confracto robore Jerna,
Et simulacra sui secum tulit horrida Gurzil,
Hujus et auxilio sperans se posse tueri.
Cornipedem infelix geminato pondere pressit
Impediens, mortemque sibi miser ipse resumit.
(*Joh.*, 4. 1138.)

D'autres dieux du même ordre figurent aussi dans le même poème, comme adorés par les tribus alliées des Louata.

Hinc Sinifere vocans acies Maurusia clamat
Mastimamque ferum, Mastimam assonat Echo,
Indè ferunt Gurzil, Gurzil cava saxa resultant.
(*Joh.*, 4. 468.)

Hinc mactant Gurzil, illi tibi, Corniger Ammon,
Igniferique colunt, quæ Mazax numina Martis
Accipit atque deum belli putat esse potentem ;
Mastimam alii : Maurorum hoc nomine gentes
Taenarium dixêre Jovem cui sanguine multo
Humani generis mactatur victima peste.
(*Joh.*, 7. 304.)

« En Tripolitaine, toutes les tribus professaient le paganisme [1] ». S'il faut en croire Procope, l'oasis d'Augila était, au

[1] PROCOPE, *De Bello Vand.*, p. 347 de l'édit. de Bonn.

VIe siècle encore, le centre d'un culte très ancien, célèbre parmi les tribus africaines, où l'on venait de toutes parts chercher des révélations prophétiques [1]; Corippus [2] montre également les peuplades de cette région ayant, comme nous venons de le voir, pour principale divinité un dieu appelé Gurzil, dont Jerna, roi des Levathes (Louata) est le prêtre, et dont le nom sert, dans les batailles, de cri de guerre à ses adorateurs. Cette idole emportée comme un fétiche au milieu des combats, était, à la veille de la lutte, arrosée du sang des sacrifices [3].

Tous les chefs n'étaient pas aussi sauvages que Jerna. Gabaon paraît avoir eu un certain respect de la religion chrétienne, de ses ministres et de ses temples, mais il n'en est pas moins païen, car dit encore Procope : « On dit qu'il (Gabaon) ajouta qu'il ne connaissait point le Dieu des Chrétiens, mais que, puisqu'il avait une puissance infinie, comme on l'assurait, il était bien juste qu'il châtiât ceux qui lui faisaient des outrages et qu'il protégeât ceux qui lui rendaient des honneurs [4]. »

Que tous ces envahisseurs Louata, Zenata etc. fussent païens, c'est tout naturel, puisqu'ils sortaient des profondeurs du désert ; mais on comprend moins que les tribus révoltées signalées plus haut le fussent également, puisqu'elles se trouvaient en plein pays évangélisé et couvert d'évêchés. Guenfan en particulier, le père d'Antalas, était païen, puisque, lors de la naissance de son fils (vers l'an 500), il alla demander

---

[1] *De Edif.*, p. 323 de l'édit. de Bonn.

[2] *Joh.*, III, v. 81 ; VI, v. 145.

[3] El Bekri, (*Journal asiat.*, 1858, p. 443-444) parle d'une idole de pierre appelée Guerza, à laquelle, jusqu'à nos jours, dit l'écrivain du XIe siècle, les tribus berbères des environs offrent des sacrifices.

[4] Proc., *De Bello Vand.*, I, 8, 3.

à l'oracle d'Ammon le secret des futures destinées de son nouveau-né [1].

Nous n'avons pas de documents précis sur la religion des chefs berbères nommés plus haut, mais l'impression qui reste en lisant Procope est que tous sont païens. L'historien ne fait en effet jamais allusion à leur conversion. Tout ce qu'il dit d'eux au contraire manifeste le profond mépris qu'il leur porte et la conviction où il est que tous sont des Barbares et des païens. Il mentionne en particulier la réponse qu'ils firent à Bélisaire lorsque celui-ci les menaça de se venger de leur révolte sur leurs enfants laissés en otage : « C'est à vous qui ne pouvez avoir plus d'une femme à être touché du sort de vos enfants ; mais nous qui en pouvons avoir cinquante, si nous voulons, nous n'appréhendons pas de manquer de fidélité [2]. Quand le bruit courut, raconte-t-il, que la flotte romaine allait débarquer en Afrique, les Maures consultèrent leurs devineresses, car ce sont les femmes qui prédisent l'avenir parmi eux... *septem vaticiniis fœminarum sunt usi, nam in hac gente viros vaticinari nefas. Hæ itaque, in quodam eorum sacrificio retentæ* [3], etc. — Chez les Maures, dit-il encore, il n'y a ni crainte de la divinité, ni respect des hommes. Ils ne s'inquiètent ni des serments prêtés, ni des

---

[1] *Joh.*, III, v. 81.

[2] II, 10, 1.

[3] II, 8, 3. Cfr. *Joh.*, III, v. 86-101 ; VI, v. 153-155. R. Basset s'inscrit en faux contre l'affirmation de Procope et cite chez les Ketama, le devin Feilaq qui prédit la venue d'Abd Allah, le missionnaire fatimite. (*Recherches sur la religion des Berbères*, 1910, p. 39. Cfr. Adzari, I, p. 120 ; Doutté, *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord*, p. 31-33.)

Procope ne nous a pas dit les cérémonies que les femmes pratiquaient pour la vaticination. C'étaient probablement les mêmes que celles qu'elles pratiquent encore aujourd'hui : Elles vont se placer auprès des tombes des races antérieures, éparses dans toute l'Afrique du Nord, et en évoquent les génies. Duveyrier, *Les Touaregs du Nord*, p. 415 ; *Sahara Algérien et Tunisien*, Paris 1905, p. 203 ; Ben Hazera, *Six mois chez les Touaregs*, p. 63.

otages livrés, quand bien même ce sont les enfants ou les frères de leurs chefs ; il ne peut y avoir de paix avec eux que s'ils sont tenus en respect par la crainte de l'ennemi. »[1]

Mais voici qui est plus explicite encore. Il affirme en propres termes dans ses *Anecdotes*[2] que les Maures après les victoires de Jean Troglita semblaient de véritables esclaves et qu'un grand nombre d'entre eux qui étaient redevenus païens, se convertirent au christianisme.

C'est en s'appuyant sur tous ces faits et bien d'autres encore que Diehl a pu écrire : « Au moment où les armées impériales reparurent en Afrique, le christianisme avait, à ce qu'il semble, perdu la plus grande partie des conquêtes qu'il avait pu faire jadis parmi les populations berbères.[3] »

Eh bien, nous disons à notre tour : De deux choses l'une : ou bien à l'époque romaine, la population indigène, même dans les régions où se sont élevés plusieurs évêchés[4], n'a pas été atteinte, ou bien elle a apostasié en masse. Dans l'un et l'autre cas c'est la constatation pénible, il est vrai, mais nécessaire, si l'on veut être sincère, que l'élément indigène a été peu atteint par le christianisme et que, parmi ceux qui l'ont été, un grand nombre n'en a eu que le vernis.

Tel est l'état politique et religieux de l'Afrique en 533. Voyons maintenant les résultats de l'occupation byzantine en Afrique à ce double point de vue.

---

[1] II, 8, 2. *Maurusii, quot apud Byzacium et in Numidiâ habitabant..... Illis enim neque Dei metus est ullus, neque hominum reverentia...* etc.

[2] C. XVIII.

[3] *L'Afrique Byzantine*, p. 324.

[4] Il est certain que, dans le vaste royaume d'Antalas, comme dans ceux de Cutzinas et de Yabdas, il y a eu un très grand nombre d'évêchés. Comment se fait-il que ces princes soient païens ainsi que leurs peuples ? Quant aux conversions plus ou moins libres que Genséric obtint chez les indigènes qui demandèrent à entrer dans son armée, à la condition qu'ils feraient sur leurs mains ou sur leur front le tatouage de la croix, il n'y a pas évidemment à en tenir compte.

CHAPITRE II

PÉRIODE BYZANTINE

Quand Bélisaire débarqua en Afrique, 533, il ne trouva devant lui qu'un royaume vandale amoindri, et qui, depuis longtemps, s'en allait en lambeaux sous les coups des Barbares. [1] Aussi avec ses 15000 hommes seulement dont 5000 cavaliers, le général byzantin eut-il vite fait en deux simples rencontres (13 septembre et mi-décembre 533) [2] de balayer les troupes que lui opposa Gélimer. Quelques mois après, le roi vandale, réfugié sur le Pappua, depuis sa défaite, se rendait à Bélisaire; le royaume vandale n'existait plus.

Les Byzantins n'eurent pas aussi vite raison des indigènes. Ceux-ci pendant le duel entre les armées byzantine et vandale, étaient restés simples spectateurs espérant bien, après l'anéantissement du vaincu, profiter de l'affaiblissement du vainqueur pour le jeter ensuite à la mer.

Mais ils avaient affaire à un général aussi habile qu'entreprenant. Solomon, qui avait succédé à Bélisaire commence d'abord par venger à Mams et au mont Burgaon, sur Cutzi-

[1] Voici ses limites approximatives: En Byzacène, une ligne qui, de Sullectum, allait rejoindre Capsa et Theveste; en Numidie, Thagura, Madauros, Tipasa, Gadiaufala, Ad Centenarium, Tigisi, Constantine. Cfr. dom Leclercq, *l'Afrique Chr.*, II, p. 222.

[2] A Ad Decimum (Sidi Fathalla, près de l'Ariana. — Tissot, *Géogr. comparée*, II, p. 117 etc.) et au Tricaméron, à 30 kilomètres de Carthage (Diehl, *l'Afrique Byz.*, p. 25).

nas, la défaite subie par deux officiers byzantins l'année précédente, puis s'attaque au puissant roi de l'Aurès.

Une première expédition reste à peu près infructueuse ; mais, dans une seconde, il fut plus heureux. Il poursuivit Yabdas à travers les retraites inaccessibles de ses montagnes et le força à s'enfuir chez Mastigas, le roi de Maurétanie ; puis promenant victorieusement ses légions au S. O. et à l'O. de la Numidie, il s'empara du Hodna et de la Sitifienne, relevant et fortifiant Tubunæ, Zabi Justiniana et Sitifi, 539. [1] C'est l'époque la plus brillante de la puissance Byzantine en Afrique. A cette date de 540, l'empire africain de Byzance a atteint toute son extension.

Une partie du littoral septentrional lui appartient avec les ports de la Zeugitane et de la Byzacène :

A l'intérieur, outre la Proconsulaire et une partie de la Byzacène, Byzance possède toute la Numidie et la plus grande partie de la Sitifienne.

A côté de cette domination directe, le patrice byzantin compte parmi les vassaux de l'Empire tous les grands Etats berbères : « Les principales tribus de la Tripolitaine, écrit Diehl, *Levathes, Ifuraces, Mecales* acceptent la suzeraineté de l'Empire ; en Byzacène, Antalas répond de la fidélité des populations berbères ; en Numidie, Cutzinas est un allié dévoué, et Yabdas est, sinon soumis encore, en tout cas, réduit à l'impuissance. »

Les princes mêmes de la Maurétanie sollicitent l'investiture byzantine [3] ; Orthaïas et Massonas sont en relations

[1] *C. I. L.*, VIII, 8805, 8483.

[2] *Mél. Ec.*, Rome, 1901, p. 231.

[3] Les signes de cette investiture étaient un bâton, un diadème d'argent et un manteau bleu.

Outre ces signes extérieurs, Byzance leur envoyait un subside, l'annone, et leur donnait les titres honorifiques de *patritius* et de *magister militum*.

amicales avec Solomon, et, comme le dit Corippus : « Les chefs des Maures, tremblant devant les armes et les succès de Rome, accourent se placer spontanément sous le joug et les lois de l'Empereur. »

La paix ne dura pas longtemps. On peut même dire que jnsqu'en 595, année où les indigènes portèrent la terreur jusque sous les murs de Carthage où ils furent écrasés par l'exarque Gennade [1], il n'y eut pour les Byzantins que quelques périodes de trève, mais jamais une paix complète.

Il n'entre pas dans notre sujet de raconter les péripéties de ces guerres. Ce n'est, du reste, qu'une série de victoires et de défaites, tantôt du côté des Byzantins, tantôt du côté des indigènes et toujours des ravages, des massacres qui réduisent l'Afrique à la plus horrible misère.

Nous allons donc, sans nous occuper davantage des événements politiques, rechercher jusqu'à quel point l'Eglise d'Afrique a pu réparer, pendant la période byzantine, les pertes qu'elles a faites à l'époque vandale.

Les listes épiscopales que nous possédons sont trop incomplètes pour nous donner une idée exacte et du nombre d'évêques revenus d'exil, lorsqu'Hildéric rendit la liberté à l'Eglise, et du nombre des évêchés qui purent être rétablis jusqu'à l'arrivée des Arabes.

En 525, au concile de Carthage, n'étaient présents que 48 évêques, mais ce chiffre ne nous donne absolument aucune indication ni sur tous les évêques d'Afrique, ni sur ceux de la Proconsulaire seulement, car, après un si long exil, les désastres à réparer devaient être si urgents que les absents ont dû être beaucoup plus nombreux que les présents.

En 534, au lendemain de l'expulsion des Vandales, 220 évêques prennent part au concile.

---

[1] C'est lui qui, 17 ans auparavant, avait tué de sa propre main, le terrible Gasmul, successeur de Mastigas.

On peut croire qu'il a été aussi plénier que possible, car, après tant de malheurs, chacun devait avoir à cœur de se retrouver au milieu de ses frères, pour remédier ensemble aux maux qui avaient frappé tous leurs diocèses à la fois.

C'est donc 220 à 250 évêchés qui existaient alors en Afrique.

Comment les répartir dans les diverses provinces ecclésiastiques? C'est ce qu'il est impossible de faire, car les Actes du concile ne nous donnent que le chiffre global des évêques, sans mentionner ni leur nom, ni leur titre.

Tout au plus, peut-on essayer une sorte de statistique pour la Proconsulaire par la comparaison des deux listes de 525 [1] et de 646 [2] : 48 évêques siègent dans le premier de ces conciles et 69 dans le second; mais comme 20 évêchés figurent sur les deux listes, il s'ensuit que nous avons seulement 97 évêchés. Encore faut-il remarquer que si, à la rigueur, on peut supposer leur existence simultanée, au VIIe siècle, on ne le peut en 534. Tous ceux en effet qui avaient disparu dans la tourmente vandale n'avaient pas encore eu le temps de se relever, tandis qu'on n'a aucun motif de supposer que ceux qui existaient en 525 aient disparu en 647, puisque la Proconsulaire était, de toutes les provinces, la plus éloignée des barbares et, de ce fait, la plus tranquille.

Au contraire, en comparant les listes épiscopales de 484, de 525 et de 646, on voit clairement cette province ecclésiastique sortir peu à peu de ses ruines.

Nous avons vu qu'en 484, elle avait tellement souffert de la persécution, et aussi des excès commis par l'armée vandale, à laquelle elle était échue en partage, que le nombre de ses évêques était tombé à 54.

Des 94 évêchés disparus alors, une vingtaine se sont rele-

---

[1] LABBE, *Conc.*, Edit. 1671, IV, p. 1628, etc.
[2] » » » VI, p. 133.

vés et existent en 525 [1] : *Abitinæ, Abthugni, Bilta, Cerbali, Cilibia, Furni, Gummi, Medeli, Membressa, Mizigi, Sebarga, Simingi, Thacia, Thimida Regia, Thubursicum bure, Thunudruma, Tisili, Uthina, Vallis, Vicus Turris, Vina.*

Entre 525 et 646, une trentaine d'autres se relèvent également ; *Abora, Absa Salla, Abziri, Boset, Bulna, Canope, Cefala, Horta, Libertina, Mattiana, Numluli, Rucuma, Simittu, Suas, Succuba, Tabbora, Tadduo* ou *Thisiduo, Thabraca, Thibica, Thigimma, Thimida Bure, Thuburbo, Thuburnica, Thuccabora, Uccula, Vaga, Villa Magna, Zemta, Zerna.*

Bref, on arrive à supposer en 646, l'existence de plus de 90 évêchés sans compter ceux d'*Althiburos*, d'*Obba*, d'*Assuras*, de *Migirpa* qui figurent sur la liste du Thronos Alexandrinos, du VIIIe siècle [2].

Comme on le voit, la plupart de ces évêchés sont dans la vallée du Bagradas et de l'O. Miliane, par conséquent dans la région la plus à portée de la métropole, et la mieux à l'abri des invasions du dehors.

Ce que nous pouvons retenir, c'est que, si cette province n'a jamais revu ses 160 ou 170 évêchés d'autrefois, elle n'en a pas moins pu, au VIe siècle, arriver à la centaine.

Il n'en a pas été de même de la Byzacène. Nous n'avons, il est vrai, aucun point de comparaison entre 425 et 646, les Actes des conciles de Junca et de Sufès en 524 [3] faisant défaut, mais il y a toute apparence que les 43 prélats qui ont assisté au concile de Byzacène, en 546, représentent la presque totalité des évêques de la province.

On le comprendra facilement, si l'on se rappelle les dévastations auxquelles, pendant tout un siècle, a été exposé ce malheureux pays, 495-595.

[1] Quelques-uns ne sont, du reste, connus que par cette liste de 525.

[2] *Byzant. Zeitschrift*, II, p. 26.

[3] LABBE, *Conc.*, IV, col. 1627, 1628.

Sans parler des invasions qui eurent lieu sous les Vandales, nous savons qu'au lendemain de la défaite de Gélimer, les Maures de Cutzinas taillèrent en pièces, en Byzacène, des troupes commandées par deux officiers byzantins, Argan et Rufin, en 534 ; dix ans après, Antalas appuyé par les Louata ravagèrent ce pays et tuèrent, à Cillium, Solomon qui était venu à leur rencontre.

Les barbares s'avancèrent ensuite jusque sous les murs de Carthage. L'Afrique fut alors sauvée par Jean Troglita, le héros chanté par Corippus qui, en 547, poursuivit les confédérés jusqu'au rivage de la Petite Syrte.

Mais là, il fut vaincu à son tour, à Gallica ou à Marta, le Maret actuel, et poursuivi jusqu'à Carthage. Aidé par les rois numides, il fut enfin assez heureux pour repousser l'ennemi et l'écraser complètement, 548.

Or, chacune de ces invasions était le signal de massacres et d'incendies sans nom. Ecoutons Procope raconter celle de 544. « Après la reprise d'Hadrumetum par les Byzantins, les Maures exercèrent d'horribles cruautés dans la campagne et n'épargnèrent personne de quelque condition que ce fût. C'était une effroyable solitude dans tout le pays, parce que ceux qui avaient pu se sauver de la fureur du soldat s'étaient réfugiés dans les plus fortes villes ou dans la Sicile et dans les autres îles voisines. Les gens de qualité se retirèrent tous à Constantinople [1]. »

En 534 avaient eu lieu les mêmes atrocités : « Après la défaite de Mammée ou Mams, dit encore le même historien, les Barbares coururent toute la Byzacène et, sans faire de distinction d'âge, ils passèrent tout au fil de l'épée. [2] »

Si le nombre des évêchés était réduit à celui des places fortes, on comprend que le chiffre de 43 doit être très proche

---

[1] L. II, 23, 3.
[2] II, 12, 1.

de la réalité. Encore faut-il ajouter que plusieurs d'entre eux devaient être de création récente, c'est-à-dire n'ont dû reparaître qu'après 595, époque où la paix a commencé à refleurir dans le pays, car il est bien peu probable que des évêchés perdus dans les steppes de la Byzacène centrale, comme ceux de Jubaltiana, Autenti, Hermiana, Irena ou Hirina etc, de simples forteresses comme Thiges, Turris Thamalluma ou Tamalleni aient pu soutenir victorieusement le choc de ces innombrables Barbares.

Quant à la province de Tripolitaine, nous n'y constatons l'existence que de deux évêchés les plus rapprochés vers le Nord : Djerba et Tacapæ (Gabès). Ceux de Leptis magna (Lebda), Œa (Tripoli), Sabrata [1] existaient cependant car nous les trouvons sur une liste qui date probablement du commencement du VIII[e] siècle.

En Numidie nous ne connaissons que quinze évêchés : 9 en 525 : *Forma, Lamphua, Lamsorta, Mascula, Naratcata, Tullia, Vegesela, Vicus Pacatus, Zattara ;* 3 en 553 : *Cuicul, Milev, Tipasa,* [2] ; *de Baricis,* en 595 ; *Tigisi* et *Lamiggiga,* à l'époque de S[t] Grégoire le Grand (590-604) [3].

Si maintenant, nous en ajoutons 12 autres donnés par la liste du Thronos Alexandrinos dont nous parlerons plus loin, nous en trouvons donc 27.

Il y en avait certainement d'autres et en assez grand nombre probablement, car les fouilles archéologiques ont mis au jour, dans toute la Numidie, des restes de nombreuses basiliques byzantines où des évêques ont probablement siégé :

[1] L'empereur Justinien fit bâtir des églises dans deux d'entre elles : à Leptis et à Sabrata (Procope, *De Edif.*, pp. 336, 337, 343, de l'édit. de Bonn).

[2] L'évêque de Zattara assistait aussi en 553, au concile général de Constantinople.

[3] *Epist.*, I, 82 ; XII, 28, 29.

Nota. — Une liste du commencement du VIII[e] siècle nous en fera connaître d'autres qui devaient très probablement exister au VII[e] siècle.

telles les villes de Calama [1], de Thibilis [2], de Thamugadi [3], de Bagaï [4], celles qui se trouvaient sur l'emplacement actuel d'El Hassi [5], d'Aïn Ghorab [6], d'Aïn Segueur [7], d'Aïn Sultan [8], de Redir el Frass [9], Henchir Rouis [10] etc.

Quoi qu'il en soit, il est bien certain que les invasions de Yabdas en Numidie, en 535, les déprédations du révolté Stotzas établi à Gadiaufala qui, avec ses 8000 mécontents, et l'appui de Yabdas et d'Antalas tâcha de s'y créer un état indépendant, 536 [11] ; les ravages des fils de Cutzinas qui, pour venger leur père assassiné, promenèrent, en 563, le fer et le feu à travers la Numidie orientale, les invasions, à l'Ouest de la Numidie, du terrible Gasmul qui, dans les années 569 et 570, défit et tua trois généraux byzantins etc., il est bien certain, dis-je, que toutes ces prises d'armes ont dû anéantir un grand nombre des 125 sièges épiscopaux qui existaient encore en 484.

En Maurétanie, nous ne connaissons qu'un seul évêché qui représente, en 525, la Césarienne : celui de Mina.

Comme Byzance ne possédait rien de cette province à part quelques villes de la côte, telles que Rusguniæ, et Cæsarea, il a dû être très difficile aux évêques qui s'y trouvaient d'aller assister aux conciles soit de 525, soit même de 534. On peut donc supposer avec toute vraisemblance, que le nombre réel en était beaucoup plus considérable.

---

1 *C. I. L.*, VIII, 17580. Cfr. MESNAGE, *l'Afrique Chr.*, p. 297.

2 GSELL, *Mél. Ec. de Rome*, 1904, p. 365; MESN., *l. c.*, p. 247.

3 *C. I. L.*, VIII, 2389 17822. Cette chapelle est de l'an 645. MESNAGE, *l. c.*, p. 386.

4 DIEHL, *Rapport*, p. 322, etc.

5 *Memoria* du VIe siècle. *C. I. L.*, VIII, 18656; GSELL, *Mél. Ec. de Rome*, 1890, p. 459.

6 *C. I. L.*, VIII, 10707 17615; GSELL, *Mon. Antiq.*, II, p. 159.

7 & 8 DE ROSSI, *Bullett. di Arch. Christ.*, 1878, pp. 19-20, 22, 24, 117.

9 GUÉNIN, *Nouvelles Archiv. Miss. Scientif.*, 1909, p. 180.

10 » » » p. 123.

11 PROC., *De Bello Vand.*, II, 15, 1-5.

Les invasions vandale et zénète avaient mis cette province ecclésiastique dans un pitoyable état. On en a la preuve dans la lettre de S[t] Léon *ad Episcopos per Mauretaniam Cæsariensem constitutos*[1]. Le saint Pape leur reproche d'avoir été beaucoup trop coulants pour l'admission aux Saints Ordres. Tout en les excusant un peu *ob temporum perturbationes — populares tumultus* — il leur ordonne *indignos ex ordine dejici, servatâ tamen eâ moderatione quam temporis acerbissimi necessitas exigebat.*

Il donne ensuite des conseils sur la conduite à tenir à l'égard des *famulabus Dei quæ integritatem pudoris in oppressione barbaricâ perdiderant.*

Quelque maltraitée qu'ait été alors cette province, elle ne tarda pas à revoir des jours meilleurs. Le gouvernement de Valentinien III fut réparateur, puisqu'il remit aux habitants les sept huitièmes des taxes. Dès leur retour de l'exil sous Hildéric, les évêques purent, semble-t-il, se remettre au travail en toute liberté et tranquillité, sous la domination des nouveaux barbares qui, maîtres incontestés du pays, n'avaient aucun intérêt à les molester. Le fait est que nous apercevons, à travers les profondes ténèbres[2] qui, à cette époque, recouvrent l'histoire de cette région de l'Afrique, deux centres chrétiens qui paraissent assez florissants : Tiaret et Tlemcen. Il est à croire que ces deux communautés chrétiennes, assez fortes, sinon pour résister à la tempête, du moins assez vigoureuses pour se reformer, l'ouragan une fois passé, ont pu ensuite, grâce à leur éloignement, jouir d'une paix complète et se développer en toute sécurité, jusqu'à l'époque arabe.

[1] *Epist.*, 87; *vel* 1a *in Quesneliana Editione.*

[2] Cette province ecclésiastique n'est représentée ni aux Conciles de Carthage de 534, 550 (Affaire des trois Chapitres), ni au Concile général de Constantinople, auquel assistèrent quatre évêques numides. Justinien semble ne pas la connaître puisque, dans le rescrit de 542 il ne parle que des trois provinces de Proconsulaire, Byzacène et Numidie. (*Novelles*, édit. Schœl, app. III.)

On est donc autorisé à croire que, là encore, il y avait des évêchés aux Ve-VIe siècles. Il y en a eu certainement en d'autres lieux de la Maurétanie.

Nous pouvons citer par exemple les sept que la Liste du *Thronos Alexandrinos* donne à cette province et les quatre autres qu'elle place en Tingitane [1]. Nous en reparlerons plus loin.

Les Listes épiscopales sont donc loin de nous donner une idée tant soit peu complète des évêchés qui existaient dans les anciennes provinces romaines d'Afrique, à la fin de la période byzantine.

Les 220 de l'an 534 continuèrent-ils à subsister jusqu'à l'arrivée des Arabes, 647? C'est peu probable, car, comme nous l'avons dit, les luttes sauvages d'Antalas et des Louata en Byzacène, de Yabdas, Coutzinas, Stotzas, en Numidie, Gasmul en Maurétanie durent en faire disparaître un grand nombre. Toutefois, étant donné que ces luttes se terminèrent vers 595, et que la paix dura jusqu'à l'arrivée des Arabes, 647, c'est-à-dire pendant plus de 50 ans, nous croyons qu'un bon nombre d'entre eux se relevèrent de leurs ruines.

En tout cas, nous ne voyons pas de motif de refuser à la Proconsulaire des VIe-VIIe siècles la centaine d'évêchés dont nous parlons plus haut; à la Byzacène, une cinquantaine, et peut-être autant à la Numidie de sorte que les 220 de 534 ont pu approximativement être debout en 647.

C'est un des motifs qui nous font rejeter comme «conciliaire byzantine» [2], la liste du *Thronos Alexandrinos* qui ne donne que 41 évêchés suffragants de Carthage pour toute l'Afrique, y compris le Maroc. Cette liste doit donc être reportée à une date postérieure [3].

[1] *Byzant. Zeitschrift*, II, p. 26.

[1] Dom Leclercq, l'*Afrique Chr.*, II, p. 239, note 6 et suiv.

[2] Cfr., sur cette question, Mesnage, l'*Afrique Chrétienne*, Appendice, p. 531-535.

Des communautés chrétiennes n'existaient pas seulement à cette époque au milieu des possessions byzantines. Il s'en était formé au delà, dans quelques régions où dominaient des rois indigènes vassaux de l'Empire.

On sait en effet que le *basileus*, parmi les moyens d'action qu'il employait pour attirer dans sa sphère d'influence les populations barbares, employait, avec les signes extérieurs d'investiture, titres honorifiques, etc., l'acceptation par eux de la foi chrétienne. Il était convaincu que les limites de son Empire s'étendaient d'autant plus sûrement que le christianisme s'y établissait plus solidement. Aussi s'efforçait-il de toutes manières de faire accepter la foi à tous les rois barbares qui demandaient à faire amitié avec lui. L'empereur Justinien en est un exemple remarquable [1].

Dans les instructions qu'il donne à ses gouverneurs, une des choses qu'il leur recommanda tout d'abord, ce fut de se gagner les populations en les attirant au christianisme.

Un des généraux byzantins qui obéirent avec le plus de zèle aux instructions qui leur avaient été données sur ce point, ce fut l'exarque Gennade [2]. Après avoir débarrassé l'Afrique du farouche Gasmul, et étendu au loin le prestige de ses armes, il s'occupa de répandre aussi l'influence de la religion chrétienne.

En 591, saint Grégoire le félicite de l'éclat de ses victoires, de la soumission de ses ennemis, des tentatives qu'il a faites pour propager la foi catholique, parmi les nations voisines [3].

Bien avant lui, Solomon, le successeur de Bélisaire avait inauguré cette politique en s'appuyant sur Massonas fils de

[1] Aucun des princes chrétiens de l'Empire romain, pas même Honorius, n'avait senti le besoin d'unir dans une même foi le peuple vainqueur et les peuples vaincus. On ne voit pas trace de « mission extérieure » à cette époque. Aussi le christianisme n'a-t-il fait aucune conquête connue, au delà du *limes*.

[2] S[t] Grégoire, *Epist.*, I, 73; XI, 22; XIV, 25.

[3] » » I, 59, 72, 73.

Mephanias beau-frère et ennemi de Yabdas, pour combattre ce dernier (534.)

Si ce Massonas est, comme on le suppose, le même que *Masuna rex Maurorum et Romanorum*[1], il était à la tête d'un vaste royaume qui s'étendait depuis le Sersou et Tiaret jusqu'à Lamoricière et Aïn Temouchent.

Or, à l'E. et à l'O. de ce royaume, existaient, à l'époque byzantine, deux centres chrétiens importants : un à Pomaria (Tlemcen), et l'autre à Tiaret. Dans ces deux villes se trouvait surtout une population romaine, comme on le voit par les inscriptions qui y ont été découvertes.

De plus, au S. E. de Tiaret, à Kh. bent Sarah[2], a dû habiter la dynastie de rois indigènes qui commandaient à ces Maures et à ces Romains, car on a retrouvé leurs tombeaux un peu à l'E. de l'antique ville indigène qui a existé sur l'emplacement actuel de Kh. bent Sarah : ce sont les fameux Djedar.

Voici ce qu'en dit de la Blanchère dans son rapport paru en 1882[3] : « On connaît sous le nom de Djédar, en arabe « constructions », un certain nombre de monuments situés sur la commune-limite du Sersou, des Hauts-Plateaux et du Tell, au S. S. O. de Tiaret et au N. O. de Frenda. Ils occupent, disposés en deux groupes, les sommets principaux du Dj. Lakhdar et la crête d'une colline située au lieu dit Ternaten et appelée Koudiat Heraoui. Ce second groupe est chez les Haouaret, l'autre chez les Khelafa. Ces monuments les uns sont très ruinés, les autres en assez bon état, consistaient uniformément tous en une grande pyramide quadrangulaire sur un soubassement carré. Ils sont au nombre d'une dizaine, dont trois au Dj. Lakhdar. Leurs dimensions sont

[1] *C. I. L.*, VIII, 9835, de l'an 508.

[2] De la Blanchère, *Voyage d'Etude dans une partie de la Maurétanie Césarienne*, p. 97.

[3] *l. c.*, p. 77, etc.

très inégales. Le plus grand avait environ 45^m de côté et 34^m de hauteur. Ceux du Dj. Lakhdar ne sont qu'à 6 kil. de Kherbet bent Sarah, ceux de Ternaten sont au nord de deux ruines situées aux environs de la source d'Aïn Mouter, et dominent celles de l'O. Toussenina, le long duquel est l'Aïn el Kebour, fontaine au nom caractéristique, qui seule suffirait à nous dire que les Djédar sont des tombeaux. »

On n'a retrouvé aucun sarcophage, aucune inscription qui donnât le nom des princes indigènes pour lesquels ont été élevés ces monuments. Ce qui est certain, c'est que ces princes étaient chrétiens. « Dans le monument F, dit encore de la Blanchère, la voûte par laquelle on passe de la salle B, dans le couloir qui conduit à la dernière, montre sur un de ses voussoirs un monogramme du Christ enfermé dans une double moulure circulaire. Ce monogramme a tout à fait l'aspect de ceux du VI[e] siècle, en Occident ; il n'a que quatre branches et le *P* est formé par une boucle à la branche supérieure. L'alpha et l'oméga qui l'accompagnent sont également de forme remarquable, et c'est l'alpha qui est à droite. Dans la première chambre une pierre du mur porte un chrisme semblable, également dans un double cercle, mais plus petit ; l'alpha est à gauche et forme un simple triangle ; il y en a d'autres dans les Djédar. Dans ce même monument F, une pierre de la chambre S porte une sculpture si mal réussie qu'elle figure, à s'y tromper, un de nos soufflets de cuisine ; mais c'est une lampe funéraire et elle n'est pas la seule aux Djédar. Dans la salle C, une pierre du mur, de 94 centimètres sur 29 est décorée de six poissons traités d'une façon sommaire. Dans la salle B, une autre porte une inscription très mauvaise et toute fruste : je l'ai dessinée, mais je n'y devine que le commencement de la ligne : *In Deo Christo.* Enfin dans le monument A, un linteau montre, à droite du bandeau d'étoiles qui le décore, deux figures grossières, mais dans lesquelles on doit reconnaître une colombe et une lampe.

Colombes, lampes, poissons sont des emblèmes chrétiens et funéraires.... Les deux salles B et C étaient toutes tapissées de fresques.

Ce n'est pas sans un peu d'étonnement qu'on rencontre dans ce curieux Djédar ces deux salles entièrement peintes ..... les murs, la voûte, le gradin même étaient complètement couverts de peintures. Il en reste à peine des débris qui bientôt disparaîtront eux-mêmes.... On devine pourtant ce qu'étaient les sujets : ils étaient religieux et chrétiens. Dans la salle B, au-dessus de l'entrée, on distingue un personnage qui tient une crosse et porte une mitre rouge ; il est vêtu de rouge, de bleu et de blanc et paraît avoir eu un nimbe ; des personnes sérieuses m'ont assuré qu'on distinguait, il n'y a pas longtemps, sa monture, une mule ou un cheval blanc....

Dans la salle C, sur le gradin de droite, se voient les restes d'un paysage. Deux personnages y sont assis qui semblent converser ensemble ; l'un est appuyé sur le coude, l'autre étend un bras en parlant. Les couleurs étaient assez belles et le dessin n'est pas mauvais : c'est à peu près le style des catacombes les plus récentes.

Le costume des deux personnages qui ne paraissent pas de condition élevée, est une tunique romaine avec une bordure toute simple. On ne peut faire descendre l'époque de ces peintures murales beaucoup au-dessous des six premiers siècles. Costume et style, tout s'y oppose ; c'est pour moi l'indice chronologique le plus précis qu'offrent les Djédar. Ils concordent avec tous les autres pour attribuer le monument F au VIe siècle.

Ainsi leur style et leur technique attestent des monuments des Bas temps. Les inscriptions qu'on y retrouve les rejettent loin après le IIIe siècle. Leur ornementation les placerait entre le IVe et le VIIIe. Les peintures et les emblèmes montrent que ce sont des tombeaux chrétiens, pas plus vieux que

le V[e] siècle, ni plus moderne que le VII[e] siècle. Le monument F est presque sûrement de la seconde moitié du VI[e] siècle [1]. »

Il n'y a donc pas de doute : on est là en présence de tombeaux d'une dynastie indigène chrétienne dont la puissance rayonnait peut-être depuis le Chélif jusqu'à la Moulouia.

Nous connaissons peut-être le nom d'un de ces princes : Massonas, l'allié de Solomon qui, au dire d'Ibn er Rakik, historien arabe du X[e] siècle, rapporté par Ibn Khaldoun [2], serait venu jusque dans ces parages. Quant au peuple indigène qui habitait ces régions, c'étaient les Zenata qui, lors de l'arrivée des Arabes, occupaient une grande partie du Magreb. Peut-être la tribu zénatienne dont les chefs sont enterrés aux Djédar est-elle celle des Magraoua qui était chrétienne au VII[e] siècle et apostasia en masse, comme nous le verrons plus loin. Les Magraoua, dit Ibn Khaldoun, forment la plus grande branche de la race zénatienne dont ils sont aussi la portion la plus brave et la plus puissante... Le pays qu'ils avaient l'habitude de parcourir est situé dans le Magreb central et s'étend depuis la ville de Chélif (?) jusqu'à Tlemcen et, de là, aux montagnes de Mediouna [3]. Ibn Khaldoun nous les montre, du reste en 333-340 de l'hégire (945-951) maîtres de Tiaret [4].

Quelle influence la famille de ces rois indigènes a-t-elle eue sur le peuple, au point de vue chrétien ? On ne peut le savoir. Dans aucun des nombreux villages berbères retrouvés, depuis Tiaret jusqu'à Tlemcen, on n'a retrouvé la moindre trace de christianisme.

Par le Sersou où régnait peut-être la dynastie des Djédar [5] nous touchons au massif de l'Ouarsenis.

---

[1] De la Blanchère, *l. c.*, p. 78, 86-88.

[2] *Hist. des Berbères*, trad. de Slane, I, p. 234.

[3] Ibn Khald., trad. de Slane, III, p. 227. — *Nota.* Le Dj. Mediouna était au S. d'Oudjda.

[4] Ibn Khald., III, pp. 231-232.

[5] Un autre peuple berbère a laissé des monuments semblables aux

Il y avait de ce côté, à l'époque romaine, les *Maccourai* que Ptolémée place au Sud des monts *Garaphi* lesquels sont identifiés habituellement avec le massif de l'Ouarsenis [1]; les *Macoures*, que le même géographe mentionne comme habitant les bords de la Mitidja [2].

Quelques auteurs, en particulier Diehl [3], ont voulu assimiler l'une ou l'autre de ces tribus avec les *Macouritæ* qui, l'an VII de Justin (573), au témoignage de Jean de Biclar [4], envoyèrent des présents à l'empereur et se convertirent : *Legati gentis Maccuritarum, Constantinopolim veniunt dentes elephantinos et camelopardam Justino principi munera afferentes, sibi cum Romanis amicitias collocant.*

Mais il paraît bien plus probable que ces *Maccuritæ* sont identiques aux Maccourites dont parle Jean d'Ephèse à propos de la conversion des Nobades de Nubie et ne touchent en rien par conséquent à notre Maurétanie [5].

En fait de centres certainement chrétiens nous ne découvrons en Césarienne que ceux de Tlemcen et de Tiaret.

En Numidie, il y en avait peut-être un, au S. O. de l'Aurès. Là, régnait aussi un allié des Byzantins, Orthaïas, roi du Zab et du Hodna.

Avec les insignes de l'alliance byzantine, il a probablement, comme c'était l'usage, accepté aussi la profession de la foi chrétienne. On peut le conjecturer de ce que nous ap-

---

Djédar. Il habitait à la même époque (V^e et VIIe siècle) sur les bords de l'O. Itel, affluent de l'O. Djedi; mais il est resté païen. Pour tout emblème cultuel, on n'a trouvé sur un de ces monuments que le dessin d'une déesse impudique. (BLANCHET, *Bull. Arch. Com.*, 1899, pp. 139-142). Cfr. MESNAGE, *Romanisation de l'Afrique*, p. 204.

[1] Tissot, *Géogr.*, I, p. 452.

[2] CAT, *Essai sur la Maurét. César.*, p. 74.

[3] *Afrique Byz.*, p. 328, note 2.

[4] *Monum. Germ.*, XI, p. 213.

[5] Cfr. DUCHESNE, *Eglises séparées*, p. 295; *Mél. de l'Ecole de Rome*, 1896, pp. 86-88.

prenons sur celui de ses successeurs qui régnait sur ce pays à l'arrivée des Arabes. Koceila, roi des Arabes, paraît en effet avoir été le successeur d'Orthaïas comme la Kahéna l'a été de Yabdas.

Or, Koceila était chrétien.

Au S. E. de l'Aurès était le Djérid qu'Ibn Khaldoun témoigne avoir été alors habité par une population nombreuse et chrétienne [1]. « Nous connaissons, dit-il, certains villages assez remarquables de la province de Castilia, situés à une courte distance les uns des autres et appelés les villages des Nefzaoua. On y trouve maintenant des Francs qui vivent sous la protection d'un traité : ils y sont restés eux et leurs ancêtres, depuis la conquête musulmane jusqu'à nos jours, et, comme ils professent une des croyances tolérées par l'islamisme, ils jouissent du libre exercice de leur religion et paient la capitation. »

Au sud du Djérid, c'est le désert avec les oasis appelées aujourd'hui Souf, Oued Rir, etc.

Or, si l'on en croit le Kitab el Adouani, le christianisme semble s'être avancé jusque là, ce qu'il n'avait pas fait à l'époque romaine.

En effet, d'après l'auteur de ce manuscrit qui écrivit l'histoire du Sahara Septentrional, vers le XV[e] ou le XVI[e] siècle, des religieux, des moines [2] y étaient fixés au VII[e] siècle.

---

[1] *l. c.*, I, p. 231.

[2] C'est probablement du Sud de la Byzacène où ils avaient été exilés par les rois vandales (PROC., *De Bell. Vand.*, II, 6, 22), que, pour échapper à leurs bourreaux, ces moines s'avancèrent jusque dans cette région environnée de tous côtés par les sables des immenses dunes qui prolongent au Nord, le grand Erg oriental.

Ces moines se sont-ils avancés plus loin, dans le désert, du côté du Fezzan et même de l'Ethiopie? Quelques auteurs le prétendent : Torelli, des Ermites de S[t] Augustin, dans son ouvrage intitulé « *Secoli Agostiniani* », VI, p. 510-511; VII, p. 640; VIII, pp. 28, 88, etc., parle de certains religieux ermites venus de l'Ethiopie à Rome, en 1420, 1515, 1523 et qui reçurent du Général des Augustiniens des lettres testimoniales pour

D'après ce même Kitab, il y avait une population assez dense composée de chrétiens et de Juifs. Mais quelle population! Nous en reparlerons du reste dans un chapitre suivant. Les documents ne disent encore rien ni d'Ouargla ni du Mzab.

On a lieu de croire cependant que si, au temps de Rome, ces régions étaient peu ou point habitées, il n'en était plus de même au VI[e] ou au VII[e] siècles.

En assimilant les premiers habitants d'Ouargla aux *Urceliani* de Corippus qui, avec les Louata et les Zenata se

---

retourner dans leur pays. Comme l'Ordre n'avait fait directement alors aucune fondation dans ces régions éloignées, on en a tiré la conclusion que ces moines ne pouvaient être que les successeurs des moines africains du VII[e] siècle : « *Io*, dit Torelli, *facilmente m'induco a credere, atteso che hà molto del simile, che molti nostri Frati antichi dell'Africa, per la persecuzione dei Vandali, fuggissero per la Libia, nella vicina Etiopia, e ivi, nei boschi e nei monti, fondassero varii e diversi eremitorii come meglio poterono, propagando poco a poco in queste vaste regioni la Religione, come fecero molti altri che fuggendo anche essi l'ereticale furore, sene passarono nei regni di Spagna e di Francia etc...* » Cfr. PANFILO, *Chronicum* ad annum 1497, in TORELLI, *l. c.*, p. 511. Cfr. également NICOLA CODIGNO, de la Compagnie de Jésus, qui, dans son *Histoire de l'Empire d'Ethiopie*, L. I, c. 33, p. 202, nie qu'il y ait jamais eu, ni en 1680, année où il écrit, ni auparavant, un seul couvent d'Augustiniens en Ethiopie. Nous n'avons pas à discuter ici la question, il nous suffit d'avoir fait l'allusion précédente qui concerne les moines sahariens établis à Badis, près des montagnes, à Ourlana, dans l'Oued Rir, et enfin à Djelama, village qui faisait partie du Souf. « Les moines chrétiens, dit la Chronique, élevèrent des Ksours, pour y vivre dans l'isolement et se livrer à l'adoration de Dieu. » *Rec. Const.*, XII, 1868, p. 38.

Nota. — Voici une tradition recueillie sur les lieux mêmes par BERBRUGGER (*Rev. Afric.*, 1861, p. 295-297).

« Les Souafa, dit-il, prétendent que, du temps des chrétiens, une rivière abondante, appelée Oued Izouf, (la rivière qui murmure,) coulait dans leur contrée du Nord au Sud. Mais les chrétiens, forcés de se retirer devant l'islam victorieux, l'enfermèrent sous terre ainsi que tous les autres oueds sans eau qu'on rencontre dans ce canton. »

Les habitants de Ngoussa (Rir Occidental), dit encore BERBRUG., *l. c.*, se vantent d'avoir pour fondatrice de leur ville, une française, ils voulaient dire une chrétienne, Ngoussa, fille de Cherbouche el Kouchi, le père des B[i] Ngoussa.

jetèrent sur l'Afrique vandale et byzantine, on explique d'une façon assez rationnelle et l'étymologie du mot et diverses particularités qu'on remarque en cette ville. D'après Féraud, en effet : « Sur les murs de beaucoup de maisons bâties en pisé ou en pierres à plâtre, on voit encore des dessins ou moulures, appliqués en relief au-dessus du tympan de la porte. Ces figures ressemblent à cet emblème de la divinité qui sert de frontispice aux pierres funéraires numidiques du Nord de la province de Constantine et souvent décrites par le général Faidherbe et le Docteur Reboud [1]. »

Ces signes ne peuvent évidemment être que d'importation, puisque la civilisation carthaginoise ne s'est jamais avancée jusque là. Peut-être pourrait-on dire que ce sont ces *Urceliani* qui auraient apporté ces signes avec eux, après les avoir recueillis dans leurs courses le long du littoral des Syrtes, où Carthage a eu des *emporia* si prospères.

De même, si nous assimilons les premiers habitants du Mzab avec les *Musubæi* de l'historien latin, nous aurions comme premiers habitants de cette région, une fraction des fameux Zenata du VI[e] siècle.

Loin de nous, cependant, la pensée de prétendre que la confédération du Mzab date de cette époque. Les traditions des Mzabites disent en effet expressément que, lorsque les tribus actuelles vinrent se réfugier au milieu des rochers sur lesquels les cinq villages de la confédération sont bâtis, cette région était, pour ainsi dire inhabitée. Tout au plus pourrait-on supposer que ces *Musubæi* l'avaient choisie comme terrain de parcours pour eux et leurs troupeaux.

Est-ce que les missionnaires byzantins envoyés par Justinien ont parcouru et évangélisé la région actuelle du Mzab et d'Ouargla, que nous croyons avoir été peuplée à cette

[1] Féraud parle probablement du cercle et du croissant, emblèmes de Baal (le soleil) et de Tanit (la lune).

même époque ? C'est ce qu'il est absolument impossible d'affirmer ou de nier. Peut-être que, étant donné les relations de voisinage que les *Urceliani* durent nécessairement avoir avec le Rir et le Souf, ils eurent, eux aussi, quelque connaissance de la foi chrétienne, d'autant plus que la partie limitrophe de la Tripolitaine était chrétienne elle aussi, à cette époque.

Nous savons en effet que, lorsque la puissance byzantine fut bien assise à Tripoli, vers 548, Justinien fit envoyer des prêtres sachant le punique [1] parmi les peuples de la Petite Syrte qui ne parlaient que cette langue.

C'est alors que furent convertis les *Gadebitani* qui habitaient le littoral dans les environs de Tripoli et de Leptis Magna [2]. A l'extrémité orientale de la Tripolitaine sur le littoral, Procope nous parle encore d'une ville juive appelée Borion qui fut convertie par les soins de Justinien [3]. Plus à l'intérieur, les Nasamons de Ghedamès se convertirent à la même époque [4]. L'époque de ces progrès dans la foi coïncide avec les travaux exécutés pour rendre la sécurité aux Tripolitains, et le soin de convertir les barbares limitrophes pour les gagner, devenait le complément nécessaire de cette œuvre de défense. Il est plus sûr en effet et plus économique d'em-

---

[1] Proc., *de Ædif.*, VI, 3 : « *Tripolis hic promontoria facit, habitantque Maurusii et Barbari, Phœnicum genus.....* » Cfr. Morcelli, III, p. 303.

[2] « *Gadebitanos, finitimos barbaros qui ad hanc ætatem græcanicæ impietati dediti fuerant, modo perpulit (Justinianus) ut toto animo sese Christo adjungerent.* » (Proc., *de Ædif.*, VI, 4).

[3] « *Judæi Boriensium veteres accolæ, templum habebant antiquum quod apud ipsos in honore erat summâque admiratione, conditum, ut ferunt, a Salomone, Hebræorum rege. Illis quoque omnibus imp. Justinianus ab avitis moribus ad religionem christianam traductis, templum hoc mutavit in ecclesiæ formam.* » (*De Ædif.*, VI, 2.)

[4] « *Hæc ora (Pentapolis) limitem habet Tripolitanum incolasque Mauros barbaros... ubi urbs quoque est nomine Cydama. Hic habitant Mauri, jam inde olim Romanis conjuncti fœdere, qui omnes, Justiniani imperatoris impulsu, fidem christianam sponte amplexi sunt. Et quia fœdus cum Romanis initum minime violant, pacatos hodie dicimus.* » (Proc., *de Ædif.*, VI, 3).

ployer l'Evangile à couvrir les provinces lointaines que la force militaire.

Plus tard, vers 569, les Garamantes du Fezzan conclurent un traité de paix avec l'Empire et se convertirent également : *« Anno tertio Justini imperatoris Garamantes per legatos pacem romanae reipublicae et fidei christianae sociari desiderantes poscunt; qui statim utrumque impetrant*[1]. »

Continuons vers l'Est, bien que nous soyons en dehors de la partie de l'Afrique étudiée jusqu'ici, nous trouvons l'oasis d'Augila en Tripolitaine où, jusqu'alors, le culte d'Ammon avait subsisté avec ses hiérodules, ses prophétesses, ses sacrifices et où la population entière s'est convertie. Justinien y a fait bâtir une basilique en l'honneur de la *Theotokos*, comme à Leptis Magna, Sabrata, Septum[2].

Enfin, sur le Haut Nil, les royaumes de Nubie et de l'Ethiopie sont chrétiens[3].

Jamais la foi n'avait eu une telle extension en Afrique.

Voici comment l'écrivain grec, Cosmas d'Egypte qui mourut vers 535, résume la géographie chrétienne de l'Afrique[4] et de la partie S. O. de l'Asie : *« Apud Arabas quoque Felices, qui jam vocantur Homeritæ, in universâ Arabiâ, Palestinâ, Phœnice et tota Syriâ, Antiochia usque ad Mesopotamiam, Nobatas*[5] *et Garamantes, in Ægypto, in Libyâ, Pentapoli, Africâ et Mauritaniâ, usque ad Gades*[6], *versùs meridiem,*

---

[1] JEAN DE BICLAR, *Monum. Germ.*, XI, p. 212.

[2] *De Ædif.*, VI, 2.

[3] Cfr. DUCHESNE, *Mél. de l'Ecole de Rome*, 1896, p. 79-122.

[4] *Topographie Chr.*, l. III. (MIGNE, LXXXVIII, p. 170).

[5] Les Nobades de Nubie, DUCHESNE, *l. c.*, p. 83.

[6] Bien au delà de Gadès (Cadix), dans l'Océan Atlantique, sont les îles Canaries. S'il faut en croire un auteur, elles auraient été évangélisées sous le règne de Justinien par St Maclou, moine d'Ecosse. Voici le fait, tel que le rapporte le P. MELISSANO dans ses *Supplementa Annalium Ordinis Minorum*. Augustæ Taurinorum, 1710, p. 275. *« Has insulas Canarienses B. Maclovium cum B. Blandino... attigisse, easque per sep-*

ubique ecclesias christianorum videas, et episcopos, martyres, monachos, hesychastas, ubi prædicatum fuit Evangelium Christi[1]. »

La conversion de ces nouveaux peuples étendait l'influence de l'Eglise et de l'Empire assez profondément vers l'intérieur de l'Afrique. Mais était-elle bien solide? La propagande religieuse a été de tout temps, une des formes favorites de l'expansion byzantine; il s'ensuivait que les conversions qu'elle provoquait étant surtout politiques, se faisaient sans instruction catéchistique préalable, par conséquent sans conviction de la part des convertis[2]. Elles ne duraient hélas! qu'autant que les intérêts politiques restaient d'accord avec les intérêts personnels. C'est ce que va nous prouver l'étude de la résistance berbère devant l'invasion arabe. Mais avant de commencer cette étude, établissons, autant qu'il est possible, l'état religieux dans lequel se trouvait l'Afrique, à l'arrivée des premiers envahisseurs.

---

tennium lustrasse, ibique mortuum miræ magnitudinis gigantem precibus ad vitam revocasse, qui postea christianam fidem edoctus et baptizatus Judæorum et paganorum pœnas in altera vita retulerit; ibique sub Justiniano imperatore accidisse, memoriæ proditum est. Quamobrem Maclovium primum extitisse qui Canariensibus Christi Evangelium prædicaverit nemo inficiabitur. »

[1] Chose assez curieuse! Les Bideyas de l'Ennedi, S. E. du Borkou, entre l'Ouadaï et le Fezzan, prétendent avoir été chrétiens. (Cap. FERRANDI, l'*Afrique Française*, N° Août-Décembre, 1914. *Renseign. Coloniaux*, p. 308).

[2] On trouvera des détails fort intéressants sur la façon dont étaient faites ces conversions, dans l'Histoire de Jean d'Ephèse. Cet historien raconte en effet de quelle manière furent amenées au christianisme, sous Justinien et ses successeurs, les populations de la Nubie: Nabadéens du royaume de Napata, et Alodéens. JEAN D'EPHÈSE, édit. Schönfelder, IV, 6, 7, 8 (p. 141-145), 49 (p. 180-181), 51, 52, 53 (p. 183-188).

CHAPITRE III

ETAT RELIGIEUX ET POLITIQUE DE L'AFRIQUE, A L'ARRIVÉE DES ARABES

§ 1. — Chrétiens.

Résumant en quelques mots ce que nous avons dit dans le chapitre précédent, nous trouvons en allant de l'Est vers l'Ouest, comme plus ou moins pénétrés par le christianisme.

1° En Tripolitaine [1]

a. l'Oasis d'Augila,
b. le Fezzan, ou du moins Ghedamès,
c. les *Gadebitani* entre Tripoli et Sabrata [2],

---

[1] Nous n'avons pas à parler ici de l'Egypte chrétienne, ni des royaumes chrétiens de Nubie (Duchesne, *Mél. Ecole de Rome*, 1896, p. 82), d'Ethiopie (*l. c.*, p. 90) des Himyarites (*l. c.*, p. 98.)

A l'E. d'Augila, il va sans dire que les oasis étaient d'autant plus chrétiennes qu'elles étaient plus rapprochées de l'Egypte. El Bekri rapporte sur le témoignage de Mohamed ibn Saïd, natif de Sfax, qu'il y avait à l'oasis de Behneça (7 jours de marche à l'O. du Caire) une population composée d'arabes musulmans et de coptes chrétiens. Au jour de la fête de ceux-ci, il vit circuler dans la ville un char sur lequel était un cercueil renfermant le corps d'un homme qu'ils nommaient Ibn Carma et qu'ils prétendaient avoir été un des disciples de J.-C. (El Bekri, trad. de Slane, p. 38.).

[2] «*A Justiniano non modo templa restituta in Africa et monasteria per eum constructa, sed Mauros Barbaros quoque Tripolim et Syrtim inha-*

d. une partie des Nefouça [1] et des Louata.

Nous trouvons en effet au fond du Maroc une fraction de cette dernière tribu qui a dû y être transplantée et qui possède un évêque au commencement du VIIIe siècle [2].

2° En Ifrikia, l'ancienne province d'Afrique et la Numidie

a. Cette province, possession byzantine était en majorité chrétienne. Elle avait pour limite une ligne qui, partant de Junca, rejoignait Capsa, Thelepte, Cillium ; de là, elle continuait à travers l'antique Numidie par Theveste, Bagaï, Lambæsis, Diana, Tubunæ, Sitifi, en laissant le Hodna de côté [3].

b. Les tribus indigènes qui habitaient ce territoire étaient chrétiennes [4], au moins de nom ; mais combien pratiquaient encore en secret le paganisme ! On sait, en effet, par Saint Grégoire le Grand [5] que des magistrats byzantins vendaient aux indigènes la permission de sacrifier à leurs idoles. Saint Grégoire parle, il est vrai, dans ce passage, de la Sardaigne, mais les administrateurs byzantins étaient, au témoignage de Diehl, les mêmes partout, qu'il s'agît des païens de Sardaigne ou de ceux d'Afrique. On exigeait de ces populations une

---

bitantes, sub ditione redactos qui omnes Justiniani Augusti impulsu, fidem christianam sponte amplexi sunt. » (Procope, *De Ædif.*, 6.)

[1] Ibn Khaldoun met la tribu des Nefouça parmi les tribus juives (I, p. 208 de la trad.) Le Kitab el Istibçar, traduit par Fagnan (*Rec. Cons.*, XXXIII, 1900, p. 58) la met parmi les chrétiennes : « Amar ben el Aci, dit-il, arriva jusqu'au Dj. Nefouça dont les habitants étaient chrétiens. » El Bekri les met d'accord en disant que les Nefouça étaient chrétiens, page 26 de la traduction, après avoir dit à la page 25, qu'au Dj. Nefouça, dans la grande ville de Djado, il y avait une nombreuse population juive.

[2] Mesnage, *Afrique Chr.*, p. 511.

[3] Diehl, l'*Afrique Byz.*, p. 132 etc.

[4] « La plus grande partie des tribus berbères vivaient sous la domination des Francs et professaient le christianisme. » Ibn Khald., *l. c.*, p. 208-209.

[5] *Epist.*, lib. V, epist. 41. Elle est de 595.

taxe pour tolérer leur idolâtrie [1]. Malgré les louables efforts que faisait l'administration impériale toujours prête à imposer par les armes la religion orthodoxe [2], beaucoup de païens continuaient à adorer les arbres et les pierres [3] et, jusque sur les domaines des propriétaires chrétiens, jusque dans les patrimoines de l'Eglise, subsistaient un grand nombre de cultivateurs idolâtres en Afrique [4], en Sardaigne [5] et en Corse [6].

c. Au sud de la Byzacène, la tribu des Nefzaoua [7].

d. Le Djérid [8].

e. La région désertique au sud de l'Aurès [9], peut-être même le Souf [10].....

---

[1] St Grégoire, lib. V. *Epist.*, 38.
[2] » I, 72 ; IV, 25 ; XI, 22.
[3] » IV, 23, 27 ; VIII, 1.
[4] » I, 72.
[5] » IV, 25, 27, 29 ; V, 38 ; XI, 22.
[6] » VIII, 1. Cfr. Diehl, *l. c.*, p. 509.
[7] Ibn Khald., *l. c.*, I, p. 231.
[8] » » I, p. 231 ; III, p. 191.
[9] *Kitab el Adouani*, trad. Féraud, *Rec. Const.*, XII, 1868, p. 38. « Ksour Rahban, au sud de l'Aurès. Ce nom leur fut donné parce que des moines chrétiens vinrent jadis s'y installer, et chacun d'eux se construisit un ksar. Tels sont les trois ksour d'Ourlana, les deux de Djelama, celui de Badis et enfin le dernier situé à Tahouda.

« Les moines chrétiens élevèrent ces ksour pour y vivre dans l'isolement et se livrer à l'adoration de Dieu. »

[10] Le *Kitab el Adouani, l. c.*, p. 65, dit formellement que le christianisme ne s'est pas avancé jusque là : « Ceux qui sont bien renseignés sur le passé de la contrée m'ont affirmé que le pays de Souf ne fut jamais occupé par les chrétiens; ils n'habitèrent que Djelama près de Tarzout. » L'auteur de ce *Kitab* ne mentionne que les Juifs parmi ses premiers habitants : « Du temps de David (!), il y avait un nombre considérable d'habitants. Les eaux du Nil coulaient alors à travers le Souf. Puis ce pays fut ruiné et resta dans cet état jusqu'au siècle de Loui (?) qui le repeupla. » (p. 66).

D'un autre côté, des traditions recueillies par Carette et Berbrugger disent le contraire : « Il règne dans ce pays, dit Carette, (*Exploration Scientif. de l'Algérie*, II, p. 69) une tradition relative aux chrétiens : suivant les légendes locales, l'O. Souf (Assif signifie rivière en berbère)

A propos de l'Aurès, nous avons placé, à la suite de Masqueray, parmi les restes chrétiens, la fête du Bou-Ini [1].

Après informations prises à une source autorisée, cette fête serait plutôt un reste de traditions juives. La coutume de changer les trois pierres du foyer, de renouveler dans la maison tout ce qui est renouvelable, et de remettre tout en l'état de neuf [2] rappellerait, paraît-il, la sortie d'Egypte quand les Hébreux emportèrent avec eux leurs biens meubles avec ce qu'ils avaient pu emprunter aux Egyptiens.

Quant aux Berbères proprement dits qui habitaient les massifs montagneux de l'antique Numidie, ils rentrent probablement dans la catégorie indiquée précédemment par Ibn Khaldoun [3].

Il nous paraît pourtant difficile d'admettre toutes ces tribus comme chrétiennes, à moins de supposer le vernis aussi léger que possible. Il semble évident en effet que les Ketama qui occupaient la Numidie depuis la Petite Kabylie jusqu'à l'Aurès devaient être en grande partie païens. On ne les voit pas en effet, pendant toute l'époque de la conquête, prendre une seule fois les armes contre les envahisseurs ; de plus au VIII[e]

était un fleuve considérable du temps que les Romains régnaient en Afrique, mais les habitants lui jetèrent un sort et le fleuve disparut avec eux! « Berbrugger a recueilli dans le pays une tradition analogue: « Les Souafa, dit-il, prétendent que, du temps des chrétiens, une rivière abondante appelée l'O. Izouf (la rivière qui murmure) coulait dans leur contrée du Nord au Sud. Mais les chrétiens forcés de se retirer devant l'Islam victorieux l'enfermèrent sous terre ainsi que tous les autres oueds sans eau qu'on rencontre dans ce canton. » (*Rev. Afric.*, II, p. 294).

[1] *Le Christianisme en Afrique*, I, p. 230.

[2] On fait l'impossible, dût-on travailler jour et nuit, pour terminer la pièce d'étoffe que l'on est en train de tisser. Si, par hasard on ne peut y arriver, on ne laisse pas, malgré cela, la partie qui reste: on la coupe et on la jette. Il faut que la chaîne à mettre sur le métier après la fête soit *neuve*.

[3] *l. c.*, I, pp. 208-209 de la traduction.

siècle, le missionnaire fatimite ne rencontre pas dans leurs montagnes, un seul chrétien.

Du reste, Ibn Khaldoun est souvent confus et obscur quand il veut faire la part des tribus chrétiennes et juives. Nous l'avons déjà vu pour les Nefouça, nous le constatons en plusieurs autres endroits. Ainsi, par exemple, à la page 215 du premier volume de la traduction de l'histoire des Berbères, il dit : « Il (Hassan) soumit au même tribut les individus de race étrangère qui se trouvaient encore en Ifrikia, ainsi que cette portion des Berbères et des Bernès qui était restée fidèle au christianisme. » (Ibn Khald., I, 215).

Que peut bien signifier cette distinction entre Berbères et Bernès ? Les fils de Bernès n'étaient-ils pas aussi Berbères ?

Cette expression inexacte ne peut que désigner les deux races autochtones qui habitaient l'Afrique Septentrionale : la la race ancienne (gétule ou maure) ; et la race nouvelle (zenata et louata).

La race nouvelle dominait dans l'Ifrikia et l'antique Césarienne que les Zenata occupaient en grande partie.

L'ancienne était surtout représentée en Ifrikia par les Ketama au nord et au centre, les Adjiça au nord-ouest, et les Auraba au sud-ouest de la Numidie. Elle dominait par contre au-delà de la Moulouia et dans tout l'extrême Ouest.

D'après le texte précité, le christianisme aurait donc compté des adeptes chez les deux races.

C'est tout ce que l'on peut dire, car en fait de tribu chrétienne, nous ne voyons que celle des Auraba qui donne à la résistance berbère son premier chef, Koceila.

Cette tribu, dit Ibn Khaldoun, occupait le premier rang parmi les tribus berbères, honneur qu'elle devait à sa force numérique et à sa bravoure [1], et il ajoute ensuite avec une exagération ridicule que Koceila était chef de toutes les tribus

[1] I; p. 286.

descendantes de Bernès, comme s'il était possible que son royaume se fût étendu jusqu'au Maroc où les représentants de cette race habitaient surtout.

En fait, Koceila était roi du Zab et du S. O. de l'Aurès, et il n'était en somme que le successeur d'Orthaïas [1].

3° En Maurétanie césarienne

Elle était habitée en grande partie par les Berbères de seconde race, les fils de Madrès, c'est-à-dire les derniers envahisseurs du Ve siècle.

Installés depuis trop peu de temps dans le pays, ils n'ont pu recevoir en grand nombre la Bonne Nouvelle.

Seuls, les Magraoua ont été convertis, grâce au voisinage de chrétientés anciennes, telles que Pomaria [2], Altava [3], Ad Regias [4], Tiaret [5], peut-être Tasaccora [6] et Aquæ Sirenses [7].

C'est peut-être le Massonas de Procope et le Masuna de l'inscription de 508 retrouvée à Aïn Temouchent qui, comme nous l'avons déjà supposé a été leur roi pendant la période byzantine.

Quant aux autres Zenata, Beni Ifren, Beni Ouacin, Beni

---

[1] C'est dans les vallées de l'O. Abdi et de l'O. el Abiod qui ont fait partie de son royaume que l'on trouve encore aujourd'hui quelques coutumes chrétiennes. Ainsi, le 16 décembre, les indigènes célèbrent la fête du Mouloud de Sidna Aïssa, naissance de Jésus, qui dure huit jours. Le 1er janvier, ils font de grandes réjouissances. Cahen, *Rec. Const.*, XI, 1867, p. 184.

Nota. — Nous disons ailleurs l'époque à laquelle peuvent remonter ces coutumes et ces traditions.

[2] Epitaphes de 469, 526, 537, 544, 550, 554, 591, 629, 651, avec des noms berbères tels que Valeria Sardoï, Julia Monina, Julius Yadir, Valeria Mannica, etc.

[3] Dédicace de 508; épitaphes de 447, 452, 453, 480, 536, 557, 583.

[4] *Epit.* de 452, 462.

[5] » de 11 xbre 475, du 18 juillet 509.

[6] » de 442, 450.

[7] » de 577.

Rached, ils ne semblent pas avoir été tant soit peu chrétiens ; la preuve en est qu'après avoir appris qu'Ocba était cerné dans l'Atlas par les populations masmoudiennes, ils allèrent tous le dégager [1].

A noter ici l'expression employée par l'historien : Les Zenata, peuple dévoué aux musulmans depuis la conversion des Magraoua à l'islamisme......

Ibn Khaldoun ne dit pas : Les Zenata..... depuis leur conversion, mais depuis la conversion des Magraoua..... ce qui semble indiquer que cette dernière tribu, étant la principale des tribus zénatiennes, avait entraîné dans sa soumission les autres tribus de même race.

Installées sur les Hauts-Plateaux et dans le Désert, elles n'avaient pu ni être évangélisées ni se convertir.

Ibn Khaldoun nous dit que les Zenata qui peuplaient la région au Sud de Tlemcen professaient le christianisme [2].

C'est bien vague. Il y a apparence qu'il s'agit ici d'une fraction qui touchait au Sud les faubourgs mêmes de la ville, car nous savons, par ailleurs, que les indigènes de la vallée du Sebdou laquelle est, elle aussi, comme on le sait, au Sud de Tlemcen, étaient au VIII[e] siècle, absolument païens. Voici en effet la tradition recueillie à ce sujet par Mac Carthy :

« Au VIII[e] siècle, dit-il, le pays de Tafraouah qui embrasse la moitié orientale et la plus étendue de la vallée de Sebdou était occupé par les Beni Habib, Berbères appartenant à la grande famille des Zenata. Leurs tribus n'avaient encore d'autre culte que cette religion bizarre qui appartient à tous les peuples primitifs, ce qui les fit désigner par les Arabes sous le nom de *Djohelia* (les idolâtres).

Bien que l'époque à laquelle vivaient les Beni Habib soit très reculée, on voit encore beaucoup de traces du séjour de

---

[1] Ibn Khald., I, p. 212.

[2] I, p. 212 ; III, p. 191.

ce peuple dans la vallée de Sebdou. Ce sont des tombeaux, pavements irréguliers de blocs et de pierrailles de forme ronde et ovale..... »

Si la vallée du Sebdou qui est pour ainsi dire aux portes de Tlemcen est restée païenne, que dire de toute la région au Sud et à l'Ouest ?

Faut-il ajouter les communautés chrétiennes formées après les conversions d'un nouveau genre que provoque Genséric [1].

On sait en effet que cet Arien ne voulant pas employer des païens parmi ses troupes, obligea les Berbères qui voulaient y entrer et prendre ainsi part au riche butin qu'il leur permettait de faire sur les côtes de l'Italie, de Sicile, du Péloponèse, etc. à se tatouer une croix sur le front, les joues ou les mains. Ceux qui acceptèrent durent être nombreux, car le Berbère est avide et, du reste, la condition était aussi facile que les avantages étaient considérables.

On retrouve les traces de la croix sous forme de tatouage sur plusieurs points de l'Algérie, en particulier dans la Grande Kabylie et dans la Kabylie de Cherchell. Voici ce qu'écrit Gramaye d'après Procope, dans son *De Ædificiis*, des Zouaoua du Djurdjura :

Mauri Azuages cum uxoribus ac liberis crucem palmæ manus carni incisam gerunt, quod a christianis descendant, ut opinantur, aut potius more a Gothis tracto, qui ut Africanos Christicolas ab idololatris distinguerent et hos immunes a tributis, quod hodieque observatur, haberent, hoc signo dinoscebant [2].

---

[1] Ce roi vandale, aussi ennemi du paganisme que du catholicisme, a la gloire d'avoir détruit à Carthage les derniers temples païens qui restaient encore debout : celui de Junon Céleste et celui de la Mémoire. « Fléau de Dieu pour châtier l'Afrique de tous ses crimes » (Salvianus, *de Provid.*, VII, 92) il défendit sous peine de mort la prostitution, fit fermer les lieux de débauche, proscrivit les courtisanes et les força à se marier. (Proc., *De Bello Vand.*, I, 3).

[2] Gramaye, *Africa Illustrata*, Regnum Argelense, Edit., 1622, pp. 22-23.

De son côté, Léon l'Africain en décrivant la ville de Beresk, l'antique Gunugu, à 12 milles à l'Ouest de Césarée, dit que les habitants de la Grande et de la Petite Kabylie actuelles, portent une croix noire sur la joue et deux autres sur la paume des mains depuis que les Goths ou Vandales avaient fait la conquête du pays. La dite croix servait à discerner ceux des habitants qui étaient chrétiens de ceux qui ne l'étaient pas. Tous se disant chrétiens, pour s'exempter de l'impôt, il fallut trouver un signe qui distinguât les baptisés de ceux qui ne l'étaient pas, et ce fut la croix qui fut choisie. Les Byzantins étant chassés par les Arabes, ces soi-disant chrétiens apostasièrent, tout en retenant l'usage de la croix [1].

4° En Maurétanie Tingitane.

En nous reportant à la liste qu'Ibn Khaldoun nous a donnée des tribus de la race de Bernès qui habitaient l'Afrique, et que nous avons identifiées avec les races les plus anciennes,

---

[1] Léon l'Africain, *Descriptio Africæ*, p. 199 de l'édition d'Anvers.

Nota. — Ce passage étant très important, nous allons le donner dans son entier : « *Crucem quamdam nigram in maxilla depingere solent, alteram item in utriusque manus palma, estque hic mos ab his omnibus observatus qui in montibus Algeri atque Bugiæ habitant, atque ex eo remansisse creditur quod, cùm Gothi has regiones occuparent, quotquot Christi fidem assumere voluerunt, ab omni tributo liberos fuisse historiographi affirmant. Verum quoniam quoties tributum exigebatur, nullus erat qui non se christianum esse profitebatur, ut a tributo liberaretur, quare tum decretum est ut Christiani his crucibus ab aliis dinoscerentur. Tandem, expulsis Gothis, omnes ad mahumeticam redierunt fidem, remansit tamen depingendi cruces consuetudo, cujus rei vix illi noverunt rationem. Solent et Mauritaniæ inferioris fortunæ homines hujusmodi depictam crucem in facie gerere, qualem nonnullos in Europa habere videmus.* » Léon l'Africain aurait dû, ce semble, mettre *Græci* à la suite de *Gothi,* car les Vandales étaient depuis longtemps disparus quand les indigènes se firent musulmans : *expulsis Gothis, omnes ad mahumeticam redierunt fidem.* De plus, *redire* est un mot impropre, il faudrait plutôt « *amplexi sunt* ». A part ces réserves, on peut dire que ce texte éclaire parfaitement la question du christianisme dans la Petite et la Grande Kabylie.

nous voyons que cette partie du Magreb était occupée par sept des dix tribus qu'il indique : Masmouda, Aurigha, Heskoura, Guezoula, Sanhadja, Lemta, Ghomara.

Sur ces sept grandes tribus, une seule peut être dite plus ou moins convertie, c'est la dernière.

L'expédition de Sidi Ocba vers l'Ouest nous donne en effet quelques indications à ce sujet.

Dans le Maroc, il soumet les Ghomara qui reconnaissaient alors pour émir Yulian [1], le comte Julien, qui résidait à Ceuta. Il est probable, d'après ce détail, que cette tribu, gouvernée par un chrétien, était aussi chrétienne [2], en partie du moins, car Julien ne gouvernait probablement qu'une portion des Ghomara [3].

Les auteurs ont conservé le souvenir d'un grand massacre de fidèles martyrisés par Mouça à Tanger, en 707.

Ces Confesseurs de la foi de Jésus-Christ étaient sans doute des habitants de la ville, mais il pouvait aussi y avoir parmi eux des captifs amenés de l'intérieur (Morcelli, I, 326) et en particulier de la tribu qui occupait le territoire avoisinant cette ville.

Nous ne connaissons pas d'autre tribu marocaine qui ait passé pour être en majorité chrétienne ; mais on peut décou-

---

[1] Nous savons par les Annales d'Ed Dehebi que Julien et son fils Pedro sont restés chrétiens et qu'un de ses petits-fils se convertit à l'Islam et prit le nom d'Abd Allah. La famille de Julien continua pendant plus de deux siècles à jouir d'une très haute considération parmi les Musulmans. Le petit-fils d'Abd Allah fut un des plus grands jurisconsultes en Irak. Il mourut en 937.

[2] El Bekri (page 237 de la traduction) parle d'un membre de cette tribu, qui, à l'époque des Edrissides, professait le polythéisme, s'installa à Ceuta, se fit musulman et devint seigneur de la ville. Mais on ne sait si polythéiste a le sens de païen ou celui de chrétien, comme on le rencontre quelquefois dans Ibn Khaldoun à propos de Koceila, par exemple. La tribu des Ghomara fut convertie à l'Islam par Saleh, sous le Khalife El Oualid. El Bekri, *l. c.*, p. 212.

[3] Fournel, *Les Berbers*, I, p. 170, note 3.

vrir encore quelques groupes qui ont contenu des chrétiens en plus ou moins grand nombre :

Ainsi, par exemple, voici ce que dit Ibn Khaldoun des Zouagha chez lesquels la ville de Fez fut bâtie en 807 par Idris II.

« Parmi les Beni-Borghos, dit-il, se trouvaient des mages, des Juifs, et des chrétiens. Les mages avaient même un temple du feu à Chibouba, endroit qui fait partie de la ville de Fez. »

En outre, quand Idris I eut établi sa domination à Oulili (l'antique Volubilis), en 788, il marcha contre les Berbères de ce pays qui professaient soit le magisme (idolâtrie), soit le judaïsme, soit le christianisme. Telles étaient les tribus des Fendelaoua, des Behloula, des Médiouna et les peuplades du territoire de Fazaz.

El Bekri [1] nous parle encore d'une ville qu'il appelle Niffis, à une journée de la mer où, dit-il, Ocba vint attaquer les Roum et les Berbères chrétiens qui s'étaient réunis dans cette ville (62 H. = 681-682). L'auteur du *Kitab el Istibçar* l'appelle Nefis et la place à 35 milles d'Aghmat Warcha. Il parle également de Roum et de Berbères chrétiens [2].

Qu'étaient ces chrétiens ? Des descendants des anciens néophytes du Ve et du VIe siècle ? Peut-être. Pendant toute la période vandale et byzantine, le christianisme a pu en effet se développer en paix et les rares chrétiens de l'époque romaine augmenter. Tingi (Tanger), Septum surtout (Ceuta), la capitale de la Maurétanie seconde, le boulevard de la domination grecque, ont dû être des centres d'où la foi a rayonné auteur d'eux. Lixus était un évêché au commencement du VIIIe siècle [3]. Par conséquent Tanger, Ceuta et peut-être d'autres villes encore devaient avoir une communauté chrétienne.

[1] Trad. de Slane, p. 352.
[2] Trad. Fagnan, dans *Rec. Const.*, XXXIII, 1900, p. 178.
[3] MESNAGE, *Afrique Chr.*, p. 511.

Si cette induction est vraie pour les villes de la côte, elle l'est moins pour l'intérieur du pays où Byzance n'a jamais dominé. Je suis porté à croire, pour ma part, que ces vestiges chrétiens retrouvés à Fez et dans les environs sont plutôt des restes des nombreux Berbères transplantés un siècle auparavant (703), de la Numidie et de la Maurétanie centrale dans le Magreb el Akça, pour briser les centres de résistance. Ce qui le ferait croire, ce serait cette juxtaposition de juifs et de chrétiens, dont parle l'historien dans les deux endroits cités plus haut. Or, il est acquis, qu'une fraction des Auraba de Koceila, chrétiens, et des Djeraoua, juifs, fut emmenée dans l'Ouest [1]. On sait, de plus, que 12000 Djeraoua furent enrôlés et placés sous la conduite des deux fils apostats de la Kahéna.

§ II. — Païens.

Parmi les tribus païennes nous devons tout d'abord placer celles qui se tinrent en dehors du rayonnement de l'influence byzantine, par exemple, en Tripolitaine, les Houara [2], et en

[1] Ibn Khald., I, p. 290.

[2] A l'époque d'El Bekri (XI[e] siècle), le paganisme existait encore en Tripolitaine: « Le voyageur, dit cet auteur, qui veut se rendre de Tripoli à Oueddan, traverse le pays des Houara..... A trois jours du Ksar ibn Meimoun, on rencontre une idole de pierre dressée sur une colline et appelée Guerza. Jusqu'à nos jours, les tribus berbères des environs lui offrent des sacrifices et lui adressent des prières pour obtenir la guérison de leurs maladies. Elles lui attribuent le pouvoir de faire croître leurs richesses. » El Bekri, trad., p. 32.

Ibn Khaldoun dit que les Houara ont joué un rôle actif dans la grande apostasie du VII[e] siècle (I, p. 276,) mais on ne sait en quel sens, ni à quel événement il fait allusion.

De Slane ajoute en note, dans El Bekri : « Guerza est sur la rivière du même nom, à moitié chemin de Tripoli à Oueddan. Le baron de Zach qui a vu les ruines de ce village en 1818, parle de restes d'archi-

Tunisie, celles qui habitaient les montagnes entre le Grand Chott et la Tripolitaine [1]. Tout le reste de la Numidie et de la Maurétanie où nous n'avons pas signalé plus haut la présence du christianisme, la grande majorité des Ketama en Numidie, les Sanhadja en Césarienne et dans le désert, les Masmouda [2], les Heskoura, les Guezoula, les Lemta, dans le Maroc, en somme presque toutes les tribus de Bernès, et la grande majorité de celles de Madrès, ce qui revient à dire la masse de la population berbère, surtout dans le Maroc et le désert.

Voici ce qu'en dit En Noweiri dans Ibn Khaldoun :

« Ocba alla ensuite camper près de Tanger et un roumi nommé Yulian, un de leurs nobles, vint au-devant de lui avec de riches présents, et se soumit à ses ordres. Ocba le questionna relativement à la mer d'Espagne, et, ayant appris qu'elle était bien gardée, il lui dit : « Indique-moi où je pourrai trouver les chefs des Roum et des Berbères. — Quant aux Roum, répondit Yulian, tu les as laissés derrière toi ; mais, devant toi, sont les Berbères et leurs cavaliers. Dieu seul en sait le nombre. — Où se tiennent-ils ? demanda Ocba. — Dans le Sous el Adna, répondit Yulian ; c'est un peuple sans religion ; ils mangent des cadavres, ils boivent le sang de leurs bestiaux ; et ils vivent comme des brutes, car ils ne croient pas en Dieu et ils ne le connaissent même pas. » Sur cela, Ocba dit à ses compagnons : « Marchons avec la bénédiction de Dieu ! » De Tanger, il se dirigea du côté du midi,

---

tecture grossière et de dessins où « l'oubli de toute pudeur était remarquable dans plusieurs figures. »

Guerza est selon toute apparence Gurzil qui, au VI[e] siècle avait pour prêtre Jerna, et pour père Jupiter Ammon (CORIPPUS, *Johann.*, II, v. 109-110; V, v. 494-495; VI, v. 116) qui l'avait eu d'une génisse. Ce Gurzil était représenté par l'image d'un taureau qu'on portait à la guerre. (IV, v. 666-673; V, v. 22-29).

[1] DIEHL, l'*Afrique Byz.*, p. 230, etc.

[2] » » » »

vers le Sous el Adna jusqu'à ce qu'il atteignît une ville nommée Taroudant..... etc. »

Si les Masmouda [1] qui formaient l'immense majorité de la population du Magreb el Akça sont païens, à plus forte raison les Sanhadja, plus au sud, le sont-ils.

C'est du reste confirmé par Ibn Khaldoun.

« Il (Ocba) passa dans le Sous, afin de combattre les Sanhadja porteurs de voile (litham). Ce peuple était païen, et n'avait jamais adopté la religion chrétienne [2]. »

On peut donc dire que, si l'élément chrétien avait la prépondérance dans l'Ifrikia, c'est-à-dire dans les provinces appelées autrefois Afrique propre et Numidie, l'élément païen dominait dans tout le Magreb, car il est certain que l'action du christianisme a été bien faible sur les tribus soumises et alliées de l'Empire, nulle sur toutes les autres [3].

Cette conclusion ne surprendra pas, après ce que nous avons dit précédemment, elle étonnera encore moins si l'on se reporte à ce qu'étaient encore à ce point de vue, certaines régions d'Europe pourtant mieux favorisées que ne l'avait été l'Afrique pendant les deux derniers siècles écoulés.

En Gaule, le paganisme est encore bien vivant, en une foule d'endroits : « Vous devez, écrit le pape Pélage I à la reine Brunehaut, en 568 [4], contraindre avec modération vos

---

[1] Dans le Deren (Grand Atlas) où habitaient autrefois les Masmouda, on a trouvé au X[e] siècle une tribu de Berbères idolâtres qui adoraient un bélier. Ce sont les B[i] Maghous, à une journée à l'Ouest d'Igli, dans le voisinage des B[i] Lemas. (El Bekri, *Journal Asiatique*, p. 480 de la V[e] série, 1859.) On a découvert de nos jours une tribu antéislamique à 25 kilomètres O. S. O. d'Oudjda. Elle porte le nom de Zkara. *Bull. Arch. d'Oran*, 1904, pp. 239, 234. Il sera intéressant d'étudier sa religion et ses us et coutumes.

[2] Ibn Khald., I, p. 212.

[3] Le peu de pénétration réelle du christianisme au cœur de la vraie population indigène a été reconnu par l'abbé Godard. (*Revue Afric.* N[o] 69, p. 208).

[4] *Concil. Galliæ*, II, p. 938, d, édit. de Sirmond, Parisiis, 1629.

sujets à se soumettre à la discipline de l'Eglise, en sorte qu'ils n'immolent plus aux idoles, qu'ils n'adorent plus les arbres et qu'ils n'étalent plus en public les têtes des animaux dont ils ont fait des sacrifices impies. Nous sommes même informé que plusieurs chrétiens qui accourent aux églises continuent cependant, chose abominable, de rendre un culte aux démons. »

Ne sait-on pas également qu'en 769, alors que l'Afrique était sous le joug depuis 70 ans, que Charlemagne publia un Capitulaire où il ordonnait aux évêques de se mettre à la recherche de ce qu'il appelle *« spurcitiam gentilium »* [1].

En Sardaigne, en Corse, et même en Italie, le paganisme était loin d'être mort. Dans la première de ces îles, les païens qui y étaient nombreux, y jouissaient d'une liberté complète et le gouverneur qui était chrétien, se bornait à percevoir un impôt sur les sacrifices. Il n'y mettait obstacle que quand ce droit n'était pas acquitté [2]. St Grégoire en gémissait, mais que pouvait-il faire ? On a des lettres de lui, sur ce sujet, à Januarius, évêque de Sardaigne [3], et à Pierre, évêque de Corse [4]. Il écrit en particulier à ce dernier : « Il convient de ramener à la foi par une pénitence de quelques jours ceux qui, par faiblesse, ou par contrainte, sont revenus aux idoles.... Je vous fais passer 50 sous pour acheter des vêtements que vous distribuerez aux personnes qui recevront le baptême. »

Du reste, le même pape n'avait pas à chercher des païens en dehors de l'Italie. Il y en avait encore, pour ainsi dire, aux portes mêmes de Rome. Castor et Pollux étaient encore honorés de son temps, dans l'île Sacrée, à l'embouchure du

---

[1] Baluze, *Capitularia regum Francorum*, Parisiis, 1780, I, col. 191.
[2] *Act. SS. Ordinis S. Benedicti*, I, p. 449.
[3] *Lettre à Januarius*, év. de Sardaigne, au livre II de ses Epîtres.
[4] Lib. VIII, epist. 1.

Tibre [1] ; Apollon l'était sur le mont Cassin [2]. Il écrit à Agnellus, évêque de Terracine : « J'apprends que, dans votre diocèse, quelques hommes, on rougit de le répéter, rendent un culte aux arbres et font beaucoup d'autres choses contre la foi chrétienne..... » [3]

Sans doute, il ne faut pas exagérer ; c'était là le fait d'une infime minorité. Mais aussi qu'on rapproche l'état et la situation des peuples de la Maurétanie avec ceux des populations du Latium et de la Campanie !

Plus que par tous ces faits, la vitalité du paganisme au VI[e] siècle nous est révélée par un passage des Œuvres de Jean d'Ephèse. Cet évêque monophysite qui vivait sous Justinien raconte lui-même que, sur le territoire de la ville de Tralles, il conféra des milliers de baptêmes, qu'il y éleva 24 églises et 4 monastères ; il détruisit le temple de Dariro, et, au cours de ses missions en *Asie*, en *Carie*, en *Phrygie*, en *Lydie*, il fit bâtir 12 monastères et 99 églises [4].

Si des provinces évangélisées par S[t] Pierre, S[t] Paul, S[t] Jean, avaient encore des païens au VI[e] siècle, trouvera-t-on étrange que la Maurétanie non-seulement en ait encore au VII[e], mais soit même en grande majorité païenne ?

Du reste, les pratiques toutes païennes qui subsistent encore dans une foule de superstitions favorisées par l'Islam sont-elles autre chose que des restes du vieux paganisme qui dominait au Magreb lorsque les Arabes s'en sont emparés ? « Ce sont, disent Depont et Coppolani, autant de procès-verbaux témoignant et certifiant le passé, souvenirs d'autrefois, se rapprochant de ceux des vieilles races italienne ou grecque [5]. »

---

[1] *Biographie Universelle*, XIII, p. 713.

[2] Lib. II *Dialogorum*, c. 8.

[3] *Epist.*, VIII, 18.

[4] JEAN D'EPH., *Hist.*, II, 44 ; III, 36-47, cité par SCHULTZE, *Undergang....*, II, p. 320-321.

[5] *Confréries musulmanes dans l'Afrique du Nord*, pp. 100, 109, 111.

Là où, en effet, les musulmans « ne réussirent pas à faire disparaître, chez les peuples vaincus, les anciens cultes, s'ils ne purent toujours enrayer des usages séculaires, ils surent du moins, les tolérer, et, parfois, se les assimiler, en les couvrant du manteau de l'islam [1]. »

« En imposant sa langue et son Dieu, il (l'islam) débaptisa les cérémonies et tous les coins de terre sanctifiés par les prières constantes et les sacrifices de tant de générations ne furent à ses yeux que des *« Mzara »*, c'est-à-dire des lieux que l'on visitait, où l'on faisait de pieuses offrandes [2]. »

Partant de ce fait, Depont et Coppolani passent en revue, pendant 11 pages, plusieurs restes de l'ancien culte païen, retouchés par l'Islam, qui se les a appropriés.

Ainsi, par exemple *« Mzara »* seraient ces sacrifices de poules, de taurillons noirs, de béliers qui ont lieu, à des époques déterminées, chez tous les indigènes [3], puisque chaque tribu, chaque fraction de tribu a sa *mzara*.

Mzara serait la *Zerda* ou repas que les indigènes prennent en commun, en commémoration de la naissance ou de la mort d'un saint, près de son tombeau ou de sa koubba. Au Mzab, cette *Zerda* s'appelle *ta'm* et a le caractère d'un véritable culte rendu aux morts.

Mzara, ces sacrifices aux esprits (Ahl el Kheir) qui rappellent si bien les dieux inférieurs des Grecs et des Latins, qui « voltigent autour des sources limpides, au sommet des montagnes, ou se reposent sur les arbres touffus du Tell, ou

[1] et [2] *Confréries musulmanes dans l'Afrique du Nord*, pp. 100, 109, 111.

[3] A Sidi Belal, pendant l'Aïd el Foul, on tue un taureau recouvert d'une sorte de housse agrémentée de cauris. A « La Consolation » sur la route de St-Eugène, près d'Alger, on immole des poules, tous les mercredis, pour chasser des maléfices ou guérir des maladies. La plage d'Hussein-Dey est parsemée de lieux saints auprès desquels on vient faire des sacrifices de poules, etc. DEPONT ET COPPOLANI, *l. c.*, p. 113.

sur les palmiers du Sahara, placés sous leur sainte protection [1]...... »

Mzara, ces « amas de pierres artificiellement arrangées en un cercle, au milieu duquel un bloc se détache en forme d'autel. Le croyant se place en face de ce monument improvisé, fait la prière d'usage, et, avant de continuer sa route, ramasse en ce lieu sacré une pincée de terre, qu'il enveloppe avec un soin méticuleux, dans le pan de son turban ou de son mouchoir. »

Cette *mzara* ne rappelle-t-elle pas « ces enceintes circulaires où se réunissaient les autochthones pour délibérer sur les affaires du pays, décider de la paix ou de la guerre et prendre des décisions intéressant les collectivités. Le sol africain en est couvert, d'après G. Boissière [2]. Chaque notable y connaissait son siège et le président de l'assemblée, de la djemâa, écririons-nous maintenant, prenait place sur la pierre du milieu [3]. »

Mzara les arbres nommés marabouts, si nombreux en Kabylie et qui rappellent exactement ces arbres consacrés, dont les branches portaient les traces des agneaux immolés, devant lesquels s'arrêtaient les paysans romains ou auxquels ils envoyaient de la main un baiser [4].

Mzara enfin le *redjem* ou tas de pierres jetées pêle-mêle par le passant, qu'on rencontre généralement sur les limites des territoires respectifs des tribus, et qui sont peut-être un reste effacé de pétrolâtrie ou un hommage rendu au vieux dieu *Terminus*.

Mais de tous les souvenirs que nous a laissés l'ancien paganisme africain, il n'y en a pas de plus intéressant à constater que celui de la célèbre *Virgo Cœlestis* qui trônait à

---

[1] Depont et Coppolani, *l. c.*, p. 113, 114.
[2] *Algérie Romaine*, ch. I.
[3] Depont et Coppolani, *l. c.*, p. 116.
[4] Duruy, *Hist. des Romains*, V, p. 439.

Carthage et dont le culte s'était répandu dans toute l'Afrique romaine.

On sait que Tertullien donne à cette déesse le titre de *Pluviarum pollicitatrix* [1]. Or ce culte semble s'être conservé dans une coutume qu'on retrouve dans tout le Magreb, et particulièrement en Kabylie, à Mazouna, à Tlemcen, au Maroc, etc.

Lorsque la sécheresse devient menaçante, les enfants et les femmes âgées prennent la *Gondja* ou grande cuiller qui sert à puiser l'eau, l'habillent comme une poupée, puis on la promène dans les rues en chantant des chansons comme celle-ci : « Gondja, Gondja a découvert sa tête ! O mon Dieu tu arroseras ses pendants d'oreilles. L'épi est altéré ; donne-lui à boire, ô Maître [2]. »

A Tlemcen [3] on chante « O Gondja, Gondja [4] ! comme l'espérance ! O mon Dieu, donne-nous de la pluie ! Djeldjala, pour que la veuve puisse vivre ! L'épi est altéré, donne-lui à boire, ô Maître ! les récoltes sont altérées, arrosez, ô Vous qui les avez créées ! »

En Kabylie, une troupe de jeunes garçons se forme et parcourt le village en chantant :

« Anzar, Anzar, Seigneur, fais boire jusqu'aux racines, par la protection du prophète Mohtsar.

O ciel, père des étoiles, ô Seigneur, abreuve nos champs ensemencés.

De l'eau ! de l'eau ! pour l'orge tardive ! etc. »

Ils s'arrêtent devant chaque maison et chantent un couplet.

On sort alors de l'habitation et on les arrose eux et leur Gondja.

---

[1] *Apol.*, 23.

[2] Ce chant est d'Aïn Sefra, dans le Sud oranais.

[3] Dans cette ville on célèbre encore la fête du Boumennani = Bonus Annus. E. DOUTTÉ, *Magie et Religion*, p. 549.

[4] A Sfax, la cuiller s'appelle *tatambo*,

Si plus tard, la pluie tombe, on égorgera un bœuf en signe de reconnaissance.

Comme on le voit, les paroles diffèrent de région à région, mais le rite de l'aspersion est partout le même, car il est le symbole de la pluie qu'on espère obtenir [1].

S'il est vrai que toutes ces coutumes et bien d'autres ne sont que des souvenirs plus ou moins voilés de coutumes païennes, qui ne voit que, vu leur extension dans toute l'Afrique du Nord, elles apportent un nouvel argument en faveur de la conclusion émise un peu plus haut. *La masse de la population berbère, à l'arrivée des Arabes, était païenne.*

§ III. — Juifs.

Il n'y avait pas que des chrétiens et des païens dans l'Afrique Septentrionale, lors de l'arrivée des Arabes, il s'y trouvait des Juifs, et cela, dans une proportion dont peu d'auteurs ont soupçonné l'importance :

Quatre couches distinctes de populations juives ou judaïsantes étaient superposées l'une à l'autre au moment où l'Afrique tomba sous le joug arabe.

1° Colonies

La première en date est celle qui, venue avec les colonies phéniciennes, continua à se recruter en Palestine ou dans le reste de l'Empire romain, jusqu'à la destruction du temple de Jérusalem. Echelonnée en général sur le littoral depuis les Syrtes jusqu'à l'Océan Atlantique, elle habitait les villes où elle se livrait au commerce et à l'industrie. Unies au commencement aux Sidoniens et aux Tyriens par l'amour du

[1] Cfr E. Doutté, *Magie et Religion de l'Afrique du Nord*, Alger 1909, page 585. R. Basset, *Recherche sur la religion des Berbères*, dans *Revue de l'Histoire des Religions*, Paris, Leroux, 1910, p. 18.

lucre, ces populations avaient dû bien vite se séparer d'eux et se grouper avec d'autant plus de soin que l'idée religieuse ne pouvait que les diviser. Peut-être le littoral, au commencement de l'ère chrétienne, était-il aussi juif que punique.

Ce sont les groupements les plus romanisés de ces populations que les découvertes archéologiques, indiqués plus haut, nous ont signalés. C'est également à ces juifs que se sont adressés les Pères Africains pour les combattre et empêcher leurs progrès. En effet, bien que les Juifs soient particularistes à outrance, se regardant comme le peuple prédestiné, ils admettent pourtant que les Gentils, pourvu qu'ils acceptent le monothéisme et pratiquent les commandements de Dieu qui relèvent de la morale universelle ou du droit naturel, sont dignes du Paradis. Aussi firent-ils en Afrique comme à Rome [1] et dans les autres grandes villes de l'Empire [2], une propagande qui fut souvent couronnée de succès [3]. Tertullien se moque des païens judaïsants de Carthage [4] et fait un traité spécial contre les Juifs, dans lequel il reprend une discussion qui avait eu lieu peu auparavant entre un chrétien et un prosélyte juif [5].

---

[1] Les auteurs latins font plusieurs allusions à l'esprit de prosélytisme des Juifs : HORACE, *Sat.*, I, v. 9, 69 : OVID., *Ars amat.*, I, v. 76 ; SÉNÈQUE, cité par S[t] AUGUST., *Civit. Dei*, VI, 11 ; PERSE, V, v. 184 ; SUET., *Domit.*, 12 ; JUVEN., XIV, v. 96-100 ; VI. v. 543.

[2] Josèphe affirme qu'au I[er] siècle avant J.-C. l'élite des femmes de Damas avait été convertie au judaïsme. *Bell. Jud.*, I, 20, 12 ; II, 18, 21.

[3] Les épitaphes des cimetières israélites à Rome nous donnent une idée de ces succès. Parmi les prosélytes, on rencontre des femmes appartenant aux familles illustres des *Fulvii*, des *Valerii*, des *Flavii*. Une *Paula Veturia* a pris le nom de Sara : ORELLI, N[o] 2522. Cfr. BEURLIER, *Le monde juif au temps de J.-C.*, p. 115.

[4] *Adversus Judæos*, 1.

[5] » »

Commodien invective durement contre les païens judaïsants [1] et raille leur propagande [2].

L'esprit de prosélytisme des Juifs allait si loin qu'ils avaient l'habitude de circoncire de force leurs esclaves chrétiens, ce qui provoqua contre eux les sévérités du gouvernement impérial [3].

Le succès obtenu paraît avoir été, de fait, considérable au V[e] siècle, puisqu'on trouve, parmi les judaïsants, même un évêque, donatiste il est vrai [4], et que le judaïsme a donné naissance en Numidie, à plusieurs sectes plus ou moins importantes, en particulier celle des *Cælicolæ* [5] qui mêlait à ses idées chrétiennes et juives le culte païen de la déesse Céleste, et celui du « Père Suprême » certainement d'origine phénicienne [6].

Bref on a l'impression que S[t] Augustin avait des motifs d'écrire son *Tractatus adversus Judæos* et qu'une partie de son diocèse, probablement celle où dominait l'élément punique, devait être infectée de judaïsme.

---

[1] *Instruct.*, I, 24, 11-14; 37, 1-4, 9-10, 21-22.

[2] *Carm. apolog.* 693-706.

[3] *Cod. Theod.*, XVI, 9, 1 : « *Si quis judæorum christianum mancipium vel cujuslibet alterius sectæ mercatus circumciderit, minime in servitute retineat circumcisum, sed libertatis privilegiis, qui hoc sustinuerit, potiatur*, VIII, *id. maii. Carthagine, Nepotiano et Facundo coss.* »

[4] Aptus, l'adversaire d'Asellicus, évêque de Tusuros (Tozeur). AUG., *Epist.*, 196, 16.

[5] PHILASTRIUS, *Liber de hæres.*, 15, etc.; AUG., *Epist.*, 44, 6.

[6] SLOUSCH, *Archiv. Maroc.*, XIV, p. 298.

Nota. — Ce mélange de judaïsme avec le culte de la déesse punique donne peut-être raison à M. Slousch qui dit : « A la veille de leur disparition, les sociétés phéniciennes se cramponneront à la Synagogue pour échapper à une christianisation définitive. Si, en 421, on constate qu'il n'y a plus de païens en Afrique (il veut dire dans l'Afrique romanisée), c'est que les anciens cultes se cachent sous une apparence juive ou hérétique. » *Archiv. Maroc.*, XIV, p. 299.

Sous les Vandales, les Juifs continuèrent à attirer l'attention des évêques [1].

Mais sous les Byzantins, il n'en fut pas ainsi : Justinien pour les punir de leur participation au mouvement de résistance organisé contre les troupes envoyées par lui en Afrique [2] les exclut, ainsi que les ariens et les donatistes de toutes les charges publiques, leur défendit d'avoir des esclaves chrétiens, transforma leurs synagogues en églises et proscrivit leur culte. Un certain nombre de Juifs furent même convertis par force [3], malgré les réclamations du pape S[t] Grégoire le Grand qui dut faire pour l'Afrique ce qu'il avait fait pour la Sicile et la Sardaigne [4].

Un grand nombre de Juifs s'expatrièrent et allèrent chercher en dehors des possessions byzantines la tranquillité et la liberté.

C'est à cette émigration que Monceaux [5] et Diehl [6] attribuent la formation des tribus juives qui, d'après Ibn Khaldoun, existaient à l'arrivée de Arabes : « Traqués, dit le premier, dans les pays romains, ou même expulsés, beaucoup de Juifs s'étaient réfugiés chez les Berbères des massifs montagneux ou du désert ; et là, ils avaient repris leur propagande, si bien qu'à l'arrivée des Arabes, nombre de tribus berbères étaient plus ou moins gagnées au Judaïsme, surtout en Tripolitaine, dans l'Aurès et dans les Ksours du Sahara. »

---

[1] Voconius, évêque de *Castellum*, fit un livre contre eux : GENNADIUS, *De Viris ill.*, 78. Cfr. également un opuscule intitulé *Ad Vigilium episc., de judaïca incredulitate*, appendice aux Œuvres de S[t] Cyprien, Edit. Hartel, p. 119.

[2] PROCOPE, *De Ædif.*, VI, 2 ; *Novelles*, XXXVII, (1[er] Août 535).

[3] Ceux de Borion, en Cyrénaïque, par exemple, qui faisaient remonter leur arrivée dans le pays à l'époque du roi Salomon et attribuaient même à ce roi la construction de leur synagogue. PROCOPE, *De Ædif.*, VI, 2.

[4] *Epist.*, VIII, 25 ; IX, 38 et 195.

[5] *Revue des Etudes juives*, XLIV, p. 27.

[6] *L'Afrique Byzantine*, p. 328.

Les savants auteurs de l'*Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne* et de *l'Afrique Byzantine* nous semblent faire erreur. D'après ce que nous avons dit, les tribus signalées comme juives par Ibn Khaldoun [1] : *Djeraoua, Fazaz, Ghiata, Behloula*, etc. occupèrent la Tripolitaine, l'Aurès, etc. à l'époque vandale. Quant aux Juifs du Sahara, ils vinrent de l'E. et du S. E. au commencement de la période Arabe, comme nous le dirons plus loin.

Du reste, la persécution ne fut que passagère ; elle cessa sous l'empereur Maurice. Les Juifs purent alors arriver aux dignités, si bien que, au rapport d'El Kairouani [2], la ville de Bizerte était commandée par un Juif lorsqu'elle fut attaquée et prise par Hassan (698).

Selon toute apparence, il en a été des Juifs romanisés du littoral méditerranéen comme des colons chrétiens. Ils ont, les uns et les autres, disparu en grande partie dans les guerres sans merci qui ont désolé l'Afrique à l'arrivée des Arabes.

Quant à ceux qui auraient survécu, ils n'étaient certainement pas en nombre suffisant pour former les nombreuses colonies juives dont nous constaterons l'existence aux VIIe-Xe siècles, dans toute l'Afrique Septentrionale.

2° Guerre de l'an 118

L'esprit de propagande des Juifs du littoral n'explique pas le grand nombre de Juifs constaté en Afrique chez les Berbères au commencement du VIIIe siècle. Il faut donc remonter à une autre source.

Nous avons vu qu'à la suite de la terrible guerre de 115-118, les Juifs d'Egypte et de Cyrénaïque avaient été obligés, pour échapper au massacre, de fuir dans le désert et même

[1] *Hist. des Berbères*, trad. de Slane, I, pp. 208-209.

[2] Trad. de Pelissier et Rémusat, p. 42.

vers le Haut Nil. Malgré les nombreuses victimes tombées sous le fer des soldats romains, le nombre des survivants devait être considérable étant donné que la population juive s'élevait au septième de la population totale en Egypte, c'est-à-dire à 1 000 000 d'âmes, et que celle de la Cyrénaïque s'élevait peut-être à la moitié de ce chiffre. Il n'est donc pas exagéré de supposer que plusieurs centaines de milliers de Juifs ou Judaïsants se sont enfoncés dans le désert et au delà, où, par un contact forcé avec les tribus de ces régions, ils se sont plus ou moins berbérisés [1].

Or, les colonies juives d'Egypte, et c'est un point important qu'il ne faut pas perdre de vue, pratiquaient, dit Slousch [2], le culte primitif sous la direction de clans d'Aaronides. Ils avaient comme lieu de réunion un temple dont le prototype était celui qu'Onias, dernier rejeton d'origine Sadocite, avait bâti à On en Egypte. C'est de là que l'héritier du grand-prêtre commandait avec le titre d'arabarque à toutes les colonies militaires juives échelonnées le long du désert et de la Mer Rouge, en Asie et en Afrique [3].

Des monuments d'un caractère spécial se trouvaient tou-

[1] « Les réfugiés Juifs de la Cyrénaïque, dit Slousch, *l. c.*, p. 366, se groupèrent avec les Libyens himyarites dont certaines fractions étaient déjà pénétrées d'une influence juive. Ils s'adaptèrent à la vie du désert, s'assimilant les mœurs berbères et formèrent à leur tour deux grandes tribus qui devaient exister dès le IVe siècle et dont le judaïsme ne fait pas de doute. »

Il s'agit des Djeraoua et des Nefouça.

[2] *l. c.*, XIV, p. 351. « On sait, dit-il, que les fils d'Aaron, tant que le temple subsista, formèrent une caste ayant le monopole des services du temple. Les rabbins, qui commencèrent par disputer à cette aristocratie héréditaire la priorité, ne devaient en avoir raison que longtemps après la destruction du temple. En Arabie, partout où le service du culte subsistait, c'est la synagogue qui se substituait au temple. En Afrique, où le Judaïsme orthodoxe avait mis beaucoup de temps à pénétrer et où les Juifs primitifs formaient la majorité, les clans des Aaronides pouvaient prédominer. »

[3] Slousch, *l. c.*, XIV, p. 234, etc.

jours où s'établissait un clan d'Aaronides : un sanctuaire solitaire appelé *Ghriba*, desservi par des *cohanim* et une nécropole creusée dans le roc [1].

Ainsi donc, et c'est en cela que tous ces faits revêtent pour nous une importance de premier ordre, partout où nous trouverons une *ghriba*, une nécropole juive creusée dans le roc, et souvent, aux alentours, une fraction de juifs nomades appelés *Bahouzim*, nous serons certains d'être en présence de protojuifs, c'est-à-dire de Juifs dont l'existence en Afrique a précédé la ruine de Jérusalem et qui, pour la plupart, remontent à la dispersion de l'an 118. Arrachés alors à l'Egypte et à la Cyrénaïque, ils se seraient sous la direction des derniers *cohanim*, descendants d'Onias, enfoncés vers le sud, d'où les émigrations berbères dont nous avons parlé les auraient dispersés dans notre Afrique septentrionale et occidentale.

Nous allons suivre pas à pas M. Slousch dans un voyage du plus haut intérêt qu'il a fait à ce point de vue, et recueillir brièvement les résultats consignés dans son *Voyage d'Etudes Juives en Afrique*, Paris, Klincksieck, 1909.

1° En Tripolitaine

Nombreux sont les restes de judaïsme antique retrouvés dans le Djebel Yfren et dans le Djebel Nefouça que nous avons déjà signalés au chapitre Ier de cet ouvrage. Nous ne les répéterons pas ici. Qu'il nous suffise de rappeler qu'à côté des nécropoles du type de Gamart découvertes dans ces deux montagnes, il a aussi découvert des *Ghriba*. Celle du Dj. Yfren est située en face d'un village qui porte encore le nom de Cohen ou village des prêtres [2]. Dans le Dj. Nefouça,

[1] Slousch, *l. c.*, XIV, p. 353.
[2] *Archiv. Maroc.*, XIV, pp. 345, 352.

elle est près des caveaux à niches mortuaires de Djado[1].

Quant au dialecte hébreu parlé sur le flanc méridional de ces montagnes, il rappelle le dialecte palestinien mélangé d'expressions grecques.

« Or la présence de ces quelques mots grecs, ajoute Slousch, alors qu'aucune trace de latin ne s'y trouve est convaincante pour faire admettre l'origine helléniste, au moins d'une partie des Juifs de l'intérieur africain[2]. »

Remarque des plus intéressantes en faveur de l'hypothèse avancée plus haut relativement à l'origine cyrénéenne d'une partie de nos Berbères judaïsants.

2° En Tunisie

Par la renommée dont elle jouit parmi les juifs d'Afrique, par le caractère particulier de ses traditions[3], la *Ghriba* de Djerba tient la première place parmi tous les sanctuaires analogues de l'Afrique. Avant l'occupation française, elle était le centre de ralliement pour les *Bahouzim* (juifs nomades) de la région du Kef et du Djérid[4].

3° Dans le département de Constantine

Si l'Aurès oriental a été habité par une population proto-juive, comme nous l'avons supposé en parlant des Djeraoua,

---

[1] *Archiv. Maroc.*, XIV, pp. 345, 352.

[2] *l. c.*, p. 356. Trois tribus juives habitent encore aujourd'hui le littoral tripolitain : les Ouarchefana, les Bi Brahami et les Bi Ishak, celle-ci entre Mesellata et Guerza.

[3] La tradition locale en rattache les origines à l'époque d'Esdras. Slousch, *l. c.*, XIV. pp. 349-350.

[4] Les juifs du Djérid et de Gabès se réclament d'un clan de prêtres d'origine Sadocite, d'Onias le fondateur du temple de Léontopolis ou On. Slousch, *l. c.*, p. 352.

nous devons y constater des restes qui rappellent cette origine.

De fait, M. Slousch a retrouvé, dans le territoire autrefois occupé par cette tribu, depuis le Dj. Mimtasa, situé en face de Bagaï [1] jusqu'au Dj. Djaâfa, de nombreuses nécropoles de caveaux à niches. Dans chacun d'eux, un vestibule avec plusieurs bancs rappelle les tombeaux de famille de Gamart. Une des plus considérables est celle de Bagaï. D'autres se cachent encore dans le Dj. Choumer et sur plusieurs autres points de l'Aurès [2].

Plusieurs régions du département de Constantine sont encore parcourues par des tribus juives nomades : les environs de Biskra, Souk-Ahras et Bône [3], restes probables de ces tribus venues du Sud, qui, après s'être installées dans l'Aurès s'éparpillèrent peut-être d'elles-mêmes dans le pays ou bien, peut-être encore, furent rejetées en dehors du massif après la mort de la Kahéna.

Parmi ces dernières, il faut probablement compter les Hanencha qui ont, comme terrain de parcours, tout le pays au N. E. de l'Aurès, jusqu'à l'O. Sarrath. « D'après une opinion généralement répandue dans la contrée, dit Féraud, tous les Hanencha sans exception professaient, avant l'invasion Arabe, la religion de Moïse [4]. »

---

[1] Les Bahouzim ou groupes nomades juifs, qui errent entre le Kef et Souk-Ahras, rattachent leur origine à un personnage mythique appelé Bagaï. Ce ne peut être que le nom même de l'antique capitale des Djeraoua. SLOUSCH, *Archiv. Maroc.*, XIV, p. 470.

[2] SLOUSCH, *l. c.*, p. 346.

[3] *l. c.*, p. 349. La *Ghriba* de Bône ne remonterait cependant qu'au XV[e] siècle. Cfr. CAHEN, les Juifs en Afrique. *Rec. Const.*, XI, 1867, p. 164.

[4] Les Hanencha sont, il est vrai, signalés comme fraction de la grande tribu des Haouara (FÉRAUD, *Rev. Const.*, XII, 1868, p. 112). Il faudrait alors conclure que, dans cette invasion venue du Sud, les indigènes judaïsants éparpillés dans le désert, se seraient mêlés à plusieurs tribus en même temps : Nefouça, Houara, etc.

Il faudrait ajouter à cette tribu importante celle des Zemoul [1], dans l'Aurès [2], et celle des Dreid, en Tunisie [3]. Cahen prétend même qu'on trouve des coutumes juives chez les Oulad Zéian, Oulad Abdi, Oulad Daoud, à Menaa et à Nara, dans l'Aurès [4].

4° Dans le Département d'Oran et dans le Maroc

Aucun reste protojuif n'est signalé dans le département d'Alger [5], mais celui d'Oran est célèbre par les traditions qui ont encore cours dans les régions de Nédroma [6] et par celles que l'on rencontre dans le Maroc, à Debdou [7].

En présence de tous ces faits : patois hébreu mêlé d'hellénismes, nécropoles du type de Gamart et temples solitaires ou *Ghriba* répandues de la Cyrénaïque jusqu'à Fez, fractions

---

[1] Féraud, *Rec. Const.*, XII, 1868, note de la page 30.

[2] Le *Kitab el Adouani* dit : « Les familles qui résident dans le Dj. Mehmel, la Sbikha Garâa et l'O. Djedi jusqu'à la montagne des B[i] Barbar sont des descendants de Djalout (Goliath). » Féraud, *l. c.*, p. 30.

[3] Pelissier, *Description de la Régence de Tunis*, dans Féraud, *l. c.*,

[4] *Rec. Const.*, XI, 1867, p. 184. Voir plus haut, p. 76.

[5] Dans la Grande Kabylie, on cite comme ayant été juives les tribus des Beni Yenni et des Beni Bou Drar. Les armuriers des Beni Yenni gravent encore le triangle de Jéhovah sur le manche de leurs poignards.

[6] Près de Nédroma, centre des établissements de la tribu juive des Médiouna, nécropole du type de Gamart. Slousch, *Archiv. Maroc.*, XIV, p. 346. Ces traditions si curieuses sur Josué, qui sont surtout conservées autour de la fameuse Kouba de Sidi Oucha ou Youcha, dans la tribu des Oulad Ichou, forme hébraïque ou punique du mot Josué, Isa en arabe, ont été étudiées par R. Basset dans son travail sur Nédroma et les Traras.

[7] Debdou, près de Taza, centre de la tribu juive des Ghiata, possède également une nécropole du type de Gamart. Il y existe un clan d'Aaronides qui comptait, au commencement du XIX[e] siècle, environ 700 familles, toutes d'origine aaronide. « Les Berbères, dit Slousch, continuent à les tenir en haute estime ; ils préfèrent tuer vingt musulmans que de toucher à un seul juif. » (*l. c.*, p. 353.)

de Juifs nomades dont plusieurs groupes rattachent leur origine à Bagaïa, la capitale de la Kahéna, clans d'Aaronides dispersés en Tripolitaine, à Djerba, Debdou, etc., existence dans le Djérid, presque au pied de l'Aurès, d'une famille juive d'origine sadocite, on est d'abord dérouté, on hésite, et on ne sait que conclure.

Mais si on se rappelle, en s'appuyant sur Ibn Khaldoun, que la reine de la tribu juive des Djeraoua portait le surnom de Kahéna [1], que son peuple « habitait l'Ifrikia et le Magreb dans une indépendance absolue, que, longtemps avant la première apparition de l'Islam en Afrique, les Djeraoua se distingaient par leur puissance et le nombre de leurs guerriers,... qu'ils donnaient des chefs aux autres peuples de la race de Madrès, » on trouve l'hypothèse de Slousch vraiment satisfaisante.

Après les guerres déchaînées contre les Juifs, 115-118, en Egypte et en Cyrénaïque, les survivants des massacres, guidés par les descendants d'Onias ou par d'autres familles de prêtres, auraient pénétré dans les massifs montagneux de l'Afrique. La Kahéna descendrait de ces protojuifs. Bien plus, étant donné que, dans la région de Gabès et du Djérid, où les traditions sur la Kahéna abondent, une famille aaronide s'attribuait une origine sadocite, il serait possible que la reine des Djeraoua eût été une descendante de quelqu'une de ces familles d'Aaronides qui, depuis Onias, étaient à la fois chefs militaires et religieux des populations juives [2].

Quant aux Médiouna, Ghiata, etc. établis à l'extrémité de la Césarienne, ils auraient été l'avant-garde des populations juives de la Cyrénaïque qui, dans le courant du IV[e] et du V[e] siècle, furent poussés vers l'Occident [3].

---

[1] Ce terme ne peut signifier prêtresse, comme en punique, puisqu'il n'y en avait pas chez les Juifs, mais seulement fille de prêtre.

[2] SLOUSCH, *Archiv. Maroc.*, XIV, pp. 354, 379, 403.

[3] » » » » 391-394.

Voici comment les choses se sont peut-être passées.

Les Louata une fois arrachés à leur pays, ont trouvé devant eux les Juifs de la Cyrénaïque errant dans le désert.

D'après la loi historique qui veut que les peuples émigrants chassent devant eux les populations plus faibles qui se trouvent sur leur passage, ces tribus juives et judaïsantes, ont été à leur tour arrachées des oasis où elles s'étaient réfugiées, et poussées en avant. De fait, nous trouvons des tribus qu'Ibn Khaldoun nous signale comme juives : Fazaz, Behloula, Ghiata, Médiouna fixées à l'extrémité de la région occupée par les Berbères de la première race, c'est-à-dire jusqu'à la Moulouïa et même un peu au-delà, autour de Fez, preuve évidente que ce flot irrésistible a emporté dans ses premiers remous les débris juifs disséminés au Sud de la Cyrénaïque et les a éparpillés sur les frontières de la Tingitane, en se brisant lui-même contre le bloc de la *première* race qui y était cantonnée.

Il en a été de même de la tribu juive des Djeraoua [1].

---

[1] Au lieu d'en faire un reste des tribus judaïsantes de la Cyrénaïque, Slousch préfère aller chercher leur origine parmi les tribus himyarites du littoral de la Mer Rouge. « A partir du IIIe siècle avant J.-C., dit-il, paraît en Erythrée une population connue chez les anciens sous le nom de Guerréens. » (ARISTOBULE, en STRABON, *Geogr.*, XVI, 3.) « Ce peuple, dont l'origine est inconnue, continue le même savant, demeure, pendant plusieurs siècles, le maître du commerce maritime et des débouchés méridionaux. Il domine les bords de la Mer Rouge et du golfe Persique... Le caractère sémitique de cette population étant certain, on serait tenté de rapprocher le terme de Guerra de celui du fondateur des Djeraoua... Les Guerra disparaissent de bonne heure de l'Arabie, et si nous en jugeons d'après le chemin que suivirent leurs successeurs, c'est en Afrique qu'il faudrait chercher leurs traces. » (SLOUSCH, *l. c.*, XIV, pages 191, 192. »

« Guerra, dit encore ce savant, (*Archiv. Maroc.*, VI, p. 12) n'est autre que le nom de Djeraou lui-même, selon la prononciation hébréo-phénicienne ; l'adoucissement de la première lettre n'est en effet que le résultat de l'influence arabe. Il est difficile, ajoute-t-il, (IV, p. 383) de ne pas voir dans Djeraoua le mot hébraïque Guer qui signifie étranger

Rameau des Zenata [1], ils se seraient, en passant au Sud de la Numidie, accrochés au massif aurasien vers 484 [2] époque où, d'après Procope, l'Aurès s'est rendu indépendant.

Quant à leurs coreligionnaires, les Fazaz, etc. ils étaient déjà depuis cinquante ans, c'est-à-dire depuis la disparition de Boniface entrés en Césarienne et poussés ensuite jusqu'à la Moulouïa.

3° Emigrations des Yéménites.

Nous avons dit qu'avec les tribus berbères du Nil moyen qui ont envahi l'Afrique romaine aux IVe et Ve siècles, il y avait des Himyarites berbérisés.

Contradictoires sont les affirmations des auteurs arabes sur ce point historique.

Tandis qu'Edrisi [3], Ibn Adzari, à la suite d'El Bekri [4], Tidjani [5] prétendent que les Zenata étaient arabes c'est-à-dire himyarites, Ibn Khaldoun [6] refuse d'admettre cette opinion.

---

ou prosélyte, avec le pluriel arabe... De nos jours, les sectes judaïsantes en Russie qui adhèrent au judaïsme officiel s'intitulent Guer. (Djer, prononciation arabe). Le ghimel hébreu devient le djim arabe. »

[1] Le Zenatia est parlé dans toute la partie de l'Aurès qui paraît avoir formé le royaume de la Kahéna.

[2] Nous savons par Ibn Khaldoun que la Kahéna, reine des Djeraoua, faisait remonter l'origine de sa dynastie, c'est-à-dire selon toute apparence, la fondation de son royaume dans le massif aurasien, à son septième ancêtre appelé Gerra : Diha (Dima ou Damia), fille de Tabeta, fils de Nicin, fils de Baoura, fils de Meskeri, fils d'Afred, fils d'Ousila, fils de Gerra ou Guerra.

Or, sept générations formant un cycle approximatif de 200 à 220 ans, nous trouvons exactement (484 + 220) 704 ans. C'est en effet en 703 que la Kahéna est vaincue et tuée par Hassan. Cfr. Slousch, *l. c.*, p. 339.

[3] *Descript. de l'Afriq. et de l'Esp.*, p. 65 et 102 de la traduction Dozy et Goeje.

[4] *Baïan*, I, p. 205.

[5] *Rihlah, Journ. Asiat.*, XX, p. 192, IVe série.

[6] *Prolégomènes*, dans *Notices et Extraits*, XVI, p. 23 ; XIX, p. 277 ; *Hist. des Berb.*, III, p. 184, de la trad., p. 190.

Par contre, il accepte à la suite de Ibn el Kelbi [1] l'origine arabe des Sanhadja et des Ketama [2], en quoi il se met en contradiction avec lui-même puisqu'un peu plus haut [3] il a placé ces tribus parmi les Bernès, c'est-à-dire parmi les Berbères habitant l'Afrique de toute antiquité. L'auteur du *Kitab el Adouani* est on ne peut plus explicite : « Les populations, dit-il, des contrées septentrionales [4] étaient pasteurs et tiraient leur origine des Himyarites. »

Sans discuter la question, nous acceptons sous bénéfice d'inventaire les traditions en cours chez certaines tribus qui auraient été plus ou moins himyarisées ou arabisées, nous contentant de chercher à expliquer l'appoint considérable de l'élément juif parmi les émigrés venus d'Asie et d'Ethiopie.

On sait que Tyr, après s'être rendue maîtresse du commerce de Tharsis (Afrique et Espagne), s'empressa de prêter plusieurs de ses vaisseaux à Salomon pour qu'il pût, de son côté, s'emparer du commerce d'Havila, d'Ophir et des Indes.

Tous les rois guerriers de Jérusalem : Asa, Josaphat, Ozias, Ezéchias se préoccupèrent de conserver la suprématie sur la la Mer Rouge et fondèrent à Elat et à Aziongaber (l'Akaba de nos jours) des colonies importantes [5].

Les deux tribus qui furent le plus occupées à l'extension de la puissance juive de ce côté sont celles de Dan et de Siméon [6], et il faut croire que leur activité fut couronnée de succès, car les prophètes du VIIe et du VIIIe siècle [7] parlent souvent d'échanges commerciaux avec Saba et le pays de Kousch.

---

[1] *Hist. des Berb.*, I, p. 170, 291 de la trad.

[2] » » I, 185.

[3] » » I, 168, 181.

[4] *Nota.* — Par opposition aux peuples du Sahara dont il vient de parler. Trad. Féraud, *Rec. Const.*, XII, 1868, p. 27.

[5] III Rois, IX, 26 ; XXII, 49 ; IV Rois, XIV, 22.

[6] Cfr. Slousch, *Archiv. Maroc.*, XIV, 72-74, 323, etc.

[7] Isaie, XI, 11 ; Amos, IX, 7 ; Sophonie, III, 9.

Plus tard, après la destruction de Jérusalem, par Nabuchodonosor (587), sous la poussée des Ituréens et des Nabathéens, la plupart des membres de ces deux tribus, avec un grand nombre d'autres fugitifs de la Judée, furent refoulés vers le Sud, où ils s'établirent des deux côtés de la Mer Rouge, occupant les débouchés maritimes d'Aden et de ses dépendances jusqu'au golfe Persique [1].

C'est surtout à partir de cette époque (VIe siècle av. J.-C.) que les Juifs auraient civilisé le monde érythréen [2].

Au Ier siècle av. J.-C. les Iduméens et les Ituréens ayant été forcés, par Hyrcan, de se convertir au Judaïsme, le nord de l'Arabie fut, comme la côte égyptienne d'en face où dominait l'influence d'Onias, l'arabarque, en grande partie judaïsé [3].

Plus tard, il en fut ainsi sur toute la côte du royaume himyarite. « Vers le milieu du IVe siècle, dit Mgr Duchesne, la religion juive était professée par une grande partie de Homérites et, peu après, leurs rois l'étaient eux-mêmes [4]. »

---

[1] Les juifs du Yémen qui se considèrent comme les plus purs de la Diaspora, et dont certaines fractions continuent à vivre à l'état nomade, se réclament d'une origine simonéenne.

Or, chose curieuse et qui milite en faveur du fait de l'émigration de de plusieurs membres de la tribu de Siméon en Afrique, vers le VIIe siècle, Tarik, l'un des conquérants de l'Espagne, dont le fils fonda au Maroc l'empire judaïsant des Berghouata, se considérait comme descendant de Shimoun ben Yakoub (le patriarche Siméon). « Ainsi s'expliquerait, dit EL. RECLUS, (*Afrique Sept.*, p. 67) la faveur qu'il témoignait aux Juifs lors de la conquête. »

[2] Les historiens modernes, dit WEBER (*Arabien vor dem Islam*, p. 34), admettent que les Juifs auraient civilisé le monde érythréen à partir du VIe siècle av. J.-C. Il y avait des Hébreux en Arabie, dit encore Caussin de Parceval, au moins à partir du VIe siècle av. J.-C. *Essai sur l'Histoire des Arabes*, II, p. 642.

[3] WEBER, *Arabien vor dem Islam*, p. 34.

[4] DUCHESNE, *Mél. Ecole de Rome*, 1896, p. 94. La dernière inscription royale qui contienne des formules païennes dit, en note, le même savant, p. 99, est de l'an 281 ; les inscriptions juives se rencontrent en 378, 448, 458, 467, c'est seulement en 542-543 qu'apparaît la première

Leur puissance devint telle que l'empereur Constance fut obligé de renoncer à l'établissement de relations maritimes avec les Indes devant la résistance des Juifs d'Aden. L'île de Yataba située dans le voisinage de cette dernière ville, et peut-être aussi celle de Tylos, étaient le siège d'une république juive indépendante [1].

On comprend dès lors le nombre considérable de Juifs que les 50 ans de guerre entre l'Abyssinie et le pays des Himyarites d'une part, entre certaines tribus juives et Mahomet de l'autre, durent rejeter sur les côtes d'Afrique et de là, par l'Abyssinie, dans les déserts de la Lybie [2].

Les traditions sont en effet indiscutables : un peu avant l'arrivée des Arabes et aussi à la suite des armées d'invasions, le Sahara fut envahi par des tribus juives qui ne tardèrent pas à s'y créer, pendant un certain nombre d'années un véritable empire.

Arrêtons-nous sur ce point si important pour l'histoire religieuse de notre Afrique et pourtant si peu connu.

Toutefois, avant d'aborder cette invasion du VII[e] siècle

---

inscription chrétienne où, à côté du Dieu très miséricordieux, on voit nommer le Christ et le S[t] Esprit, GLAZER, *Skizze der Geschichte Arabiens*, p. 12 etc. ; Cfr. Dilmann, dans le *C. R. de l'Acad. de Berlin*, 1890, p. 10.

[1] GRÆTZ, d'après Caussin de Parceval, III, p. 16-17 : PROCOPE, *De Bello Pers.*, 9 : Cfr. SLOUSCH, *l. c.*, XIV, p. 192.

[2] Quand, aujourd'hui, dit Féraud, les indigènes veulent injurier un homme des Hanencha, ils lui rappellent son origine en lui jetant à la face ces mots : *Hannach ben Fennach, ben Fellach, ben Habach ben Chaloum el Yahoudi,* c'est-à-dire Hannach, fils de Fennach, fils de Fellach, fils de l'Abyssin, fils de Salomon le Juif. Les Felacha (pluriel de Fellach) sont des Juifs établis en Abyssinie de temps immémorial. Ce serait un argument en faveur de l'origine himyarite des Hanencha, Djeraoua, etc., car, dit Féraud, je ne crois pas que tous ces mots se terminant par la syllabe *ach* aient été accidentellement assemblés pour le seul agrément de l'oreille. Il doit y avoir là quelque indication historique. (*Rec. Const.*, XII, 1868, p. 112, note 1).

dont se font garants l'auteur du *Kitab el Adouani* [1], le *Roudh el Kartas* et *El Kairouani*, disons quelques mots de certaines autres invasions qui l'ont précédée et qui sont mentionnées dans l'ouvrage de Martin [2] intitulé : *Les Oasis Sahariennes*, Alger, édition de l'Imprimerie Algérienne, 1908.

D'après un document arabe de 1714, copié sur un autre de 1594, quelques commerçants auraient trouvé dans un village du Touat, appelé Takhfif les tombeaux d'une population juive venue dans le pays l'an 5 de J.-C. [3].

Quel fonds faut-il faire sur ce document et les calculs qui l'accompagnent ? D'où et à quelle occasion cette population juive se serait-elle avancée jusque là ? C'est ce qu'il est impossible de deviner.

Un siècle plus tard, comme nous le savons, eut lieu la grande révolte de l'an 115-118. Après avoir cité Mercier qui affirme qu'à l'occasion de ces massacres un grand nombre des juifs Cyrénéens émigra dans l'Ouest et se mêla à la population indigène de la Barbarie, Martin ajoute : « En effet cette émigration juive vint fonder des colonies dans l'Oued Rir, où la tradition conserve le souvenir de leur installation, dans l'O. Mzab, où leurs descendants existent encore, et jusque dans les oasis sahariennes où leur souvenir est resté vivace et où l'on retrouve leurs petits-fils islamisés sous le nom de *Mouhadjeria* (émigrés..... de leur religion).

Les Juifs arrivés en grand nombre augmentèrent beaucoup l'importance des villages mélano-gétules où ils s'installèrent ; comme ils représentaient un élément ethnique plus vigoureux et plus intelligent que celui qui les avait accueillis, comme ils

---

[1] *Rec. Const.*, XII, 1868, p. 27.

[2] Il est regrettable que cet auteur n'ait pas pris la peine de donner des références plus complètes. Des indications comme les suivantes : Ibn Khaldoun, Schirmer, Duveyrier, Vivien de St Martin, etc. etc. (p. 41.) sont vraiment trop insuffisantes.

[3] MARTIN, *l. c.*, pp. 37-38.

apportaient avec eux la supériorité de la civilisation gréco-romaine et des méthodes de commerce et de culture acquises en Cyrénaïque, ils prirent vite la prédominance.

Et ce n'est pas le moindre étonnement pour le Français parvenu après dix-sept siècles en ce fin fond de pays d'Islam, que d'entendre aujourd'hui les Touatiens, parlant du passé, se servir à chaque instant de cette expression : Au temps des Juifs, ou bien : à l'époque juive..... Cependant, il est fort probable que cette expression est exacte et qu'il y eut une époque pendant laquelle le Touat et le Gourara actuels, peuplés de Juifs ou de Gétules judaïsants furent un véritable pays juif, une « Nouvelle Palestine [1] »..... « La judaïsation des oasis fut alors tellement complète que d'autres émigrants zénètes, se judaïsèrent à leur tour, au point que les Arabes qui plus tard y arrivèrent, crurent ne trouver devant eux qu'une population uniquement juive [2]. »..... « La métropole de cette sorte de Palestine était Tamentit ; les villages principaux : Tasfaout dans le Fenoughil, El Ahmar, Tittaf, Gharmianou, Temasseght, dans le Tamest ; Taghfif, dans le Touat el Henné ; Ait Messaoud et Taourirt, dans le Reggan ; El Mansour et Gharmali, dans le Bouda ; Kaberten, Igosten ; Tabia, Tahtaït, dans l'oasis de Timmimoun [3]. »

« D'après une tradition locale, une nouvelle et nombreuse émigration juive arriva au Touat et s'installa dans de nouveaux Ksours qu'elle bâtit aux environs de ceux déjà existants dans le Tamentit ; ceci se passa en l'année *de l'éléphant* c'est-à-dire l'année de l'expédition du prince éthiopien Abraha contre la Mecque (VIe siècle après J.-C. [4]).

Cet événement se trouve confirmé par une chronique dont l'auteur écrivait en 1797 : A cette époque, y lisons-nous, il y

---

[1] et [2] MARTIN, *l. c.*, pp. 40, 42.

[3] MARTIN, *l. c.*, p. 45.

[4] Vers 550. Cfr. DUCHESNE, *Mél. de l'Ecole de Rome*, 1896, p. 109.

avait (à Tementit [1]) une autre mosquée, celle des Oulad Hemmal, qui portait une inscription relatant que ce Ksar avait été bâti cent cinq ans avant l'hégire, c'est-à-dire en 517 de notre ère [2]. »

Cette dernière date ne correspond certainement pas à l'expédition d'Abraha contre la Mecque. Elle précède même de sept ans l'expédition du roi chrétien d'Axoum, Kaleb (Elesbaan), contre le roi juif des Homérites (Dhou Nouas) qui avait, l'année précédente anéanti les chrétientés de Safar et de Nedjran [3].

Quoi qu'il en soit de la date, si le fait lui-même est exact, il prouve simplement que, comme nous l'avons laissé entrevoir, les émigrations juives et berbères, venues du littoral de la Mer Rouge sont beaucoup plus nombreuses qu'on ne le suppose.

En tous cas, il est incontestable que l'élément juif était fort nombreux aux VIIe et VIIIe siècles, beaucoup plus nombreux que l'élément chrétien, du moins parmi les indigènes.

Ibn Khaldoun en parle à diverses reprises et donne le nom des tribus qui habitaient l'Ifrikia et le Magreb :

Voici ce qu'il dit à la page 177 de son premier volume :

« Il y avait parmi eux (les Berbères) des tribus qui professaient la religion juive : d'autres étaient chrétiennes, et d'autres païennes, adorateurs du soleil, de la lune et des idoles. Comme ils avaient à leur tête des rois et des chefs, ils sou-

---

[1] Les indigènes prétendent que les Ksour du Tamentit furent créés par les Juifs. Parmi les habitants actuels, on compte les *Mouhadjeria* dont les ancêtres étaient juifs et qui furent convertis à l'Islam par les Oulad Ali ben Moussa venus de Fez au Touat, vers 1450. Il y a aussi un quartier de *Mouhadjeria* à Timimoun. Ces ex-juifs sont de la même tribu que ceux de Touggourt et conservent, tout en étant musulmans, des usages spéciaux, des fêtes particulières qui rappellent leur ancienne religion.

[2] MARTIN, *l. c.*, p. 46.

[3] DUCHESNE, *Mél. Ecole de Rome*, 1896, p. 103, etc.

tinrent contre les musulmans plusieurs guerres très célèbres. »

Le même auteur ajoute à la page 208 :

« Une partie des Berbères professaient le judaïsme, religion qu'ils avaient reçue de leurs puissants voisins, les Israélites de la Syrie. »

Parmi les Berbères juifs on distinguait :

Les Djeraoua, tribu qui habitait l'Aurès et à laquelle appartenait la Kahéna, dans l'Ifrikia.

La fraction des Houara appelée aujourd'hui Henencha, au N. E. de l'Aurès.

Les Nefouça, dans la Tripolitaine [1].

Les Médiouna, dans le Magreb central.

Les Fendelaoua, dans le Magreb occidental (Maroc).

Les Behloula, » »

Les Ghiata » »

Les Fazaz » »

Les Nefouça habitaient la montagne au Sud de Tripoli, à laquelle ils ont donné leur nom, le Dj. Nefouça, qui avait dû, à l'époque romaine, contenir de florissantes communautés chrétiennes si l'on en juge par les basiliques qui y ont été retrouvées.

Les Djeraoua habitaient la région de Khenchela, et tout le plateau des Nememcha, à l'est de l'O. el Arab.

Les Médiouna, enfants de Faten, frères des Maghila et des Matmata, demeuraient tous dans la province de Tlemcen,

---

[1] Le Kitab el Adouani fait connaître d'autres populations juives en Tripolitaine : « Tripoli, dit-il, était aux Lakhm dont les alliés étaient juifs. » (*Rec. Const.*, XII, 1868, p. 25). Un peu plus loin (p. 30) il dit en parlant du N. E. et de l'E. de l'Aurès : « Les familles qui résident dans le Dj. Mehmel, la Sbikha Garâa jusqu'à la montagne des B[i] Barbar sont des descendants de Djalout (Juifs). »

En note, à cette même page, on lit : Encore de nos jours, on trouve beaucoup de juifs chez les Hanencha, les Zemoul et en Kabylie. Pelissier dans sa description de la Régence de Tunis, en signale dans la tribu des Dreid qui se sont fusionnés avec les Arabes.

dont ils occupaient la partie qui s'étend depuis le Dj. Beni Rached (Djebel Amour) jusqu'à celle qui s'élève au midi d'Oudjda et qui porte leur nom [1].

Les Behloula, à quatre lieues au sud de Fez ; les Ghiata, au sud de Taza, laquelle ville est à onze lieues à l'ouest de la Moulouïa, sur la route de Fez ; les Fendelaoua entre Fez et Tanger ; les Fazaz à deux jours au sud de Fez.

Telles sont les trois religions qui se partageaient l'Afrique à l'arrivée des Arabes :

1° La religion chrétienne domine en Ifrikia, mais elle ne s'appuie pour ainsi dire que sur l'élément franc ou roum, comme les appellent les auteurs arabes, c'est-à-dire sur l'ancienne population romaine et sur un petit nombre de byzantins.

Quant aux populations indigènes qui professent le christianisme, elles ne l'ont accepté, nous en verrons bientôt la preuve, que, comme leurs rois, le burnous blanc d'investiture, c'est-à-dire comme signe extérieur de vasselage à l'égard de l'empire Byzantin. La facilité avec laquelle ils déposeront et reprendront leur titre de chrétien ne prouve que trop le fond de leurs sentiments à cet égard.

Comme le donatisme était encore puissant en Afrique à l'époque du pontificat de S[t] Grégoire le Grand [2] et, comme, d'un autre côté, il s'appuyait surtout sur l'élément indigène, il est possible que quelques-unes des tribus dites chrétiennes aient été donatistes.

2° Le judaïsme ne se trouve pour ainsi dire que chez les indigènes, si l'on en excepte les restes des Juifs romains qui pouvaient peut-être encore subsister sur le littoral, mais dont le nombre avait dû nécessairement diminuer avec la population romaine elle-même. Peut-être a-t-il hérité de toutes les

---

[1] IBN KHALDOUN, *Hist. des Berb.*, I, p. 230 de la trad.

[2] Cfr. DIEHL, *l. c.*, p. 508.

anciennes populations tyriennes et chananéennes qui peuplaient le littoral. Que sont-elles devenues en effet ?

On ne voit pas qu'elles se soient converties au christianisme. Des nombreuses épitaphes puniques relevées dans le *Corpus Inscriptionum Semiticarum* aucune n'est chrétienne.

Peut-être, à cause des affinités de langue et de race qui existaient entre eux, tous ces peuples d'origine sémitique se sont-ils mélangés ensemble. Ainsi s'expliquerait, en partie du moins, cette multitude de Juifs que nous voyons pour ainsi dire couvrir l'Afrique Septentrionale aux VIIIe-Xe siècles.

Cet élément juif indigène a sur l'élément chrétien indigène un immense avantage, au point de vue des convictions. Celui-ci est récent, celui-là est ancien, puisque, comme nous l'avons dit, ces tribus éparses sont en grande partie des restes des tribus judaïsantes refoulées dans le désert de la Cyrénaïque en 115-118 et peut-être de populations plus anciennes encore. Il y a évidemment chez les premiers des garanties de fidélité que nous ne trouvons pas chez les seconds.

Quant au paganisme, il est encore la religion de la masse. Que sont une douzaine de tribus chrétiennes ou juives à côté de la multitude de peuples soit de la première, soit de la deuxième race, qui couvraient l'Afrique, surtout le Magreb ?

En terminant cet aperçu sur l'état religieux de l'Afrique, à l'arrivée des Arabes, disons un mot de l'état politique où elle se trouvait.

Il était à peu près le même que lors du débarquement de Bélisaire, c'est-à-dire que le pays était morcelé en une foule de principautés indigènes désunies entre elles, sans aucun lien de cohésion et souvent ennemies les unes des autres.

Cet état de choses fera la force des Arabes comme elle a fait celle des Byzantins.

Les principales de ces tribus étaient :

Les Louata aux environs de Barca [1];

Les Houara, entre Tripoli et Oueddan [2];

Les Nefouça autour de Tripoli et de Sabrata [3];

Les Nefzaoua dans le Djérid et le S. O. de la Byzacène [4];

Les Djeraoua dans l'Aurès oriental, avec la Kahéna pour reine;

Les Auraba dans l'Aurès occidental et le Zab, avec Koceila pour roi;

Les Magraoua (Zenata), sur les Hauts-Plateaux Algériens et oranais, etc. etc.

Enfin, au-dessus de ces principautés, les possessions byzantines.

Dans cette moitié du VIIe siècle, la Tripolitaine qui avait été rattachée par l'empereur Maurice à la Cyrénaïque ne semble plus faire effectivement partie de l'Empire, car nous voyons les habitants de Tripoli et de Sabrata, attaqués par les Arabes, appeler à leur secours les Nefouça, sans qu'aucun document signale la présence des Byzantins [5].

Sur la côte, Gabès leur appartient encore, les frontières de la Byzacène atteignent le bord septentrional du Grand Chott [6].

En Numidie, les Byzantins possèdent toujours les puissantes citadelles construites au VIe siècle, au pied septentrional du massif aurasien: Theveste, Bagaï, Thamugadi, Lambæsis [7] ainsi que Sitifi.

Outre ce territoire sur lequel les Byzantins avaient une domination directe, il y avait encore celui des princes berbères qui recevaient d'eux l'investiture, et sur lesquels ils

---

[1] ABD EL HAKEM, dans IBN KHALD., I, p. 302.

[2] EL BEKRI, *Journ. Asiat.*, XII, p. 443.

[3] Cfr. FOURNEL, *les Berbers*, I, p. 21, note 6.

[4] DIEHL, l'*Afrique Byz.*, p. 539.

[5] FOURNEL, *l. c.*, I, p. 109.

[6] DIEHL, *l. c.*, p. 535.

[7] EL BEKRI, *J. A.*, 1859, p. 394. Cfr. *C. I. L.*, VIII, 2389.

avaient encore un pouvoir au moins nominal. Ibn Khaldoun dit qu'il en était ainsi de la plupart des tribus [1] et il cite spécialement les populations indigènes de l'Aurès, du Zab, et, dans la Maurétanie Césarienne, de Tlemcen.

Tel était l'état de l'Afrique en cette seconde moitié du VII[e] siècle, qui vit s'effondrer avec la puissance byzantine l'existence du christianisme, dans ce pays.

---

[1] I, p. 208-209. Cfr. Fournel, *l. c.*, I, p. 167-168; Diehl, *l. c.*, p. 536.



CHAPITRE IV

CONQUÊTE ET ISLAMISATION DE L'AFRIQUE

Depuis les dernières victoires de Gennade en 595, les Berbères restaient en paix sans que le patrice essayât de leur enlever les lambeaux de territoire dont ils s'étaient emparés au Sud et à l'Ouest.

De fait, à part les grandes villes à garnison et les ports de la côte, il ne restait plus aux Byzantins que la petite province de Zeugitane ou Proconsulaire avec une partie de la Byzacène et de la Numidie dont les plaines ouvertes leur étaient encore plus ou moins disputées.

Cela explique beaucoup mieux que la force d'expansion des Arabes, si considérable qu'elle fût en réalité, la facilité avec laquelle les généraux des Khalifes se sont emparés de l'Afrique.

Tout d'abord, la lutte a été circonscrite entre eux et les Byzantins

Ceux-ci vaincus, à Sbeitla (647), et forcés de se réfugier dans leurs places fortes, les vainqueurs se mirent à parcourir et à dévaster le pays ouvert. « Dans ces expéditions, ils eurent plusieurs rencontres avec les Berbères des plaines et leur firent éprouver des pertes considérables tant en tués qu'en prisonniers [1]. »

---

[1] Ibn Khaldoun, *Hist. des Berb.*, I, p. 210 de la trad. de Slane.

Les premières expéditions sont donc de la part des Arabes des razzias plutôt que des conquêtes.

Telles, les expéditions d'Abd Allah, le vainqueur du patrice Grégoire (647) et de Moavia (665-666) [1].

Mais les annexions proprement dites ne tardèrent pas : Ocba, chef de la troisième expédition (669-670), après avoir soumis et converti les oasis de Oueddan, du Fezzan et de Kaouar [2], conquit tout le Sud de la Byzacène avec Gafsa et le pays de Castilia (région de Nefta et de Tozeur) et, pour les conserver à l'Islam, bâtit en plein cœur de la Byzacène la ville de Kairouan, 669-674 (50-55 de l'hégire).

Les indigènes employant contre les Arabes la même tactique dont ils avaient usé contre les Vandales et les Byzantins, étaient d'abord restés assez indifférents à la disparition de l'autorité de Byzance [3].

Mais quand ils s'aperçurent que ces nouveau-venus ne se bornaient plus à faire des incursions rapides, en vue de la razzia, quand ils les virent se bâtir une capitale à Kairouan, et manifester ouvertement l'intention de devenir les maîtres de tout le pays, alors la vieille fibre de l'indépendance tressaillit, et ils commencèrent la grande lutte illustrée par Koceila et la Kahéna.

Comme ces deux noms résument, pour ainsi dire, la résis-

---

[1] Il étendit sa razzia jusqu'à Bizerte dont il s'empara. Cfr. FOURNEL, *Les Berb.*, p. 139.

[2] En 641-642. Certains veulent qu'Ocba soit allé également au Soudan. *Rev. Afric.*, XLII, 1898, p. 58. C'est peu probable. Cfr. MERCIER, *Hist., de l'Afrique Septentrionale*, I, p. 194 ; *Revue Afric.*, XLII, 1898, pages 322-329.

[3] « Parmi ceux-ci (les indigènes) les uns étaient encore païens, les autres étaient convertis depuis assez peu de temps au christianisme ; ils accueillirent l'islamisme sans trop de peine mais ils se refusèrent d'accepter la conquête. Malgré les prétextes religieux dont ils couvrirent leurs soulèvements pendant 200 ans, ils combattirent alors non pour leur foi, mais pour leur indépendance. » GSELL, *Mél. de l'Ecole de Rome*, 1898, p. 89.

tance héroïque des Berbères contre l'envahisseur, arrêtons-nous un instant pour déterminer autant que possible, l'emplacement de leur royaume.

D'après Ibn Khaldoun, la Kahéna était reine de l'Aurès; elle était à la tête du royaume Zénata qui s'y était formé au Ve siècle.

Si nous voulions juger, par l'état actuel des choses, de la grandeur de ce royaume, nous dirions tout simplement qu'il occupait tout le plateau actuel des Nememcha et s'arrêtait à l'Ouest, à la vallée de l'O. el Arab, le zénatia est en effet parlé par les Maâfa de l'O. Nini, les Beni Barbar du Tafrent, les Oulad Rechèche du Mehmel, les Achèche et les Tifoura du Chechar, tandis que le tamazirt [1], c'est-à-dire la langue des populations de la première race, est parlé par les Beni bou Sliman, les Oulad Daoud et les Oulad Abdi.

Mais il n'en était pas ainsi au VIe et au VIIe siècle, puisque les Addaça ou Aoudça [2] qui étaient des Zenata occupaient les deux tiers supérieurs de l'O. Abdi.

La confédération zénatienne se serait étendue jusqu'à Lambèse à l'Ouest, jusqu'à Chir dans l'O. Abdi au Sud-Ouest.

Tel devait être l'état de choses au VIe siècle, sous Yabdas, roi de l'Aurès Oriental, et sous Orthaïas, roi de l'Aurès Occidental, car nous voyons Solomon poursuivre Yabdas jusqu'à Petra Geminiana (Djemina ?).

---

[1] Amzir est le singulier masculin du nom berbère que les anciens écrivaient *Mazices.* D'après Masqueray (*Rev. Afric.*, 1878, p. 259), la limite ethnographique actuelle serait une ligne qui passerait par Aïn Beïda, Khenchela, le Djaâfa, et suivrait le cours de l'O. el Arab jusqu'à Khenga.

[2] Selon Ibn Khaldoun (I, p. 170) les Addaça sont fils de Madrès et, par le fait même, frères des Zenata.

On se souvient dans l'O. Abdi, dit Masqueray, d'une époque reculée où des Ou-Djana dominaient sur le cours moyen et supérieur de l'Oued, et sur le Mehmel. Djana peut être prononcé *Zana; Ou-Djana* signifie en berbère : fils de Zana, et Zenata est le collectif de ce nom. Cfr. MASQUERAY, *Note concernant les Aoulad Daoud,* Alger, Ad. Jourdan, p. 14.

Il s'ensuit qu'Orthaïas ne s'avançait pas loin, à l'intérieur du massif et que Yabdas était beaucoup plus roi de l'Aurès que lui.

On peut admettre sans peine qu'au VII[e] siècle, le dualisme aurasique n'a pas changé et que la situation réciproque des tribus est la même qu'à l'époque byzantine.

La division de l'Aurès est en effet absolument la même. Le royaume de l'Ouest en l'an 675, a pour chef Koceila, qualifié de roi du Zab, roi de Tobna, chef des Auraba [1]. Celui-ci engage la lutte contre les conquérants arabes et tue Sidi Ocba sous les murs de Thouda, non loin de Biskra. Il combat dans le Zab, parce que ses intérêts sont aussi bien dans le Sahara que dans la montagne, mais il est aurasien, il possède une partie de la montagne, et cette portion est la partie inférieure des vallées de l'O. Abdi et de l'O. el Abiod dont le Zab central est le débouché. Il est donc maître de l'Aurès Gharbi (occidental), dans le sens restreint qu'y attachait Procope, et, par conséquent, successeur d'Orthaïas.

D'autre part, en 693, la Kahéna se lève avec ses Zenata contre les Arabes, comme Yabdas l'avait fait contre les Byzantins.

Elle dominait non seulement sur le pays qui s'appelle aujourd'hui l'Aurès proprement dit, mais encore sur le Chélia et le Haut Oued Abdi.

Une tradition veut même que les Beni Mloul aient été ses vassaux.

On peut donc dire que la Kahéna, successeur de Yabdas,

---

[1] FOURNEL (*Les Berbers*, I, pp. 160-161) a supposé à tort que les Auraba et leur chef étaient établis dans le Magreb el Akça (Maroc).

Ils y furent, il est vrai, transplantés plus tard, après leur défaite, ainsi qu'un grand nombre de Djeraoua, mais au commencement de la conquête, ils étaient certainement dans l'Aurès et le Zab.

était bien plus, elle aussi, reine de l'Aurès que Koceila n'en était roi [1].

C'est ce dernier qui commença la lutte bien que son royaume situé à l'O. de celui des Zenata semblât couvert par ces derniers.

Poursuivi par Abou'l Mohadjir, successeur d'Ocba, jusqu'à Tlemcen, au dire d'Ibn Khaldoun, il fut vaincu, fait prisonnier et se fit musulman.

Ocba revenu une seconde fois, 682-683, trouva Koceila dans les fers et le traîna à sa suite dans sa fameuse expédition vers l'Ouest [2]. Le héros berbère ne s'abandonna pas lui-même.

---

[1] Cet état de choses n'a pas duré après la défaite de la Kahéna. Hassan, vainqueur, enrôla un grand nombre de Zenata dans son armée et les envoya combattre en Espagne.

Ce peuple s'étant ainsi dispersé, des éléments nouveaux fournis, non par les Auraba qui disparurent de l'Ifrikia presque subitement après la défaite de Koceila, mais par les ancêtres des Oulad Abdi et des Oulad Daoud, venus du Dj. el Azreg, s'établirent à leur place dans la haute vallée de l'O. Abdi, sur le Mehmel, le Chélia, le Ras Foural et l'Aurès proprement dit, jusqu'à Khenchela, le Djaâfa et l'O. el Arab.

Quelques traces de cette substitution sont encore visibles au N.-E. de l'Aurès : les Amamra, les Oulad Yacoub et les Oudjana, dit Masqueray, (*Rev. Afric.*, 1878, p. 261), sans parler comme les Beni Barbar, ne parlent pas non plus comme les Oulad Abdi. Leur dialecte est un mélange de zenatia et de tamazirt, dans lequel le zenatia occupe une large place. Les Beni Mloul comme les Oudjana, amis et presque frères des Beni Barbar, ont été fortement altérés par des mélanges venus de l'Ouest. Ils sont orientaux par leurs alliances et occidentaux par leur langage.

Les Aurasiens, dit encore Masqueray (*Note concernant les Aoulad Daoud,* Alger, Jourdan, 1879, p. 39) se décomposent au moins en deux grandes familles : Zenata ou gens de l'Est, Amzigh ou gens de l'Ouest. Tizougarine, col situé à l'est du Chélia et à mi-distance entre Batna et Khenchela, est au point de contact de ces deux groupes.

[2] Ocba passa par Theveste, Bagaï, Lambæsis, où il battit les Berbères et les Grecs, sans cependant essayer de prendre leurs villes, le Zab où il s'empara de plusieurs places fortes, Tiaret où il défit encore une armée de Berbères soutenue par un détachement byzantin, puis arriva à Tanger et au rivage de l'Atlantique.

Pendant tout ce temps, il entretint des relations avec sa tribu ainsi qu'avec les chefs romains qui tenaient encore dans les places fortes du pays.

Une vaste conspiration put ainsi être ourdie contre la domination arabe. L'orage éclata au retour d'Ocba qui, plein de confiance, avait renvoyé une partie de ses troupes à Kairouan et rentrait à la tête de quelques guerriers en passant par le Zab.

Parvenu à Thouda, à quelques lieues de Biskra, il se vit attaqué à l'improviste par les Berbères et les Grecs et fut tué avec toute son escorte (683).

Koceila délivré se mit alors à la tête de la révolte qui se répandit comme un incendie dans le pays et conduisit ses compatriotes à Kairouan que Zoheir ibn Kaïs lui abandonna, en emmenant avec lui à Barka tous les Arabes qui purent le suivre.

Allié aux Grecs, Koceila fonda à Kairouan, un royaume indigène.

Pendant cinq ans, il régna avec tranquillité sur les populations de l'Ifrikia. Les choses semblèrent même devoir rentrer dans leur état primitif, car la plupart des tribus qui avaient embrassé l'islamisme s'étaient empressées de répudier le nouveau culte après le départ des Arabes.

Mais cette tranquillité factice ne devait pas être de longue durée. Les guerres d'Orient pour la succession du Khalifat étant terminées par le triomphe des Ommiades, Zoheïr ibn Kaïs, qui était resté à Barka, reçut ordre d'attaquer les Berbères et de venger l'affront fait à l'islam par la mort d'Ocba.

Ayant donc reçu d'Orient des renforts, Zoheïr se mit en marche à la tête d'une armée nombreuse.

Koceila, de son côté, fit appel à tous ses guerriers, et, soutenu par un certain nombre de Roums, il attendit le choc de l'ennemi à Mems, localité à l'O. de Kairouan.

On combattit avec un acharnement égal des deux côtés ;

mais, à la fin de la journée, la victoire se décida pour l'Islam et la bataille se termina par la mort de Koceila et des principaux chefs berbères et grecs (688).

Les vainqueurs poursuivirent les fuyards jusqu'à Mermadjenna, et, de là, jusqu'à l'Oued Melleg et non la Moulouïa, comme le dit Ibn Khaldoun.

En un jour la puissance arabe fut ainsi rétablie.

Ce ne fut cependant pas pour longtemps.

L'année suivante, Zoheïr, le gouverneur de Kairouan, s'étant retiré à Barca, on ne sait pourquoi, il y fut tué et l'Afrique secoua de nouveau le joug.

Cette fois, ce fut une femme qui se mit à la tête de la révolte, la reine des Djeraoua.

Il ne fallait rien moins que la levée en masse de cette tribu puissante pour arrêter la nouvelle invasion qui se préparait (693).

Hassan arrivait en effet avec la plus forte armée que les Khalifes eussent encore envoyée en Afrique, 40 000 hommes.

Après avoir pris les principales villes de la côte et Carthage elle-même (695), il vint offrir la bataille à la Kahéna qui l'attendait sur l'O. Nini à l'Est du Chott Guerah et Tarf.

Hassan fut vaincu et obligé de fuir jusqu'à Barca, pendant que le patrice Jean reprenait Carthage [1] (697)

Le général arabe ne resta pas longtemps sous le coup de sa défaite.

Désireux de la venger, il accourt de nouveau, reprend Carthage qu'il détruit de fond en comble (698), emporte les unes après les autres toutes les forteresses de la Proconsulaire où les derniers Byzantins s'étaient réfugiés : Bizerte, Béja, etc. et revient vers l'Aurès où l'attendait la Kahéna.

---

[1] La date de cette invasion ainsi que les événements qui l'accompagnent n'est pas connue avec certitude. (Diehl, *l'Afrique Byz.*, p. 582, note 6). On peut la placer vers 696-697.

La lutte fut longue et acharnée, mais la victoire resta définitivement aux Arabes. La Kahéna périt dans la bataille (698)[1].

Les historiens arabes ont prétendu que la reine de l'Aurès avait, pour empêcher l'approche de l'ennemi, fait ravager tout le pays, non seulement l'Ifrikia, mais tout le Magreb jusqu'à Tanger[2].

Il y a là une invraisemblance doublée d'une impossibilité évidente, car enfin le territoire qui lui était soumis ne comprenait que l'Aurès oriental, une toute petite partie de l'Ifrikia.

Qu'elle eût quelque pouvoir en dehors de son royaume proprement dit, c'est à présumer, mais ce pouvoir ne s'étendait certainement pas sur le Magreb, ni sur la Maurétanie Césarienne, ni à plus forte raison sur l'antique Tingitane.

Cette dernière était du reste habitée presque uniquement par des tribus de la première race qui ne lui auraient pas permis de passer la Moulouïa[3].

Ce sont les Arabes qui, pour se disculper, ont rejeté sur la Kahéna leurs propres ravages, en exagérant outre mesure ceux qu'elle fit par patriotisme en Ifrikia.

Ce qui le prouve c'est que, quelques lignes plus loin, Ibn Khaldoun, oubliant ce qu'il a dit plus haut, attribue de nouveau ces dévastations aux guerres intestines que se firent les

---

[1] Le Bir el Kahéna, où les auteurs disent que succomba l'héroïne, est montré en vingt endroits par les indigènes. Cfr. Diehl, *l. c.*, p. 586.

[2] El Kairouani, *Hist. de l'Afrique*, trad. par Pellissier et Remusat, dans la Collection de la Commision Scient. d'Algérie, pp. 25, 54. Cfr. Moulé Ahmed, Voyage depuis la Zaouia de Nasria, jusqu'à Tripoli, trad. par Berbrugger, p. 237.

[3] On sait que ce fleuve sert de limite ethnique entre les deux races. Les populations maures de la Tingitane qui défendirent jusqu'au bout leur indépendance contre Rome, la défendirent aussi contre les tribus de la seconde race. C'est ce qui explique pourquoi les Zenata, après avoir occupé les Hauts Plateaux de la Césarienne, durent s'arrêter devant le bloc des peuples gétules fixés derrière la Moulouïa.

Berbères après la mort de cette reine ; c'est bien plus vraisemblable [1].

Ces mêmes historiens ajoutent qu'avant cette dévastation « de Tripoli à Tanger, ce n'était qu'un bocage continu..... »

Cette peinture poétique, empruntée à un auteur du V[e] siècle de l'hégire [2] est absolumeut en contradiction avec les faits [3].

Quoi qu'il en soit, il est bien certain que, désormais, c'en est fait de la domination byzantine en Afrique [4], et même de toute résistance sérieuse de la part des Berbères.

Malheureusement nous n'avons aucun document sérieux sur la conquête du reste de l'Ifrikia.

Il n'y a qu'un récit légendaire sur la prétendue prise de Tébessa par Sidi Ocba [5] et probablement aussi sur celle de Constantine. Selon Limbéry qui a fait l'histoire de la prise de cette dernière ville, d'après ces sortes de récits, les habitants de la ville, le gouverneur en tête, auraient trahi la garnison byzantine qui se trouvait dans leurs murs, en ouvrant leurs portes à Abd Allah ben Djafar, autrement dit El Mohadjir, qui gouverna l'Ifrikia entre les deux gouvernements d'Ocba, 675-681.

L'apostasie générale aurait été acceptée par les habitants moyennant la conservation de leur vie et de leurs biens.

Quant au lâche gouverneur, il aurait, de plus, reçu la promesse que sa charge serait héréditaire dans sa famille.

C'est ainsi que serait tombée, le 32[e] jour du siège, une ville pour ainsi dire imprenable !

Abd Allah ben Djafar se serait aussi emparé de Sétif, de

---

[1] IBN KHALD., I, p. 215.

[2] IBN CHEBBAT, cité par A. Rousseau (*Journ. Asiat.*, XX, p. 121, N° I°, IV[e] série, 1852).

[3] Cfr. PROCOPE, *De Bell. Vand.*, II, 23.

[4] La citadelle de Septum tiendra encore 10 années. Le comte Julien ne la livrera aux musulmans qu'en 709.

[5] *Rev. Afric.*, XIII, 1869, p. 225.

sorte que les deux capitales de la Numidie et de la Sitifienne auraient été prises bien avant que le rempart de l'Aurès ne fût tombé. Continuant sa route vers l'Ouest il se serait avancé jusqu'à Tlemcen qu'il aurait prise également [1].

Ainsi serait tombée cette chrétienté qui, grâce à son éloignement, avait pu, dans la paix, loin des Vandales et des envahisseurs du Sud-Est, grandir et se développer.

Il en restait une autre à Tiaret et près des Djédar ; Ocba désireux de surpasser les prouesses d'El Mohadjir qui avait planté le drapeau de l'Islam sur les murs de Tlemcen, s'élança vers l'Ouest ; d'Arabah, dans le Zab, il arriva d'un bond sous les murs de Tiaret où il défit l'armée berbère soutenue par un corps byzantin. Sans s'arrêter à faire le siège de la ville, il continua sa course et arriva sous les murs de Ceuta qui fit sa soumission, et de Tanger qu'il prit d'assaut.

Toute résistance dans l'Ifrikia ayant été anéantie par la défaite et la mort de la Kahéna, il ne restait plus à Mouça ibn Noceïr, successeur de Hassan (705), pour achever la conquête de l'Afrique, que d'aller droit vers le Magreb el Akça.

Au bout de quatre ans, cette province était soumise, et en 709, après avoir mis à Tanger une garnison de 12 à 19000 berbères convertis à l'islam, il revint en Ifrikia n'ayant plus, dit Ibn Khaldoun [2], ni Berbères ni Roums à combattre.

Toute l'Afrique septentrionale était conquise.

C'est ainsi qu'en moins de quatre ans [3] tout le pays de Gabès à Tanger tomba sous le joug de l'Islam.

Une conquête aussi rapide provoque quelques réflexions : Pourquoi des chefs forts et vaillants, tels que Koceila et la

[1] El Kairouani, *Hist. de l'Afr.*, l. III, p. 48.

[2] Cfr. Fournel, *l. c.*, I, p. 235-236.

[3] Jusqu'à la fondation de Kairouan par Ocba, 669-674, (50-55 de l'hégire), il n'y avait eu que des razzias comme nous l'avons dit en commençant. C'est Ocba qui, le premier, pensa à faire de véritables conquêtes.

Kahéna, ont-ils si tristement échoué dans la lutte contre l'envahisseur ?

Pour les mêmes motifs qui ont déjà causé l'assujettissement de leur pays aux Romains, aux Vandales et aux Byzantins [1].

Pour ne parler que de la dernière période, ce sont moins les Bélisaire, les Solomon, etc. qui les ont vaincus que leurs divisions et leurs querelles intestines [2] ; plusieurs occasions se sont présentées de jeter les Byzantins à la mer, et toujours ils les ont manquées faute d'union et par rivalité les uns contre les autres.

Dès 534, Cutzinas commence la lutte en Byzacène ; Antalas, principal roi dans cette région, reste coi et le laisse battre sans aller à son secours.

Il fait au contraire sa soumission [3] et y gagne d'être investi d'une autorité suprême sur toutes les tribus maures.

---

[1] « Affaiblis par des discordes perpétuelles, n'ayant jamais appris à grouper leurs efforts sous l'autorité d'un chef unique, incapables de sacrifier leurs sentiments particularistes pour concerter une action générale, les Berbères n'ont su, à aucune époque former un empire homogène. Voilà pourquoi, malgré l'énergie des résistances individuelles, ils sont devenus la proie des envahisseurs. » CHARVÉRIAT, *A travers la Kabylie*, p. 74.

[2] « Toutes les tribus, tous les groupements nomades ou sédentaires sont divisés en sofs. Les querelles de sof sont le fond même de l'âme berbère.

Ces querelles font que partout, dans chaque tribu, dans chaque village de la montagne ou du désert, il y a deux partis groupés autour de personnalités plus ou moins marquantes, acharnés à s'entre-tuer et préférant s'allier à l'étranger, fût-il même chrétien, que de se réconcilier avec le sof adverse.

Et ce sont d'âpres luttes pour le pouvoir, accompagnées de dénis de justice de la part du sof triomphant, d'assassinats, de proscriptions et de crimes de toutes sortes, engendrant d'interminables vendettas. » AUG. BERNARD, Confréries algéro-marocaines, dans l'*Afrique française*, juin 1911, Renseignements coloniaux, p. 148.

[3] PROC., *De Bello Vand.*, I, 25, 1.

Pendant dix ans, il se fait, écrit Diehl [1], le vassal du patrice qui règne à Carthage. Mais son orgueil est-il blessé, alors il prend les armes, non pour la cause de son pays, mais par le seul esprit de vengeance.

Uni aux Louata il bat et tue Solomon à Cillium [2].

Les alliés s'avancent jusqu'à Carthage. Cette fois, comme le dit Procope, il semble que le fruit des victoires de Bélisaire va être anéanti.

Tout est sauvé pourtant par la trahison d'Ifisdaïas, de Cutzinas et de Yabdas qui amènent 142000 hommes à Jean Troglita. Celui-ci repousse l'ennemi jusqu'aux champs de Caton et l'écrase complètement, 548.

Avant de trahir Antalas, Yabdas avait trahi Stotzas en s'unissant à Germanos, gouverneur de Numidie, 536 [3].

« Faute irréparable, dit à ce propos Diehl, car en soutenant Stotzas, il aurait pu jeter les Byzantins à la mer, venir ensuite facilement à bout du révolté et rendre ainsi l'indépendance à son pays ! »

En 539, il fut lui-même trahi par Orthaïas et Massonas qui prêtèrent leur appui à Solomon quand celui-ci envahit l'Aurès, et le força à s'enfuir jusqu'en Maurétanie [4].

C'est ainsi que tous ont été traîtres les uns à l'égard des autres, se sont haïs et se sont combattus, même en présence de l'ennemi commun.

« Pour ces gens-là il n'y avait pas de patrie et l'indépendance nationale était un mot vide de sens [5]. »

De semblables réflexions viennent à l'esprit quand on considère la conduite de ces mêmes Berbères en face des Arabes.

En 647 comme en 533, ils laissent les envahisseurs vider

---

[1] L'*Afrique Byz.*, p. 314.

[2] Proc., *l. c.*, II, 3.

[3] » » » 17, 2.

[4] » » » 20, 2.

[5] Cfr. Diehl, l'*Afrique Byz.*, pp. 64-65.

leur querelle avec les maîtres du pays sans prendre parti ni pour les uns ni pour les autres, dans l'espoir, sans doute, de venir plus facilement à bout des uns et des autres, quand les vainqueurs auraient été affaiblis par leur propre victoire.

Soit, c'est bonne tactique, mais pourquoi ne se liguent-ils pas ensuite contre l'ennemi commun ?

Au lieu de réunir leurs forces, ils n'entrent en lutte que les uns après les autres, c'est-à-dire lorsque leurs intérêts personnels sont en cause.

Koceila se lève avec ses Auraba vers 675 ; les Zenata, ses voisins, restent tranquilles.

Koceila est vaincu et tué à Mems. Au lieu de profiter de la leçon pour s'unir ensemble, les diverses tribus de l'Ifrikia entrent en lutte les unes contre les autres pour se rendre indépendantes ou saisir la prééminence !...

« A la suite de cet événement (la mort d'Ibn Zoheïr, le vainqueur de Koceila), le feu de la révolte, dit Ibn Khaldoun, se propagea de nouveau par toute l'Ifrikia, mais la désunion se mit alors parmi les Berbères, chacun de leurs cheikhs se regardant comme prince indépendant [1]. »

Vers 697, la Kahéna se lève à son tour avec ses Zenata.

Après un premier succès elle est vaincue et tuée, sans que les autres grandes tribus, je ne dis pas de la Maurétanie, mais même de la Numidie viennent à son secours.

Au contraire, au lieu de profiter de cette seconde leçon, les Berbères n'ont rien plus à cœur que « de se disputer la possession de l'Ifrikia et du Magreb [2]. » Les Ketama, par exemple, qui occupent les montagnes de la Petite Kabylie et de Collo voient avec indifférence les généraux arabes prendre Constantine, Sétif, etc. Ils ne bougent pas, leur nom ne paraît pas alors une seule fois sous la plume des auteurs

[1] I, p. 213 de la trad.
[2] I, p. 215 »

arabes. Ils ne sont pas attaqués, les Arabes passent au pied de leurs montagnes pour se diriger vers l'Ouest, leurs intérêts particuliers ne sont pas en péril pour le moment, peu leur importe tout le reste.

C'est le même spectacle que nous apercevons en Maurétanie : Abou'l Mohadjir va jusqu'à Tlemcen mettre en pièces les Zenata, tribus de la deuxième race ; les tribus de la première race qui sont tout près, derrière la Moulouïa, ne se dérangent pas A leur tour ces mêmes tribus vont être bientôt attaquées par Ocba ; non seulement les Zenata n'iront pas à leur secours, mais quand les Masmouda seront parvenus à cerner Ocba dans leurs montagnes et sur le point d'anéantir son armée, les Zenata accourront et délivreront le général arabe.

Bref, d'un bout à l'autre du pays, ce ne sont, au VII[e] siècle, comme au VI[e], que rivalités, divisions entre tribus ; il suffit que l'une se révolte pour que la voisine demeure neutre, quand encore, elle ne prend pas les armes pour se joindre à l'armée ennemie, tomber avec elle sur ses congénères et achever de les écraser, comme le cas s'est présenté entre les Masmouda et les Zenata.

Voilà ce qu'ont été de tout temps les Berbères ; qu'on s'étonne après cela de les voir soumis par les Arabes comme ils l'ont été par les Byzantins et les Romains !

On a prétendu en s'appuyant sur un texte d'Abou Mohamed, copié par Ibn Khaldoun [1], que les Berbères s'étaient

---

[1] « Abou Mohammed, fils d'Abou Yezid, raconte que, depuis Tripoli jusqu'à Tanger, les populations berbères apostasièrent douze fois, et que l'Islamisme ne fut solidement établi chez elles qu'après la conquête du Magreb et le départ de Mouça Ibn Noceir et de Tarek pour l'Espagne. Ces chefs emmenèrent avec eux un grand nombre de guerriers et de cheikhs berbères, afin d'y combattre les infidèles. Après la conquête de l'Espagne, ces auxiliaires s'y fixèrent, et, depuis lors, les berbères du Magreb sont restés fidèles à l'islamisme et ont perdu leur ancienne habitude d'apostasier. » *Hist. des Berb.*, I, p. 215 de la trad..

soulevés douze fois en masse pour revenir à la religion chrétienne.

C'est une erreur absolue contredite par les faits. Du reste Ibn Khaldoun ne dit pas cela. Il rapporte, il est vrai, que les Berbères ont apostasié douze fois ; mais que signifie « apostasier » sous la plus d'un musulman ?

C'est abandonner l'Islam et retourner aux anciennes croyances.

Mais ces croyances pouvaient être tout aussi bien celles du juif ou du païen que celles du chrétien. Dans l'un ou l'autre cas il y avait apostasie à l'égard de l'Islam.

Ce texte ne prouve donc rien relativement au christianisme.

De plus, l'auteur ne parle pas de soulèvements en masse, qui, du reste, on vient de le voir, étaient impossibles, étant donné le caractère et l'état d'esprit de ce peuple.

Ce fameux texte revient donc à ceci : douze fois, les généraux arabes durent prendre les armes pour forcer les tribus berbères (soit juives, soit païennes, soit chrétiennes) qui auparavant avaient accepté l'Islam, à revenir à Allah et à son prophète Mahomet.

C'est bien comme cela que les choses se sont passées, et pas une seule fois on n'assiste ni à l'union des tribus de la même race, ni à plus forte raison. à la confédération de celles de la première et de la deuxième race.

Elles ont montré leur esprit de sof en présence des Arabes comme elles l'avaient fait en présence des Byzantins, des Vandales, des Romains, etc. [1] Les généraux arabes le savaient

---

[1] IBN KHALDOUN dit, il est vrai, que Koceila fut le chef de tous les Branès (I, p. 286 de la trad.). Mais il y a là une exagération manifeste. Koceila ne commandait pas plus aux Ketama de l'Ifrikia, qu'aux Sanhadja du Magreb el Aouçat et aux Masmouda du Magreb el Akça, tribus cependant de la souche de Branès. On sait en effet que les Ketama sont restés tout le temps de la conquête à l'abri de leurs montagnes ; ils paraissent pour la première fois lors de l'expédition de

bien, aussi n'hésitèrent-ils pas à se lancer jusqu'à l'extrémité du Magreb, bien convaincus que, s'ils étaient attaqués par quelques tribus, il s'en trouverait d'autres qui viendraient à leur secours, comme nous venons de le constater plus haut.

La conquête fut terminée en 710 et scellée, pour ainsi dire, par le départ de masses berbères vers l'Espagne et la Gaule.

Nombreuses, longues, sanglantes avaient été la plupart des batailles livrées, désastreux les ravages promenés à travers le pays soit par les armées d'invasion, soit par les Berbères eux-mêmes.

Aussi, on comprend le nombre considérable de villes et de bourgs qui durent être incendiés et détruits.

Le désastre était tellement grand que Mouça lui-même crut de son devoir d'y remédier. « Voyant, dit Ibn Khaldoun, l'Ifrikia changée en une vaste solitude, il y fit venir des populations d'origine étrangère qui se trouvaient dans les provinces éloignées [1]. »

Parmi ces villes et ces bourgs disparus figurèrent évidemment un grand nombre d'évêchés.

Nous verrons plus loin combien il en restait selon toute probabilité. Ce que nous avons à constater pour le moment c'est qu'en général, l'islamisation s'est faite parallèlement avec la conquête.

De même que, pour plaire aux Byzantins, nos Berbères

Mouça et ce n'est que pour lui donner des otages et faire leur soumission, 709. (Ibn Adzari, *Baïan*, I, p. 26. Cfr. Fournel, *l. c.*, p. 235, note 1).

Quant aux Masmouda, ils ne sont certainement pas venus le secourir, du Magreb extrême en Ifrikia.

Il en a été de même des tribus de Madrès : Ibn Khaldoun dit que la Kahéna, reine des Djéraoua, leur fournissait des chefs (I, p. 213; Cfr. Ibn Adzari, *Baïan*, I, p. 2). Il est certain cependant que les Magraoua la laissèrent combattre seule contre Hassan, sans venir à son aide, puisqu'après leur apostasie, ils furent, au témoignage d'Ibn Khaldoun, de bons musulmans. (I, p. 212.)

[1] *Hist. des Berb.*, I, p. 215.

païens ou redevenus païens, avaient, en demandant l'*aman*, embrassé le christianisme, ainsi, pour plaire aux Arabes, un certain nombre de chefs de tribus berbères, même chrétiennes, en faisant leur soumission firent profession de l'Islam.

« Quand un iman, disait Ocba aux siens, en leur expliquant les motifs qui l'avaient poussé à bâtir Kairouan, quand un iman passe en Ifrikia, les habitants de ce pays se mettent à l'abri du danger en faisant profession de l'Islamisme, mais aussitôt que l'iman se retire, ces gens-là retombent dans l'infidélité [1]. »

Nous ignorons les vicissitudes de l'islamisation en Tripolitaine et dans les pays adjacents. D'après le peu que nous savons, les conditions imposées aux vaincus ont été tellement dures que l'apostasie a dû, semble-t-il, être bientôt générale [2].

Il en a été de même du Djérid. L'auteur du *Kitab el Istibçar* [3] nous dit sans ambages le motif intéressé qui poussa les habitants à l'apostasie : « Les habitants de Tozeur, dit-il, sont les restes des Roums qui occupaient l'Ifrikia avant la

---

[1] En Nouaïri, *Journ. Asiat.*, XI, p. 116, 3e série, 1841.

[2] Amrou accorde la paix à la ville de Barca, moyennant une somme de 13 000 dinars (Ibn Khaldoun, *H. des B.*, p. 302 de la trad.) que les habitants devaient lui remettre à titre de capitation. Pour subvenir à cette charge, ils eurent la permission de vendre ceux de leurs enfants qu'ils voudraient. Cette clause fut insérée dans le traité par Amrou lui-même (El Bekri, trad. de Slane, dans le *Journal asiatique*, 1859, pp. 11, 12).

Nota. — Le dinar était alors de 13 francs d'après de Mas Latrie, *Traités de paix et de commerce*, pp. 12, 19.

Maître de Barca, Amrou envoya Ocba (668) faire la conquête du Fezzan, où il alla jusqu'à Zouila. Sur la route, il prit Ghedamès, Oueddan, Djerma, quelques-uns disent même qu'il alla jusqu'à Djaouan, capitale des Kaouar (les Tibbous portent le nom de Kouwar), leur imposa à chaque ville un tribut de 360 esclaves.

El Bekri (trad. de Slane, *l. c.*, p. 35.) parle explicitement de l'apostasie des habitants de Djerma, sans rien dire de celle des autres villes : mais comme le tribut indiqué est le même pour toutes, on est autorisé à croire que les conditions ont été les mêmes. El Bekri, *l. c.*, pp. 28, 36.

[3] Trad. de Fagnan dans *Rec. Constantine*, XXXIII, 1899, pp. 77, 78, 80.

conquête musulmane et il en est de même des habitants de Kastilia et du Djérid. Ces populations changèrent alors de religion, afin de sauver leurs propriétés. » Plus loin il ajoute : « A la conquête musulmane, les Roum furent refoulés et regagnèrent les îles à l'exception toutefois de ceux qui se firent musulmans, et qui restèrent ainsi dans le pays en conservant leurs biens. Tels furent les gens de Kastilia. »

Deux pages plus loin il revient sur le motif de l'apostasie des habitants d'El Hamma, en Kastilia :

« Ils descendent, dit-il, des Roum du pays qui se convertirent à l'Islamisme pour conserver leurs biens. »

Il est donc certain que l'Islamisation du Djérid ne rencontra aucune difficulté chez ses habitants, les descendants abâtardis des colons romains et des commerçants byzantins [1].

Les Berbères furent plus courageux pour défendre leur indépendance mais tout aussi peu soucieux quant à la conservation de leur foi.

Voici par exemple, Koceila le premier héros de l'indépendance.

Il est chrétien, et cependant, comment agit-il, lors de l'arrivée des Arabes ? Ibn Khaldoun nous le dit :

« Le droit de commander au peuple berbère appartenait alors à la tribu des Auraba et fut exercé par Koceila, fils de Lemezm et chef des Branès. Koceila avait pour lieutenant Sekerdid ibn Roumi ibn Marezt, l'Aurébien. Chrétiens d'abord, ils s'étaient tous les deux faits musulmans, lors de l'invasion arabe : mais ensuite, sous l'administration d'Abou'l Mohadjir, ils renoncèrent à leur nouvelle religion, et rallièrent tous les Branès sous leurs drapeaux. Abou'l Mohadjir marcha contre les révoltés et, arrivé aux sources de Tlemcen, il les battit

---

[1] EN NOWEIRI, *Journ. Asiat.*, XI, p. 116-117, IIIe série, 1841 ; IBN EL ATHIR, *Annales du Magreb*, trad. Fagnan, *Revue Afric.*, 1896, p. 366.

complètement, et fit Koceila prisonnier. Le chef berbère n'évita la mort qu'en faisant profession de l'Islamisme. »

Ainsi donc Koceila, à la première apparition des Arabes, n'aurait eu rien de plus pressé que de leur demander l'*aman*, comme Antalas l'avait demandé, en 533, aux Byzantins.

Pour l'obtenir plus facilement et aux conditions les plus avantageuses, il apostasie avec son lieutenant. Il se révolte, on ne sait à quelles occasion ; Abou'l Mohadjir arrive, le fait prisonnier et le force à revenir à l'Islam.

On le comprend : avant d'apostasier pour devenir musulman, il était libre de rester chrétien, tout en payant un impôt spécial ; mais, une fois devenu musulman, il ne lui était plus loisible de redevenir chrétien.

Il embrasse une seconde fois l'islamisme ; sa première apostasie a été affaire d'intérêt, la seconde, de peur....

Puisse sa troisième profession de la foi chrétienne, scellée par son sang sur le champ de bataille de Mems, lui avoir obtenu auprès de Dieu la couronne de ceux qui persévèrent jusqu'au bout.

La Kahéna a montré plus de fermeté dans ses croyances religieuses.

Juive, quoi qu'en dise l'abbé Godard, qui voulait à tout prix en faire une chrétienne [1], malgré Ibn Khaldoun qui dit formellement : « Une partie des Berbères professait le judaïsme. Parmi les Berbères juifs, on distinguait les Djeraoua, tribu qui habitait l'Aurès et à laquelle appartenait la Kahéna [2]. » Elle s'est mise bravement à la tête de son armée pour ar-

---

[1] *Hist. du Maroc*, p. 275. MERCIER (*Rec. Const.*, 1882, p. 235), tout en l'acceptant comme juive, la compare à Jeanne d'Arc. Quelle différence pourtant entre ces deux femmes, sinon pour le courage, du moins pour le caractère !

[2] *Hist. des Berbères*, I, p. 208.

rêter le général arabe, mais quelle étrangeté de conduite est la sienne !

Car enfin, pourquoi adopte-t-elle, après sa victoire de l'Oued Nini, le jeune musulman appelé par Ibn Khaldoun Khaled ibn Yezid [1] ? Qu'elle le traitât avec bonté comme ses autres prisonniers, rien de mieux ; mais qu'avait-elle besoin d'en faire un fils adoptif [2] ? Ses deux enfants ne lui suffisaient-ils pas ? Pourquoi ne le renvoya-t-elle pas à Hassan avec les autres prisonniers, mais le garda-t-elle près d'elle ? On ne le devine que trop.

Dès lors on est peu touché de compassion quand on voit ce Khaled témoigner sa reconnaissance en ouvrant une correspondance secrète avec Hassan, pour le tenir au courant de toutes les démarches de sa mère adoptive (!)

Et puis, comprend-on que, si cette femme avait été guidée par l'amour de la religion, elle crût la mort pour une si noble cause moins belle pour ses enfants que pour elle.

Elle ne voulut pas apostasier, c'est vrai, et en cela, elle est supérieure à Koceila, mais pourquoi conseilla-t-elle l'apostasie à ses enfants ?

« C'est d'après ses conseils, dit Ibn Khaldoun, que ses deux fils s'étaient rendus aux Arabes avant la dernière bataille. »

Du reste, les deux fils de la Kahéna ne devaient pas non plus attacher un bien grand prix à leur religion, puisque nous les voyons professer l'Islam avec toute leur tribu et donner même des marques si sincères de leur véritable conversion que le vainqueur accorde à l'aîné le commandement en chef des Djeraoua et le gouvernement de l'Aurès [3].

---

[1] *Hist. des Berbères*, I, p. 214.

[2] « Je n'ai jamais vu, lui dit-elle un jour, d'homme plus beau et plus brave que toi ; je veux t'allaiter pour que tu deviennes le frère de mes deux fils. » Ibn Khaldoun, *l. c.*, I, p. 214.

[3] Ibn Khald., I, pp. 214, 215: « L'offre d'une amnistie générale décida

Fournel dit même qu'ils consentirent à se mettre chacun à la tête de 6 000 hommes de leurs troupes qui avaient apostasié comme eux, pour envahir le Magreb et exterminer les Roum ainsi que leurs propres frères berbères restés, selon l'Islam, à l'état d'impiété.

Si les convictions religieuses des chefs étaient telles, doit-on s'étonner que celles de la masse du peuple ne fussent pas plus solides ?

Il est inutile de fermer les yeux pour ne pas voir ; il est clair comme le jour, en effet, qu'il y a eu parmi les indigènes chrétiens, comme parmi les colons [1] une apostasie presque générale de sorte que l'islamisation s'est faite en même temps que la conquête.

Ibn Khaldoun ne parle pas de l'apostasie du peuple de Koceila, les Auraba ; mais comme nous les voyons au VIII[e] siècle, transportés en masse dans le Magreb el Akça (Maroc) et devenir le plus ferme soutien d'Idris I, quand il alla s'établir à Oualili, il est certain qu'ils embrassèrent l'Islam après la mort de leur chef à Mems, ou du moins quand ils eurent été transplantés au Maroc.

Nous avons mentionné dans le Magreb, à côté des centres chrétiens, composés d'anciens colons romains, de Tlemcen et de Tiaret, une importante tribu de la grande famille des Zenata : les Magraoua, chrétiens eux aussi.

Il est intéressant de noter la facilité avec laquelle elle a

---

les vaincus à embrasser l'islamisme, à reconnaître l'autorité du gouvernement arabe et à fournir un contingent de 12 000 guerriers à Hassan La sincérité de leur conversion fut attestée par leur conduite subséquente. »

« Dès cette époque, ajoute En Noweiri, (dans Ibn Khald., I, p. 342) l'islamisme se propagea parmi les Berbères. »

[1] El Bekri cite en particulier le gouverneur du riche pays situé au S. O. de Tunis. Il aurait donné son nom à la plaine de Mornag. Pour prix de sa trahison et de son apostasie, il aurait obtenu la propriété des 360 (! ?) villages établis dans cette plaine (trad. de Slane, p. 92).

embrassé l'Islam, pour ainsi dire dès les premières heures de la conquête.

Voici comment Ibn Khaldoun raconte leur lâche apostasie[1] : « Après la défaite du patrice Grégoire (647), les Francs (Romains) et les Roum (Byzantins) se réfugièrent dans les places fortes de l'Ifrikia pendant que les musulmans s'occupaient à parcourir et à dévaster le pays ouvert.

Dans ces expéditions, ils eurent plusieurs rencontres avec les Berbères des plaines et leur firent éprouver des pertes considérables tant en tués qu'en prisonniers.

Au nombre de ceux-ci se trouva Ouezmar ibn Saclab, l'ancêtre de la famille Khazer et qui était alors chef des Magraoua et des autres peuples Zenatiens.

Le Khalife Othman, à qui on l'envoya (à Médine), reçut sa profession d'islamisme et le traita avec une grande bienveillance. Il lui accorda non seulement la liberté, mais aussi le commandement en chef des Magraoua. »

D'autres historiens rapportent que Ouezmar se rendit auprès d'Othman en qualité d'Ambassadeur[2].

---

[1] I, p. 210.

[2] Silvestre de Sacy a vu dans le *Kitab el Djoman* de Chihab ed Din (*Notices et Extr.*, II, p. 153, in-4° de l'Impr. roy., 1789) que, sous le Khalifat d'Omar (lisez Othman), six Berbères se seraient présentés au gouverneur d'Egypte Amr ibn el Asi en déclarant qu'ils étaient animés du désir d'embrasser l'islam.

Peut-être trouvera-t-on que le texte suivant d'Ibn Khaldoun concilie ces deux textes contradictoires : « Les Magraoua ayant été confirmés dans leurs possessions, embrassèrent l'Islamisme avec sincérité, et ce fut alors que leur émir Soulat ibn Ouezmar se rendit à Médine auprès d'Othman ibn Affan, 645-656 (III de la trad. p. 227). »

Voici ce que, de son côté, écrit Ibn Abd el Halim, dans le *Kartas* (p. 74 de la trad. lat., p. 119 de la trad. française). « Othman ibn Affan (le troisième Khalife) s'étant attaché à son aïeul (à l'aïeul de Khazer), Harb ibn Hafes, ibn Soulat, ibn Ouezmar el Ifreni, lui avait fait embrasser l'Islamisme et lui avait donné le gouvernement des Zenata ; aussi l'amitié et les bons rapports ne cessèrent jamais entre ses successeurs et les Ommiades. »

Quoi qu'il en soit, il est bien certain que lui et son peuple se firent musulmans sans combattre et pour le seul intérêt.

Quant aux Ghomara qui habitaient les environs de Ceuta et auxquels commandait le comte Julien [1], ils ont également apostasié bien que leur prince, comme l'appelle Ibn Khaldoun [2], ne l'ait jamais voulu faire.

Telle a été la manière d'agir des tribus que nous savons avoir été chrétiennes. Quant à celles qui étaient païennes, si plusieurs, comme les Masmouda, dans le Magreb el Akça, combattirent pour leur indépendance, plusieurs aussi, comme les Ketama de la Numidie semblent s'être soumises et avoir embrassé l'Islam sans tirer l'épée, car les auteurs arabes qui parlent de la conquête ne citent pas une seule fois le nom de ce peuple parmi les révoltés, bien qu'il fût un des plus importants de la Numidie.

De fait, nous savons par Ibn Adzari qu'ils demandèrent l'aman à Mouça et lui envoyèrent des otages choisis parmi leurs notables; que, de son côté, le général arabe accepta leur soumission et leur donna pour chef un des leurs.

Les Houara, les Zenata et les Masmouda firent également leur soumission dans de semblables conditions [3].

A cette date, 709, l'apostasie de la plupart des tribus chré-

---

[1] Un auteur portugais, M. Codera, prétend qu'il ne serait pas byzantin, mais berbère plus ou moins byzantinisé de la tribu des Ghomara. Son véritable nom serait Orbanus ou Urbanus (*Rev. Afric.*, L, 1906, p. 111; Cfr. FOURNEL, *Les Berbers*, I, pp. 169-171.

[2] *Hist. des Berb.*, I, p. 212 de la trad. *Hist. de l'Afrique et de la Sicile*, p. 18 de la trad.

[3] Cfr. FOURNEL, *Les Berbers*, I, p. 235.

Nota. — Déjà Ocba, en l'an 681, avait obtenu l'apostasie des habitants de la ville importante de Neffis ou Niffis située à l'Est de Marrakech.

« Ocba, dit l'auteur du *Kitab el Istibçar* (trad. Fagnan, *Rec. Const.*, 1899, p. 178) dirigea contre elle une expédition, y assiégea les Roum et les Berbères chrétiens et s'en rendit maître.... A la suite de sa conquête qui eut lieu en 62 (681-682) le vainqueur y édifia une mosquée qui y est encore connue de nos jours. »

tiennes et juives et la conversion à l'Islam de toutes les tribus païennes est consommée, en ce sens que les chefs ont accepté la nouvelle religion au nom de leur peuple.

Il reste cependant encore à les instruire dans les rites de l'Islam et à faire descendre des chefs dans la masse l'acceptation effective de la fameuse formule : « *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu et Mahomet est l'apôtre de Dieu.* »

Le travail qui restait à faire n'était pas compliqué, car le dogme et les rites cultuels dans l'Islam sont ce qu'il y a de plus simple. Il fallait pourtant des « instructeurs ». On inaugura ce second mode d'islamisation à Tanger. Mouça donna aux 15 ou 20 000 Berbères en garnison dans cette ville 27 Arabes pour leur enseigner le Coran et les rites de la nouvelle religion [1].

De plus il se trouva alors, comme Khalife, dit Dozy, « un respectable pontife, un saint homme, uniquement préoccupé des intérêts religieux et de la propagation de la foi [2] » qui n'eut rien plus à cœur que de travailler à la conversion des Berbères. Il rédigea lui-même un manifeste destiné spécialement à ce peuple pour l'appeler à l'Islam, et son gouverneur d'Afrique Ismaïl ibn Abd Allah eut l'ordre d'en donner lecture dans tous les villages [3]. On vit alors une nuée de missionnaires qui parcoururent le pays dans tous les sens et qui firent un nombre si considérable de conversions que, d'après Ibn Khaldoun, *le reste* des Berbères embrassa l'Islamisme [4].

---

[1] IBN KHALD., I, p. 215 de la trad. ; EL KAIROUANI, *Hist. de l'Afrique Septentrionale*, Lib. III, p. 56.

[2] *Hist. des Musulmans d'Espagne*, I, p. 218.

[3] Cfr. FOURNEL, *Les Berbers*, I, p. 270.

[4] *Hist. de l'Afrique et de la Sicile*, p. 31 de la trad. *Hist. des Berbères*, I, p. 215 de la trad. : « En l'an 101, écrit-il (719-720), le reste des Berbères embrassa l'Islamisme grâce aux efforts d'Ismaïl, fils d'Abd Allah et petit-fils d'Abou'l Mohadjir. »

Masqueray nous a conservé, à ce sujet, quelques traditions qui se répètent encore chez les indigènes de l'Aurès [1] :

« Au temps de Sidi Abd Allah qui conquit tout l'Aurès à la foi musulmane, et dont les éperons ont, dit-on, laissé leur trace sur un rocher du Djebel el Azreg, des Berbères chrétiens s'étaient cachés dans la vaste caverne qui s'enfonce sous la colline sur laquelle est bâtie Nara.

« Ils ne voulurent pas se convertir. Sidi Abd Allah fit entasser un bûcher devant l'entrée et y mit le feu : *Nar*. De là le nom de Nara. »

Une autre tradition des Halaoua, tribu qui habitait le plateau de Nara, au moment de l'invasion musulmane, et qui a été refoulée par les envahisseurs, un peu plus vers le Nord, est à peu près semblable.

La population composée de Roum refusa longtemps de se convertir et ne céda qu'à un miracle de Sidi Khaled.

Suivant cette tradition, S[i] Khaled convertissant les peuples de l'Aurès Occidental, serait un jour venu au pied du Djebel el Azreg, non loin de Nara. Il n'y aurait d'abord recueilli que des injures. Enfin les Roum lui auraient dit : « Si tu fais un miracle, nous croirons. » Sur un geste du saint, le plateau se couvrit de flammes. Les Roum épouvantés supplièrent Khaled de les éteindre. Il repoussa alors les flammes devant lui, jusqu'à l'entrée d'une caverne, sur laquelle sont aujourd'hui les ruines du vieux Nara. Les flammes entrèrent dans la caverne et disparurent.

En lisant ces récits, on se rappelle tout naturellement les tours de prestidigitation dont se servent encore de nos jours les marabouts qui parcourent le Soudan pour attirer à l'Islam les populations fétichistes de la boucle du Niger.

Il n'y avait pas cependant que des Berbères qui se laissassent prendre à ces tours de passe-passe. Ces traditions nous

[1] *Revue afric.*, 1878, p. 47 etc.

parlent en effet de populations romaines réfugiées dans ces montagnes après le cataclysme de 430 et qui abandonnées à elles-mêmes s'étaient complètement berbérisées. Rien de plus intéressant à ce point de vue que d'enregistrer les traditions qui concernent ces malheureuses populations et de voir comment, elles aussi, désormais sans prêtres, sans sacrements [1], ont été entraînées à accepter l'Islam.

Nous savons que les rives de l'O. el Arab dans l'Aurès Oriental ainsi que la région située entre Biskra et les dernières pentes de l'Aurès, traversées par l'O. Abdi et l'O. el Abiod avaient été habitées par une population romaine assez dense.

Or, dans ces deux régions se conservent des traditions très claires sur quelques familles de colons romains berbérisés et islamisés.

Les Nememcha disent : « Lorsque Sidi Abd Allah et les autres *Sâdats* conquirent nos montagnes à l'islam, nos ancêtres occupaient les villages bâtis sur le flanc et au-dessus du Dj. Tarit. Au milieu d'eux, s'était établie une fraction romaine dont il reste encore une dizaine de familles ; nous les nommons les *Kherabcha* [2]. »

Ces Kherabcha font paître aujourd'hui leurs troupeaux pendant l'été dans le Mehmel, au-dessus de Bir Edous, près de la Souma. Dans ce temps, le chef des Romains se nommait Hedd ben Hedoud. Il épousa une musulmane et en eut deux fils : Embarek ben Ali et Maiou. Ces derniers, musulmans comme leur mère, combattirent leur père sur le Djebel Tarit. La lutte fut difficile, Hedd fut vaincu, tué, et ses biens furent partagés.

Le récit des Bi Barbar est encore plus précieux : « Au mo-

---

[1] Tous ces anciens colons n'étaient pas chrétiens car Masqueray parle de Roum *Djouhal*, c'est-à-dire païens qui habitaient les cavernes aux environs de Nara.

[2] Masqueray, *Rev. Afric.*, 1878, p. 47.

ment de la prédication de l'Islam, nos ancêtres occupaient, comme par le passé, le village de Tizigrarine l'ancien ; mais ils jugèrent bientôt que la position n'était pas assez forte, et bâtirent un village sur un rocher à pic qui le domine : ce village est le Tizigrarine actuel. Alors les Romains avaient abandonné la vallée et s'étaient établis en arrière d'El Amra sur un gros rocher isolé dont ils avaient fait une Guelâa (Kalâa, forteresse), semblable à la nôtre. Ce village se nomme Countro. On y peut voir encore les traces du village romain ; il est bâti en petites pierres reliées par de la glaise. Ces Romains de Countro avaient pour chef un certain Rejemis. Il y eut de longues guerres entre ses fils (Aït Rejemis), nos ancêtres de Tizigrarine et les Nememcha de Takelet Alemmouch. Nous étions alliés alors avec ces Nememcha. A la fin, les Aït Rejemis furent dépossédés et incorporés parmi nous ; on en trouve encore à El Amra [1]. »

On est tenté de rejeter ces traditions comme des fables, mais à la réflexion, on se dit qu'après tout, les choses ont dû se passer ainsi ; ces traditions doivent être le reflet plus ou moins pâle d'événements qui se sont déroulés dans toutes les régions autrefois colonisées par Rome, et où des populations entières, qui n'avaient pu fuir devant les Barbares, ont été les victimes de cette berbérisation forcée.

L'O. el Abiod a aussi ses traditions relatives à l'islamisation du pays : « Il existait jadis, dit Masqueray [2], une ville ou une agglomération berbère considérable, à en juger par les ruines qui recouvrent le sol. Elle était située au Sud du défilé de Tighanimine, un peu en aval du confluent de l'Oued el Abiod et de l'Oued Ksar.

« Les gens qui habitent en cet endroit sont les Oulad Aloua, le groupe berbère le plus ancien de la tribu des Rassira (Loua).

---

[1] Masqueray, *Rev. Afric.*, 1878, p. 47.
[2] » » 1893, p. 309.

« Sept villages occupent ces ruines et plusieurs amas de pierres non encore absorbées par les bâtisses modernes portent les noms significatifs de Henchir Roumia, Henchir Dar Roumian, Henchir Candid [1]. »

A proximité de cette ville, dans la forêt de Bouïmane, on rencontre une immense nécropole formée exclusivement de tombeaux mégalithiques, reconnus aujourd'hui comme étant ceux des anciens indigènes.

Cette nécropole, par son étendue, par le soin apporté à la construction des tombeaux, témoigne du voisinage et de la grande importance de ce très ancien centre berbère.

Ce centre, toujours d'après les traditions locales des gens de Rassira, aurait été détruit lors de l'invasion arabe, à la suite d'un long siège subi par les Roum mélangés aux indigènes antochtones et dont le chef réfugié dans le Ksar avait dû se faire musulman [2].

Aux Romains Rejemis et Maiou berbérisés chez les Zenata de l'O. el Arab, correspond dans le S. O. du massif Aurasien la famille d'un autre romain appelé Bourk, le père des Oulad Abdi et des Oulad Daoud.

Il habitait, sur le Dj. el Azreg [3], entre l'O. Abdi et l'O. el Abiod, à la hauteur de Tighanimine, près d'une source dite Aïn Roumia.

Après la défaite des Auraba de Koceila et le départ des Zenata de la Kahéna pour le Maroc et l'Espagne, cette famille accrue probablement d'indigènes et de colons, se mit en

---

[1] Rinn identifie ces ruines avec la ville de Zerboulé prise par Solomon et pillée par ses soldats, après la prise du Ksar qui la défendait.

[2] D'après ce récit, il semble bien que les indigènes qui enterraient encore sous *tumuli* sans aucun signe ou symbole chrétien étaient restés païens. Quant aux colons romains sous la conduite desquels ils s'étaient mis, ils devaient habiter dans les environs et étaient peut-être chrétiens.

[3] Masqueray, *Formation des Cités*, pp. 154-165.

marche vers le Nord, et, voyant que les deux vallées de l'O. Abdi et de l'O. el Abiod étaient vides, les remplirent, selon l'énergique expression arabe.

Les Oulad Abdi formaient quatre groupes séparés [1] : les Oulad Ali ben Youssef, les Oulad Ali ben Daoud, les Oulad Madhi, et les Oulad Msellem.

Ils trouvèrent, dans la vallée, des Oulad Moumen, des Oulad Azzouz et un reste d'Aoudça zenata, les combattirent et se les assimilèrent.

Les Oulad Daoud ou Touaba dépossédèrent de leur côté les Oudjana et les refoulèrent sur le Chélia.

Cette famille de Bourk était chrétienne et apporta avec elle, dans les deux vallées, les coutumes chrétiennes que nous y trouvons encore et contre lesquelles l'Islam n'a pas pu prévaloir [2].

Ces souvenirs chrétiens rappellent donc, *non des populations indigènes christianisées, mais des familles romaines berbérisées.*

Il en a été de même au Nord de l'Aurès où nous voyons encore aujourd'hui les Amamra. Ce Kaïdat qui compte neuf fractions et dix-neuf cheikhats [3] est un des plus considérables du département de Constantine. Or, sur ces neuf fractions, deux sont des restes des habitants de l'époque romaine :

« Les Larbâa et les Oulad Saïd (des environs de Bagaï) prétendent, dit Pont, être les descendants des Romains et n'avoir jamais quitté les environs de Bagaï, depuis le moment où la conquête les y a implantés, si ce n'est à certaines époques de courte durée et dans le seul but de fuir l'étranger. Il est probable que ce fut vers 680 que les populations aborigènes et celles d'origine romaine et byzantine devinrent les

[1] MASQUERAY, *Formation des Cités*, pp. 36, 39-40.
[2] MASQUERAY, *Formation des Cités*, pp. 164-165.
[3] PONT, *Rec. Const.*, XII, 1868, p. 238-240.

sectateurs du prophète. » — « Certains tatouages pratiqués chez les Oulad Yacoub semblent représenter la croix grecque [1]. »

Cette berbérisation de familles romaines constatée autour de l'Aurès et en Kabylie a dû se produire sur tous les points colonisés de l'ancienne Afrique, car celles qui ont pu s'embarquer pour l'Italie ou l'Espagne n'ont évidemment été que le tout petit nombre.

Bien avant que Masqueray ne signalât les colons berbérisés et islamisés de l'Oued el Arab et de l'Oued Abdi, Pont ceux des Amamra, Mac Carthy avait, en 1852, dans la même *Revue Africaine*, parlé du souvenir qu'avait laissé au Sud de Tlemcen une antique famille romaine berbérisée et islamisée, elle aussi, lors de la conquête.

« Chez les Beni Snous, dit-il, le souvenir des Romains est encore assez vivace, et leur nom se mêle avec celui qui sert à désigner les chrétiens, les Nazaréens, *En Nsara*.

« Ainsi la colline qui, au pied du piton surnommé Corne de Zara, porte le bordj Roumi, est appelée Koudiat en Nsara, le Morne des chrétiens.

« Le 3 novembre 1850, du Khemis, on me montrait le village des Oulad Mouça situé sur de grands escarpements que forme le flanc sud de la vallée et où l'on voit les restes d'une Kasba des Roumi Djohelia appelée Dar en Nsara — la maison des chrétiens.

« Les traditions locales font de Tefesra la résidence d'un chef chrétien, nommé Chérouane (Servanius ?), qui, au moment de la conquête arabe, se serait fait musulman pour conserver son pouvoir.

---

[1] Pont, *l. c.*, pp. 223, 224, 225.

Nota. — Les autres fractions qui forment aujourd'hui la noblesse religieuse des Amamra : les Oulad Sidi Zerara, Oulad Sidi Moussa, etc., auraient été fondées plus tard par des marabouts venus du Maroc.

« On voit encore les ruines de sa maison, restes de construction en béton, dans l'ancien style tlemsénien (1250-1500), qui n'ont rien de romain, mais qui peuvent fort bien avoir été élevés sur des fondations plus anciennes.

« Ce qu'il y a de plus intéressant, au sujet de ce Chérouane, c'est qu'il existe encore trois familles, regardées comme formant la postérité de cet ancien chef, les Ben Totoche, les Ben Khedèche et les Ben Habrache. Les Ben Khedèche sont aujourd'hui à Tlemcen. »

Ces familles romano-africaines étaient, comme le fait remarquer Masqueray [1], dans la même position que les Gallo-Romains de la Gaule au Ve et au VIe siècle. Quelques-uns s'engagèrent résolument au service des princes francs, mais la masse resta attachée au sol. De même, quelques colons suivirent peut-être les arabes et les berbères dans leurs expéditions lointaines du Maroc et de l'Espagne ; mais la plupart, attachés depuis longtemps à la culture de la terre, s'y fixèrent en achevant de se berbériser.

Cette islamisation n'eût jamais été ni si complète ni surtout si rapide si un facteur puissant ne fût venu s'y ajouter : la guerre d'Espagne.

Elle servit de dérivatif à l'ardeur belliqueuse des Berbères qui alla déversant son trop plein à travers toute l'Espagne et jusque dans le cœur de la Gaule.

Cette ardeur guerrière fut encore excitée par la vue du riche butin que ces guerres procuraient aux vainqueurs. Pour y prendre part il fallait être converti : ils se convertirent ; et bientôt les anciennes Maurétanie Césarienne et Tingitane furent, à part quelques rares communautés juives et chrétiennes, complètement musulmanes.

Leur conversion à l'Islamisme fut si complète que lorsqu'un peu plus tard, toutes ces tribus se révoltèrent pour les motifs

---

[1] *Revue Afric.*, 1878, p. 279.

que nous allons raconter, elles ne revinrent pas à leur ancienne religion mais se laissèrent accaparer par le schisme Kharedjite.

La secte des Kharedjites (sortants, qui sortent de l'obéissance, rebelles) est née, comme on le sait, lors de la guerre qui éclata entre le Khalife Ali, gendre de Mahomet, et Moawia, son compétiteur pour le trône du Khalifat.

Plusieurs musulmans, scandalisés de cette lutte odieuse, repoussèrent les prétentions des deux partis et déclarèrent, contrairement à la doctrine orthodoxe, que l'iman, chef spirituel et civil, devait être élu par le choix de tous les musulmans, et qu'on pouvait le choisir en dehors de la tribu de Coréish. Ils prirent même les armes pour soutenir leur opinion. Battus à Nehrouan par les troupes d'Ali, ils se dispersèrent dans les provinces de l'Empire et commencèrent à y propager leur doctrine.

Au moment où les cinq compagnons de l'ibadite Abou Obeïda se dirigeaient de Bosra vers Tripoli, toutes les populations berbères depuis la Cyrénaïque jusqu'à Tanger attendaient des libérateurs avec angoisse. On leur avait dit en leur prêchant l'Islam qu'une fois convertis ils seraient traités en frères, et voilà que le gouverneur qui leur est envoyé en 720, Yezid ibn Abou Moslim, après s'être formé une garde berbère, veut « leur appliquer par un tatouage une marque distinctive, et leur déclare que, conformément aux usages des Roum, on tatouerait sur leur main droite leur nom, et sur la gauche, le mot *garde* » [1].

---

[1] Les auteurs, dit Fournel, font peut-être ici allusion aux tatouages dont les Roum marquaient les indigènes, convertis au christianisme, parce que ceux-ci exempts de certains impôts avaient besoin d'être distingués des non-convertis. *Les Berbers*, I, p. 271, note 8.

IBN KHALD., *l. c.*, I, p. 216 de la trad. C'est du moins ainsi, ajoute ce

Il veut nous traiter comme les chrétiens ! se dirent-ils ; sa mort fut résolue et, un soir, dans la mosquée de Tanger où Yezid faisait sa prière, ils l'assassinèrent [1].

Ils furent cependant, assez maîtres d'eux-mêmes pour ne pas se révolter encore, espérant que cette leçon servirait à ses successeurs. Elle fut inutile. Bien que la taxe du quint ne fût exigible que des vaincus non convertis [2], on la leur imposa sous peine d'être réduits en esclavage et vendus sur les marchés ; on leur enleva leurs filles pour les conduire comme esclaves dans les harems de l'Orient ; leur or, l'or si cher aux Berbères, on le leur extorqua de toutes façons ; jamais le fisc de Rome ou de Byzance n'avait eu de telles exigences.

Devant toutes ces exactions [3], ils n'y tinrent plus et, en 740, ils se révoltèrent en masse alors que les troupes arabes étaient occupées en Sicile. Un chef de la tribu des Matghara (Faten) nommé Meïcera fut mis à la tête de la révolte. Les Berbères du Magreb, Matghara, Miknaça, Berghouata et autres accou-

---

même savant, que m'a été expliquée cette coutume du tatouage conservée chez les Kabyles.

S'il en était ainsi, le nombre des tatoués n'eût été alors que la minorité, car on n'applique pas un signe distinctif à ce qui est la masse.

[1] Cfr. FOURNEL, *Les Berbers, l. c.*

[2] IBN ADZARI, *Baïan*, I, p. 38. Il est bon de remarquer que ce droit du *quint* se prélevait non sur les biens, mais sur la population. Il était distinct du *kharadj* et de la *djezia.*

[3] IBN KHALD., *Hist. des Berbères*, I, p. 237 de la trad.; DOZY, *Musulmans d'Espagne*, I, p. 234.

Nota. — C'est à ce propos qu'un auteur fait cette très juste réflexion. « Les Berbères sont un peuple essentiellement rapace, chez lequel l'amour de l'argent a suscité plus d'énergie que l'amour de la religion. La preuve en est que, quand il ne s'est agi que de la religion, plusieurs tribus en ont fait bon marché, mais quand les Arabes ont voulu les assujettir au *zeccat*, eux qui, jusqu'ici, avaient subi la domination d'assez bonne grâce, ils se révoltent et résistent avec une énergie furieuse aux exigences de leurs nouveaux maîtres. » *Rev. Afric*,, 1863, p. 374.

rurent à sa voix. Tous avaient adopté, dans les dernières années, les doctrines Kharedjites, et s'étaient affiliés principalement à la secte sofrite [1], de sorte que le soulèvement national se doubla d'une révolte religieuse.

Les Kharedjites de l'Ifrikia qui, eux, appartenaient en général à la secte ibadite, répondirent à l'appel de leurs frères du Magreb et le feu de la révolte se répandit partout [2].

Quelques années suffirent à répandre le Kharedjisme modéré ou violent, sur toute l'étendue de la Tripolitaine, de la Tunisie, de l'Algérie et du Maroc actuel.

Ces deux sectes, la modérée et la violente, se partagèrent en quelque sorte le monde africain, pendant le VIIIe siècle de notre ère, et la première moitié du IXe. Les Sofrites dominaient dans le Maroc et dans le Nord de notre province d'Oran.

Ils fondèrent, dans le Tafilet, Sidjilmassa, et propagèrent leur influence le long de l'Océan jusqu'aux pays des Noirs.

Le groupe berbère qui leur fournit les contingents les plus considérables, était celui des Beni Ifren qui semblent être restés païens jusqu'à l'arrivée des musulmans.

Quant aux Ibadites, ils avaient leur fort dans le Djebel Nefouça [3] au S. de Tripoli. C'est de là que leur empire africain prit son essor. Il leur fut une barrière à l'abri de laquelle ils gagnèrent à leur cause le Djérid, l'Oued Rir, l'Aurès et les populations semi-errantes du bassin supérieur du Chélif.

---

[1] De même que le donatisme avait eu ses modérés et ses exaltés, le Kharedjisme eut également les siens.

Les modérés s'appelèrent *Ibadites*, comme se nomment encore aujourd'hui les Mzabites; les zélés s'appelèrent *Sofrites* et *Noukkarites.*

[2] Pendant cette lutte, 740-800, 375 batailles (?), toutes très meurtrières, auraient été livrées par les Berbères aux troupes syriennes. IBN KHALD., I, p. 223.

[3] Ce Djebel Nefouça, au midi de Tripoli et de Gabès, est une chaîne de montagnes qui s'étend de l'Ouest à l'Est et dont l'extrémité occiden-

Il serait trop long de raconter les péripéties de la lutte des Kharedjites contre le gouverneur de Kairouan. Il suffit de dire qu'après une série de succès et de défaites, Abou'l Khottab, chef des Ibadites, de la tribu des Houara, fut tué à Ouardaça, aux environs de Tripoli (759). Son successeur, Abd er Rahman ben Rostem, dut fuir avec le reste des vaincus.

Repoussé de Kairouan, qui refusa de le recevoir, il continua sa route vers l'Ouest et atteignit Tiaret (761), où il fut rejoint par un grand nombre de Kharedjites des tribus des Nefzaoua, Louata, Houara, Lemaïa établis dans le Sersou, des Zougha qui demeuraient à l'O. de cette région, des Matmata, Miknaça, Zenata qui habitaient au N. E. L'empire Ouahbite s'étendait donc de Tripoli à la Tafna.

Le Djebel Nefouça, en cessant d'être sa citadelle, n'en continua pas moins de contenir des Ibadites, et resta soumis à l'autorité de l'iman de Tehert (Tiaret ou plutôt Tagdempt, le nouveau Tiaret, à quelques centaines de mètres S. O. de l'ancien). La population était même si nombreuse que celui-ci y avait institué trois gouverneurs: l'un dans le Djebel Demmer, l'autre dans le Djebel Nefouça, le troisième dans la banlieue de Tripoli. Plus tard, l'île de Djerba formera, elle aussi, une province de l'empire ibadite.

L'autorité des imans n'était pas, il est vrai, également reconnue dans toutes les parties de ce vaste empire. Elle était en particulier assez discutée dans l'Aurès dont les Noukkarites [1] avaient fait leur centre.

---

tale s'appelle Dj. Demmer. Elle est habitée par des peuplades louatiennes. De l'autre côté, vers l'E. on trouve des Nefouça. Le Dj. Demmer a sept journées de longueur. A son extrémité orientale, est le Dj. Nefouça situé à trois journées au midi de Tripoli et s'étendant, lui aussi, sur une longueur de sept journées. (Ibn Khald., I, p. 280.)

[1] Les Noukkarites, branche schismatique des Ibadites, a eu pour chef Abou Yezid, qui se révolta contre les Fatimites, et fit courir les plus grands dangers à leur dynastie, dans la première partie du Xe siècle de

De plus, elle était contenue à l'O. par les Sofrites, avec lesquels ils avaient cependant contracté d'heureuses alliances, et, au Sud, par les Motazilites fort entreprenants et qu'ils combattaient de leur côté avec ardeur.

La domination ibadite, bien qu'ébranlée un instant par le schisme des Noukkarites, et les attaques des Motazilites [1], fut très florissante au commencement du IX[e] siècle de l'ère chrétienne.

Si l'on ajoute les renseignements fournis par la Chronique ibadite d'Abou Zakaria [2] à ceux que nous tirons d'Ibn Khaldoun lui-même, on voit clairement que les Sanhadja, comme leurs frères les Ketama, s'étaient tenus en dehors du Ouahbisme tandis que les tribus zénatiennes en étaient pénétrées. Du reste, nous savons que ces deux grandes tribus étaient d'une origine différente de celle des Zenata puisqu'elles étaient de la première race, tandis que ceux-ci étaient de la seconde. Pendant que Tiaret, centre de la résistance, au cœur du Magreb, devenait la capitale des Ibadites, la demeure de leurs

---

notre ère. Le mot « Noukkar » signifie Récusant et serait exactement traduit par Niveleur. A l'exemple des Sofrites, ils déclaraient que les unitaires, qui n'appartenaient point à leur secte devaient être poursuivis sans merci. La forme de gouvernement qu'ils semblent avoir admise est le gouvernement de la foule par douze cheikhs, plus un, analogue au cheikh suprême de la Ghardaïa mozabite.

[1] Les Motazilites qui surgirent après la révolte des Kharedjites contre Ali (659-660, 40 de l'hégire) soutenaient certaines opinions hétérodoxes concernant la prédestination et les attributs de Dieu. Ces opinions furent adoptées par Ouacel ibn Ata de l'école libérale de Bagdad. Un jour que, dans cette école, il s'agissait de décider, si le musulman qui a commis un péché grave doit être ou non regardé comme infidèle, les tenants du parti Kharedjite disaient oui, les orthodoxes soutenaient le contraire. Ouacel se leva, et admit un moyen terme entre la foi et l'infidélité. Il fut expulsé et dès lors ses partisans furent appelés *Motazilites* ou *séparatistes.*

[2] Cette Chronique a été trouvée par Masqueray au Mzab et traduite par lui. C'est à elle que nous empruntons la plupart des détails que nous donnons sur le Kharedjisme.

imans, leur ville sainte, en quelque sorte, comme Kairouan était la ville sainte des Arabes orthodoxes, une autre ville allait bientôt se fonder au fond du Magreb qui serait la capitale du nouvel empire des Idrissides, descendants, comme on le sait, d'Ali le gendre de Mahomet.

Cette dynastie a joué un trop grand rôle dans l'extinction du christianisme au Magreb pour que nous ne nous y arrêtions pas un peu.

Après avoir échappé, non sans peine, aux recherches du Khalife, Idris Ier arriva au commencement de 770 ou de 772, à Oualili (l'antique Volubilis) où il reçut l'hospitalité chez le chef des Auraba, la tribu de Koceila, transportée jusque là après la défaite leur chef à Mems, 688.

Soutenu par cette tribu à laquelle ne tardèrent pas à se joindre les Zenata, les Zouagha, les Lemaïa, les Louata, les Saddarata, les Ghiata, les Miknaça, les Ghomara, etc. il se proclama émir et se mit en devoir d'anéantir les restes des populations non encore islamisées.

« Quand Idris, dit Ibn Khaldoun, eût établi sa domination dans le Magreb, il marcha contre les Berbères de ce pays qui professaient soit le magisme, soit le judaïsme, soit la religion chrétienne. »

Telles étaient les tribus des Fendelaoua, des Behloula, des Médiouna [1], et les peuplades du territoire de Fazaz [2].

Les païens [3] ou mages devaient être clairsemés, car c'est sur tout contre eux qu'avait sévi le zèle des généraux arabes ; quant aux chrétiens, ils étaient assez nombreux en certains endroits.

---

[1] Il ne peut s'agir que d'une fraction de cette grande tribu car nous savons qu'Ocba et Mouça les battirent et les contraignirent à apostasier.

[2] *Hist. des Berb.*, II, de la trad., p. 483 ; Cfr. I, p. 209.

[3] Au VIIIe siècle, le pays de Tafraouah qui embrasse la moitié orientale et la plus étendue de la vallée du Sebdou était occupé par les Beni Habib, de la grande famille des Zenata. Leurs tribus n'avaient encore

Ibn Khaldoun cite Temesna, Chella, Tadla [1]. Voici ce que le *Roudh el Kartas* dit de cette dernière [2] : « Dans cet endroit-là, il n'y avait que quelques musulmans ; les chrétiens et les juifs y étaient très nombreux. Idris les contraignit tous à embrasser l'Islam. »

Bien que l'auteur du *Roudh el Kartas* ne dise pas dans quelle proportion juifs et chrétiens se trouvaient alors les uns à l'égard des autres, il paraît certain que le nombre des premiers dépassait de beaucoup celui des seconds.

Ils occupaient en effet fortement la région qui, sous Idris II, deviendra l'emplacement de Fez (808), et que se disputaient alors les Behloula, les Fazaz, les Ghiata et les Beni Khiar.

Ils étaient à Zalegh [3], à Ludalib [4], à l'E. de Volubilis.

Dans le Rif, à Agret ou Agrath, antique cité punique, Zeta, Aliguir, Kardem, Akral, Alphelich au N. O. de Fez [5].

Entre le Rif et l'Océan se trouvaient les Berghouata et les Ghomara judaïsants [6].

Ils étaient très nombreux dans la province de Temesna, sur tout le littoral de Salé à Azemmour et Asfi ou Safi, à Chella, Magueda, Midjenou et leurs dépendances [7].

Plus loin, vers le Sud, dans la région des Oulad en Noun, il y avait, au temps de Léon l'Africain, des villages entière-

---

d'autre religion que le paganisme, d'où le nom de *Djohelia* (les idolâtres) sous lequel les désignèrent les Arabes. MAC CARTHY, *Bull. Arch. d'Oran*, 1890, p. 61.

Ils furent convertis à l'Islam par Idris Ier. CANAL, *l. c.*, p. 65.

Il y en avait encore au IXe siècle dans l'Atlas à côté des Beni Lemas ; ils adoraient un bélier, dit EL BEKRI (*Journ. Asiat.*, p. 180, V^e série 1859).

[1] II de la trad., p. 483.

[2] Trad., p. 16.

[3] EL BEKRI, p. 260, parle de ce château situé entre Fez et Ceuta. SLOUSCH, *Archiv. Maroc.*, VI, p. 31.

[4] » » » 33.

[5] SLOUSCH, *l. c.*, VI, p. 32.

[6] En 789, les Berghouata se sont ralliés autour de Salih ben Tarif.

[7] *Roudh el Kartas*, pp. 15-16 ; SLOUSCH, *l. c.*, pp. 25, 31, 39, etc.

ment peuplés de Juifs ; la ville de Drâa en était la capitale [1].

Chez les Miknaça, à l'entrée du désert, au delà du Grand Atlas, Sidjilmassa et Tafilet sont une de leurs plus anciennes communautés [2].

Vers l'Est, ils sont à la Kalâa des Beni Rached [3], à Tlemcen, Tiaret, dans le Zab [4], l'Oued Rir, etc. Leur nombre à Kairouan a dû être considérable, car leur école y était alors très florissante [5]. Quant au massif de l'Aurès, où régnait autrefois la Kahéna, il continuait à être habité, dans certaines de ses régions, par des populations juives [6].

Enfin, en Tripolitaine, le Dj. Nefouça contenait également un grand nombre de Juifs [7].

Au Maroc, le centre principal des Juifs fut la ville de Fez [8],

---

[1] Slousch, *l. c.*, VI, p. 26.

[2] » » » 23.

[3] A 20 kilomètres au S. de Relizane. Sa fondation date du IX[e] siècle. Dans l'argot qui y est parlé, on emploie des mots d'hébreu vulgaire qu'on retrouve dans les colonies juives du Sud algérien (Laghouat) et du Sud oranais. *Rev. Afric.*, 1905, p. 373.

[4] Slousch, *l. c.*, p. 24.

[5] « Les Ksours de l'Ifrikia en long et en large étaient jadis habités par des Juifs et des chrétiens qui se soumirent aux Hachem. » (*Kitab el Adouani*, *Rec. Const.*, XII, 1868, p. 27).

Nota. — Les Hachem étaient des Hilaliens; l'auteur fait donc allusion à un état de choses relatif au XII[e] siècle.

[6] Encore aujourd'hui il existe dans la vallée de l'O. el Abiod, non loin d'Arris, une déchra dite Beni Youd, dont les habitants sont de pure race juive. Les gens des Oulad Azouz auraient la même origine. (Arripe, Essai sur le folklore de la commune mixte de l'Aurès. *Rec. Const.*, LV, 1911, p. 467).

[7] D'après l'auteur du *Siar*, qui vivait en 928 de l'hégire (1521-1522) il y en avait encore au XVI[e] siècle en plusieurs endroits. *Le Djebel Nefouça. Ecole des Lettres d'Alger*, fasc. XXI, pp. 75-77.

[8] L'impôt de la capitation produisait dès le commencement la somme énorme de 30 000 dinars, ce qui indique que le chiffre de la population juive devait être considérable. Slousch, *l. c.*, p. 50. Ces 30 000 dinars équivalaient à 390 000 francs environ, le dinar étant de 13 francs. Le chiffre des imposés s'élevait donc à 200 000 individus, sans compter bien

qu'Idris II bâtit en 808 et qui ne tarda pas à être pour l'Ouest de l'Afrique ce que Kairouan était déjà depuis 150 ans pour les populations juives de l'Est.

Ces populations non musulmanes, dit le *Roudh el Kartas,* étaient retranchées et fortifiées sur les montagnes et dans des châteaux inaccessibles ; néanmoins l'iman ne cessa de les attaquer et de les combattre jusqu'à ce qu'ils eussent tous, de gré ou de force, embrassé l'islamisme. Il fit périr la plupart de ceux qui ne voulurent pas se soumettre à l'islam, et dépouilla les autres de leurs biens. Il ravagea le pays, détruisit les forteresses des Louata, des Médiouna, des Behloula, des Ghiata et des Fazaz.

Après avoir fait plusieurs expéditions contre les tribus qui environnaient Oulili, il poussa ses conquêtes jusqu'à Tlemcen dont le chef des Magraoua lui ouvrit les portes, afin d'obtenir la sécurité pour sa tribu et les autres Zenata (790).

Les groupes chrétiens, trop faibles pour résister, furent vite exterminés. Les Juifs, beaucoup plus nombreux, purent lever une véritable armée et luttèrent courageusement ; mais finalement ils durent se soumettre, payer l'impôt du Kharadj, ainsi qu'un tribut annuel de 24 jeunes femmes destinées au harem du nouveau souverain. Celui-ci, étant mort empoisonné, un fils posthume lui succéda sous le nom d'Idris II, fonda la ville de Fez (808) et agrandit l'empire fondé par son père. Il conquit successivement le Grand Atlas où habitaient les Masmouda, puis le Sous. Vers l'Est, il repoussa les Beni Ifren et les Magraoua, Kharedjites. Bref, de tout le Maroc actuel, il n'y eut que la partie occupée dans la Haute Moulouïa par les Miknaça, et, dans le Tafilet, par les Beni Ouaçoul de Si-

entendu, les femmes et les enfants. La capitation à Fez, d'abord individuelle, 2 dinars et 1/8 par tête (*Archiv. Maroc.*, VI, 244), était globale au temps de Léon l'africain et s'élevait à 400 dinars par mois. (MASSIGNON, *Le Maroc dans les premières années du* XVI[e] *siècle*, p. 179).

djilmassa qui purent conserver leur indépendance et continuer à professer le Kharedjisme.

Le milieu du IX[e] siècle marque l'apogée de la puissance Idrisside. Fez est devenue une brillante capitale où les savants et les artistes trouvaient un accueil empressé.

Mais, au début du IX[e] siècle, cet éclat commença à pâlir, et, en 942, les Miknaça devenus puissants renversèrent l'empire en proclamant à Fez l'autorité ommiade qui régnait à Cordoue.

L'empire Idrisside a donc duré 170 ans, époque néfaste pour le christianisme, car Idris I[er], contrairement aux premiers conquérants arabes qui avaient laissé *aux hommes du Livre* le droit de vivre, à condition de payer un impôt, se posa, dès qu'il eut la puissance en mains, en exterminateur des chrétiens et des Juifs.

Il est impossible de déterminer les ruines amassées par lui dans le Magreb, de l'Océan à Tlemcen et à Mazouna, dans le Dahra ; mais la comparaison entre les listes épiscopales que nous donnerons dans le chapitre suivant nous permettra de suivre les tristes étapes parcourues par l'Eglise d'Afrique vers la ruine qui se fait, chaque siècle, de plus en plus complète.

Le règne des Idrissides qui a été si funeste au christianisme [1], dans tout le N. O. de l'Afrique, ne l'a guère été moins pour le Judaïsme ; mais comme celui-ci comprenait dans cette partie de l'Afrique une population beaucoup plus nombreuse que le christianisme, il a pu résister aux coups du persécuteur et lui survivre.

Bien plus, à partir de cette époque et pendant près de deux

---

[1] « Après la dynastie idrisside, dit le P. Castellanos : *Apostolado serafico en Marruecos,* Madrid, 1896, p. 39, on ne peut indiquer l'existence de chrétiens au Magreb, et encore moins d'évêque. Le christianisme disparut totalement du pays. »

siècles, il va occuper dans tout le Maroc actuel et dans le désert une situation tellement prépondérante que cette époque restera parmi les plus brillantes de l'Histoire juive en Afrique.

Revenons un peu en arrière pour expliquer cette efflorescence extraordinaire du judaïsme alors que le christianisme continue à agoniser.

Outre les nombreux indigènes juifs dont nous avons constaté la présence en Afrique à la fin de l'époque byzantine, deux courants, venus de côtés tout à fait opposés, l'Orient et l'Espagne, ont déversé sur notre Afrique occidentale de nouvelles populations juives.

Le premier dont l'origine est un peu mystérieuse, a eu lieu à peu près à la même époque que l'invasion arabe quoique par une route différente [1]. Pendant que les armées arabes arrivaient par l'Egypte et la Tripolitaine, une partie des Juifs chassés par Omar de Khaïbar en Arabie, descendait vers le Yémen, traversait la Mer Rouge, recueillait sur son passage de nouveaux coreligionnaires établis des deux côtés de cette même mer et suivait vers l'Ouest la même route que, comme nous l'avons vu plus haut, plusieurs invasions himyarites avaient déjà parcourue. Le document qui nous fait connaître cette nouvelle invasion juive en Afrique est le *Kitab el Adouani.* Voici comment il s'exprime [2] : « Les gens du Sahara descendent de Adjoudj ben Tikran, le Juif. Ils habitaient jadis Khaïbar..... » L'auteur fait allusion aux expéditions organi-

[1] L'invasion arabe a produit un tel remous dans toutes les populations du Sud Ouest de l'Asie et du Nord Est de l'Afrique qu'il y a eu alors des émigrations, des transplantations de peuples sur lesquelles nous n'avons que des données insuffisantes et même insoupçonnées aujourd'hui. Ainsi, il paraîtrait que les gens de Gabès ne sont autres que des chrétiens de Syrie qui apostasièrent entre les mains d'Abou Bekr et accompagnèrent ensuite, au nombre de 80 familles, Aoun ben Cheddad dans le Magreb. *Kitab el Adouani, Rec. Const.*, XII, 1868, p. 28.

[2] Trad. Féraud, *Rec. Const.*, XII, 1868, p. 26.

sées par Mahomet[1] et Omar contre cette ville, antique colonie juive. Les habitants ayant été sommés de quitter l'Arabie, une partie s'en alla en Syrie et en Perse ; les autres traversèrent la Mer Rouge, et arrivèrent de proche en proche dans la Sahara Occidental[2].

El Kairouani dit de son côté : « Le premier qui régna dans le pays des Touareg fut Biouloutan ben Tiklan[3]. »

Le *Roudh el Kartas*, est plus explicite encore et beaucoup plus détaillé[4] : « Le premier, dit-il, qui régna au désert fut Tloutan ben Tiklan, le Sanhadji, le Lemtouni. Il gouvernait tout le Sahara et était suzerain de plus de vingt rois du Soudan qui lui payaient tous tribut. Ses états s'étendaient sur un espace de trois mois de marche, en long et en large, et ils étaient peuplés partout. Il pouvait mettre sur pied 100 000 cavaliers. Il vivait du temps de l'iman Abd er Rahman, souverain de l'Andalousie, et il mourut en 222 (836-837), âgé de quatre-vingts ans.

« Son neveu El Alhyr lui succéda. Son fils Temin, gouverna jusqu'à l'an 306 (918-919) et fut renversé par les cheikhs.

« Finalement ils reconnurent pour souverain un émir Abou Mohamed ben Tyfal, connu sous le nom de Tarsyna el Lemtouni.... Il gouverna les Sanhadja pendant trois ans et il fut tué dans une razzia sur les tribus du Soudan, à l'endroit nommé Bkara. Ces tribus habitaient les environs de la ville de Teklessin ; elles étaient arabes et pratiquaient la religion juive. Teklessyn est habitée par la tribu des Sanhadja, les B[i] Ouarith... Ils font la guerre sainte aux habitants du Soudan qui ne professent pas l'Islam. »

---

[1] Les Juifs avaient été tolérés à Khaïbar par Mahomet, à condition de payer l'impôt. Omar ne fut pas aussi tolérant.

[2] CAHEN, *Les Juifs dans l'Afrique Septentrionale*, p. 24-26.

[3] Trad. Pelissier et Remusat, 1845, p. 174.

[4] » Beaumier, p. 164-165.

Inutile de faire remarquer dans ce long extrait une des exagérations ridicules dont sont coutumiers les auteurs arabes. On ne voit guère comment Tloutan va, pendant trois mois, d'un bout à l'autre de son Empire, avec une armée de 100 000 chevaux qu'il nourrit on ne sait comment[1].

Quant au territoire de 200 jours de marche, il ne paraît pas excessif, dit Le Châtelier[2], si nous songeons que ces tribus étaient des nomades et que leur influence s'exerçait depuis Kouka jusqu'à l'Océan.

Ce qu'il nous importe de constater c'est que, vers le commencement du IXe siècle, il existait sur les confins du Soudan un groupe de populations originaires d'Arabie et pratiquant le Judaïsme, assez nombreux pour tenir tête aux Sanhadja et assez influent pour laisser une empreinte durable sur la lisière du Soudan.

C'est ainsi que l'invasion arabe qui a été pour le christianisme une cause de destruction et de ruine, a été au contraire pour le judaïsme un moyen d'extension et de force : « Loin d'affaiblir le judaïsme, dit Slousch, la conquête définitive de l'Afrique par les Arabes a donc contribué plutôt à attirer dans le pays des Juifs émigrés d'Arabie, etc., et à jeter tout entières, dans le Magreb el Akça, des populations juives refoulées par les Zenata[3]. »

Le Châtelier qui a étudié sur place la question des influences du judaïsme au Sénégal et au Soudan dit en effet : « On trouve dans le mahométisme soudanais des traces nombreuses du judaïsme qui l'a probablement précédé dans ces contrées[4]. Des rites juifs, rien n'a subsisté, mais toute l'histoire

---

[1] « La force des Ksour du Sahara, dit le *Kitab el Adouani*, consistait dans leur cavalerie. Les Juifs qui habitaient ces Ksour descendaient des Bi Abd ed Dar. » (*Rec. Const.*, XII, 1868, p. 27).

[2] *L'Islam dans l'Afrique Occid.*, p. 124.

[3] Slousch, *Archiv. Maroc.*, XIV, p. 411.

[4] Ce royaume n'a, du reste, pas duré longtemps puisqu'il tomba, au

religieuse des musulmans du Sénégal et du Niger s'appuie sur celle des Hébreux [1]. Il suppose de plus, lui aussi, que ces tribus juives sont venues de l'Arabie vers l'Ethiopie et émet l'hypothèse d'une parenté avec les Phalacha de ce dernier pays [2].

Il y aurait eu ainsi un double courant d'émigrations du plateau abyssin vers l'O. [3]. L'un vers le N. O., c'est celui de

---

XI[e] siècle, sous les coups de ses voisins les *Lemtouna almoravides*. Qu'on nous permette de citer à ce sujet une lettre que nous a écrite M. Maurice Delafosse, le 15 mai 1914 : « Je crois vous avoir parlé déjà des traditions relatives à la présence — bien avant l'Islamisme — d'importantes colonies israélites dans ce qu'on appelle aujourd'hui la Mauritanie (entre le Maroc et le Sénégal) et dans la région dite Sahélienne, limitrophe du Soudan proprement dit, entre le Tagant et Tombouctou, et même plus au sud. Le *Tarikh el fettach* mentionne une colonie de « Beni Israël » qui se seraient livrés à la culture maraîchère au bord du lac Fati et M. Bonnel de Mézières, sur mes indications, vient de retrouver en cet endroit des ruines, des tombeaux, et de nombreux puits maçonnés que les traditions locales attribuent à des Beni Israël. A Oualata, on lui a dit que la ville avait été fondée, bien avant Mahomet, par des Beni Israël. Enfin, tout récemment, il vient de retrouver, entre Néma et Goumbou, au point appelé aujourd'hui encore Koumbi par les Noirs et Gânata par les Maures, les ruines considérables (plusieurs kilomètres de maisons et de palais en pierres, avenues dallées, nombreux et gigantesques tombeaux de pierre), de l'antique et mystérieuse ville de Gâna ou Gânata, que tous les historiens arabes s'accordent pour dire avoir été fondée plusieurs siècles avant l'hégire par des populations de race blanche qui n'étaient ni des Arabes, ni des Berbères, et dont les traditions locales font aussi des Beni Israël (ceux que j'ai proposé de considérer comme les ancêtres sémitiques des Peuls). On procède en ce moment à des fouilles qui, je l'espère, donneront des résultats... »

[1] Dans SLOUSCH, *Archiv. Maroc.*, XIV, p. 314.

[2] Cette hypothèse est appuyée sur certaines traditions du plus haut intérêt. Ainsi, par exemple, pour insulter les Hanencha, tribu qui pratiquait autrefois le judaïsme (sur la frontière de la Tunisie et du département de Constantine), leurs voisins arabes et berbères leur donnent fréquemment le nom de Yehoudi, de même que ceux de ben Habech (fils d'Abyssin) et de ben Fellach (fils de Fellata, nom que portent les Juifs Abyssins). ELISÉE RECLUS, *Géogr. de l'Afrique Septent.*, p. 398.

[3] Il y a eu probablement d'autres courants, qui se sont dirigés vers

nos Berbères, l'autre vers l'O., c'est celui des Peulhs [1], Fellata, Foulbés, Foula, Fellanis, etc., divers noms, dit le Dictionnaire de Larousse, au mot « Fellata », pour indiquer un même peuple que l'on rencontre en Sénégambie et dans le Soudan occidental et que tous les auteurs s'accordent à regarder comme des Ethiopiens qui ont émigré de l'E. à l'O. en longeant le Sahara.

Tandis que ces juifs arabisés arrivaient par le S. E., d'autres venaient du Nord, c'est-à-dire de l'Espagne.

Dès la plus haute antiquité [2], les juifs étaient établis dans ce pays et dès l'époque romaine ils y étaient très nombreux [3]. Au commencement du VIIe siècle, 616, Sisebut, roi des Visigoths, 612-621, effrayé par leur nombre et voyant qu'ils formaient un état dans l'État, voulut les convertir par la force malgré les courageuses remontrances que lui fit St Isidore de Séville [4].

Afin d'éviter la confiscation de leurs biens et l'exil, 90 000 d'entre eux se seraient laissé baptiser. Comme ce chiffre

---

le Sud. Les Bahima, peuples pasteurs de la région du Victoria Nyanza, viennent peut-être eux aussi du plateau abyssin.

[1] MM. MAURICE DELAFOSSE et H. GADEN, dans leurs *Chroniques du Fouta Sénégalais*, parlent de six migrations venues de l'Est, auxquelles la Sénégambie devrait son peuplement.

La première migration, placée par ces savants, vers l'an 850, « comprenait des blancs, romains et arabes, peut-être des berbères, et une majorité de noirs. » (p. 123). — La seconde aurait eu lieu vers l'an 1000, la troisième vers l'an 1300, etc. (p. 172).

[2] Ils prétendaient que leurs ancêtres avaient été amenés par les flottes marchandes de Salomon.

[3] Cfr. MESNAGE, *Le Christianisme en Afrique*, I, p. 277-278.

[4] Mort en 636. « *Sisebutus..... qui initio regni Judæos ad fidem christianam permovens, æmulationem quidem habuit sed non secundum scientiam ; potestate enim compulit, quos provocare fidei ratione oportuit.* » Divi ISID. HISP., episc. *Historia de regibus Gothorum*, parag. 35, Oper. omnium I, p. 213 in fol., Matriti, 1778. Dans le XVIe siècle, Mariana s'est associé à ce blâme. *Hist. de rebus Hisp.*, lib. VI, c. 3.

représente, dit-on, la minorité [1], il s'ensuivrait que le nombre des exilés qui se répandirent soit en France, soit surtout en Afrique, s'élevait à plus de 100 000.

Pour se venger de la violence qu'on leur avait faite, les Juifs restés en Espagne s'entendirent secrètement avec les Juifs d'Afrique pour renverser le gouvernement des Visigoths [2].

C'est un fait aujourd'hui prouvé et que Dozy lui-même ne met pas en doute [3].

Le roi Egica fut averti à temps. Au VIIe concile de Tolède (9 novembre 694), dans ce qu'on pourrait appeler le discours d'ouverture, il dénonça le complot et invita les membres du Concile qui étaient en même temps les gardiens de la sûreté publique de prendre des mesures contre un pareil crime. Après un sérieux examen de la cause « *quod infaustum facinus dum ex ipsorum professionibus noster plenissime nosset conventus* [4] » les évêques décrétèrent la relégation des Juifs dans leur ghetto, comme esclaves, et la confiscation de leurs biens.

Comme un grand nombre d'entre eux déjà baptisés étaient retournés par l'apostasie à leurs anciens rites, on décréta que leurs enfants qui avaient reçu le baptême leur seraient enlevés à l'âge de sept ans et seraient élevés par des maîtres chrétiens.

On a dit que ces coupables avaient été condamnés sans preuve [5]. C'est faux : l'examen de la cause a été très sérieux et ce n'est qu'après l'apport de preuves convaincantes, et l'aveu même des accusés que l'on se décida à sévir. Quant aux

---

[1] Slousch, *Archiv. Maroc.*, VI, p. 4.

[2] Masdeu, *Hist. critica de España*, Lib. II, part. I, parag. 125; Romey, *Hist. d'Esp.*, II, p. 223.

[3] *Hist. des Musulm. d'Esp.*, II, pp. 27 et 28.

[4] *Concilia generalia....* Binii, Lutetiæ Paris., 1636, V, p. 440.

[5] Fournel, *Les Berbers*, I, p. 259; Romey, *Hist. d'Esp.*, II, p. 223-224.

mesures elles-mêmes, pour les juger impartialement, il faut se reporter aux mœurs et aux coutumes de l'époque.

Quoi qu'il en soit, l'exaspération des Juifs d'en-deçà et d'au-delà du détroit fut à son comble. Ceux-là poussèrent de toutes leurs forces les Arabes à envahir l'Espagne, et s'enrôlèrent même parmi les troupes d'invasion [1]; ceux-ci, dans la péninsule, se mirent partout au service des Arabes qui leur confièrent concomitamment avec les musulmans la garde des villes d'Elvira, de Cordoue, de Grenade, de Tolède [2], de Séville, etc. en un mot, partout où il y en avait, selon l'expression de l'auteur du *Akhbar Madjmoua* [3].

Il faut vraiment que la population juive ait été considérable pour avoir pu suffire non seulement à garder toutes ces villes mais encore à repeupler plusieurs d'entre elles : *Judaeos autem qui inibi (Cordubas) morabantur cum suis Arabibus ad populationem et custodiam Cordubae dimiserunt* [4].

Mais ce qui prouve davantage leur force et leur nombre, c'est que sept ans seulement après la conquête du pays par les Arabes, ils eurent l'audace de songer à conquérir [5] à leur tour la Péninsule sur les Arabes qui, méconnaissant les services qu'ils leur avaient rendus, les pressuraient d'impôts.

Ayant échoué dans la fondation d'un royaume en Espagne,

---

[1] Tarik, le chef de cette armée, était un juif islamisé. Il était, paraît-il, de la tribu de Siméon. Cfr. EL BEKRI, *Descrip. de l'Afr. Sept.*, I, p. 107, trad. de Slane. Il conclut une alliance avec les Juifs : GRÆTZ, *Geschichte der Juden*, V, 38.

[2] *Urbs quoque Toletana... succubuit per proditionem Judæorum.* LUCÆ TUDENSIS, *Chronicon mundi*, Lib. III, *Hispaniæ illustr.* IV, p. 70.

[3] En FOURNEL, *l. c.*, I, p. 260, note 1 ; MÜLLER, *Der Islam im Morgenlande und Abendlande*, I, p. 424 ; GRÆTZ, *Geschichte der Juden*, V, p. 170.

[4] RODERIC DE TOLÈDE, *De rebus in Hispania gestis*, Lib. III, c. 23 ; *Hispaniæ illustratæ*, II, p. 67.

[5] En tête de ce mouvement fut un juif berbère appelé Kaulan el Yehoudi. Cfr. SLOUSCH, *Archiv. Maroc.*, VI, p. 22.

ils furent plus heureux au centre du Maroc où la tribu berbère et judaïsante des Berghouata établit en 796, dans la province de Tlemcen, une sorte de royaume à la tête duquel fut Salih ben Tarif que les Arabes appellent « scélérat de race juive [1] ».

Tous ces faits et bien d'autres sur lesquels nous ne pouvons nous arrêter prouvent jusqu'à l'évidence l'existence d'une nombreuse population juive ou judaïsante établie au Maroc.

On comprend dès lors qu'ils aient pu lever une armée et lutter contre Idris I[er], pendant plusieurs années.

Finalement vaincus, ils prirent, nombreux, la route de l'exil [2] mais cet exil lui-même ne servit qu'à les répandre davantage.

Pendant que la fraction des Médiouna, restée dans la ville qui a pris leur nom, pratiquait l'Islam qu'elle avait été contrainte d'accepter, une autre se concentrait dans le Zab et continuait à y professer le judaïsme [3].

D'autres pénétrant dans le Drâa, le Sous, l'Oued Noun [4], s'enfoncèrent jusqu'à l'Adrar et même jusqu'à Tombouctou ; tels les Daggatoun, tribu judéo-berbère [5].

Presque toutes les villes et les oasis situées près de l'Océan, jusqu'à Tombouctou, dit Slousch [6], portent des vestiges de cette influence juive.

Juifs sédentaires ou nomades de ces régions éloignées sont d'accord pour affirmer que, dans les temps anciens corres-

---

[1] SLOUSCH, *l. c.*, IV, p. 417.

[2] Les Juifs de l'île de Djerba et du Dj. Gharian se disent descendants de ces réfugiés. CAZÈS, *Juifs de la Tunisie*, p. 52.

[3] *Archiv. Maroc.*, XIV, p. 418.

[4] Les B[i] Aïssa sont d'origine juive. Léon l'Africain L. II, p. 49 de l'édition d'Anvers, signale dans cette région des villages entièrement peuplés de Juifs. CHÉNIER, *Hist. de la Maurétanie*, I, p. 148. Cfr. SLOUSCH, *l. c.*, p. 420.

[5] SLOUSCH, *l. c.*, p. 424.

[6] *Archiv. Maroc.*, XIV, p. 425.

pondant aux premiers siècles de l'Islam, ils sont venus du N. O. refoulés par les musulmans triomphants.

Nous pouvons, continue le même savant [1], indiquer, en ce qui concerne le Maroc, les points de la frontière méridionale, où l'élément juif prédominait, ou du moins exerçait alors une certaine influence : les villes de Eitdeuet, de Demsira, Demnat, Tebalbet ou Tebelbalet, Tematit, Sidjilmassa, Taroudant et Tafilelt.

Plus au Sud, les Ksour du Sahara, Touat et Gourara où nous avons constaté une « époque juive » [2].

Les juifs sont aussi à Tougourt [3], dans l'Oued Rir, dans l'Oued Souf, etc.

Non seulement le judaïsme brille alors par le nombre de ses adeptes qui sont répandus « depuis Salé à l'extrême occident du Magreb, jusqu'en Egypte et au grand désert [4] » mais encore par la vive impulsion qu'il imprime au commerce, aux lettres et aux sciences. Fez [5], Ceuta, Drâa, Sidjilmassa, Marrakech, Mequinez, Tlemcen, Tahert, devinrent alors des centres d'études importants.

De plus, à l'Est, Kairouan était la métropole du judaïsme en Afrique, comme Carthage l'avait été autrefois, et avait ses écoles calquées sur celles de Babylone.

Quant aux célébrités que ces écoles produisirent ce n'est

---

[1] *Archiv. Maroc.*, XIV. pp. 425-426.

[2] MARTIN, *les Oasis Sahariennes*, p. 40.

[3] Cfr CAHEN, les Juifs en Afrique, *Rec. Const.*, XI, 1867. p. 183. Quant à l'apostasie des Juifs de Tougourt et des Zemoul, près de Aïn Feskia, Cfr. CAHEN *l. c.*, et X. p. 10.

[4] Ibn Daoud et Youhassinn p. 214, dans SLOUSCH, *l. c.*, VI, p. 56. A l'arrivée des Hilaliens, il y avait encore des Juifs dans le Souf car le *Kitab el Adouani* dit : « Quand les Troud allèrent s'établir au Souf, ils y trouvèrent une population qui descendait de David » (*Rec. Const.*, XII, 1868, p. 52).

[5] El Bekri cite un auteur plus ancien qui considérait Fez comme une ville où les Juifs étaient plus nombreux que « dans toutes les autres villes. »

pas à nous à nous y arrêter [1]. Il nous suffit de constater la place importante qu'occupe alors le judaïsme en Afrique, place agrandie encore par le partage dont l'honora Ibn Tachfine le fondateur des Almoravides. Il avait d'abord eu la velléité, au commencement de son règne, de vouloir convertir les Juifs en masse à l'Islam [2].

Mais apaisé et gagné par des sommes considérables adroitement distribuées à l'émir aussi bien qu'à ses vizirs, il leur laissa toute liberté et investit même plusieurs d'entre eux des charges publiques qui concernaient les finances.

Bref, quand on lit l'histoire d'Afrique de cette époque, on a l'impression que le judaïsme y occupe une place prépondérante et que certaines régions du Maroc et du Sahara peuvent être dites vraiment judaïsées.

Au moment où le Sahara et le Maroc étaient ainsi peuplés de tribus juives et judaïsantes, toutes les régions circonvoisines de l'Ouest et du Sud étaient encore habitées par des populations complètement païennes. C'étaient les Sanhadja qui s'étendaient depuis le Sous jusqu'au Sénégal.

Le témoignage d'Ibn Khaldoun est formel : « Il (Ocba) passa dans le Sous, dit-il, afin de combattre les Sanhadja

---

[1] Slousch, *l. c.*, p. 60. etc. Monceaux, *Revue des Etudes Juives*, XLIV, 1902, p. 28.

[2] « Il avait lu, dit Slousch (*l. c.*, VI, pp. 53-54), dans l'ouvrage d'un théologien musulman que Mahomet n'avait accordé aux Juifs la liberté d'exercer leur culte qu'à la condition que le Messie attendu par eux arrivât avant cinq siècles, délai annoncé par eux-mêmes, et que, dans le cas où, passée cette époque, Dieu ne leur aurait pas envoyé le Messie qu'ils espéraient, ils seraient forcés d'accepter l'Islam et de reconnaître Mahomet comme le dernier prophète et l'envoyé de Dieu.

« Les juifs, selon ce livre, avaient accepté cette condition et les cinq siècles étaient sur le point d'expirer (2 sept. 1106), sans que le Messie fût arrivé.

« Les Juifs des États musulmans devaient donc tenir la promesse faite par leurs ancêtres et se convertir à l'Islam. » Cfr. Cahen, *Les Juifs dans l'Afr. Sept.*, pp. 37-40.

porteurs de voile (Litham). Ce peuple était païen et n'avait jamais adopté la religion chrétienne [1]. »

Voici dans quelles circonstances s'opéra l'islamisation de ce peuple [2] qui eut, peu après cet événement, un si grand retentissement dans toute l'Afrique Occidentale.

« Le déisme musulman, dit l'abbé Godard, avait déjà jeté quelques racines au cœur de ces peuples, mais ils étaient encore bien ignorants en religion et adonnés au magisme ou à l'idolâtrie, quand leur chef, Yahia ibn Ibrahim, laissant le gouvernement aux mains de son fils Ibrahim, partit pour la Mecque en pèlerinage, 1035.

« Passant à son retour par Kairouan, il assista au cours de philosophie du marabout Abou Amran, qui l'interrogea sur l'état religieux de son pays, et lui conseilla d'y emmener, comme apôtre, un de ses disciples ; ce fut Abd Allah ibn Yacin.

« Les commencements de sa prédication ne furent pas tout d'abord très fructueux.

« Découragé, il se retira dans une île déserte vers l'embouchure du Sénégal, avec sept disciples pour y vivre en pieux solitaire.

« On accourut bientôt de toutes parts, pour visiter les saints personnages, et Abd Allah, plus heureux dès lors, forma un millier de disciples que l'on appela *El Morabtin*, les Marabouts, d'où est venu le nom d'Almoravides.

« Abd Allah, dont le fanatisme fut allumé au dernier degré par ses succès, se sentit bientôt assez fort pour imposer la foi, les armes à la main. Les Djedala battus se soumirent, les Lemtouna se convertirent forcément à leur tour, et ainsi

[1] I, p. 212 de la trad.

[2] Les principales tribus sanhadjiennes étaient les Lemtouna, les Lemta, les Djedala, les Terga ou Touareg qui, aujourd'hui, les personnifient toutes. Elles étaient autrefois comprises sous la dénomination de *Moletthemine* porteurs du litham ou voile.

de toutes les autres tribus éparses entre le Sénégal et le Maroc [1]. »

Voici ce que, de son côté, El Bekri dit de la conversion des Djedala : « Les Beni Djedala, dont le territoire touche à celui des Noirs, demeurent sur l'extrême limite du pays où l'on professe l'islamisme.

« La ville nègre la plus rapprochée de la contrée des Beni Djedala se nomme Sanghana. Elle est à six journées de distance et se compose de deux villes séparées par le Nil (Niger)...

« Immédiatement après Sanghana, au S. O., se trouve la ville de Tekrour, située sur le Nil (Niger) et habitée par des Nègres qui naguère étaient païens comme les autres peuples noirs et adoraient des *dekakir* (idoles).

« Ouardjabi, fils de Rabis, devenu leur souverain embrassa l'islamisme avec tout son peuple. Il mourut en 432 (1040-1041). »

Cette date est pour nous importante.

C'est en effet au milieu du XI[e] siècle qu'on peut rapporter l'islamisation de toute l'Afrique Septentrionale, y compris le Sahara et même la bordure septentrionale du Soudan.

Jetons maintenant un coup d'œil en arrière pour résumer les diverses étapes qu'a suivies cette islamisation ;

A la suite de la première expédition arabe (647) le grand chef des Zenata apostasie avec toute sa tribu, et en conserve le commandement [2]. Ces Zenata de l'ancienne Césarienne sont jusqu'au bout restés fidèles à l'islamisme sans essayer même une seule révolte. Ils occupaient, on le sait, tout le centre des départements actuels d'Alger et d'Oran.

Entre 675-681, sous le gouvernement d'El Mohadjir isla-

[1] *Hist. du Maroc*, I, p. 307.

[2] IBN KHALD., *Hist. des Berb.*, I, p. 210 de la trad.

misation du centre de la Numidie par la prise de Constantine et de Sétif.

En 702, l'Ifrikia est en grande partie musulmane.

L'offre d'une amistie générale aux soldats de la Kahéna décide les vaincus à embrasser l'islamisme, à reconnaître l'autorité du gouvernement arabe, et à fournir un contingent de 12000 guerriers à Hassan.

La sincérité de leur conversion fut attestée par leur conduite subséquente, dit Ibn Khaldoun.

C'est peut-être à la même époque que doit se placer l'apostasie des Auraba et leur transplantation au Maroc. En 709, le Magreb el Akça [1] commence à se convertir à l'Islam.

En 719, le reste des Berbères, dit Ibn Khaldoun, embrasse l'islamisme, grâce aux efforts d'Ismaïl, fils d'Abd Allah et petit-fils d'Abou'l Mohadjir.

Au commencement du IXe siècle, Idris Ier achève par la force la conversion à l'Islam des dernières tribus réfractaires du Magreb el Akça.

Au XIe siècle, tout le Sahara est musulman après la conversion des Sanhadja. Dès le siècle précédent, l'Islam dominait même, paraît-il, au Kanem.

Dans les siècles suivants on voit la fondation des empires musulmans de Tombouctou, du Bournou, du Ouadaï, du Darfour, etc.

Si nous laissons de côté toutes ces immenses régions qui ne concernent que très indirectement notre travail, nous pouvons dire qu'avec Idris, s'achève l'islamisation de l'ancienne Afrique romaine, c'est-à-dire, en somme, au bout de 150 ou de 160 ans !

Il ne faut pourtant pas exagérer. Si l'on peut dire en toute vérité que l'Afrique Septentrionale était, en général, islamisée au IXe siècle, il faut bien se garder de croire que la masse

---

[1] Ibn Khald., *l. c.*, I, p. 214 de la trad.

des anciennes populations berbères, païennes ou même chrétiennes, le fût également.

Il était loin d'en être ainsi et il a fallu plusieurs siècles encore pour que ce travail fût complètement accompli.

Même au XVIe siècle, il y avait des populations qui n'étaient plus chrétiennes, depuis longtemps peut-être, mais qui n'étaient pas encore musulmanes [1].

Elles vivaient dans un état d'abrutissement tel que la plume se refuse à le décrire, et l'Islam commençait seulement à cette époque à en entreprendre la conversion.

C'est le *Kitab el Adouani* [2] qui nous fait connaître cet état de choses.

Grâce à ce récit, nous assistons à l'islamisation de la région située au S. O. du Djérid depuis Ferkane jusqu'à El Oued, et aux travaux souvent pénibles des marabouts qui avaient entrepris la conversion de ces peuples autrefois chrétiens et juifs et qui étaient retombés dans un abrutissement pire que le paganisme.

Ce côté de l'islamisation pacifique de l'Afrique a été si peu étudié jusqu'ici, il paraîtra peut-être à certains si invraisemblable qu'il est bon de nous y arrêter un peu et de faire, à cette occasion, quelques rapprochements avec ce qui se passait alors dans l'Europe catholique.

De monastères situés en terre chrétienne, comme celui d'York, en Angleterre, celui de Corbie, en France, sortirent aux VIIIe-Xe siècles, des missionnaires, tels que Wilfried (St Boniface) l'apôtre de la Germanie, Willibrord l'apôtre de la Frise, Anschaire l'apôtre du Danemark, etc.

---

[1] On a découvert de nos jours une tribu païenne antéislamique, à 25 kil. S. S. O. d'Oudjda. Elle porte le nom de Zekara. *Bull. Arch. d'Oran*, 1904, p. 324.

[2] Cet ouvrage raconte les vieilles traditions relatives au Souf et à l'O. Rir et en particulier l'entrée en Ifrikia des Troud, fraction Hilalienne qui arrivèrent dans le Souf aux VIIIe et IXe siècles de l'hégire (1400-1500). Il a été traduit par Féraud (*Rec. de Constantine* XII, 1868).

La Germanie, une fois chrétienne, de nombreux monastères s'y fondèrent, qui, à leur tour, firent la conquête de la Suède, de la Norvège, de la Bohême, de l'Autriche, etc.

Au XIIIe siècle, toute l'Europe centrale fut ainsi conquise.

Les grands Ordres des Dominicains et des Franciscains qui naissaient alors, commencèrent à évangéliser la Pologne, la Hongrie (le pays des Cumans où St Dominique rêvait d'aller)[1], la Russie, etc.

Des monastères furent établis sur la limite des pays déjà chrétiens[2], quelquefois au milieu même de populations complètement infidèles, tantôt dans de simples huttes, tantôt dans des couvents en forme de forteresses, quelquefois sous la protection des chevaliers de l'Ordre Teutonique ou des Porte-Glaives, souvent seuls, réduits à leurs propres forces et privés de tout.

Tel a été l'apostolat dans ses grandes lignes pendant le Moyen-Age.

Or, cette façon d'agir semble avoir été, on peut le dire, celle des « Islamisateurs » de l'Afrique, à cette époque. Elle était si pratique que l'islam a pu imiter le christianisme, sans du reste le copier, tant elle est naturelle et adaptée aux besoins de situations presque semblables.

Le fait est que, la conquête de l'Afrique par les armes une fois accomplie, a commencé une sorte de conquête pacifique qui a pénétré lentement dans les tribus les plus reculées et les a progressivement imprégnées des doctrines de l'islam.

Dès l'aurore des temps islamiques, nous apercevons des missionnaires, avec ou sans mission officielle, qui parcourent le pays en cherchant à le convertir.

Sans parler de ceux qui furent chargés par Mouça d'instruire les Berbères au fur et à mesure qu'ils passaient en

[1] et [2] Cfr. Mortier, O. P. *Histoire des Maîtres généraux, les Frères Pérégrinants*..... I, p. 372 etc., II, p. 495 etc, III, p. 25 etc.

Espagne [1], nous savons qu'Omar II répandit un manifeste dans toute la Berbérie et le fit lire dans les principaux centres de populations [2].

Ces instructeurs officiels furent d'abord, on le conçoit, des Arabes. Ibn Adzari le dit formellement des dix-sept [3] qui furent imposés aux Berbères de Tanger.

Mais bientôt, il se trouva des indigènes qui, dans la première ferveur de leur conversion, se dévouèrent à cet apostolat. D'ailleurs il le fallait bien, car il était nécessaire de connaître la langue des indigènes si l'on voulait être compris de la masse.

C'est parmi ces missionnaires plus ou moins officiels qu'il faut peut-être compter Sidi Khaled qui convertit les peuples de l'Aurès occidental et qui, d'après des légendes [4], aurait avec son burnous repoussé dans une caverne voisine de Nara le feu qu'il aurait miraculeusement fait descendre du ciel, afin de convaincre les infidèles Roum et Berbères de sa mission divine.

Quelquefois, au lieu de venir en qualité de prédicateur, le missionnaire se présentait aux populations sous les dehors d'un mendiant ou d'un ermite.

Après avoir fait choix d'une contrée, il s'établissait dans un lieu solitaire où il s'adonnait à toutes les pratiques religieuses prescrites par le Coran. Son détachement pour les choses du monde était vite remarqué par ces Berbères si âpres au gain. On s'empressait d'en faire un saint et d'accepter la religion qu'il apportait [5].

A la suite de ces éclaireurs il y eut bientôt des fondateurs de couvents.

[1] Ibn Adzari, *Baïan*, I, p. 28 ; Ibn Khald., *Hist. des Berb.*, I, p. 215 de la trad.

[2] Cfr. Fournel, *Les Berbers*, I, p. 270.

[3] Ibn Khaldoun parle de vingt-sept.

[4] Masqueray, *Revue Afric.*, 1878, p. 47. etc.

[5] Canal, *Bull. Arch. d'Oran*, 1887, p. 96.

Comprenant que l'union fait la force, que la conquête de ce vaste pays ne pouvait se faire que par les forces réunies de plusieurs et que, du reste, pour atteindre plus sûrement le but, il fallait une formation spéciale, quelques personnages fondèrent ce que l'on appelle des *Ribat*.

Voici comment Mercier [1] décrit ces établissements :

« Le Ribat n'est autre chose qu'un couvent, un lieu de retraite, où les musulmans voulant mériter les récompenses divines venaient volontairement s'enfermer pour subir une purification de leurs fautes passées, compléter leur instruction religieuse, renoncer au monde et se vouer exclusivement au service de Dieu et de la religion. »

On commençait par les soumettre à une période d'expiation de leurs fautes, dont chacune était rachetée par un certain nombre de coups de fouet ; puis, on les amenait à se détacher des sentiments et des joies du monde par le jeûne et la prière, et enfin une instruction religieuse spéciale achevait leur transformation.

Après une durée plus ou moins longue de ce régime, le néophyte sortait du Ribat transformé.

C'était un autre homme, lavé de ses souillures, ayant rompu définitivement avec le monde pour se vouer exclusivement au service de la religion, en un mot c'était un *Merabot* (lié = *ligatus*).

Après avoir subi cette épreuve, les novices sortaient du Ribat et se rendaient chez les infidèles, précédemment ou nouvellement soumis à l'islam, afin de les convertir à la religion de Mahomet.

D'autres les remplaçaient dans les couvents ; c'est ainsi que les conquérants des premiers siècles se procurèrent des propagandistes complétant l'arabisation du pays, par la conversion de ses habitants à l'islamisme.

---

[1] Les Ribat et les Marabouts dans l'Afrique du Nord, *Rec. Const.*, XXXIV, 1900, p. 147.

Voilà pourquoi les Ribat étaient en général sur les frontières, c'est-à-dire à proximité des gens à convertir. Mais il en fallait aussi dans d'autres régions, partout où des populations soumises ou conquises étaient encore plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie.

Ces Ribat, isolés au milieu d'indigènes à peine entrés dans le giron de l'Empire islamique, devaient en général être organisés pour la défense, ce qui a pu les faire prendre pour des forts.

Quant aux musulmans qui y subissaient la purification beaucoup d'entre eux étaient venus dans le pays comme guerriers de la foi et tous étaient prêts à la lutte : puisqu'ils avaient « vendu leur vie à Dieu » pour assurer le triomphe de sa religion.

Il serait intéressant de recueillir dans tous les auteurs arabes qui s'occupent de l'Afrique les noms des divers Rabat qu'ils mentionnent, et, avec ce qu'ils en disent, composer l'histoire de l'islamisation pacifique du pays [1].

Ces recherches dépassent évidemment les limites de ce travail.

Qu'il nous suffise de dire que, si plusieurs furent construits à l'intérieur de villes complètement musulmanes, d'autres, en plus grand nombre peut-être, l'ont été sur les frontières des pays à évangéliser.

Un des plus célèbres parmi ceux du Maroc a certainement été celui de Saguiet el Homra au S. de l'Oued Drâa.

Ce Ribat a répandu son influence non seulement autour de lui, dans les régions du Haut Atlas, mais encore bien loin au delà, par les missionnaires qui en sont sortis. On voit en effet quelques-uns d'entre eux aller s'établir jusqu'au Nord de

[1] Pour ce qui concerne le Maroc, on peut consulter avec fruit MASSIGNON, *Le Maroc dans les premières années du* XVI[e] *siècle*, carte des mosquées et zaouïa, p. 129.

l'Aurès chez les Amamra dont ils forment aujourd'hui la noblesse et dans la tribu desquels ils ont créé cinq fractions [1].

En Ifrikia il y en a eu un célèbre à Kairouan d'où, au XVIe siècle, sont sortis les missionnaires qui ont islamisé le Souf et l'oued Rir.

C'est le *Kitab Adouani* qui nous fait connaître en détail cette sorte de Mission.

Il n'est pas sans intérêt de résumer ici ce qu'il raconte.

Après avoir dit que Sidi Abbas [2] avait épuisé inutilement ses forces dans le labeur ingrat de la prédication, l'auteur met en scène Sidi Msaoud, élève de Sidi Arafa [3].

Celui-ci prêche à Bent Sebti [4] où il ne fait aucun prosélyte, à Renam d'où il est chassé et menacé de mort [5], à Djelama « dont la population était autrefois chrétienne [6] » et où il trouve un groupe de quarante individus qui jouaient à saute-mouton, dans un état de nudité complète.

Il voulut les rappeler à leur devoir, mais au lieu de l'écouter, on le roue de coups et il ne doit son salut qu'à une fuite précipitée.

A El Ledja, il est plus heureux.

Il convertit d'abord onze individus auxquels se joignirent quelques autres familles.

Avec ce noyau il fonde une bourgade qui prend le nom de Kanoun nar Hamia (Kouinine).

Le marabout s'étant assuré de la sincère conversion de cette population, résolut d'aller plus loin faire de nouveaux prosélytes et se rendit à Sebti, à Ferkane, etc. dont les ha-

---

[1] Pont, *Rec. Const.*, XII, 1868, p. 225. Les Oulad Si Zerara, Oulad Si Mouça, Oulad Si Taïeb, Oulad Bou Kahil, Oulad Sidi Endja.

[2] *Kitab el Adouani*, *Rec. Const.*, XII, 1868, p. 61.

[3] Ce marabout vivait à Kairouan, en 932 de l'hégire, 1525-1526 de J. C.

[4] *l. c.*, p. 58.

[5] *l. c.*, p. 59.

[6] *l. c.*, p. 60-61.

bitants avaient des habitudes plus ignobles encore que ceux de Djelama [1].

Là, le fils de Sidi Msaoud, Sidi Ali, quitta son père et alla travailler à la conversion du Souf.

A Renam [2], une partie des habitants se convertit, une autre persévéra dans son erreur ainsi qu'à Tarzout, où nous retrouvons le missionnaire Abbas er Rerib ainsi que ses disciples. Ce qui indique qu'il y avait là une zaouia.

Sidi Ali se transporta ensuite du Souf dans l'Oued Rir, « prêchant sans cesse la religion musulmane [3]. »

Cet apostolat nous permet d'entrevoir un des côtés les plus intéressants et les moins connus de l'islamisation de l'Afrique.

On se représente habituellement les soldats de l'Islam comme les seuls apôtres de la religion du Prophète.

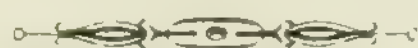
On se trompe, elle en a eu parfois d'autres, et le cimeterre n'a pas toujours été l'unique moyen dont elle se soit servie pour se faire accepter, en Afrique du moins [4].

[1] *l. c.*, p. 62, 72, 142.

[2] *l. c.*, p. 64.

[3] *l. c.*, p. 65.

[4] Léon l'Africain (p. 255 de l'édition de 1556) nous parle d'une expédition du sultan du Bornou chez les idolâtres. A cette époque l'Islam avait déjà pénétré dans le Soudan par voie de *riçalah* ou d'apostolat. Plus tard les Etats convertis ont voulu en contraindre d'autres à les imiter. Leurs expéditions guerrières ont pris alors le caractère de *Djihad* ou guerre sainte. La *Djihad* à son tour a dégénéré en *razzia* dans laquelle on ne cherchait plus à convertir les infidèles, mais seulement à les capturer comme esclaves. C'est ainsi que la diffusion de l'Islam commence ou finit toujours dans le sang.



CHAPITRE V

EXTINCTION DES CHRÉTIENTÉS INDIGÈNES

Si nous avions voulu suivre une marche purement historique, cette Etude spéciale sur l'extinction du christianisme aurait dû accompagner celle de l'islamisation, car il est bien évident que la foi a disparu au fur et à mesure que s'est répandu l'Islam.

Mais nous préférons, pour plus de clarté, réunir dans une sorte de synthèse tout ce qui concerne les diverses étapes parcourues par l'Eglise d'Afrique, depuis la fin de la période byzantine jusqu'au moment où disparaît à nos yeux toute trace de chrétienté indigène :

En parlant de la période byzantine, nous avons conclu que les 220 évêchés qui existaient probablement encore en Afrique en 534, ont pu parfaitement, grâce aux cinquante ans de paix complète qui ont suivi les guerres avec les Maures, et précédé l'arrivée des Arabes, s'y retrouver en 647.

Comment ces 200 évêchés ont-ils disparu ? Nous ne le savons que trop.

Quelles étapes leur disparition a-t-elle suivies ? C'est ce qui nous reste à chercher.

D'abord, combien en est-il resté à la suite des batailles, des massacres et des incendies sans nom qui ont couvert de

sang et de ruines toute l'Afrique Septentrionale, pendant les guerres de la conquête?

Deux documents importants nous renseignent, semble-t-il, assez exactement, du moins pour la période qui comprend la fin du VII[e] siècle et les premières années du VIII[e].

Le premier est la liste épiscopale qui a été éditée en partie par Charles de Saint-Paul dans sa *Geographia sacra* et plus complètement par Beveregius dans ses *Pandectæ Canonum* d'après un manuscrit d'Oxford [1].

La voici telle que nous la trouvons dans l'exemplaire qui se trouve à la Bibliothèque Mazarine :

ORDO PRÆSIDENTIÆ SANCTISSIMORUM PATRIARCHARUM [2]

1° Romanus
2° Constantinopolitanus ;
3° Alexandrinus ;
4° Antiochenus ;
5° Æliensis seu Hierosolymitanus.

---

[1] *Pandectæ Canonum*, II, Annotationes.

Beveregius la présente ainsi au lecteur : Canones Concilii VI in Trullo.... (I, p. 198).

Annotationes... in can. XXXVI (II, p. 314).

« *Hic primo in hoc opere omnes quinque Patriarchæ recensentur..... Hic tantum superest ut disquiramus quot metropolitanos et episcopos singuli hi patriarchæ sibi antiquitùs subjectos habuerunt... Hæc notitia quam Carolus a S. Paulo corrupte edidit, in celeberrima nostra Bibliotheca Bodleiana incorrupta et integra extat ; idque in vetusto admodum Codice Ms. ex quo eam huc transcribere, omniumque oculis illibatam subjicere antiquitatis, veritatis et rei canonicæ studiosis gratissimum fore confido. Ea igitur et græce descripta et latine a nobis versa sic se habet.* »

[2] *Pandectæ*..... p. 135.

Sub gloriosissimo Eparcho Africæ [1].

PROVINCIÆ BYZACII

Καρταγήνα προκονσουλάρεα — Carthago Proconsularis.
Σύβιβα = Sbiba, nom actuel de l'antique Sufès [2].
Καμψία — Tacapæ ? (Gabès) [3].
Κίλεως = Cillium ? (Kasrine actuel).
'Ιουνκης = Junca (Ounga).
Ταλέπτης = Thelepte (Medinat el Kedima)
Κασκαλα
Καστελλαι = Castella (Tamerza).
Πέζανα
Μάμιδα = Mems ou Mams, Mammès (entre Sufès et Kairouan [4].)
Μαδασούβα = Madarsuma (H. bou Doukhan ?).
Κολούλης = Cululi (Aïn Djeloula).
Κάψης = Capsa (Gafsa).
'Αδραμυττώ = Hadrumetum (Sousse).

PROVINCIA NUMIDIÆ

Καλάμα = Calama (Guelma).
Τεβέτη = Theveste (Tebessa).

---

[1] *Pandectæ...* p. 142.

[2] et [3] La substitution du mot arabe Sbiba au mot antique Sufes et la disparition du *ta* berbère dans le nom latinisé de Tacapæ indiquent clairement que la domination arabe est déjà établie dans le pays depuis un certain temps.

[4] Diehl, *Afrique Byz.*, pp. 67, 74, 170, etc. « De Sbiba on se rend à Sakia Mams (canal d'arrosage de Mams), puis à El Mostaïn, de là à Kasr el Kheir, ensuite au Kasr ez Zeradbah, nommé aussi El Khetara, et enfin à Kairouan. » EL BEKRI, *El Meçalik*, *Journ. Asiat.*, XIII, p. 397-398, Ve série, 1859.

Ἵππων = Hippo Regius (Bône).
Νουζιδιας = Niciba ou Nicivibus (Ngaous).
Κασταμάγη = Castra Bagai ou Vaga ?
Βάδης = Badias (Badis).
Μήλεων = Milevum (Mila).
Αηράδους = Laribus ou Lares (H. Lorbeus).
Καστρον Βέδερα = Castrum Vescera ? (Biskra).
Ammædera ? (H. Haïdra).
Σκήλη Scillium ?
Ἡγηρινησιον = Naraggara ? (Sidi Youcef)
Τιτησσιν = Tigisi ? (Aïn el Bordj).
Βάγης = Bagaï ? (H. Bagaï), Vaga ? (Béja).
Κωσταντίνη = Constantina (Constantine).
Σίτιφνος - Sitifi (Sétif).

PROVINCIA MAURETANIÆ I^ae^

Ῥινοκορούρων Rusuccuru ? (Tigzirt) ?

PROVINCIA MAURITANIÆ II^ae^

Σεπτον - Septum (Ceuta).

Les 13 ou 14 autres évêchés qui suivent Septum se trouvant en dehors de la Tingitane, en Espagne, dans les îles Majorque, Minorque, Sardaigne, ne nous regardent pas ; nous les laissons donc de côté.

Nous croyons utile toutefois de faire remarquer que cette liste n'est qu'une copie du *Descriptio orbis romani* [1] de Georges de Chypre qui, comme on le sait, vivait à l'époque de l'Empereur Maurice (582-602).

La reproduction de cette liste *civile*, permettra au lecteur d'en juger :

[1] Edition Gelzer, Collection Teubner, p. 33.

DESCRIPTIO ORBIS ROMANI [1]

Καρταγέννα ou Καρτάγενα (F) [2].
Προκουνσουλαρέα ou Πρι....
Σούβιβα
Καμψία
Κίλεως ou Καντακίλεως (F)
Ἰουγκης ou Ἰούγκη (F)
Ταλεπτης
Κάσκαλα
Καστέλλαι
Πετζανα ou Πεζανα (F)
Μάμιδα ou Μάμηδα (F)
Μαδασούβα
Κολουλης ou Κουκούλης (F)
Καψης ou Καψις (B) Κάμψης (F)
Ἀδραμυττω ou Ἀδραμυττον (B) ou Ἀδραμύτης (F)
Καστρον Σουφίτηχα (B) omittitur in A et in F.

Ἐπαρχία Νουμιδίας

Καλάμα
Τεβεστη ou Τεβιστή (B) Τελέστη (F)
Ἵππων Νουζιδιας
Κασταβάγαι ou Κασταβάγε (F)
Βαδης
Μηλεον ou Μηλεων (A)
Αηραδους (B) ou Ἄλκαδους (F)
Καστρον Βέδερα

---

[1] Edition Gelzer, Collection Teubner, p. 33.
[2] On trouvera dans l'édition de Gelzer les notes explicatives des lettres relatives aux variantes.

Σκήλκη
'Πηγρινήσιον ou Πηγρηνίσιον (BF)
Τιτησσιν ou Τηττισιν (B) Τίτισιν (F)
Βάγης
Κωσταντίνη
Σίτυρνος

'Επαρχία Μαυριτανίας Ā

'Ρινοκουρόυρων ou 'Ρ... ρον ou 'Ρινοκο (F)

'Επαρχία Μαυριτανίας B̄

Σέπτον ε ς τό μερος θένησσος Σπανίας
Μεσοποταμηνοι ou ...μινοι (B) εἰς τὸ μερος Σπανίας
εις το μερος θενησσος Σπανίας (A)
» 'Ισπανίας (B)
Βεπτον » » (F)

La seconde liste épiscopale que nous possédons est celle du *Thronus Alexandrinus* que nous croyons avoir été composée lors de l'organisation de l'Afrique, par Hassan, 702-703 [1].

On sait en effet qu'après la défaite et la mort de la Kahéna, Hassan rentré à Kairouan *s'occupa d'organiser l'administration du pays, d'établir le Kharadj, impôt foncier, faisant inscrire sur les registres non seulement les chrétiens indigènes, mais aussi ceux qui étaient étrangers à l'Ifrikia* [2].

Or, il est tout naturel de penser qu'en organisant la conquête au point de vue civil, il l'a également organisée au point de vue religieux, et que, dans ce dernier ordre d'idées, Carthage n'existant plus, il ait rattaché au patriarcat d'Ale-

[1] Cfr. MESNAGE, *L'Afrique Chr.*, app. II, p. 631.
[2] IBN KHALD., *Hist. des Berb.*, I, p. 213 de la trad. de Slane.

xandrie les Eglises de l'Ifrikia et du Magreb, puisque ces provinces dépendaient déjà du gouverneur de cette même ville [1].

Cette liste nous donne tous les évêchés qui se trouvent encore en Afrique, au commencement du VIII[e] siècle, c'est-à-dire au moment où l'Afrique conquise par les Arabes vient de traverser un période de massacres et de destructions.

Après en avoir mentionné 15 dépendant directement d'Alexandrie, 10 de Kabasos, 12 de Péluse, 8 de Léontopolis, 9 de Oxyrinque, 8 de Autaioupolis, 12 de Koptos, 13 de Ptolémaïs, 6 de Darnis, elle attribue les suivants à Carthage :

En Proconsulaire [2] :

Ἄβδηρα — peut-être Abziri.
Ἀλτίβουρον = Althiburos.
Ἀββασσουρίς — peut-être pour les deux évêchés d'Obba et de Assuras.
Φυσαλὶς βασιλική — peut-être Bulla Regia.
Κλαύπαιον = Klypea.
Μιγίρπη = Migirpa.

[1] Dès l'an 667, Maslema ibn Muchalled, émir d'Egypte, joignit officiellement le gouvernement du Magreb à celui de sa province sous le Khalifat de Moavia. Beladzori, *Fotouh el Boldan*, p. 228; Ibn Adzari : *Baïan*, I, p. 14. Cfr. Fournel, *Les Berbers*, I, p. 159.

[2] Cette liste de provinces paraît être celle-là même que l'empereur Maurice établit (582-602), quand il changea l'organisation administrative fixée par Justinien. Ne nourrissant plus les vastes espoirs de celui-ci, il rattacha Sétif à la Numidie, avec laquelle seule elle pouvait avoir des relations, fit de l'antique Césarienne la Maurétanie première, et de la Tingitane avec les Baléares la Maurétanie seconde. On avait ainsi : la Proconsulaire, la Byzacène, la Numidie, les Maurétanies I[re] et II[e].

L'empereur Maurice avait rattaché la Tripolitaine à la Cyrénaïque, mais on comprend parfaitement que l'auteur auquel nous l'attribuons la rattache à Carthage, puisque cette province faisait partie de l'Ifrikia sous les Arabes.

Τάβουρβος — Thuburbo majus ou minus.
Οὐτική — Utica.
Οὔτιτα — peut-être Uthina.

EN TRIPOLITAINE

Λεπτὶς μεγάλη — Leptis Magna.
Ὄεα = Œa.
Σάβρατον = Sabrata.
Τερέπιτον — peut-être Tacapæ.

EN BYZACÈNE

Ἀδρύματτον — Hadrumetum.
Βεζάτιον — Byzatium.
Ἑρμιόνη = Hermiana.
Τολίπτα — Thelepte.
Σουφετύλη = Sufetula.
Ῥούσπη — Ruspæ.

EN NUMIDIE

Ὕδατα Τιβιλιτινά — Aquæ Thibilitanæ.
Κάρσαμος — peut-être Calama.
Οἶκοι μέλανες — Casæ Nigræ.
Κιρθή — Cirta.
Φυσσαλή = Fussala.
Ἵππων = Hippo-Regius.
Τάγασσα — Thagaste.
Σίλγιτα — peut-être Igilgili ou Saldæ.
Στότασα — peut-être la capitale choisie par le révolté Stotzas, dans les environs de Gadiaufala, à l'époque byzantine.
Στιτίφη — Sitifi [1].

[1] Sitifi a été mis en Numidie probablement parce que l'empereur Maurice (582-602) la raccorda à cette province. Cfr. MESNAGE, *L'Afrique Chr.*, p. 521.

Τύκκη = Thucca.
Βάδεα = Badias ?

En Maurétanie Ire

Καισάρεια = Cæsarea.
Καρτήνη = Cartennas.
Λαβδία = Lamdia.
Νεάπολις = Oppidum novum.
Ῥαιστονία
Τιμική = Timici.

En Maurétanie IIe

Λίξα = Lixus.
Ὀππίνη = Oppinum.
Ῥουαδιτή = Louata.
Τιγγίς = Tingis.

Une troisième liste dite Notice de Léon le Sage nous est offerte [1] comme donnant l'état religieux de l'Afrique à la fin du IXe siècle, 883.

La voici : nous la copions dans Migne [2], en y ajoutant les variantes que donne Tissot, dans sa *Géographie comparée* [3] ; nous ferons ensuite les réflexions qui s'imposent.

Provincia Tripolis

Λεπτίς
Το Σέβων — Τοσίβων (Cod. Bodl.)
Τῶν διὰ τῆς ἀνατολικῆς διοικήσεως

---

[1] De Mas Latrie, *Traités de paix et de commerce...*, Introduction, p. 15.
[2] Migne, *P. G.*, T. CVII, p. 343-344.
[3] II, p. 782-783.

Sub clarissimo præfecto Africæ

Provincia byzacena

Καρταγένα
Πρικουνσουλαρέα
Σούβιβα
Καντακίλεως — Καμψία Κίλεως (Cod. Bodl.)
Ἰούγκη
Ταλέπτης
Κασκάλα
Καστελλαι
Πεζανα
Μάμηδα
Μαδασούβα
Κουκούλης — Κολούλης (Tissot).
Κάμψης
Ἀδραμυτης

Provincia Numidiæ

Καλάμα
Τελέστη
Ἵππων
Κασταβάγε — Κασταμάγαι (Cod. Bodl.)
Βαδος Μηλέων — Βάδης Μηλέων (Cod. Bodl.)
Ἀλκάδους — Αηράδους (Cod. Bodl.)
Καστρον Βέδερα
Σκήλη
Ἠγηρηνίσιον — Ἠγηρινήσιον (Cod. Bodl.)
Τίτισιν
Βάγης
Κωσταντίνη
Σίτιφνος

PROVINCIA MAURITANIÆ I[ae]

Ῥινοκορούρων

PROVINCIA MAURITANIÆ II[ae]

Βεπτόν εἰς τό μέρος Ἰσπανίας
Μεσοποταμινοί εἰς τὸ μέρος Ἰσπανίας

Comme on peut le voir en la confrontant avec les deux premières listes données plus haut, celle-ci n'est qu'une copie maladroite et fautive de celles-là :

De Καρταγένα προκουνσουλαρέα, le copiste a fait deux évêchés ; au contraire, de Καμψια et de Κιλεως, il en fait un seul ; il a omis Νουζίδιας ; de Βάδης et de Μήλεων, il a fait un seul nom ; de Αηράδους, il a fait Αλκάδους ; de Σεπτον, il a fait Βεπτον.

Je laisse de côté les fautes de copiste et les identifications plus que risquées que propose le rédacteur : Zabi pour Sbiba, Cenculiana pour Κανταχίλεως, Benepota pour Βεπτον.

Bref, cette liste dite de Léon le Sage ne nous apprend absolument rien. Bien qu'elle porte la date de 883, elle ne nous donne certainement pas l'état vrai de l'Afrique au IX[e] siècle. Pour cette époque comme pour les suivantes, nous sommes réduits aux conjectures.

Quoi qu'il en soit, il reste bien établi que, dès la fin du VII[e] siècle, et le début du VIII[e], nous commençons à assister à l'agonie de l'Eglise d'Afrique : en 488, elle possédait encore 574 évêchés sur les 700 de 430 ; en 534, de 220 à 250 ; vers la fin de la période byzantine, entre 595 et 647, peut-être de 150 à 200 ; après les ravages causés par les invasions et la conquête arabe, elle n'en a plus que 30 à 40 !

En regard de ce chiffre qui nous dit d'une façon si nette les désastres subis par l'Eglise pendant cette guerre de cin-

quante ans, nous devons placer certaines conquêtes ou plutôt l'occupation par des émigrés chrétiens de certaines régions où elle ne possédait auparavant que peu ou point d'adeptes. Nous voulons parler du Sahara et de la Kabylie.

C'est en effet à cette époque que nous y constatons l'existence de nombreux chrétiens. La tempête a fait ce que n'avait pas eu le temps de faire l'apostolat. Après avoir arraché et et déraciné une foule de chrétientés des pays autrefois romanisés, elle en a transporté les restes dans les solitudes du désert et dans les vallées reculées du Djurdjura.

1° Sahara

Les premières émigrations lui vinrent naturellement des pays limitrophes : des Zibans et du Souf.

La capitale du Zab, en particulier, désignée par les auteurs arabes sous le nom d'Erba (Araba) était, selon En Noweiri, entourée de 360 villages qui avaient tous chacun à leur tête, un « émir ».

« Après avoir battu les habitants de Lambèse, sans pourtant prendre leur ville, Ocba demanda quelle était, dans les environs, la place la plus forte des chrétiens. On lui désigna cette ville.

« Les habitants instruits de son approche se retirèrent, les uns dans leurs forteresses, et les autres dans les montagnes et les lieux d'accès difficile. A l'heure du soir, Ocba prit position contre la ville, et, le lendemain, il ordonna l'attaque. Plusieurs combats eurent lieu, à la suite desquels les musulmans perdaient tout espoir, quand Dieu leur donna la victoire.

« L'ennemi fut mis en déroute ; la plupart des cavaliers roumis restèrent sur le champ de bataille ; les autre évacuèrent le Zab, après avoir reçu une leçon qui rabaissa leur fierté pour toujours [1]. »

[1] En Noweiri, App. d'Ibn Khald., *Hist. des Berb.*, I, p. 332,

Après cette victoire, Ocba se dirigea, comme nous l'avons dit, vers l'Ouest. Au retour de son expédition, il voulut repasser par le sud, et, comme il croyait le pays des Zibans absolument soumis, il ne garda avec lui que 300 soldats.

C'était une faute dont les chrétiens du Zab se hâtèrent de profiter ; ils se jetèrent sur lui près de Thouda et le massacrèrent lui et sa petite troupe (683).

Les musulmans ne tardèrent pas à se venger.

Thouda, assiégée de nouveau, soutint un long et terrible siège. Forcés par la famine de se rendre, tous les chrétiens qui la défendaient furent égorgés, sans qu'il en échappât un seul. Plus malheureux encore, car la mort glorieuse de ces guerriers était un martyre, les femmes et les enfants, partagés entre les vainqueurs, furent publiquement vendus et menés en esclavage.

Les chrétientés du Souf ne furent pas plus heureuses ; la tradition qui attribue à l'extinction du christianisme dans ces oasis la disparition des cours d'eaux qui les arrosaient explique en effet, dit Berbrugger, jusqu'à un certain point, que le retrait de la civilisation chrétienne produisit nécessairement un retour à la barbarie.

Les chrétiens de Ghedamès semblent, eux aussi, n'avoir pas accepté sans difficulté la religion nouvelle. La rue d'El Wanchi, appelée aussi la rue du « Non », ne rappellerait-elle pas en effet le refus d'apostasie opposé par les fidèles aux injonctions du fanatique musulman ?

Tous ces désastres enlevèrent la vie à une foule de chrétiens ; ils durent aussi être le signal d'une émigration en masse, vers le Sud, de tous ceux que le cimeterre musulman avait épargnés.

Il y en avait déjà, nous le savons, depuis l'époque byzantine, mais ces exilés durent par leur présence multiplier considérablement le nombre des fidèles, et probablement, porter

les germes de la foi, bien au-delà des limites où elle était jusque-là parvenue.

Où allèrent surtout se réfugier ces chrétiens infortunés? Tout le désert dut recueillir les tristes épaves de ces chrétientés anéanties ; il est probable pourtant que, parmi les lieux de refuge où ils s'installèrent, il faut nommer tout d'abord une ville située au sud, à peu de distance et qui ne faisait alors que se former : Ouargla. Si l'on en croit les traditions du pays, Ouargla, d'abord appelée Sedrata, ne se serait d'abord composée que de quelques bourgades voisines les unes des autres. Sa population ayant augmenté, ces villages finirent par se réunir et former la « sultane du désert ».

N'est-il pas permis de compter parmi les causes de cet agrandissement, l'émigration des populations du Zab et du Souf sur la route desquelles, dans leur fuite vers le sud, se trouvaient ces villages hospitaliers.

Les Oasis du Rir ne furent probablement pas le point extrême où se retirèrent les malheureux chrétiens chassés des Ziban et des régions voisines. Peut-être l'intérieur même du désert les vit-il errer et se disperser dans ses solitudes.

Duveyrier nous a fait connaître en effet plusieurs coutumes chrétiennes des Touareg [1] qui dérivent très probablement du christianisme :

« Le ciel *(adjenna)* est habité par les anges *(Andjelous*, pl. *Andjelousen)*; l'enfer se dit *timsi-tan-el-akhart*, le dernier feu ; le diable, *iblis*, y règne. La croix se trouve partout :

---

[1] Targui, au pluriel, Touareg, en arabe Targa. Eux-mêmes s'appellent Imouchaṙ, Imochaṙ, selon les dialectes. Ils parlent tous le tamaheq, pour tamahert, féminin de amahaṙ, singulier de Imohaṙ. Les Targa habitaient le Fezzan, l'ancienne *Phazania;* il paraîtrait même que ce pays s'appelle en tamaheq *Targa* ou *Tardja.* Ils sont de la même race sanhadjienne que les Guedala, qu'on retrouve à Ingal, à quatre jours d'Agadès, les Lemta ou Ilemtïen qui sont nos modernes Azdjer, etc. Cfr. M. BENHAZEN, *Six mois chez les Touareg du Ahaggar,* 1908, Alger.

alphabet, armes, boucliers. Le seul tatouage qu'ils portent sur le front et le dos de la main est une croix à quatre branches égales ; le pommeau de leurs selles, les poignées des sabres, poignards, sont en forme de croix. Les selles des chameaux sont garnies de clochettes, quoique, partout, l'islamisme ait détruit et repoussé la cloche, comme une sorte de cachet du christianisme.

« Dans les mœurs, les traces du christianisme sont encore plus évidentes : la monogamie, le respect de la femme, l'horreur du vol, du mensonge. Quoique musulman, le targui n'a jamais qu'une femme ; quoique musulmane, la femme est l'égale de son mari en toute chose, etc. »

Ces rapprochements, sont justes, mais il ne faudrait pas être outré dans ses conclusions.

Voici comment Masqueray apprécie celle qui regarde la croix formée par la garde de l'épée.

« En ce qui concerne le glaive, je considère qu'au moyen âge, dans les pays chrétiens comme dans les pays musulmans, on se servait généralement du glaive à deux tranchants, d'origine celtique, destiné à frapper également à droite et à gauche.

« On ne se servait guère alors de la pointe du glaive : pour percer son ennemi, le guerrier avait, à sa disposition, la lance et le poignard. Or le glaive à deux tranchants, si on le veut maniable, n'admet que la poignée en forme de croix.

« Plus tard les glaives à deux tranchants disparurent du bassin de la Méditerranée, aussi bien du Tell Africain que de l'Espagne, parce que l'escrime fut modifiée. Les combattants adoptèrent l'épée à un tranchant, pointue et d'autant plus solide que le dos en était plus épais. Cette arme à double emploi fut l'arme favorite du XVI[e] siècle. Il était naturel que la poignée en fût différente de celle de l'ancien glaive ; aussi la croix disparut-elle avec l'usage auquel elle était destinée. Ce n'est donc pas par suite d'une recrudescence de l'islamisme

que les Berbères du Maroc et de l'Algérie abandonnèrent cette forme regardée à tort comme chrétienne, mais par suite d'un changement dans nos habitudes : car ils continuèrent à recevoir d'Espagne leurs armes blanches. Les Touareg, plus lointains, ont conservé le glaive ancien à garde droite, mais je ne crois pas qu'ils y aient jamais attaché, au point de vue religieux, plus d'importance que nos ancêtres eux-mêmes. »

Quoi qu'il en soit, on ne peut nier la présence, chez les Touareg, d'us et coutumes chrétiens [1].

Faut-il les faire dater de l'époque où les Garamantes firent un traité d'amitié avec l'empereur de Byzance (569), et se convertirent, et comprendre ainsi nos Touareg actuels parmi ces peuples anciens ? C'est possible. Toutefois étant donné qu'Ibn Khaldoun dit positivement qu'à l'arrivée des Arabes, les Sanhadja porteurs de litham (voile des Touareg) étaient païens [2], il paraît plus rationnel d'attribuer ces restes de christianisme aux exilés volontaires qui, fuyant devant le cimeterre arabe, s'enfoncèrent dans les solitudes sahariennes.

La dispersion « des 360 bourgades du Zab dont chacune avait son émir » et qui toutes étaient chrétiennes, dut fournir un appoint considérable aux rares chrétiens épars à travers le désert, car on a beau être optimiste, les conversions rapides qui suivaient les traités d'amitié avec l'autorité byzantine, le manque de clergé qui apprît et sût la langue de ces peuples éloignés, permettent bien de douter un peu de la conversion solide de ces nomades.

Ce qui s'est passé pour le Sahara a également eu lieu pour la Grande Kabylie.

---

[1] René Basset parle aussi de souvenirs chrétiens retrouvés chez les populations sahariennes. D'après lui, le mot de Pasqua se retrouve dans celui de Tafaski, nom du IVe mois de l'année, chez les Taïtok ; du XIIe chez les Aouellimiden et à Tombouctou. Ce mot a même pénétré jusque chez les Diolofs du Sénégal où Tabaski dya correspond à Décembre. *Recherches sur la religion des Berbères*, p. 39.

[2] Ibn Khald., *Hist. des Berb.*, I, p. 212 de la trad.

2° Kabylie.

Dans notre premier volume du *Christianisme en Afrique*, nous avons fait une Etude particulière de la Kabylie. Le résultat de nos recherches a été que cette région n'avait pas été évangélisée, à l'époque romaine, et n'avait pas pu l'être.

De là, quelques-uns ont cru que nous rejetions absolument et en bloc toutes les traditions relatives au christianisme chez les Kabyles.

C'est une erreur : notre conviction est que, si la Kabylie n'a pas été chrétienne par *évangélisation*, elle l'a été, en partie du moins, par *émigration*, lors des premières invasions arabes.

La terreur inspirée par Abou'l Mohadjir, lors de la prise de Constantine et de Sétif, fut telle en effet que les populations chrétiennes de la Sitifienne aimèrent mieux chercher leur salut dans la fuite que d'essayer la moindre résistance. C'est ce qui explique comment les généraux arabes nous sont représentés par les auteurs sautant d'un bond du Zab à Tiaret et à Tlemcen.

D'après Aboulféda cité par Féraud [1], lorsque les armées musulmanes eurent envahi tout le pays situé entre Constantine et Sétif, les survivants de la population chrétienne de ces deux villes, et les habitants des plaines voisines qui refusaient de reconnaître l'autorité des Arabes et d'embrasser leur religion, se réfugièrent dans les montagnes du côté de Bougie. Ces émigrés, d'origine diverse, unis par une commune adversité, se fusionnèrent en un seul peuple, et leur retraite au milieu de ce fouillis de ravins et de rochers ne fut pas violée parce que, pour les Arabes dont la force consistait surtout en cavalerie, ce pays était inexpugnable.

---

[1] Histoire de Bougie, *Rec. de Constantine*, XIII, 1869, p. 138.

C'est alors, que les conquérants musulmans donnèrent à cette région montagneuse le nom de *El Adoua*, la terre ennemie, et à la population moitié autochtone, moitié romaine qui s'était retirée dans la principale ville de la contrée (Saldæ) celui de *Bekaïa* c'est-à-dire les survivants, ceux qui ont échappé au sabre, ou celui de *Nedjaïa*, ceux qui se sont sauvés, termes dont la valeur est synonyme. C'est le nom de *Bekaïa* devenu *Bedjaïa* par le changement du *kof* en *djim* qui a prévalu.

Les historiens européens parlent de la prise de Bougie par Ocba et par Mouça Ibn Noceir, mais ils n'ont aucun document authentique sur lequel ils puissent s'appuyer. Ils ont confondu Bedjaïa avec Baghaïa (Bagaï), ville située au pied nord de l'Aurès, et avec Bedja, ville de Tunisie, qui, à plusieurs reprises, furent en effet enlevées d'assaut ou pillées par les Arabes des premières invasions, comme le raconte du reste fort en détail Ibn Khaldoun.

Il n'est pas croyable que les conquérants arabes aient commis l'imprudence de s'aventurer, avec leur cavalerie, dans des montagnes d'un accès difficile, peuplées surtout par la race la plus vaillante de l'Algérie, et qu'a dominées, à toute époque, l'amour le plus ardent de l'indépendance.

L'inviolabilité dont jouit la Kabylie, pendant la première période de la conquête musulmane, semble confirmée par ce fait que, trois siècles plus tard, le prince hammadite El Mansour ne pouvant résister dans son château-fort de la Kalâa aux attaques incessantes des Arabes nomabes, vint se retirer à Bougie fondée par son père, En Nacer, parce que, dit Ibn Khaldoun, la difficulté des chemins mettait cette ville à l'abri de leurs attaques.

Marmol [1] commet aussi la même erreur en disant qu'en l'an 330 de l'hégire, 941 de J.-C., Bougie, qui possédait dans

[1] *L'Afr. de Marmol*, trad. par Perrot, II, p. 415.

ses murailles vingt mille édifices fut prise et ruinée par le khalife de Kairouan, El Kaïm. Lui aussi a confondu Bedjaïa et Béja.

C'est d'autant plus faux que, par un anachronisme évident, il attribue à Bougie, en l'an 941, l'importance qu'elle ne commença à acquérir qu'un siècle plus tard, sous la dynastie hammadite.

La Kabylie, avec sa capitale, fut donc épargnée par le flot envahisseur, et, selon la tradition rapportée plus haut, offrit un asile sûr et tranquille aux chrétiens de Constantine, de Sétif et autres lieux qui vinrent s'y réfugier. Mais, ces populations ne tardèrent pas à l'abandonner, pour l'intérieur de la montagne.

Retranchées dans le massif inaccessible du *Mont de fer*, ne pouvant plus communiquer avec l'Europe, même par mer, réduites à leurs propres ressources, la nécessité leur imposa l'obligation de s'assimiler au peuple berbère qui les entourait[1]. Cette fusion des deux races était cimentée par un même sentiment d'indépendance, et peut-être par la présence de quelques anciens chrétiens, dont les ancêtres auraient été convertis à l'époque romaine.

Quoi qu'il en soit, l'exil de ces proscrits, accompagnés de leurs évêques et de leurs prêtres [2], fut pour la Kabylie un immense bienfait. La foi qui, jusqu'ici, n'avait pu que battre

---

[1] « La race dépossédée trouva un asile inexpugnable dans les hautes montagnes où elle se fondit au milieu de la race berbère primitive qui l'absorba dans son sein. De ce mélange de Berbères, de Romains, de Vandales, etc., est résulté le peuple kabyle de nos jours. » *Rec. Const.*, XV, 1871-1872, p. 30-31.

[2] Il est bon toutefois d'ajouter que cette masse de fugitifs ne se composait pas seulement de chrétiens. Elle pouvait au contraire être très mélangée, au point de vue des races et des religions. Ainsi, par exemple, il y avait une colonie juive à Sétif (MESNAGE, *Afr. Chr.*, p. 368). C'est peut-être d'elle, que viennent les descendants de Juifs signalés aujourd'hui sur plusieurs points de la Kabylie.

en brèche les pentes extérieures du Djurdjura, s'établit à l'intérieur. Y fit-elle quelques conquêtes ? On ne saurait l'affirmer. Toutefois l'espagnol Marmol qui publiait, au XVI[e] siècle, les notes recueillies pendant son esclavage en Afrique, semble le supposer. Il dit en effet : « La rivière de Bougie passe au pied de la montagne dont les habitants sont Azouages, de ceux qui se font des croix au visage et aux mains [1]. »

Féraud, de son côté, a recueilli quelques traditions relatives à la *berbérisation* de certains groupes romains : « Les Ait Ali ou Roum, dit-il, en parlant de la tribu des Oulad Abd ed Djebbar, sur la rive droite de l'O. Soumam (cette fraction se compose de trois villages), sont très fiers et très jaloux d'une origine qui les fait descendre, assurent-ils, des anciens possesseurs de Bougie (Saldae). Ils appuient leurs prétentions sur l'analogie même du nom de leur fraction et sur la réputation de bravoure qu'ils ont su mériter pendant leurs guerres intestines, et même en combattant contre nous. »

Les habitants du village d'Irzer el Kobla, dans la fraction des Aït Ferguenis, chez les Beni Immel, affirment de leur côté descendre des chrétiens chassés de Tiklat (ancienne Tubusuptu). Les Aït Ferguenis sont également réputés très braves. « Je laisse aux physiologistes, continue Féraud, l'étude de la race à laquelle appartiennent ces diverses familles... Je dirai seulement que leur type prédominant est celui-ci : taille moyenne, peau blanche, tête de forme allongée, poil, barbe et cheveux blonds et même rouges. Les femmes portent en outre au front, au menton ou aux bras des tatouages bleuâtres ayant identiquement la forme d'une croix [2]. »

Quel fut le nombre des exilés ? Il est évidemment impossible de le savoir. Ce qui paraît certain c'est que, quelque considérable qu'il ait pu être, il ne l'a pas été assez pour

---

[1] Marmol, *l. c.*, II, p. 424.
[2] *Rec. Constantine*, XIII; 1869, pp. 170-171.

absorber la population autochtone [1]. Au contraire, ce sont plutôt les fugitifs qui ont été absorbés, non toutefois sans laisser un certain nombre de preuves de leur séjour au milieu de ces montagnes.

Dépouillés de tous leurs biens, (on sait dans quel état de misère et de dénûment sont les victimes de la guerre fuyant devant l'ennemi), et arrivant dans un pays pauvre, comme l'est la Kabylie, ces chrétiens n'ont pas pu donner aux édifices de leur culte le cachet de pérennité que porte avec lui le monument romain, [2] même quand il est indigène. C'est ce qui explique l'absence complète des restes d'églises et d'épitaphes.

Mais si nous ne retrouvons en Kabylie aucun des signes matériels qui nous ont guidé partout ailleurs dans la recherche des régions qui ont été chrétiennes, il y en a quelques autres dont la présence, surtout si on les groupe ensemble, est suffisante pour faire la lumière et permettre de conclure, non pas que la Kabylie a été chrétienne, mais qu'il y a eu chez elle un certain nombre de chrétiens, à une époque quelconque de l'histoire. Cette époque ne peut être que la fin du VII[e] siècle et le commencement du VIII[e], c'est-à-dire au début des invasions arabes.

Parmi ces signes, on place habituellement le tatouage de la croix et le dessin de ce même emblème sur les poteries, les portes, etc.

---

[1] Selon quelques auteurs, c'est dans ces circonstances, dans cet afflux de populations nouvelles que les crêtes du Djurdjura auraient commencé à être habitées. Les fugitifs en quête de terres cultivables les auraient alors disputées à la brousse et aux bêtes sauvages, sur les hauts sommets.

[2] On sait que la petite église retrouvée dans le village purement indigène de Bou Taga, près de Boghar, tout en étant bâtie en simples moellons, avait à fleur de terre une ceinture de belles pierres de taille. Cfr. Mesnage, *Le Christianisme en Afrique*, I, p. 188.

Nous avons dit ailleurs [1] ce que nous en pensons, et avons conclu que, pour nous, il y avait là un mélange d'art primitif, de traditions historiques et de traditions religieuses. Par le mot « traditions historiques » nous avons voulu faire allusion à l'obligation de se graver la croix sur la main ou sur la figure, imposée soit par Genséric aux indigènes qui demandaient à servir dans ses troupes, soit par les Byzantins à ceux qui, se disant chrétiens, voulaient profiter de l'exemption d'impôts accordée aux autochtones convertis. Par le mot « traditions religieuses, » nous entendons le fait que beaucoup d'ancêtres de nos Kabyles ont, d'après l'affirmation des indigènes, été autrefois chrétiens.

Libre à chacun de faire la part plus ou moins grande à l'origine de ces croix. Le fait est que la croix est partout, non seulement la croix grecque, c'est-à-dire celle qui se prête le plus au dessin fantaisiste, mais la croix latine. Voici ce que nous en écrit un Kabyle intelligent et instruit, interprète judiciaire au tribunal de Tizi-Ouzou, M. Salem [2]. « La croix se trouve partout. Dans l'arrondissement de Bougie, on la voit bien dessinée sur le front, le cou de presque toutes les femmes des douars suivants : Beni Ouartilan, Idjissa, Kendira, Bou-Andas, Barbacha, Ifnaïn, etc. etc. Ce sont des croix latines. Dans l'arrondissement de Tizi-Ouzou, les femmes des douars Beni-Fraoucen, Beni-Iraten, Beni-Mahmoud, Beni-Douala, Beni-Aïssa, Maatka, etc. etc. portent également cette croix au front, au cou, quelquefois entre les seins, quelquefois aussi au-dessous du mollet du pied droit.

« Tous ces tatouages étaient autrefois des signes de christianisme ; plus tard, leur raison d'être a été oubliée, et on les porte aujourd'hui comme signes de parure, de toilette et de beauté, ou bien encore comme préservatifs contre les esprits

---

[1] Mesnage, *Le Christ. en Afr.*, I, p. 267, etc.

[2] Lettre du 17 décembre 1914.

malfaisants. « Le mauvais œil ou l'esprit malfaisant, ne peut « rien contre nous, à la vue de cette croix, disent ceux ou « celles qui sont tatoués de ce signe. »

De leur côté tous les missionnaires qui travaillent au milieu des Kabyles et qui savent assez leur langue pour les interroger, sont unanimes à reconnaître que la tradition d'ancêtres autrefois chrétiens est absolument générale. Lorsque leur attention est portée de ce côté, ils constatent une foule de faits, d'us et coutumes, qui ne peuvent que descendre d'anciens chrétiens. Un de nos confrères, le P. Barthélemy, passant un jour par le village de Lqorn entre Fort-National et Michelet, remarqua sur la vieille porte d'un gourbi une croix très apparente et très bien formée [1]. « Qu'est-ce que cela signifie, demanda-t-il aux Kabyles qui l'accompagnaient ? — C'est le signe de la voie que suivaient autrefois nos ancêtres, lui répondirent-ils. »

Dans quelques notes manuscrites que le P. Amat Emile a bien voulu me donner sur cet intéressant sujet, après avoir parlé des tatouages de la croix, il continue ainsi :

« A la fin de certaines prières, comme sont celles des enterrements, les marabouts disent : « *Esselam oualikoum*, le salut soit sur vous, » en faisant le signe de la croix avec leur tête, absolument comme le prêtre, dans la cérémonie du baptême, fait les insufflations rituelles sur le petit enfant qu'il baptise.

« Nos Kabyles font encore la croix sur toutes les galettes qu'ils veulent rompre et distribuer. Ne devrait-elle être partagée qu'entre deux ou trois personnes, elle est toujours marquée de la croix et coupée en quatre d'après les lignes de cette croix.

---

[1] Voir dans notre 1er vol. p. 287 l'usage qu'avaient les premiers chrétiens d'Afrique de graver sur le linteau de leur porte l'expression de leur foi.

« Cette croix, on la trouve encore sur les tombes ; mais, en ce cas, au lieu d'être grecque ou à branches égales, elle est latine, c'est-à-dire que la ligne perpendiculaire est plus longue que l'horizontale. Elle est formée de petits cailloux placés les uns à côté des autres. Voici, dit ce même Père, l'explication que m'en a donnée un Kabyle : « Autrefois, nous étions chrétiens comme vous, et, comme vous aussi, nous mettions des croix sur les tombes de nos morts. Les musulmans sont venus, et nous ont forcés à les abattre. Pour ne pas nous exposer à la mort, nous avons dû obéir. Mais nous avons trouvé un moyen de tout concilier : sauver nos têtes et conserver nos croix. Au lieu de les faire en bois ou en pierre et de les dresser debout, comme vous faites, nous les avons couchées et les faisons avec de petites pierres. Couchées, elles ne peuvent être vues de loin, ni attirer l'attention ; en cailloux non fixes, elles peuvent d'un coup de main être rendues méconnaissables, puis, le danger passé, être reformées facilement.

« Ces croix s'appellent *assif* (au pluriel, *issafen*). Assif en berbère signifie rivière. Pourquoi les Kabyles ont-ils donné ce nom à ces sortes de croix ? Il est assez difficile de le dire, et eux-mêmes l'ignorent. Peut-être faut-il pour cela faire appel à la tradition. De même qu'une rivière vient de loin, de si loin parfois qu'on n'en connaît pas la source, ainsi cette croix leur vient de la tradition dont la source leur est inconnue. »

En terminant, le P. Amat parle d'une tombe que tous les missionnaires qui ont habité dans la tribu des Mengallet, connaissent, et qu'il décrit ainsi : « Au cimetière de Djeddi, vous verrez un tombeau qui paraît très ancien et aux coins duquel se dressent bien régulièrement quatre vieux chênes, un à la tête, un autre aux pieds, et les deux autres, à droite et à gauche. Si vous demandez qui est enterré là, l'on vous dira : « Nous n'en savons rien ; c'est peut-être un des vôtres,

Il n'a jamais voulu invoquer notre Prophète. En parlant de Dieu, son expression habituelle était *Moulanar* (notre Maître). Il vivait à Taourirt n-Tidit, village des Mengallet, où l'on montre encore, je crois, sa maison. Il était probablement chrétien, peut-être même prêtre. Avant de mourir, il a demandé qu'on plantât sur sa tombe quatre arbres en forme de croix. Ces arbres vivent encore, il serait facile de savoir l'époque approximative à laquelle vivait ce personnage mystérieux. »

Outre le fait des croix, il y a celui de la monogamie, presque générale en Kabylie, usage d'autant plus surprenant qu'il se pratique en plein Islam où la polygamie est d'un usage général [1]. Plusieurs, il est vrai, disent que le Kabyle est pauvre et ne peut se payer le luxe de nourrir plusieurs femmes. C'est possible, mais étant donné que les riches qui se le paient sont tenus par leurs congénères dans une sorte de défaveur, l'argument favorable à la tradition chrétiennne ne perd rien de sa force.

La langue elle-même aurait conservé quelque chose des formules liturgiques d'autrefois. Ainsi le *Dominus tecum, vobiscum* se trouve couramment dans le *Rebbi isek* (que le Seigneur soit avec toi), *Rebbi isouen* (que le Seigneur soit avec vous), expressions communes pour consoler, apaiser et, d'après quelques-uns, saluer.

Tous ces faits pris en particulier ne prouveraient peut-être pas sans conteste le bien-fondé des traditions dont nous parlons : réunis ensemble, ils forment, il faut bien l'avouer, un faisceau de preuves absolument apodictiques.

Nous pouvons donc conclure que la tradition qu'il y a eu

---

[1] Cette induction a d'autant plus de valeur que les Berbères étaient autrefois polygames. N'avons-nous pas vu (p. 48) que, devant les menaces de Solomon de faire payer à leurs enfants qu'il avait en otages, l'infidélité à leur parole, ils lui répondirent cyniquement : « Vous qui ne pouvez avoir qu'une femme, vous devez avoir à cœur de sauvegarder la vie de vos enfants ; mais nous, qui pouvons en avoir cinquante.... »

des chrétiens en Kabylie est non seulement *soutenable* mais *certaine* et *incontestable*.

Ainsi donc, si un voyageur avait traversé l'Afrique Septentrionale au VIII[e] siècle, il aurait pu voir des massifs montagneux comme celui de la Kabylie et la partie orientale du désert qui, peu auparavant, avaient peu ou point de chrétiens, habités par un grand nombre de ces derniers.

Hélas! c'était au prix de la disparition de la foi de pays où elle avait brillé du plus vif éclat, tandis que dans les nouvelles régions qu'elle allait éclairer ce ne devait être que parcimonieusement et pour un temps très court, comme nous le verrons plus loin.

A côté de ces nouvelles chrétientés qui se sont formées par l'émigration des fidèles de la Numidie et de la Sitifienne dans le désert et en Kabylie, il en est d'autres, en Maurétanie, qui semblent avoir subsisté jusqu'après le passage des Arabes et qui s'éteignent ensuite on ne sait quand ni en quelles circonstances.

Telle l'antique Pomaria, le Tlemcen actuel. Après les massacres d'Idris I[er], cette chrétienté a dû se relever, car El Bekri qui a terminé en 1068 son ouvrage : *Description de l'Afrique Septentrionale* [1], dit de cette ville : « On y trouve les restes d'une population chrétienne qui s'est conservée jusqu'à nos jours. Il y a aussi une église qui est encore fréquentée par les chrétiens. »

De son côté, Edrisi [2] qui écrivait sa *Description de l'Afrique et de l'Espagne* dans le siècle suivant (1154), rapporte

[1] Trad. de Slane, p. 179.

[2] Trad. Jaubert, I, p. 227; p. 92 de la trad. Dozy et Goeje. C'est probablement à cette chrétienté que fait allusion Nilus Doxipatrius dans son livre *De quinque thronis Patriarchalibus,* écrit en 1043, pour Roger, roi de Sicile : « Possidebat Romanus... provinciam Byzaciæ, in qua est Carthago, et Mauritaniam... » SCHELSTRATE, *Antiquitas Ecclesiæ. App. ad opus Geographicum,* p. 722-723.

ce passage d'un manuscrit latin relatif à cette ville : « *Ad hunc rivum* (rivus Annasrani - christiani) *extructa sunt monasteria, oratoria aliaque religiosorum ædificia, cum viridariis amplissimis et nominatur ibi rivus ille Alfuara* (Scaturigo) ». C'est la seule communauté chrétienne que nous apercevions encore au Magreb. Tiaret, centre, lui aussi, important au VII[e] siècle, a disparu pour ne plus se relever [1]. Peut-être la différence entre ces deux villes vient-elle de ce que l'antique Pomaria (Tlemcen) était constituée par une population surtout romaine et créole tandis que celle de Tiaret était en grande partie composée d'indigènes.

Celle d'Alger, l'antique Icosium, a disparu aussi. El Bekri [2] n'en parle qu'au passé : « Elle possédait autrefois, dit-il, une vaste église dont il ne reste qu'une muraille en forme d'abside, se dirigeant de l'O. à l'E. Cette muraille sert maintenant de *kibla* légale lors des deux grandes fêtes. Elle est ornée de panneaux et couverte de sculptures et d'images. »

Par contre, si nous fixons notre regard plus vers l'Est, nous apercevons une ville qui vient d'être fondée, et qui semble avoir été alors le centre où se sont réunis tous les chrétiens qui subsistaient encore dans la province du Zab (Hodna) : nous voulons parler de la Kalâa des Beni-Hammad, à une trentaine de kilomètres au N. de Msila.

Pour bien comprendre l'existence de cette communauté chrétienne, inconnue jusqu'ici, il nous faut revenir un peu en arrière et rappeler quelques événements politiques du X[e] siècle.

En 909, les Fatimites ont chassé les Aghlébites de l'Ifrikia et se sont mis à leur place [3]. Tournant ensuite leur regard vers l'Orient, ils ont laissé l'Ifrikia entre les mains d'un vizir,

---

[1] Détruite par les Hilaliens en 1202. Le reste de sa population s'est réfugié à Tlemcen. Bargès, *Hist. de Tlemcen*, p. 188.

[2] Mort en 1094.

[3] Dédaignant Kairouan, ils ont fait de Mehdia, en 920, leur capitale.

Bologguin ibn Ziri, et ont transporté en 972 le khalifat Fatimite au Caire, construite au N. E. des ruines de Memphis et destinée à éclipser Bagdad et Cordoue, capitales des Abassides et des Ommiades.

Hammad, fils de Bologguin, nommé par le roi El Mansour, son frère, gouverneur de Msila ne se contenta pas de son commandement. En l'an 398 de l'hégire (1007-1008), il fonda dans les montagnes du Hodna, sur le Dj. Kiana, une forteresse destinée à remplacer Msila. C'est la Kalâa dite des Beni Hammad, ainsi appelée pour la distinguer des nombreuses Kalâas éparpillées dans toute l'Afrique du Nord.

Badis, successeur d'El Mansour, ayant ordonné à son oncle Hammad de remettre à son fils El Moëz le gouvernement de Tigist, l'antique Tigisi (Aïn el Bordj), Hammad refusa. Il fit alors à l'égard des Zirides ce que son père Bologguin avait fait à l'égard des Fatimites. Il s'affranchit et fonda un royaume indépendant qui comprit tout le département actuel de Constantine et la moitié de celui d'Alger, jusqu'au Chélif, à la hauteur d'Alger sans cependant s'étendre jusqu'à cette ville [1].

En Nacer, petit-fils de Hammad, trouvant sans doute que sa capitale El Kalâa était trop retirée dans les terres, et désireux d'entrer en relations avec les peuples d'Occident fonda en 1067 la ville de Bugeia (Bougie) près des ruines de l'antique Saldæ. Son fils Mansour en fit en 1090 la capitale du royaume Hammadite.

Telle est la dynastie musulmane qui, au XIe et au XIIe siècle, montra une telle bienveillance à l'égard des chrétiens de ses Etats que le Saint-Siège espéra un moment gagner un de ses princes à la vraie foi [2].

Les deux capitales de ces princes comptèrent un grand

[1] Ibn Khaldoun, *Hist. des Berb.*, II, p. 43, etc.

[2] Le Pape donne à En Nacer le titre de roi de la Maurétanie Sitifienne parce que ses capitales se trouvaient dans l'ancienne Maurétanie Sitifienne.

nombre de chrétiens. Ceux de la Sitifienne méridionale avaient dû se réfugier lors de l'invasion arabe, dans les montagnes du Hodna, comme ceux de la partie septentrionale de la même province s'étaient réfugiés dans la Petite et la Grande Kabylie. On comprend dès lors que, attirés par la bienveillance du nouvel émir, ils soient allés en grand nombre habiter l'une et l'autre de ces villes.

La chrétienté de Kalâa possédait une église dédiée à la Très Sainte Vierge et aussi probablement un évêque car le mot *Khalife* qui lui est donné par le document dont nous tirons tous ces détails [1] semble avoir cette signification. La maison épiscopale était attenante à l'église, l'une et l'autre au-dessous du palais royal qui les dominait : *imminebat*, dit le texte. Nous donnons ces détails, car ils expliquent un fait dont nous allons parler.

En 1114, la chrétienté indigène vit arriver et se mêler à elle une petite troupe de bénédictins, à la tête desquels était le Bienheureux Azzon. Passant de Sardaigne en Italie, ils avaient été pris par les pirates et amenés à Kalâa.

Azzon, étant mort peu après son arrivée, fut enterré dans l'église devant l'autel dédié à la Sainte Vierge. S'il faut en croire le récit du Chroniqueur, il plut à Dieu de le glorifier par des miracles. Voici dans quelles circonstances.

« Peu après sa mort, on trouva la lampe qui brûlait sur sa tombe miraculeusement allumée. Le mansionnaire ou desservant de l'église reprocha au sacristain de l'avoir imprudemment laissée allumée la nuit ; celui-ci ayant répondu qu'il l'avait éteinte, le mansionnaire se chargea de l'éteindre lui-même ; mais le lendemain il la trouva encore allumée.

« En apprenant ces faits le roi ordonna d'interdire aux chré-

---

[1] Pierre Diacre, *Chronique du Mont-Cassin ;* Maï, *Nova Collectio*, c. LXII. Cfr. Pagi, notes à Baronius, *Annal. Eccl.*, 1114, parag. 3; Chronica monasterii Cassinensis, IV, 50, dans les *Monumenta Germaniæ historica*, VII, p. 786 ; Blanchet, *Rec. Const.*, XXXII, 1898, p. 108.

tiens l'accès de l'église et de faire surveiller le sanctuaire par les seuls musulmans, pour éviter toute supercherie. De nouveau, en approchant de l'église de Notre-Dame, on crut apercevoir le défunt assis et lisant sur le seuil de la porte, puis se lever et rentrer dans l'édifice ; en y entrant à sa suite, on trouva encore la lampe allumée, mais Azzon avait disparu. Le roi, ayant fait renouveler l'expérience à plusieurs reprises, voulut lui-même surveiller l'église du haut de son palais qui dominait le sanctuaire. Il aperçut alors une étoile dont les rayons descendaient sur la tombe du serviteur de Dieu. Des gardes envoyés alors dans l'église constatèrent que la lampe était de nouveau allumée.

« El Aziz rendit alors une ordonnance permettant aux chrétiens l'accès de l'église et le Bienheureux Azzon vit ceux-ci accourir à son tombeau où ils obtenaient des grâces nombreuses [1]. »

La seconde chrétienté de l'empire hammadite avait été formée par des fidèles venus probablement de la Petite et de la Grande Kabylie où nous les avons vus se réfugier lors de l'invasion arabe. Peut-être ces pauvres chrétiens n'avaient-ils plus déjà de pasteurs, ou bien ceux-ci, réduits à un trop petit nombre, ne voulurent-ils pas abandonner leurs ouailles de la montagne. Le fait est que la communauté chrétienne de Bougie n'avait pas d'évêque en 1075. Elle choisit pour cette charge le prêtre Servandus, *« Servandum episcopum quem a vobis electum ad nos consecrandum misistis »* [2]. Le roi En Nacer ayant donné son agrément à ce choix, le fit partir pour Rome avec des lettres et des cadeaux destinés au Pape. Bien plus, il le fit accompagner de tous les esclaves chrétiens qu'il avait trouvés dans son royaume, en promettant de délivrer également tous les autres qu'il viendrait à découvrir dans la suite.

---

[1] Chan. Jaubert, Notes d'Histoire et d'Archéologie, pp. 371-372.

[2] Lettres de S[t] Grégoire VII, lib. III, epist. 20, MIGNE. *Patrol. lat.*, CXLVIII, p. 449.

Saint Grégoire VII qui était alors sur le trône pontifical fut touché au delà de toute expression de tant de preuves de bienveillance et d'estime. Il consacra évêque le sujet élu et lui remit pour son souverain une lettre qui, par le ton affectueux et cordial dont elle est empreinte d'un bout à l'autre, dépasse toutes celles qui, dans la suite, furent « échangées entre les papes et les rois du Magreb. » La voici :

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à Anzir, roi de la Maurétanie Sitifienne, en Afrique, salut et bénédiction apostolique.

« Votre Noblesse nous a écrit cette année pour nous prier de consacrer évêque, suivant les constitutions chrétiennes, le prêtre Servandus, ce que nous nous sommes empressé de faire parce que votre demande était juste. Vous nous avez en même temps envoyé des présents, vous avez, par déférence pour le bienheureux Pierre, prince des Apôtres, et par amour pour nous, racheté les chrétiens qui étaient captifs chez vous et promis de racheter ceux que l'on trouverait encore. Dieu le créateur de toutes choses, sans lequel nous ne pouvons absolument rien, vous a évidemment inspiré cette bonté et a disposé votre cœur à cet acte généreux. Le Dieu tout-puissant qui veut que tous les hommes soient sauvés et qu'aucun ne périsse, n'approuve en effet rien davantage chez nous que l'amour de nos semblables, après l'amour que nous lui devons, et que l'observation de ce précepte : « Faites aux autres ce que vous voudriez qui vous fût fait à vous-mêmes. » Nous devons plus particulièrement que les autres peuples pratiquer cette vertu de charité vous et nous qui, sous des formes différentes, adorons le même Dieu unique et qui, chaque jour, louons et vénérons en Lui le Créateur des siècles et le Maître du monde.

« Les nobles de la ville de Rome ayant appris par nous l'acte que Dieu vous a inspiré admirent l'élévation de votre cœur et publient vos louanges. Deux d'entre eux, nos com-

mensaux les plus habituels, Albéricus et Cencius, élevés avec nous, dès leur adolescence, dans le palais de Rome, désireraient vivement se lier d'amitié et de services réciproques avec vous. Ils seraient heureux de pouvoir vous être agréables en ce pays. Ils vous envoient quelques-uns de leurs hommes qui vous diront combien leurs maîtres ont de l'estime pour votre expérience et votre grandeur et combien ils seront satisfaits de vous servir ici [1]. Nous les recommandons à votre magnificence et nous vous demandons pour eux cet amour et ce dévouement que nous aurons toujours pour vous et ce qui vous concerne. Dieu sait que l'honneur de Dieu tout-puissant inspire l'amitié que nous vous avons vouée et combien nous souhaitons votre salut et votre gloire dans cette vie et dans l'autre. Nous le prions du fond du cœur de vous recevoir, après une longue vie dans le sein de la béatitude du très saint patriarche Abraham. »

Cette lettre [2] est de l'an 1076.

Elle était accompagnée d'une autre [3] à l'adresse du clergé et du peuple qui avaient choisi Servandus, pour leur recommander l'obéissance envers lui et le bon exemple à l'égard des Sarrazins au milieu desquels ils vivaient. Elle porte, il est vrai, la suscription *Clero et populo Hipponensi, in Mau-*

---

[1] Ces offres de service furent, paraît-il, acceptées par le fils d'En Nacer qui fit de Bougie sa principale capitale, sans cependant abandonner complètement El Kalâa, où il allait résider de temps à autre.

Il conserva avec le Pape les mêmes relations que son père. Selon une notice arabe connue de Féraud, il lui demanda même des architectes et des ouvriers pour continuer les embellissements de sa capitale. Le Pape lui envoya onze cents artisans experts dans leurs différentes professions.

La ville de Bougie devint, au rapport d'Edrisi et d'Ibn Khaldoun, une des plus belles du monde et un centre de lumière comparable à Bagdad et à Cordoue.

[2] Labbe, *Concil.*, X, p. 146. *Epist.*, III, *epist.* 21 ; Migne, *P. L.*, CXLVIII, p. 450.

[3] Labbe, *Concil.*, X, p. 145. *Epist.*, III, *epist.* 20 ; Migne, *l. c.*, p. 449.

ritania Sitiphensi, id est in Africa. Mais il y a évidemment là une erreur, Servandus, dont il est parlé dans cette lettre est bien le même que celui qui avait été envoyé l'année précédente par En Nacer. Or il était l'élu du peuple de *Bugeia* et non de celui d'*Hippo Regius.* Les données géographiques sur l'Afrique s'étaient obscurcies à la cour romaine, comme chez les Bénédictins du Mont Cassin : de même que Paul Diacre, en parlant de la chrétienté de Kalaa [1], la confondait avec l'ancien évêché de Possidius, Calama, *Calamensis episcopus,* ainsi le secrétaire de S[t] Grégoire VII a confondu Bugeia et Hippo Regius, sans réfléchir que cette dernière ville n'avait jamais été *in Mauritania Sitiphensi.*

Le souvenir de S[t] Augustin planait encore tellement sur l'Afrique que, si quelques évêchés subsistaient après l'effondrement de sa malheureuse Eglise, ce ne pouvaient être que le sien et celui de son ami : Hippo Regius et Calama !

Mais ce raisonnement simpliste n'est pas du tout appuyé par les documents que nous avons. Il y a même toute apparence que Hippo Regius comme Calama n'avait plus alors aucune communauté chrétienne.

Incomplètement détruite, il est vrai, en 430, Hippone ne tarda pas à se relever [2]. Mais, lors de l'arrivée des Arabes, elle disparut de nouveau. D'après Léon l'Africain [3], ce serait sous

---

[1] « *Civitas Calamensis quod a Saracenis Alchila dicitur* » PETRUS DIACONUS, *l. c.*

[2] Bien que Possidius affirme (*Vita Aug.*, 28) qu'Hippone a été brûlée par les Vandales en 430, il est certain qu'un traité y a été signé en 435, entre ces mêmes Vandales et l'Empereur (PROSPER, apud Mommsen, *Chronica Minora,* I, p. 474.497).

Genséric y résida entre 436 et 439 (*Epitome Carthaginiensis, ibid.*, p. 497). Les Vandales n'en abattirent pas les remparts comme ceux de la plupart des autres villes d'Afrique. Procope la qualifie de ville fortifiée (*De Bell. vand.*, II, 4).

[3] *Description de l'Afrique*, traduction Temporal, édit. de 1556, p. 268. Cfr. MARMOL, II, p. 434.

le khalifat d'Othman (milieu du VII[e] siècle), et Bône aurait été alors bâtie avec ses débris. Selon En Noweiri [1], Bône aurait servi de refuge à des Berbères, après la prise de Carthage par Hassan. El Bekri, au XI[e] siècle, distingue nettement deux villes : l'ancienne, la demeure d'Augustin, il l'appelle *Medina Zaoui*, et la neuve, à trois milles de là, vers le N. O. [2]. A propos de la première, il parle de mosquées, de bazars etc., mais ni à l'une ni à l'autre, il n'attribue une communauté chrétienne, comme il l'a fait pour Tlemcen.

Nous n'apercevons donc au XI[e] siècle, dans l'empire Hammadite, que deux centres chrétiens seulement : La Kalâa et Bugeia, au lieu de trois, comme plusieurs l'ont cru jusqu'ici.

Peut-être serait-il permis d'en supposer un autre dans les montagnes de la Grande Kabylie qui était située dans l'empire Hammadite bien que, de fait, elle en fût complètement indépendante.

Parmi les chrétientés qui s'y sont fondées, on croit qu'il y en a eu une à Kouko, chef-lieu de ce que l'on peut appeler la confédération des Zouaoua.

On a beaucoup discuté pour savoir si, dans cette localité, il y a des restes romains..... La grande raison apportée par ceux qui sont pour l'affirmative, est qu'on y a retrouvé une vaste citerne assez bien conservée et des pierres de taille d'origine ancienne..... mais les chrétiens indigènes ou colons du VII[e] siècle, qui habitaient Cirta ou Sétif n'étaient-ils pas capables de la creuser et d'imiter le travail des Romains du V[e] siècle ? L'opinon soutenue aujourd'hui par la majorité des auteurs est que Kouko n'a pas été romaine.

---

[1] Dans l'*Hist. des Berb.* d'Ibn Khaldoun, I, p. 339.

[2] *Descrip. de l'Afrique Sept.*, trad. de Slane p. 133.

Nota. Fournel croit que la fondation de Bône a eu pour cause le déplacement de la Seybouse qui a envahi en partie l'ancienne Hippone et les apports d'alluvion qui ont éloigné cette ville du rivage. *Richesses minérales,* I, p. 57, 386.

Quoi qu'il en soit, Kouko paraît avoir été un centre de christianisme, en Kabylie, après l'invasion arabe. En effet, ce que nous avons dit du khalife des chrétiens d'El Kalâa s'applique parfaitement à Kouko. Ici, comme là, les nouveaux-venus ont eu leur khalifat, les indigènes montrent encore son tombeau.

Quand le P. Justrobe s'est rendu dans cette localité avec un confrère, en 1895, les chefs du village, le lui ont montré en lui disant que là avait été enterré autrefois un « khalife des chrétiens »[1].

Cette communauté de fidèles eut-elle des rapports avec celle de Bougie ? Ce n'est pas probable.

Ces pauvres chrétiens paraissent au contraire s'être renfermés dans un isolement complet, soit volontairement, soit qu'ils y fussent forcés par leurs nouveaux maîtres qui, de tout temps, avaient trouvé, dans cet isolement même, le gage le plus certain de leur sécurité et de leur indépendance.

Mais alors, il est fatalement arrivé ceci. Le sacerdoce n'a pu s'y recruter suffisamment. Les prêtres étant venus à manquer, la pratique religieuse a disparu insensiblement, de sorte que cette chrétienté a dû s'éteindre un jour sans laisser une seule trace dans l'histoire.

Existait-elle encore au XI[e] siècle ? C'est possible, mais on n'en a aucune preuve.

A côté de ces deux ou trois chrétientés hammadites, il y en aurait eu encore quelques-unes dans le royaume ziride, ancienne province d'Afrique, bien que nous ne puissions savoir à quelles localités les attribuer toutes, *« et tunc a tua fraternitate audimus quinque vix episcopos superesse in tota Africa*[2]. »

---

[1] Il y aurait, paraît-il, des caractères arabes gravés sur la pierre tombale. Sont-ils contemporains ou postérieurs à l'érection de ce monument ?

[2] Lettre de S[t] Léon IX à Thomas, évêque d'Afrique. MANSI, *Conc.*, XIX,

Il y avait d'abord celle de Carthage qui survivait encore à tous ses malheurs mais qui, depuis trois siècles, avait été dépouillée de son principal trésor, nous voulons parler des reliques de son grand évêque St Cyprien et de quelques autres martyrs.

Au commencement de l'an 800, les ambassadeurs [1] que Charlemagne avait envoyés au khalife Haroun er Rachid avaient, à leur retour, débarqué à Carthage pour obtenir du prince régnant en Ifrikia, sous la suzeraineté du khalife, Ibrahim el Aghleb, les reliques de St Cyprien, de St Spérat, le chef des douze martyrs Scillitains, et de St Pantaléon.

Si Carthage avait encore été Carthage, elle ne se serait probablement pas laissé décapiter une seconde fois, mais qu'importait à Aghleb les reliques de St Cyprien ? Arrivé en toute hâte de la capitale qu'il s'était fait bâtir à quatre milles au Sud de Kairouan et qu'il avait appelée El Abassia [2], par flatterie à l'égard des khalifes Abassides, il s'empressa de donner des ordres pour qu'on laissât toute liberté à l'envoyé de Charlemagne. Pendant que celui-ci recueillait les reliques demandées, Ibrahim joignit son ambassadeur à celui d'Haroun et tous deux allèrent offrir à Charlemagne, alors à Pavie, les présents de leurs maîtres.

Quant aux reliques, elles abordèrent un peu plus tard à Arles (802), pour de là être transportées à Aix-la-Chapelle où était retourné l'empereur [3].

---

col., 657 ; Migne, *Patrol. lat.*, CXLIII, col. 728. Cettre lettre est du 17 décembre 1053. La chrétienté de Bougie n'existait pas encore.

[1] Charlemagne avait député à Haroun er Rachid un Juif nommé Ishak et deux autres personnages Lantfrid et Sigismond. Ces deux derniers étaient morts dans le voyage (Dom Bouquet, *Annales rerum Francicarum*, V, p. 53, in fol., Paris, 1744).

[2] Cf. Fournel, *les Berbers*, I, p. 452.

[3] Pour tout ce qui concerne cet événement, cfr. D. Bouquet *Annales rerum Francicarum. l. c.*

C'est ainsi que Carthage s'est vue doublement dépouillée et de ses magnificences matérielles et de ses richesses spirituelles.

On peut cependant croire qu'elle avait encore quelque chose de sa splendeur première, car El Bekri, vers 1068, en fait, vers le milieu du XI[e] siècle, un portrait enthousiaste : « Celui, dit-il, qui entrerait dans Carthage tous les jours de sa vie, et s'occuperait seulement à y regarder, trouverait chaque jour une nouvelle merveille qu'il n'aurait pas remarquée auparavant... On y voit, ajoute-t-il un peu plus loin, une coupole d'une telle hauteur qu'un archer ne saurait en atteindre le sommet avec une flèche lancée de toute sa force. L'aire de cet édifice est en mosaïque et a 50 coudées tant en longueur qu'en largeur. Aujourd'hui les ruines de Carthage sont couvertes de beaux villages riches et bien peuplés [1]. »

Cependant, à la fin du X[e] siècle, en 990, elle n'avait plus d'évêque. Le peuple et le clergé élurent un prêtre nommé Jacques et l'envoyèrent à Rome pour qu'il y fût consacré. Il portait une lettre qui disait :

« Au bienheureux Seigneur, successeur de Pierre, pape de la ville de Rome qui est protégée par Dieu, le clergé et le peuple de Carthage.

« Nous demandons à Votre Béatitude de venir au secours d'une ville malheureuse de l'Afrique, qui a été tellement anéantie qu'elle possède à peine quelques prêtres, elle qui autrefois a été une métropole. De même que nos ancêtres ont eu recours à vos prédécesseurs, ainsi nous nous adressons à vous, malgré notre petitesse et notre indignité, et vous envoyons le prêtre Jacques, en vous priant de l'ordonner évêque pour notre consolation. »

Le pape, alors Jean XV, envoya l'élu de Carthage au monastère de l'abbé Léon afin d'avoir la preuve de son ortho-

[1] Trad. de Slane, pp. 101-108.

doxie. Lorsqu'il se fut assuré de la rectitude de sa foi, il le sacra *archevêque* et le renvoya à son église [1].

Soixante-trois ans plus tard, 1053, l'évêque de Carthage semble avoir été un certain *Thomas*, qui a pour collègues dans l'épiscopat un *Petrus* et un *Joannes*. Ces deux évêques dont nous ignorons les sièges sont à cette date unis à leur métropolitain pour combattre les prétentions d'un quatrième évêque, celui de Gummi (Bordj Cedria actuel, au fond du golfe de Tunis) qui prétend s'arroger le titre de primat ou du moins ses droits, ceux en particulier de consacrer les évêques et de convoquer les conciles.

Tous ces détails nous sont connus par les deux lettres que le Pape S[t] Léon IX, 1048-1054, écrivit soit à Thomas, soit à Pierre et à Jean pour repousser les prétentions de l'évêque de Gummi ajoutant cette magnifique déclaration qui a tout l'air d'une annonce prophétique :

« Sans aucun doute, après le Pontife de Rome, le premier archevêque et le plus grand métropolitain de toute l'Afrique est l'évêque de Carthage. Il ne peut perdre, en faveur de n'importe quel évêque d'Afrique, ce privilège qu'il a reçu du S[t]-Siège apostolique de Rome, mais il le possédera jusqu'à la fin des siècles et tant que le nom de N.-S. J.-C. y sera invoqué, soit que Carthage reste en ruines, soit qu'elle ressuscite glorieuse un jour [2]. »

---

[1] *Monum. Germ. Hist. Script.*, Vol. III, p. 689. Edit. Pertz, Hanov. 1889.

Nota. Le nom de cet évêque doit être ajouté à la liste des Evêques de Carthage dans notre Afrique chrétienne, p. 8.

[2] MIGNE, *Patrol. Lat.*, CXLIII, col. 729.

« Sine dubio, post Romanum Pontificem primus archiepiscopus et totius Africæ maximus metropolitanus est Carthaginensis episcopus, nec pro aliquo episcopo in tota Africa potest perdere privilegium semel susceptum a Sancta Romana et Apostolica Sede, sed obtinebit illud usque in finem sæculi et donec in ea invocabitur nomen Domini Nostri Jesu Christi, sive deserta jaceat Carlhago, sive resurgat gloriosa aliquando. »

D'où pouvaient venir à l'évêque de Gummi de telles prétentions? Peut-être de l'importance numérique de sa chrétienté. Gummi est voisine de la plaine de Mornag où, lors de la conquête, un riche colon byzantin avait apostasié pour être le gouverneur et le propriétaire des riches villages qui s'y trouvaient épars [1].

De plus, nous savons que 1000 familles coptes furent envoyées d'Egypte par Abd el Aziz, et installées dans les environs de Tunis [2] pour y construire une flotte. Il est possible que ces 1000 familles chrétiennes aient dépendu de l'évêque de Gummi et donné à cet évêché une importance que n'avait pas celui de Carthage.

Vingt ans après ces démêlés entre l'évêque de Gummi et son primat, un autre incident rappela l'attention du pape sur l'Eglise de Carthage.

Cette fois, il ne s'agissait plus de remettre à sa place un suffragant révolté contre son métropolitain, mais bien de consoler et de fortifier dans la lutte le pauvre archevêque. En 1073, il s'appelait Cyriacus. Il avait vu son peuple se soulever contre lui parce qu'il ne cédait pas à ses caprices, et ne voulait pas ordonner un sujet probablement indigne qu'on lui présentait. Calomnié auprès de l'émir [3], il avait été dépouillé de ses vêtements et battu de verges comme un esclave! Voilà à quelles scènes nous assistons à la veille du jour où cette malheureuse Eglise va disparaître dans le sang de ses derniers enfants.

S[t] Grégoire VII, 1073-1085, écrivit deux lettres dans cette triste occasion, une à Cyriacus pour le consoler, l'encoura-

---

[1] El Bekri dit qu'il y en avait 360 (!?) (Trad. de Slane, p. 92).

[2] El Bekri, trad. p. 94.

[3] Cet émir était Abd el Hack ibn Khoraçan qu'En Nacer avait donné pour chef à la population de Tunis, laquelle avait envoyé ses principaux cheikhs à El Kalâa pour lui demander un gouverneur.

ger à combattre le bon combat et ne pas céder à des exigences réprouvées par les saints Canons, l'autre à son peuple. Dans cette dernière, digne du grand défenseur de la discipline ecclésiastique, il apostrophe ainsi les coupables : « Je vous écris ces choses, mes très chers fils, la douleur dans le cœur et les larmes aux yeux. Il est parvenu à nos oreilles qu'une partie d'entre vous, se révoltant contre la loi du Christ et contre notre vénérable frère Cyriaque, votre archevêque, votre maître, votre Christ, l'a accusé devant les Sarrasins, l'a outragé de ses insultes à ce point que, traité comme un voleur, il a été mis à nu et battu. O fatal exemple ! Honte à vous et à l'Eglise entière ! Le Christ est de nouveau captif, de nouveau il est condamné sur de faux témoignages, frappé comme les larrons ! Et par qui ? par ceux qui prétendent croire encore à son Incarnation, vénérer sa Passion, respecter ses mystères. Non, je ne puis me taire ; j'élèverai la voix contre vous, je ne veux pas, pour vos péchés, être jeté aux pieds de mon terrible Juge. »

Puis se souvenant qu'il est père, il continue : « Comme vous ne pouvez venir facilement à moi, à cause de la longueur et des dangers des voyages sur mer et que je ne puis discerner d'ici la part de la malice et de l'ignorance, je vous ouvre les entrailles de la miséricorde ; que vos regrets apportent un baume à ma tristesse. Revenez à de meilleurs sentiments, sinon je vous frappe sans pitié, au nom de saint Pierre et du mien, du glaive de l'excommunication. »

Nous ne savons comment s'est terminé ce triste épisode, ni si les coupables ont demandé pardon. Peut-être le glaive d'Abd el Moumen que nous allons bientôt voir abattre les têtes des derniers chrétiens de Carthage remplacera-t-il les foudres de l'excommunication dont Grégoire VII menaçait ces malheureux s'ils ne revenaient à de meilleurs sentiments.

Pendant ces vingt ans qui se sont écoulés depuis les lettres

de Léon IX, les évêques d'alors ont disparu et n'ont pas tous été remplacés. En 1076, Grégoire VII se plaint à Cyriaque de ce qu'il n'y ait plus dans les environs de Carthage, trois évêques pour en ordonner un autre *« ad tantum periculum devenerit* (Africa) *ut in ordinando episcopo tres non habeat episcopos.* [1] *»* En conséquence, il charge Cyriaque de lui envoyer à Rome un sujet régulièrement élu [2] qu'il ordonnera, et avec lequel il pourra en ordonner d'autres pour supporter « le labeur écrasant qui dépassait ses forces. »

Si maintenant nous voulons nous rendre compte du chiffre total des évêchés africains à la fin du XI[e] siècle ou dans la première moitié du XII[e], nous en trouvons trois en Proconsulaire, en comptant celui auquel S[t] Grégoire VII promet d'imposer les mains.

Peut-être faut-il ajouter à ces trois évêchés, qui devaient se trouver à proximité de Carthage, un quatrième en Byzacène : celui d'Africa (Mehdia actuel).

On sait que cette ville avait été fondée en 912-913 sous le nom de El Mehdia par Allah el Mahdi, le fatimite.

Prise par les Pisans et les Génois en 1087, elle avait été aussitôt restituée, moyennant la rançon de 100 000 dinars d'or soit environ 1 300 000 fr. Elle fut reconquise ensuite par le roi de Sicile, Roger II, en 1148, et eut alors un évêque qui fut sacré par le pape Eugène III, dans l'église de l'abbaye de Leno [3].

Eut-elle des évêques entre 1087 et 1148, période pendant laquelle elle fut entre les mains des musulmans ? On en connaît deux qui portent ce titre : C'est Cosmas mort en 1109, et dont le tombeau se trouve dans la crypte de la cathédrale

---

[1] Epist., III, epist. 19 ; MIGNE, *Patrol. lat.*, CXLVIII, p. 449.

[2] Comme l'avait été le prêtre Jacques, en 990.

[3] TOULOTTE, Géogr. de l'Afrique chrét., Byzacène, p. 38.

de Palerme, et Joffridus Panet qui signa en 1140 un acte relatif à la chapelle royale de cette même ville, mais ils n'ont probablement pas résidé en Afrique.

Entre les mains des chrétiens de 1148 à 1160, Africa posséda probablement un évêque pendant ces 12 ans. Mais prise par Abd el Moumen cette même année, il y a toute apparence que les chevaliers en quittant cette ville n'y laissèrent plus aucun représentant du culte chrétien.

C'est à l'existence de cet évêché que fait allusion Vansleb [1] quand il dit à propos de Jean, patriarche d'Alexandrie, entre 1189 et 1216 [2] : « Il y avait autrefois cinq évêchés dans la Barbarie, qui étaient ceux de Barca, de Tripoli, d'Alger, d'Africa et celui de Keirvan ou de Cyrène. »

Outre ces quatre ou cinq évêchés situés dans les anciennes provinces de Proconsulaire et de Byzacène, il y avait les deux que nous connaissons avoir existé à cette époque dans les Etats hammadites : à Bugeia et à Kalâa, et enfin deux ou trois autres dans l'antique Maurétanie Césarienne ; à Kouko, en Kabylie ; à Tlemcen ou peut-être à Alger [3] s'il faut en croire le texte de Vansleb cité plus haut, malgré l'erreur de date.

---

[1] *Hist. de l'Eglise d'Alexandrie*, p. 30, dans *Byzant. Zeitschrift*, II, 1893, p. 30.

[2] La comparaison de cette date avec celle que donne El Bekri dans la note suivante prouve que Vansleb recule probablement un peu trop la date de l'existence des cinq évêchés dont il parle. Si la cathédrale d'Alger était en ruines en 1068, il est permis de conclure qu'il n'y avait plus d'évêque en 1189.

[3] La nature et la quantité des vestiges qu'on a surtout rencontrés dans le voisinage de la grande mosquée de cette ville permettent, dit Berbrugger, de supposer qu'il y avait sur ce point un édifice romain assez considérable auquel appartenaient les larges pierres qu'on remarque dans les assises inférieures du temple mahométan. Ces débris, trouvés dans le sol à une grande profondeur, étaient en général des portions d'entablement et des fûts de colonnes qui paraissaient avoir appartenu à un monument d'ordre dorique. On est porté à penser que l'édifice dont ils provenaient était la vaste église dont les restes sont

Il y a probablement encore des restes d'anciennes populations chrétiennes en d'autres régions, comme par exemple à Sousse, Kairouan, Gabès, Castilia, Bagaï où El Yakoubi [1] place de son temps (fin du IXe siècle) soit des descendants des Romains, soit des *Afariki*, c'est-à-dire les *Afri* de l'époque romaine (indigènes de la Proconsulaire romanisés), soit des gens de races mélangées comme il les appelle ; El Bekri [2] parle aussi d'*Afariki* et de gens de race mélangée à Gabès, à Mila, à Tobna, à Biskra, et dans les environs, à Bentious, et à Tolga. Mais toutes ces populations sont-elles encore chrétiennes ? Nous n'en savons rien, et nous n'avons pas le droit de le supposer, car si elles avaient encore professé le christianisme, ces auteurs n'auraient pas manqué de le dire.

On trouve également dans la *Description de l'Afrique* de Ibn Haukal [3], qui écrivait vers 980, des indications sur certaines tribus qui, de son temps, payaient le kharadj et la djezia ou capitation ; telles par exemple les tribus autour de Barca, de Tripoli, de Gabès, de Msila, de Sidjilmassa, etc., mais nous ne pouvons rien en déduire, car les impôts étaient aussi bien payés par les Juifs que par les chrétiens, d'autant plus que, parlant encore de Gabès à la p. 169, il n'y mentionne que des Juifs. Pour Sidjilmassa il ne peut aussi s'agir que de ce peuple, qui y a eu autrefois une communauté très florissante.

C'est donc une dizaine d'évêchés, au plus, que nous trouvons encore debout en Afrique au milieu du XIe siècle, à la

---

signalés en 1068 par El Bekri. A cette époque il existait encore une muraille s'arrondissant d'orient en occident laquelle, couverte de peintures, servait de kibla ou d'orientation légale aux musulmans, lors des deux grandes fêtes.

[1] *Descrip. Al Magribi*, édit. et trad. lat. par Gœje, in-8°, Leyde, pp. 7-11 du texte, 58-82 de la trad.

[2] Edit. de Slane réimprimée à Alger en 1911, texte pp. 17, 51, 52, 72 ; trad., pp. 44, 125-127, 153, 170. Cfr. Jaubert, *Notes d'Hist. et d'archéologie*, p. 367-368.

[3] Trad. de Slane, Imp. royale, 1842, pp. 3, 7-8, 10, 47, 81.

veille de cette effroyable invasion au cours de laquelle Abd el Moumen, nouveau fléau de Dieu, promena le fer et le feu depuis l'Océan jusqu'aux Syrtes avec la volonté arrêtée d'en finir avec les *Hommes du Livre* c'est-à-dire les chrétiens et les Juifs.

Cette catastrophe qui, selon toute apparence, anéantit totalement le christianisme et le judaïsme en Afrique est appelée dans les Annales juives « le glaive d'Ibn Toumert [1]. »

Ce Mohamed Ibn Toumert, élève du fameux El Ghazali, se posa d'abord en réformateur religieux, prêchant contre le luxe et le relâchement des mœurs, accusant en particulier les Almoravides [2] de tolérer parmi les musulmans l'usage du

[1] Slousch, *Achiv. Maroc.*, XIV, p. 441.

[2] Les Almoravides étaient nés eux aussi d'un mouvement semi-religieux et semi-politique. Après leur conversion en 1053, les Lemtouna des rives du Sénégal avaient été pris d'un saint zèle pour « supprimer les abus choquant la religion. » Sous la conduite d'Abou Bekr ibn Omar, ils avaient d'abord enlevé 50000 chameaux qui appartenaient aux Magraoua de Sidjilmassa, puis s'étaient décidés à conquérir le pays lui-même. Le Sous et le Taroudant furent soumis en 1056-1057, le grand Atlas franchi en 1058, et les Masmouda subjugués. En 1061, Youssef ben Tachefin prit la place d'Abou Bekr et fonda l'année suivante la ville de Maroc qui devint sa capitale. En 1062, avec la ville de Fez, tout le Maroc était conquis. En 1080, Youssef passa la Moulouïa, s'empara d'Oudjda et de Tlemcen (1081), où il fit mettre à mort tous les prisonniers, et s'avança vers l'Ouest jusqu'à Alger dont il se rendit maître et où il s'arrêta (1082).

Nota. M. Colombani, administrateur des colonies, a recueilli quelques chroniques maures où il est parlé de cet Abou Bekr. « Il s'avança jusqu'à l'O. Noun, où régnait un roi juif. Ce dernier fut tué au cours d'un combat. Un autre roi juif, qui avait le roi de l'O. Noun sous sa dépendance, habitait dans l'Adrar, dans la région d'Atar..... Atar ouvrit ses portes à l'armée de Boubeker ou Abou Bekr.

« L'expédition de Boubeker ben Omar se dirigea ensuite sur le Tagant dont les habitants étaient des Foulanes (Peuls ou Toucouleurs.....) »

M. Colombani ajoute : « Les Juifs vécurent dans l'O. Noun et l'Adrar jusqu'au XI[e] siècle. Ils firent de la propagande et un certain nombre

vin [3]. Il fonda une secte religieuse d'une grande austérité de mœurs qui prit le nom d'*El Mouah'din,* les Unitaires, dont on a fait *Almohades.*

Profitant de l'anarchie qui régnait au Magreb, il prit les armes et voulut imposer ses réformes par la force. Après avoir fait un bloc de toutes les tribus masmoudiennes qui habitaient l'Atlas, il commença la conquête du pays ; il mourut en 1128, à Tinmelel, au Sud de la ville de Maroc, laissant à Abd el Moumen, son principal disciple, le soin de continuer son œuvre.

Aussi brave qu'habile, Abd el Moumen eut vite conquis le Sud du Maroc. En 1132, le Sous était à lui, avec Drâa sa

---

de tribus berbères se seraient converties à la religion israélite qu'elles abandonnèrent au XI[e] siècle.

« Sidi Boubeker ben Omar laissa deux fils dont l'aîné était simple d'esprit. Le cadet fut l'aïeul de Beker ould Soueïd Ahmed et des Idouaïch : le simple d'esprit laissa une postérité peu nombreuse qui prit le nom de Lemtouna. C'est au groupement Lemtouna qu'appartenait le fameux cheikh Youssef ben Tachefin, fondateur de l'Empire marocain des Almoravides. » MAURICE DELAFOSSE, *Chron. du Fouta Sénég.*, p. 133-145.

Nous pouvons ajouter ici que ce fut ce Youssef ben Tachefin qui acheva l'œuvre de son grand-père et mit fin à l'empire juif qui s'étendait dans tout le Sahara Occidental et dont nous avons parlé plus haut. IBN KHALDOUN, *l. c.*, II, p. 76. *Roudh el Kartas,* p. 191, 201. Cfr. DE MAS LATRIE, *l. c.*, pp. 24-25.

[3] Dans toutes les villes de la côte barbaresque où les nations européennes avaient le droit de commercer, la vente du vin se faisait en gros et en détail. A Tunis, en l'an 1300, le droit d'en vendre était affermé pour 34000 besants, soit environ 70000 francs.

Sans doute, la plus grande partie de ce vin était destinée aux chrétiens qui habitaient le pays : marchands, soldats de la milice, etc. mais une partie était bue également par les musulmans. Il y avait des magasins et des débits où il était permis de leur en vendre comme en font foi certains statuts de la ville de Marseille, de l'an 1228. *Ad vinum ibidem vendendum Saracenis, ad vinum vendendum christianis tantum et non Saracenis.* Cfr. DE MAS LATRIE, *Traités de paix et de commerce* p. 213.

capitale ; en 1134, il était à Salé où il prenait officiellement le titre d'Emir el Moumenin (le prince des croyants) dont les documents du Moyen-Age ont fait *Miramolinus*.

Les princes almoravides s'étant enfuis du côté de Tlemcen et d'Oran, il les y poursuivit, prit la première de ces villes en 1146 et la seconde en 1147. C'est près de cette dernière que périt le dernier Almoravide. Pendant ce temps (1147), Marrakech était tombée après un siège de onze mois, et 100 000 de ses habitants avaient été massacrés.

L'année suivante, Fez, Mequinez et Ceuta tombaient également.

La conquête du Maroc achevée, 1148, il se jeta sur le Magreb central [1] avec une armée à laquelle rien n'était capable de résister. Elle comptait 100 000 combattants, dont 70 000 fantassins et 30 000 cavaliers. La discipline était si parfaite, qu'au rapport d'Et Tidjani [2] et de Ibn el Athir [3] les campagnes ensemencées étaient traversées sans aucun dommage pour les moissons ; les haltes et les prières publiques se faisaient dans tous les corps et en même temps.

Le premier royaume qu'il trouva sur son chemin était celui des Hammadites. Le roi qui régnait alors était Yahia. Après avoir pris Alger, Abd el Moumen s'empara de Bougie d'où Yahia s'était enfui par mer. Reprise par El Areth avec le secours de quelques seigneurs siciliens, elle tomba de nouveau au pouvoir des Almohades qui firent mourir El Areth dans les tourments. De Bougie l'émir almohade se dirigea sur El Kalâa qui succomba après une héroïque résistance, 1152 ; 18 000 cadavres, dit-on, attestèrent et le courage de ses défenseurs et la fureur de ses vainqueurs [4]. C'est ainsi que s'é-

---

[1] Il avait été appelé par les villes de la côte de Tunisie, et par Mehdia en particulier, alors au pouvoir des chrétiens.

[2] pp. 258-261.

[3] App. à Ibn Khaldoun, t. II., p. 590. Cfr. DE MAS LATRIE, *l. c.*, p. 41.

[4] FERAUD, *Rec. Const.*, XIII, 1869, p. 170.

[5] App. à Ibn Khald., II, p. 590.

teignit, après 145 ans, cette dynastie hammadite, qui donna à la Papauté, à une certaine époque, quelque espoir de conversion, et qui, en tout cas, a laissé aux rares chrétiens réfugiés dans ses Etats, entière liberté de pratiquer leur culte.

L'empire hammadite renversé, Abd el Moumen continua sa route vers l'Est et arriva devant Tunis. L'émir n'essaya même pas de résister et ouvrit les portes de sa capitale. Cela ne suffit pas pour apaiser le féroce Abd el Moumen qui, au rapport d'Ibn el Athir [1] et d'Et Tidjani [2], força les chrétiens et les juifs établis dans cette ville d'apostasier et fit massacrer impitoyablement tous ceux qui s'y refusèrent.

C'est ainsi que la chrétienté de Tunis et de Carthage, probablement aussi celles que nous avons vu exister dans la même région au siècle précédent ont été anéanties. Edrisi qui était contemporain de ces événements nous dit que, de son temps, Carthage est en ruines [3]. « Il n'y demeure plus une âme, dit El Abdéry : les Tunisiens vont s'y promener autant par curiosité que par dévotion [4]. »

Abd el Moumen ne s'arrêta pas longtemps à Tunis ; il avait hâte de débarrasser le sol de l'Islam des chrétiens qui le souillaient encore. De fait, la ville de Mehdia était entre les mains du roi de Sicile. L'almohade alla mettre le siège devant cette ville. Après onze mois de lutte, ses défenseurs songèrent à capituler, mais quand ils surent que l'émir y mettait pour condition leur apostasie, ils rompirent les pourparlers et résolurent de s'ensevelir sous les ruines de la ville. A cette nouvelle, Abd el Moumen revint sur ses premières conditions et permit aux braves chevaliers de se retirer avec leurs armes et leurs biens, 22 janvier 1160.

---

[1] App. à Ibn Khald., II, p. 590.

[2] *Voyage à Tunis* en 1306, p. 262. Cfr. DE MAS LATRIE, *l. c.*, p. 41 ; AMARI, *prefaz.*, p. XXXIX.

[3] Trad. Jaubert, pp. 261, 276.

[4] Trad. Cherbonneau, *Journ. Asiat.*, Août-Sept. 1854. T. 65, p. 144.

Une fois maître de Mehdia, Abd el Moumen se dirigea vers le Sud, détruisit Hamma, Gafsa, Gabès, et s'avançant jusqu'en Tripolitaine il s'empara de toutes les villes de la côte. Arrivé à la limite du territoire de Barca, il crut que les conquêtes faites jusque là suffisaient à sa gloire.

Il revint sur ses pas et arriva à Tanger, décembre 1160. Trois ans après, il mourait à Salé en faisant d'immenses préparatifs contre les chrétiens d'Espagne, mai ou juin 1163.

Cette date, on peut le dire, coïncide avec l'extinction du christianisme indigène en Afrique. On retrouvera encore, il est vrai, un peu plus tard, quelques restes de populations chrétiennes mais ces populations seront plutôt mozarabes que berbères.

Comme le dit avec raison Morcelli, « *nomen ipsum christianum in Africa et veteris Ecclesiæ vestigium omne, sæculo* XII° *deletum est, Almohadum secta dominante, post Almorabitarum cædem* [1]. »

L'abbé Godard s'inscrit en faux contre cette affirmation [2] mais malheureusement, il ne cite aucune preuve de l'existence ultérieure de chrétientés véritablement indigènes. Il parle bien, il est vrai, de centres chrétiens mozarabes, et traite au long de la création et de l'histoire des missions fondées par les enfants de St François d'Assise, qui désirait tant lui-même aller porter la foi dans ce pays, et s'écriait si souvent : « *O Tingis, Tingis, o dementa Tingis ! O Marrochium ! Marrochium, illusa civitas !* » Il parle encore des œuvres de rachat, des Trinitaires, des Religieux de la Merci, etc. etc...... mais encore une fois, il ne relate rien qui puisse nous faire

---

[1] *Africa christ.*, I, p. 32, Abd el Wahid Merrakechi avait déjà dit dans son Histoire des Almohades, Traduction FAGNAN, *Rev. Afric.*, 1892, p. 361 : « Dieu se servit de lui (Abd el Moumen) pour faire disparaître de l'Ifrikia l'infidélité. »

[2] *Hist. du Maroc*, I, p. 355.

soupçonner l'existence de quelques restes des anciennes chrétientés.

Vansleb attribue à une autre cause la disparition du christianisme de l'Afrique septentrionale : « Toute cette province (Barbarie), dit-il, devint mahométane environ le temps de Jean, leur 74ᵉ patriarche (des Coptes), 1189-1216, après la mort duquel le siège patriarcal vaqua 19 ans, ce qui fut cause qu'on ne put leur envoyer d'autres évêques et d'autres prêtres, au lieu de ceux qui étaient morts [1], de manière que les chrétiens se voyant entièrement abandonnés se résolurent de se faire tous mahométans [2]. »

Probablement faut-il unir ces deux causes ensemble : la destruction violente par Abd el Moumen et l'abandon par le siège patriarcal d'Alexandrie qui, depuis l'organisation de la conquête en 703, avait été chargé d'administrer les malheureuses Eglises du Magreb.

Quoi qu'il en soit, c'est bien à la même date approximative qu'il faut nécessairement aboutir pour fixer la disparition du christianisme africain, c'est-à-dire à la fin du XIIᵉ siècle.

Pendant qu'Abd el Moumen promenait son fer sanglant à

---

[1] On sait que Hassan, en 703, avait organisé l'Ifrikia dont il venait d'achever la conquête. C'est alors, selon toute apparence, que Carthage et ses suffragants furent rangés parmi les évêchés dépendant d'Alexandrie.

Les patriarches furent fidèles à leurs obligations. On en connaît un, en particulier, qui s'occupa activement de cette région. C'est Joseph, qui, vers le milieu du IXᵉ siècle, ordonna et envoya de nombreux évêques en Afrique, dans la Pentapole, la Cyrénaïque, même la Nubie et l'Ethiopie. Il avait, paraît-il, au service de son Eglise, plusieurs esclaves « *Græci, Nubii, Æthiopes, Africani* » que le cadi d'Alexandrie, en 846, contraignit à apostasier « *ex mancipiis Ecclesiæ addictis, aliquot abreptos ad Mahumedanæ religionis professionem coegit* » RENAUDOT, *Hist. Patr. Alex.*, Paris, 1713, p. 290.

[2] Histoire de l'Eglise d'Alexandrie, p. 30, dans *Byzant. Zeitschrift*, II, 1893, p. 30.

travers toute l'Afrique septentrionale, il y avait au cœur du Sahara des restes d'anciens chrétiens de Tiaret qui, après avoir apostasié [1], avaient embrassé le Kharedjisme : puis, expulsés de Tiaret, s'étaient réfugiés dans les sables du désert où Abd el Moumen n'alla pas les inquiéter.

Ce sont les Mzabites.

Comme ils conservent encore aujourd'hui des restes de leur première religion, nous reviendrons un peu en arrière et les suivrons depuis Tiaret, leur capitale détruite, jusqu'au Mzab où ils sont allés finalement s'établir.

Nous avons vu comment Ibn Rostem vaincu à Tripoli où il avait d'abord établi le centre du Kharedjisme fut obligé de venir se réfugier dans le Magreb. Il fit de Tiaret sa capitale et s'y fortifia.

Mais, après une domination de 150 ans environ sur les Hauts-Plateaux d'Alger et d'Oran, la ville fut prise et ruinée par le général fatimite Abou Abd Allah, en l'an 909.

Le dernier des imans ibadites [2], Yacoub, quitta sa capitale incendiée, avec une petite troupe, dont il couvrait seul l'arrière-garde, et se rendit à Ouargla où l'Ibadisme avait fait de nombreux adeptes, depuis l'époque même où les Rostémides s'étaient établis à Tehert.

Bien que les dissidents Noukkarites fussent nombreux à Ouargla, les Ibadites purs y prédominaient cependant quand le dernier iman vint s'y fixer.

Les Fatimites étant partout vainqueurs, l'iman lui-même

---

[1] Ibn Khaldoun reporte à l'an 787 l'apostasie définitive de ses habitants qui alors « soumirent leurs cœurs à l'empire de la vraie religion et à l'autorité arabe » (Ibn Khaldoun, trad., I, p. 224).

[2] Le premier iman fut Abou el Khottab qui prit Tripoli et fit du Dj. Nefouça le centre de l'Ibadisme. — Le second, le persan Abd er Rahman ben Rostem qui fonda Tiaret la Neuve ou Tehert. — Le troisième fut le fils d'Abd er Rahman, Abd el Ouahab qui donna son nom à la secte : (Ouahabite). — Le quatrième, son fils Felah. — Le cinquième, son fils Mohamed. — Le sixième, son fils Youssef. — Le septième, son fils Yacoub.

jugea que l'état de défense devait prendre fin, dans le Magreb; il refusa de constituer l'imanat et ordonna que les fidèles restassent à l'état de secret.

A partir de cette époque, les cheikhs, absolument indépendants, précisèrent les règles de leur organisation intérieure, et se constituèrent en une sorte d'oligarchie. Leur zèle conserva quelque temps, à la doctrine d'Abd Allah ben Ouhab, l'Oued Rir, les oasis d'Ouargla et une partie du Djérid : mais, comme s'ils avaient eu le pressentiment de nouveaux désastres, ils se hâtèrent, dès le milieu du Xe siècle, de se créer un refuge dans les daïas de l'Ouest, des Beni Mzab.

Ils avaient été bien inspirés, car Ouargla ayant été détruite en 1204 par Ibn Ghania, le Mzab servit alors de refuge à tous ses habitants.

C'est le moment d'étudier, avec le gouvernement de cette curieuse confédération, les souvenirs chrétiens qui s'y conservent et qu'ils ont certainement emportés avec eux du centre autrefois chrétien de Tiaret. Rappelons d'abord en deux mots ce que nous avons dit des premières populations de cette région.

Inhabité du temps de Rome, ce pays aurait servi de terrain de parcours aux *Musubævi*, fraction des Zenata, lors de la grande invasion du Ve-VIe siècle.

Ce seraient ces *Musubævi* qui auraient donné leur nom à la Chebkha.

Plus tard arrivèrent du Nord d'autres Zenata, leurs frères ; les Beni-Badin en particulier avec lesquels ils confondaient souvent leurs tentes et qui habitaient dans tout le cercle actuel de Laghouat : ces derniers étaient Motazilites.

Avaient-ils déjà bâti quelques villages, lorsque les premiers réfugiés ibadites arrivèrent d'Ouargla ? C'est certain, si l'on s'en rapporte au témoignage du Docteur Huguet qui, dans une conférence faite à la Société de Géographie d'Alger en 1895, parle de plusieurs villes antérieures aux villes actuelles,

qu'il appelle les villes mortes du Mzab. Les chroniqueurs mzabites auraient, paraît-il, conservé le souvenir de vingt-cinq. Le conférencier ne s'est étendu que sur l'existence et la disparition de huit : Ksar el Ahmar, au N. O. de Guerrara ; Thilez d'ith ; Ksar Aoulaoual, en aval d'El Ateuf ; Bordj Lala Kheira ; Krima Châr ; Ksar Hannoucha ; Ksar des Oulad Ncer ; Tmizert, au N. O. de Bou Noura Supérieur. La plupart de ces ksour auraient été détruits pendant les guerres entre ibadites et motazilites, par conséquent avant la fondation des villes actuelles.

Les ibadites venant de plus en plus nombreux d'Ouargla, les motazilites devaient nécessairement avoir le dessous.

A la force des armes, on joignit aussi la persuasion des discours, et celle-ci fut même, paraît-il, plus puissante que celle-là, car les Motazilites se convertirent enfin à la suite des prédications de Cheikh Mohamed ben Beker, 982.

A cette époque, aucune des cinq villes actuelles, dit le cheikh Amhammed Atfiech, n'était encore fondée. Toutes se sont bâties peu à peu, comme Beni Sguen qui, d'ailleurs, fut constituée la dernière.

« Sachez, dit-il, qu'autrefois avant la fondation de leurs cinq villes actuelles : Ghardaïa, Melika, El Ateuf, Beni Sguen et Bou Noura [1], les Beni Mzab étaient dispersés en différents endroits, proches de ces mêmes villages. Ils étaient en petit nombre et n'étaient pas fixés à leurs demeures, à cause de la misère du temps et des invasions. Ils changeaient souvent de séjour. Les futurs fondateurs de Beni Sguen étaient répar-

---

[1] Voici d'après le Docteur Huguet, cité plus haut, la date exacte de la fondation des villes actuelles du Mzab : El Ateuf (1006) — Bou Noura (1046) — Ghardaïa (1048) — Melika (1195) — Beni Sguen (1347) — Mbertakh (1584) détruite au moment de la fondation de Guerrara (1626) — et enfin Berriane (1668) ; cette dernière est à 48 kilomètres au N. et Guerrara à 82 au N. E. de Ghardaïa.

tis dans beaucoup de lieux voisins. Les uns étaient sur la montagne qui domine nos jardins et qu'on appelle Bou a Kiao ; les autres étaient en un lieu nommé Tirechine, qui fait aujourd'hui partie des jardins, à l'entrée du ravin Mammou. Il y en avait sur la montagne qui domine Bou Noura et se nomme Meurki. Les gens de Meurki se partagèrent en deux groupes ; les uns allèrent à Bou Noura, les autres à Beni Sguen. Ce fut le commencement des Beni Sguen. Ils en occupèrent la partie haute, nommée Tafilelt, et ce nom de Tafilelt fut tiré de la ressemblance que ce lieu présente avec la Tafilelt de l'ouest nommée autrefois Sidjilmassa. »

On a cru jusqu'ici, parce que le cheikh des Azzaba de Ghardaïa jouissait, il y a quelques années, d'une grande autorité personnelle, que tous les Tolba du Mzab le regardaient, en quelque sorte, comme leur grand-prêtre. C'est là une erreur. En principe, dans le Mzab, les villes sont confédérées, il est vrai, mais indépendantes, même au point de vue religieux. Chacune d'elles a son gouvernement de clercs gouvernés par un cheikh, et aucune d'elles n'exerce une vraie suprématie sur les autres. Le gouvernement du Mzab ne consiste pas en une monarchie, mais en une confédération religieuse.

Voici quelle est, à ce point de vue, l'organisation de chaque ksar du Mzab [1].

1° Les laïques, qui sont désignés sous le nom d'*Aouam* (illettrés).

2° Les clercs, par celui d'*Acehab es Selem*. Ils se subdivisent en *Talamid, Irouan, Azzaba*.

Les *Talamid* (disciples) se subdivisent à leur tour en *Talamid Imsorda*, qui ne font qu'apprendre le Coran par cœur,

[1] Nous devons ces intéressants détails à la communication bienveillante que M. le docteur Huguet a bien voulu nous faire de quelques notes personnelles.

et en *Talamid* proprement dits qui savent lire et écrire le Coran. Les premiers peuvent être assimilés à nos enfants de chœur, et les seconds à nos élèves des petits séminaires.

Les *Irouan* (lettrés) sont quelque chose comme les élèves de nos grands séminaires. *Irouan* est l'opposé de *Aouam*, illettrés et profanes en même temps.

Les *Azzaba* forment le corps ecclésiastique.

A la tête de ceux-ci, il y a un cheikh auquel obéissent tous les *Acehab es Selem*.

Avant l'établissement de la France, le Mzab formait une république fédérative, chaque ksar jouissant de son autonomie administrative, judiciaire, etc.

Le gouvernement spirituel et temporel de chacun des ksour résidait alors dans les mains :

de 12 *azzaba*, ayant à leur tête un *kebir-taleb* ou cheikh ;

de 12 *aouam*, composant la djemâa laïque ;

et de 12 *mkari*, préposés à la police.

Aujourd'hui que le spirituel a été séparé du temporel, que le gouvernement a été, peut-on dire, laïcisé, les 12 *aouam* et les 12 *mkari* dépendent d'un cadi.

Quant aux *azzaba*, ils restent chargés du spirituel.

Les diverses fonctions du ministère, le service de chaque mosquée, sont ainsi répartis : un cheikh, ou curé ; un khalife ou vicaire ; un moueddine ou sacristain, chargé de la récitation publique des prières, des tolba plus ou moins nombreux chargés de donner l'enseignement religieux aux jeunes garçons.

Parallèlement au corps des *azzaba*, il y a, pour s'occuper exclusivement des femmes, une espèce d'institut féminin qui rappelle assez bien les diaconesses de la primitive Eglise.

Ce sont les *tiazzabin* ou encore *temzirt*.

Choisies parmi les veuves, elles prennent chacune le nom générique de Memma bent X, Memma bent Z.....

Il n'y a que très peu de temps (1895) qu'on a eu connais-

sance de cette institution qui joue pourtant un certain rôle dans la direction religieuse du mzabite.

Elles sont chargées de laver les mortes, de faire les expertises médicales relatives aux mariages, de surveiller les femmes dont le mari est absent pour son commerce ou autres affaires, etc. C'est à elles aussi que s'adressent les femmes qui veulent quitter le vice pour rentrer dans le bon chemin.

Ces *tiazzabin* peuvent être plusieurs dans chaque ksar; ainsi, par exemple, on en compte 4 à Ghardaïa.

Toutefois, il y en a une parmi elles qui porte le nom de *cheikha* et qui a charge de donner l'instruction religieuse aux femmes. Après les avoir réunies dans un local spécial, elle leur rappelle leurs devoirs d'épouse et de mère et leur recommande l'observation des préceptes religieux de la secte qu'elle leur montre au-dessus de tous les autres rites musulmans. Aussi les femmes mzabites méprisent-elles souverainement les malékites.

Parmi ces *cheikhas*, celle de Ghardaïa Memma bent Oumer, bien qu'illettrée, comme toutes les personnes de son sexe, au Mzab, avait en 1895 une réputation d'éloquence telle que de nombreuses femmes des quatre villes voisines se rendaient à ses prônes.

Quelle est l'origine de cette institution qui partage la société ibadite en laïques et en clercs, et subdivise ces clercs eux-mêmes en trois degrés, suivant l'âge et suivant l'instruction ?

Elle ne peut être que chrétienne car elle rappelle, sans erreur possible, l'Eglise catholique qui, à la tête de chaque Eglise particulière, prépose un évêque, lequel a sous sa main des clercs divisés en trois ordres sacrés pour enseigner et diriger le corps des laïques. Cette conclusion ressort d'une manière plus manifeste encore lorsqu'on voit des femmes remplir d'office divers ministères religieux qui leur donnent une place à part et une influence considérable, et cela en plein Islam,

c'est-à-dire là où partout ailleurs le rôle de la femme est si si amoindri, si effacé !

Ces *cheikhas* et *tiazzabin* ne peuvent évidemment être que les vierges et les diaconesses d'autrefois.

Cette présomption si forte déjà devient une certitude si l'on considère certaines des coutumes mzabites qui sont purement chrétiennes, telles que l'excommunication (*tebria*), la nomination de l'iman, la confession, les peines disciplinaires [1] et même une espèce de baptême.

La *tebria*, l'excommunication mzabite, consiste dans l'exclusion de toutes les cérémonies publiques, quelles qu'elles soient, et surtout dans l'exclusion de la prière. Nul n'en est exempté par son rang. Les clercs peuvent s'excommunier entre eux, de même qu'ils excommunient les laïques. Les scènes auxquelles donne lieu ce châtiment redouté rappellent d'une façon surprenante notre excommunication chrétienne. L'excommunié, auquel même son fils ne doit pas dire : *Sidi*, « mon maître, » se place, craintif, sur le chemin des clercs et crie « Grâce ! » plusieurs fois ; s'il est admis au pardon, il se tient dans la mosquée en un lieu réservé, et subit, devant tous les autres Ibadites, les reproches de l'iman. Ensuite, il se fait raser complètement, comme un nouveau converti, et rentre dans la vie commune [2].

Les femmes qui ont enfreint les prescriptions de la *sonna*, revêtu des ornements somptueux ou de goût douteux, déso-

---

[1] Outre la grande peine de l'excommunication, il y en a encore d'autres qui s'échelonnent ainsi :

L'*adebou*, qui consiste en 20 coups de bâton au maximum, ou en 20 jours de prison ;

Le *taâzzir* dont le maximum est de 40 coups ou de 40 jours de prison ;

Le *nekal*, peine supérieure à 40 coups, et à 40 jours de prison, mais sans maximum fixé.

Nota. La peine de mort est très rarement appliquée.

[2] MASQUERAY, *Chronique* d'Abou Zakaria, p. 74.

béi à leur mari, tenu de mauvais propos, tombent aussi sous le coup de la *tebria*, mais celle-ci alors est prononcée par les *tiazzabin*.

On peut rapprocher de la *tebria* et du pardon qui la suit la confession en usage dans cette singulière société théocratique. Il est constant en effet que chaque mzabite est confessé à l'heure de sa mort par un *azzab*. L'ordre et les formules de l'interrogation du moribond sont consignés dans un ouvrage spécial intitulé : *Quouaïd ed din*, et composé par le cheikh Ismaïl ben Mouça, du Djebel Nefouça. Le taleb invite au repentir l'homme qu'il a confessé, mais il ne lui donne pas l'absolution. L'homme ignore si Allah pardonne.

Une réflexion s'impose cependant à propos du pardon accordé au pénitent.

Le coupable est admis à témoigner son repentir quand l'expiation a paru suffisante, et il est sans exemple que ce repentir ne soit pas agréé. On lui rend le droit de prier avec les Ibadites, et, de ce droit, dérivent tous les autres ; mais il est absolument faux de dire que le marabout lui donne l'absolution, comme s'exprime l'ouvrage intitulé : *De l'assimilation des Arabes*, par un ancien curé de Laghouat. D'abord il n'y a pas de marabout, chez les Ibadites ; ensuite, penser qu'un homme puisse en absoudre un autre de son péché, est regardé par tous les musulmans comme une idée monstrueuse. Allah seul pardonne et encore, que faut-il entendre par pardon ? Pour les Ibadites, chaque homme est voué, dès sa naissance, au Paradis ou à l'Enfer, et ils disent énergiquement *la faute précède le coupable ;* c'est un des points de doctrine qui les différencient le plus des Motazilites lesquels n'admettent pas la prédestination. Ils ne disent pas qu'Allah punira un innocent, mais, suivant eux, l'homme voué par avance au feu de l'enfer se rendra coupable, de manière à le mériter, serait-il resté pur jusqu'à la dernière heure de sa vie, à deux doigts du Paradis.

Le repentir est prescrit, il est vrai, à tous les fidèles, il leur est ordonné d'implorer sans cesse le pardon d'Allah, mais leurs larmes n'effaceront pas une ligne du livre de leur vie, écrit avant leur naissance. La parole d'Obeid Allah rapportée dans la Chronique d'Abou Zakaria : « *La porte du repentir n'est jamais fermée* » qui probablement a une origine chrétienne, n'est pas complètement vraie chez les Ibadites. Elle signifie seulement chez eux que la porte n'est jamais fermée, du côté des hommes qui doivent toujours être assez cléments pour accueillir le coupable repentant. Quand le cheikh dit : « Allah accepte ton repentir » il prononce une formule vague et presque insignifiante au sens des Ibadites[1].

Il n'y a pas que le sacrement de Pénitence qui soit rappelé par les rites religieux du Mzab ; on trouve aussi quelque chose du baptême.

Chez les *Medabiah*, Arabes agrégés, il est une coutume assez curieuse ; lorsqu'un nouveau-né a sept jours, les parents se réunissent pour donner un nom à l'enfant. On dispose alors au milieu de la chambre une grande cuvette pleine d'eau dans laquelle on jette un œuf, après l'avoir cassé. Les femmes y jettent aussi leurs bijoux de vrai argent. On allume ensuite, autour du vase, plusieurs bougies, en nombre variable, suivant la situation de fortune de la famille. Un des parents fait alors le tour de la cuvette en récitant quelques versets du Coran, et y plonge trois fois l'enfant en l'appelant du nom qu'il doit porter. (Dr Huguet)

Outre ces us et coutumes relatifs aux sacrements, on en retrouve encore d'autres qui rappellent nos prières pour les morts, l'élection antique de quelques saints évêques et papes, etc.

Voici ce qui se passe à la nomination du cheikh. Quand les *azzaba* ont, après mûre délibération, fixé secrètement leur

[1] Masqueray, *l. c.*

choix sur un d'entre eux, ils lui annoncent leur décision en lui disant qu'il faut qu'il les aide à diriger les musulmans dans la voie d'Allah. L'élu se défend, il pleure, il dit : « Eloignez de moi ce fardeau, que puis-je faire en ce temps de désordre ? » Il tente de fuir, mais on a mis des gardes à la porte de la mosquée, pour l'empêcher de sortir. A la fin, il accepte et récite la fatiha. On apporte des mets, on fait l'aumône, les autres *azzaba* se réjouissent, mais lui, reste à l'écart, versant des larmes. La cérémonie terminée, il se retire dans sa maison, et s'y tient enfermé pendant plusieurs jours. Il faut qu'on vienne l'y chercher, et qu'on le supplie d'en sortir...

En résumé, bien que quelques-unes de ces coutumes puissent, strictement parlant, avoir une origine musulmane ou même juive, car les émigrés du Mzab ont certainement eu des relations intimes avec certaines tribus juives, on ne peut nier cependant que la plupart d'entre elles, et les plus importantes, décèlent une origine vraiment chrétienne.

Du reste, il faut bien le dire, les Mzabites en même temps qu'ils représentaient l'ancienne chrétienté de Tiaret, ont dû, sur leur route, rencontrer plusieurs restes de tribus chrétiennes poussées par la force des armes dans les solitudes, car l'invasion arabe qui a couvert de ruines et de sang l'Afrique septentrionale, a dû, comme nous l'avons déjà dit, contribuer à peupler le Sahara et à y jeter des semences de christianisme bien plus nombreuses que celles que l'apostolat y avait pu répandre.

Après cette digression sur les restes chrétiens auxquels leur éloignement, dans les profondeurs du désert, permit d'échapper au fer des Almohades, il est temps de remonter vers le Nord pour assister à la destruction des Juifs qui se consomma en même temps que celle des chrétiens.

Devenu maître de l'empire, Abd el Moumen reprit à l'égard des Juifs, la thèse de Yousouf ben Tachefin. Il leur rappela

à son tour la prétendue promesse de se convertir, faite par leurs ancêtres à Mahomet, si, au bout de cinq siècles, leur Messie n'était pas arrivé. Il leur déclara qu'il ne voulait plus les tolérer dans leur erreur, ni prélever sur les infidèles aucun impôt, que seule la conversion à l'Islamisme pouvait les sauver, et il leur laissa le choix entre cette alternative : l'Islam ou la mort [1].

Plus tard, il leur permit de s'expatrier, mais à la condition de ne pas aliéner les biens dont le transport était impossible. « Chaque ville, dont les Almohades s'emparèrent, vit appliquer cette cruelle ordonnance qui s'étendait également aux chrétiens. Fidèles à ce système, leurs troupes ruinèrent toutes les communautés juives et chrétiennes de Salé à Mehdia » et Tripoli [2].

« La grande majorité des juifs marocains, écrit Slousch, firent en public profession d'Islamisme, tout en restant fidèles à la loi de Moïse, dans l'intérieur de leur demeure. C'est à partir de cette époque, que nous trouvons au Maroc une classe très nombreuse de renégats ; certaines familles des plus influentes de Fez et d'autres villes de l'intérieur doivent en effet leur origine à ces anciens convertis dont le nombre augmentait à chaque nouvelle persécution [3]. »

Consterné de cette apostasie générale, un courageux rabbin osa se lever et dire à ses coreligionnaires que, si la fuite était impossible, il valait mieux se laisser tuer que de feindre une conversion à une autre religion.

C'était le cri d'une conscience éclairée et d'un noble caractère. Mais il ne fut pas écouté. Bien plus, Maimonide, celui que les Juifs s'accordent à regarder comme « le plus grand rab-

[1] GRAETZ, *Geschichte der Juden*, VI, p. 131. Cfr. CAHEN : *Les Juifs dans l'Afrique Septentrionale* — *Rec. Const.*, 1867, pp. 135-137.

[2] SLOUSCH, *Archiv. Maroc.*, VI, pp. 128.

[3] » » » p. 129.

bin du Moyen-âge », ne rougit pas de prendre la défense des apostats. « Il affirma que le Talmud en recommandant de faire le sacrifice de sa vie plutôt que de commettre un acte d'idolâtrie, n'a pas en vue les religions qui admettent l'unité de Dieu, et, entre autres, l'Islam dont le prophète Mahomet a réussi à imposer le monothéisme pur aux idolâtres et qui exige de ses adhérents, non des actes sacrilèges mais une simple formule verbale [1]. »

Il ajoutait cependant que, étant donné la crainte trop justifiée de voir le sentiment juif s'attiédir à la suite d'une longue pratique de l'Islam, il fallait émigrer au plus tôt.

Cette consultation, qui eut au moins comme résultat d'apaiser les consciences inquiètes, ne changea rien à l'état de choses existant, et les apostasies continuèrent.

C'est à cette époque que se rapporterait la disparition du clan des Aaronides de la ligne de Sadoc qui séjournait à Gabès et de celui de la Tripolitaine, lequel se réfugia à Djerba [2].

Tout ne fut pas perdu cependant pour les Juifs. Outre que, plus tard, un grand nombre des apostats de 1162-1163 purent revenir à la pratique de leur ancienne foi, toutes leurs communautés ne furent pas détruites. Celle du Djebel Nefouça en particulier resta debout, puisque les inscriptions trouvées par Slousch vont, sans solution de continuité, du XI[e] au XV[e] siècle [3], ainsi que celles d'Ouargla, de Tougourt [4], du Mzab où Abd el Moumen ne porta pas son glaive sanglant.

Toutefois ce que ne fit pas la force des armes, la lente pénétration des tribus musulmanes l'accomplit peu à peu dans

---

[1] SLOUSCH, *l. c.*, p. 131 Cfr. CAHEN, *l. c.*, p. 140.

[2] SLOUSCH, *l. c.*, XIV, pp. 446-447.

[3] SLOUSCH, *l. c.*, XIV, p. 446.

[4] Il existe parmi les musulmans de Tougourt des chroniques locales d'après lesquelles les habitants les plus nobles de l'oasis sont les descendants des juifs (LÉON ROCHES, *Trente-deux ans à travers l'Islam*, I, p. 338).

les oasis du Sahara. Nous avons vu qu'au IXe et au Xe siècle il y avait au Touat et au Gourara une sorte de « Palestine Africaine » ; dans le Sud du Sahara, sur la limite du Soudan, un immense royaume juif et, dans les oasis du Souf, de l'O. Rir, du Mzab etc., des groupes de judaïsants plus ou moins importants. Tous ces groupes juifs et judaïsants furent entraînés les uns après les autres dans l'Islam.

C'est le royaume fondé par les Juifs de Khaïbar, sur la lisière du Soudan, qui a disparu tout d'abord, comme nous l'avons dit dans une note précédente. Quant à la « Palestine Africaine », elle s'est effritée peu à peu et d'une façon presque insensible : en 984, une première émigration venue du Saïd Egyptien, a commencé à entamer le Touat [1] ; une seconde venue de l'Irak, en 1081, a trouvé l'oasis de Takhfif déjà évacuée par les Juifs qui étaient allés s'installer à Temaseght, et s'établirent à leur place [2].

Avec l'arrivée des Hilaliens, le mal empira. Réduits alors aux seuls ksour de Tamentit, Tasfaout, El Ahmar, Temaseght et quelques autres, les Juifs virent les émigrants s'établir au milieu d'eux. De plus, une terrible peste en fit mourir un grand nombre ; ce qui resta n'eut plus ni puissance ni influence, et dut vivre sous la protection des musulmans. Ceci se passait au XIIe siècle [3].

Ils furent tolérés jusqu'à la fin du XVe. En 1392, la nouvelle des défaites de l'Islam ayant excité les esprits, la synagogue de Tamentit fut détruite et les Juifs massacrés [4].

Environ cent trente ans auparavant, ils avaient disparu de l'O. Rir. En 1358, une troupe de Mérinides s'étant établie à Tougourt, sous la conduite d'El Hadj Slimane el Merini el

[1] Martin, *Les Oasis Sahariennes*, pp. 61, 64.

[2] Martin, *l. c.*, p. 69.

[3] Martin, *l. c.*, p. 85.

[4] Martin, *l. c.*, pp. 127-129. Aujourd'hui on compte soit au Touat soit au Gourara, 300 Juifs islamisés ou Mouhadjeria.

Djellabi, les Juifs eurent à choisir entre l'apostasie et l'exil. Le plus grand nombre émigra, et ceux qui restèrent, après avoir apostasié, furent désignés sous le nom de *Mouhadjeria* [1] (ceux qui ont fui, abandonné leur religion).

Ces *Mouhadjeria* se retrouvent encore aujourd'hui sur plusieurs points du Sahara, témoins inconscients de la place prépondérante que les Juifs ont occupée autrefois dans les Oasis.

Du reste, il faut bien l'avouer, le Judaïsme a eu, dans l'Afrique Septentrionale, la vie plus dure que le christianisme. Après être disparu presque aussi complètement que ce dernier sous les coups d'Idris et d'Abd el Moumen, il a, grâce à des événements inattendus que nous aurons occasion de rappeler, repris vie et force, tandis que le christianisme, lui, a complètement disparu.

[1] MARTIN, *Les Oasis Sahariennes*, p. 39.



CHAPITRE VI

CAUSES DE LA DISPARITION DES CHRÉTIENTÉS INDIGÈNES DE L'AFRIQUE

Nous venons de constater la disparition du christianisme de l'Afrique, après avoir assisté aux diverses phases de son déclin, puis de son agonie :

Près de 700 évêchés en 430 ;
574 » en 484 ;
de 220 à 250 » en 534 ;
peut-être autant vers 647 ;
41, au commenc[t] du VIII[e] siècle.

Une dizaine, à peine, au milieu du XII[e], lors de l'apparition des Almohades.

Plus un seul, apparemment, lors du retour à Tanger de l'expédition en Ifrikia et en Tripolitaine d'Abd el Moumen, 1160.

En parcourant ces étapes funèbres et sanglantes, l'esprit se reporte tout naturellement vers l'Espagne, l'Egypte, l'Orient. On se demande pourquoi le christianisme s'est conservé dans ces trois régions, tandis qu'il a disparu de la Berbérie.

Il y a là un intéressant problème que l'on n'a pas toujours cherché à résoudre avec ses vraies données. Celles-ci ayant été faussées, la solution l'a été également. Rectifions les données, et la solution exacte s'imposera d'elle-même. Quelle part l'intolérance musulmane a-t-elle eue dans la disparition

du christianisme en Afrique? A-t-elle été plus intransigeante en Berbérie qu'en Orient? En d'autres termes, est-il vrai que l'extinction de l'Eglise d'Afrique est due à l'application rigoureuse de la fameuse formule *crois ou meurs?*

On l'a dit, c'est même la thèse généralement acceptée.

Comme nous avons entrepris ce travail avec la volonté d'être absolument impartial et de dire franchement ce que nous croyons être la vérité, nous allons d'abord entendre l'adversaire et nous dirons ensuite notre avis.

Lors du Congrès des Orientalistes tenu à Alger en 1905, un Arménien, M. Arakelian, avait préparé un travail sur l'intolérance de l'Islam, qui devait être lu dans la séance du mardi, 25 avril [1]. Son but était du reste de provoquer un commentaire autorisé, comme il le dit lui-même, sur différents passages du Coran.

Un Tunisien de passage à Alger, M. Bechir Sfar, président du Conseil d'administration des biens *habbous*, ayant lu cette annonce, y répondit par une lettre datée du 27 avril [2].

Après avoir divisé, avec la doctrine islamique, les non-musulmans en deux classes :

1° les *Ahlou 'lKitab* ou *gens du livre* (Bible), c'est-à-dire les chrétiens et les Juifs [3].

2° les *Mouchrik* ou idolâtres polythéistes [4];

---

[1] Ayant été empêché de le lire, il le publia dans le journal *La Dépêche Algérienne*, du vendredi, 28 avril 1905.

[2] *La Dépêche Algérienne* du 1er mai.

[3] Le Zend ou le livre sacré des Guèbres est également mis, par les musulmans, au nombre des livres saints: les dix livres qu'Abraham reçut du ciel. Leur religion porte le nom honorable de religion d'Abraham.. D'Herbelot, *Biblioth. Orient.*, p. 701 ; Hyde, *de religione veterum Persarum,* c. 13, p. 27. etc. Cfr. *Journal Asiatique,* 1842, p. 254 etc.

[4] Le terme de *mouchrik* est souvent appliqué aux chrétiens qui sont censés adorer trois dieux. A ce propos, on trouve quelquefois dans les ouvrages musulmans des appréciations flatteuses, comme celle-ci, à l'adresse des chrétiens : « Les chrétiens n'ont aucune notion du calcul,

il subdivise encore les non-musulmans :

a) en *dhimmis,* ceux qui sont soumis à l'autorité politique de l'islam ;

b) en *moustamin,* c'est-à-dire les sujets étrangers ayant des traités de paix avec les musulmans ou qui leur demandent asile ou protection ;

c) en *mouharib* qui sont en état de guerre avec l'Islam.

L'auteur continue ainsi : « Ces derniers, cela va sans dire, sont placés hors de la loi. Tués, leur sang est perdu ; faits prisonniers, ils sont réduits en esclavage, mais ils conservent toujours leur liberté de conscience [1] et peuvent être rachetés.

---

et, en vérité, ils en ignorent le premier mot, car ils mettent trois en un et un en trois. » *Journ. Asiat.,* LIX, p. 480. Pour les idolâtres et les impies, c'est celui de *kafir* qui leur est donné.

Les savants musulmans de l'ancienne école ne sont pas tous de l'avis de M. Bechir Sfar. Voici en effet ce que pense un des plus autorisés, Abou Djafar en Nahas, de la vraie signification de *mouchrik* (qui associe). A la page 57 de son ouvrage, en expliquant le verset 220 de la sourate II (La vache) il dit : « L'école de Bou Hanifa (l'un des quatre rites dits orthodoxes) explique ce mot *mouchrik* en disant qu'il s'applique uniquement aux adorateurs d'idoles *(ahl el aouthân)....* mais cette explication est contraire à l'opinion unanime des auteurs versés dans la science et la philologie. Il y a un argument plus fort encore, c'est que le Livre de Dieu lui-même donne le nom d'idolâtres *(mouchrikin)* aux Juifs et aux chrétiens. Voici ce verset du Coran : « Ils ont pris pour maîtres et pour dieux leurs prêtres et leurs moines, et ont abandonné Dieu et le Messie, fils de Marie. Cependant, il ne leur avait été ordonné que d'adorer un seul Dieu, en dehors duquel il n'y a pas de Dieu. Or eux, ils lui ont donné des associés. »

[1] « Toujours », c'est faux : Les prisonniers faits sur le champ de bataille étaient ordinairement voués à la mort. Ils ne rachetaient leur vie que par l'apostasie. Cfr. Gibbon, *Hist. de la Décad. des Romains,* X, p. 327. Voici du reste ce qu'en pense un représentant autorisé de l'Islam : Abou Djafar en Nahas, mort en 338 de l'hégire, auteur d'un ouvrage sur l'*Abrogeant et l'Abrogé* rapporte diverses opinions au sujet du traitement à infliger aux prisonniers idolâtres.

L'une de ces opinions veut, il est vrai, qu'on soit libre de choisir entre ces trois choses : la mort, la grâce ou le rachat, attendu que Ma-

« La condition des *dhimmis*[1] ou non musulmans soumis à l'autorité de l'Islam est réglée par la charte d'Omar. Ce khalife qui étendit au loin les limites de l'empire musulman et qui est surnommé « Sarouq » ou le « Juste », déférant au désir du patriarche Sophronius, se rendit lui-même à Jérusalem, pour en prendre possession sans effusion de sang. La ville ayant capitulé, Omar accorda à Sophronius un « Ahd », espèce de charte réglant la condition des non-musulmans.

« A charge de payer la *djezia* ou impôt de capitation, de se soumettre à l'autorité musulmane et de ne pas servir leurs ennemis, les *dhimmis* jouissent des mêmes droits et ont les mêmes devoirs que les musulmans.

« C'est là un principe fondamendal de la loi musulmane. Les *dhimmis* ont la liberté absolue de conscience basée sur le texte même du Coran qui dit : « Point de contrainte dans la Religion ; la vérité se distingue assez de l'erreur. Ils ont droit à la justice absolue et sans réserve. — Mahomet a dit : « Ceux qui commettent des injustices à l'égard des *dhimmis* ne pourront invoquer mon intercession au jour du jugement. »

« Le meurtre d'un *dhimmi* par un musulman entraîne, sui-

---

homet a appliqué ces trois diverses sentences. Il a mis à mort des prisonniers captifs, tels que Ocba ben Abou'l Moït et En Nadhir ben el Hareth, pris à la bataille de Bedr, Ibn Khatel qui s'était réfugié dans la Kaâba ; et en a grâcié d'autres.

Mais il en cite une autre selon laquelle il n'est pas permis de les grâcier ni de les laisser se racheter. Il faut les mettre à mort s'ils ne se convertissent. Il exprime cette doctrine par la formule suivante qui traduit parfaitement le « crois ou meurs. »

Le sabre et la mort ou l'Islam !

Essif, el qitâl ou ama 'lIslam !

[1] Cfr. Ibn Naqquach qui écrivit une fetouah célèbre en 759 H. = 1357-1358. Il y traite en détail de la condition des *dhimmis* (*Journal Asiatique*, 1851, p. 222, 419).

vant le cas, soit la peine du talion, c'est-à-dire l'exécution, soit la *dia* ou prix du sang, sans préjudice du « taâdhid » ou punition corporelle. Il en est de même des non-musulmans étrangers, vivant en terre d'Islam, en vertu de traités de paix ou de trêves.

« Comme on le voit, nous sommes loin des persécutions musulmanes et du fanatisme musulman.

« Mais, dira-t-on, et la conversion de l'Afrique du Nord, qu'un livre de catéchisme, préparé spécialement pour les chrétiens de l'Algérie et de la Tunisie, présente comme le résultat de terribles persécutions ? A cela je répondrai que le livre de catéchisme fait erreur : les musulmans, en conquérant l'Afrique, y trouvèrent des Berbères idolâtres, quelques Berbères chrétiens ou juifs et beaucoup de Byzantins. Ceux-ci, après la conquête de Carthage, émigrèrent en Sicile et en Orient, les idolâtres se convertirent d'eux-mêmes soixante ans après la conquête ; les Juifs conservèrent leur religion, et les Berbères chrétiens ne furent complètement convertis que trois siècles plus tard. L'islamisation des Berbères est due simplement à ce fait : similitude de mœurs avec les Arabes, et simplicité de la religion musulmane détachée de tout dogme et de tout mystère. »

Telle est l'opinion de M. Bechir Sfar et probablement d'un grand nombre de ses coreligionnaires de la classe élevée et instruite de Tunisie et d'Algérie.

Nous allons reprendre le long extrait de sa lettre et dire à notre tour ce que nous pensons de cette question historique.

D'abord nous distinguerons entre la question de droit et la question de fait, c'est-à-dire entre la doctrine du Coran sur la manière dont les musulmans doivent traiter ceux qui ne le sont pas, et sur la façon, dont, de fait, l'Afrique a été conquise et islamisée. Ce sont en effet deux questions bien distinctes qu'il ne faut pas confondre, sous peine de se tromper grossièrement.

Question de droit : **Comment le Coran[1] ordonne-t-il de traiter les non-musulmans ?**

Quoique ce travail soit avant tout historique et repose sur l'étude des faits, il ne sera pas inutile de suivre M. Bechir Sfar sur ce terrain. Il traite en effet cette question d'une façon tellement incomplète, que les faits les plus historiquement prouvés sont absolument dénaturés.

A le lire, on a l'impression que les idolâtres polythéistes peuvent jouir de la condition des *dhimmis*[2].

C'est faux. Avec le païen, il n'y a pas, aux yeux du musulman, d'accommodement possible. Le Coran est formel : « Annonce, dit-il, le châtiment douloureux à ceux qui ne croient pas. Tuez les idolâtres partout où vous les trouverez, faites-les prisonniers, guettez-les en toute embuscade[3]. »

[1] Je dois à la loyauté et à la justice de déclarer ici que tout ce qui, dans les pages suivantes, est relatif au Coran, je l'ai emprunté aux notes précieuses qu'ont bien voulu m'envoyer mes confrères arabisants distingués, les Pères Giacobetti et Foca, missionnaires le premier à Médina, dans l'Aurès, le second à Ouargla, dans le Sahara.

[2] « Les *dhimmis*, disons-nous, au risque de nous répéter, sont les peuples soumis à la puissance mahométane, volontairement, par capitulation, ou par force, et qui, refusant d'embrasser l'islamisme sont condamnés à un tribut individuel qui leur est imposé comme rachat de l'esclavage ou de la mort qu'ils ont encourue par leur infidélité.

« Ils doivent jouir au même degré que les musulmans du bénéfice des lois civiles qui garantissent la sûreté des personnes et des propriétés.

« Cependant, dans l'ordre social, ils sont inférieurs, ils ne peuvent revêtir le même costume que les fidèles, ne peuvent porter des armes, aller à cheval ; ils doivent céder le pas aux musulmans.

« Les idolâtres et les apostats ne peuvent être admis à payer la capitation ; ils n'ont le choix qu'entre la conversion à la foi musulmane ou l'extermination ; leurs femmes et leurs enfants sont réduits en esclavage. » *Recherches sur la Constitution territoriale dans les pays musulmans*, par le Dr Worms, tiré du *Mouradjea* d'Ohsson, vol. V, p. 49. Chapitres sur la guerre et les sujets tributaires, dans le *Journal Asiatique*, Octobre, 1842. Cfr. LIX, 1851, p. 419 ; De Quatremère, *Mémoires géogr. et histor.* sur l'Egypte, Paris, 1811 ; Takki Eddini Makrizii, *Historia Coptorum christianorum in Ægypto*, edita a Wetzer, Salisbari, 1828, in-8o,

[3] Sourate IX, v. 5,

« O Croyants, combattez vos voisins infidèles ; qu'ils trouvent en vous des ennemis implacables [1]. » — « Il ne sied pas au Prophète d'implorer le pardon d'Allah pour les idolâtres, fussent-ils ses parents [2]. » Etc. etc.

Ainsi donc pour le païen, il n'y a ni merci, ni quartier ; c'est la conversion à l'Islam ou la mort.

Pour les « Hommes du Livre ». Juifs et chrétiens, les conditions ne sont pas aussi implacables ; Mahomet consent à les laisser vivre dans leur erreur, parce que, après tout, ils croient en Dieu, mais à la seule condition qu'ils paieront le tribut. En somme, tandis que, pour les païens, la formule est : *Ou l'Islam, ou la mort ;* pour les chrétiens et les Juifs, la formule est : *Ou l'Islam, ou le tribut*, sinon, la mort. « Faites la guerre, dit le Coran, à ceux d'entre les hommes des Ecritures qui ne professent pas la croyance de la vérité. Faites-leur la guerre jusqu'à ce qu'ils paient le tribut, tous sans exception, et qu'ils soient humiliés [3]. »

« Les Juifs disent : Ozaïr est le fils de Dieu. Les chrétiens disent : le Messie est le Fils de Dieu ; telles sont les paroles de leur bouche ; ils ressemblent, en les disant, aux infidèles d'autrefois. Que Dieu leur fasse la guerre [4]. »

On voit, par les deux versets qui précèdent, la différence posée entre les Juifs et les chrétiens, d'un côté, et les idolâtres de l'autre, par le Coran lui-même. Bokhari commentant cette parole du Coran : « J'ai reçu l'ordre de tuer les hommes tant qu'ils ne diront pas : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu » fait remarquer que les Juifs et les chrétiens étant monothéistes ne sont pas soumis à cette loi implacable. Mais les

[1] S. IX, v. 124.
[2] S. IX, 114.
[3] S. IX, v. 29.
[4] S. IX, v. 30.

idolâtres n'auront racheté et affranchi leur sang et leurs biens que quand ils auront prononcé cette formule [1].

Il est vrai qu'en dehors de ces versets, il y en a d'autres qui ne parlent que de tolérance. Les musulmans qui ont intérêt à donner le change sur le véritable esprit du Coran, s'en servent pour jeter de la poudre aux yeux des chrétiens et les tromper. Cette façon d'agir peut quelquefois réussir, mais non à l'égard de ceux qui sont avertis..... Or, voici la vérité :

Le Coran est plein de versets qui se contredisent les uns les autres, relativement à la conduite à tenir à l'égard des non musulmans, les uns prêchant la tolérance, les autres, au contraire la plus sauvage intolérance. Cette différence de procédés s'explique chez Mahomet par la différence des situations dans lesquelles il s'est trouvé. Tant qu'il n'a été maître ni de Médine ni de la Mecque [2] et qu'il a eu des ennemis puissants,

---

[1] Voici d'après Sidi Khelil, dont l'ouvrage sert de code à tous les musulmans de rite malékite, quelques indications sur la guerre sainte. « Chaque année, une force suffisante pour combattre les infidèles doit être mise sur pied... La guerre est un devoir de solidarité pour tous les musulmans... On invitera, avant de commencer les hostilités, les infidèles à embrasser l'islamisme et (s'ils refusent) à se soumettre à la capitation légale... Si les infidèles sont les agresseurs, il n'y aura point de sommation préliminaire. Si les infidèles refusent aussi de se soumettre à la capitation... on les combattra et on leur fera une guerre d'extermination. Ceux que les armes ont épargnés sont de droit captifs des musulmans. » Trad. Perron, II, p. 244 sq.

[2] La prédication de Mahomet dura 22 ans, de 610 à 632. (Il mourut le 8 juin).

Elle se divise en deux périodes : celle de la prédication *mystique* de 610 à 622 et celle de la prédication *politique* de 622 à sa mort.

Le Coran reflète évidemment ces vicissitudes. Les sourates classées par ordre chronologique nous font assister aux changements qui se font jour dans l'esprit et la prédication de Mahomet.

Le prophète prêche tout d'abord contre les seuls idolâtres. Il conseille à tous, arabes, juifs ou chrétiens, de délivrer les captifs, de secourir les pauvres et les orphelins. Il parle souvent d'un Dieu vengeur, mais ne

il a dû surveiller ses paroles et s'abstenir de vouer à la mort et à l'enfer ceux qui ne pensaient pas comme lui. Il est même allé, à cette époque, jusqu'à légitimer tous les cultes : « Adorez, dit-il, les divinités que vous voulez à côté d'Allah [1], — Ceux qui croient et ceux qui suivent la religion juive, chrétienne, sabéenne, en un mot quiconque croit en Allah et au dernier jour, et aura fait le bien, tous ceux-là auront une récompense de leur Seigneur, la crainte ne descendra pas sur eux, et ils ne seront point affligés [2].

Mais à peine installé à Médine, après sa fuite, 622, et surtout lorsqu'il fut maître de la Mecque (629), et à la tête de 10 000 soldats, il ne se crut plus obligé à tant de ménagements, se déclara prophète pour le monde entier, et lança à ses fidèles fanatisés des ordres comme ceux-ci : « Quicon-

---

promet pas encore son paradis sensuel. (Sourates: 1, 74, 79, 82, 89, 90, 93, 94, 95, 96, 98, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 108, 112).

Un peu plus tard, il se montre catégorique, proclame l'unité de Dieu, et sa propre mission : il prêche les peines et les récompenses, le jugement, le paradis, l'enfer, il déclare le Coran d'inspiration divine. Il encourage les siens en rappelant la constance des martyrs chrétiens de Nadjran (85) et en faisant miroiter devant leurs yeux les délices de son paradis (56), sans toutefois parler encore des *houris*. Sourates: 51, 55, 56, 70, 75, 76, 77, 80, 81, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 97, 107, 109, 110, 117.

Enfin il inaugure une période de lutte à outrance (2 juin 626-22 mars 627). Le Coran n'est plus qu'un bulletin de faits de guerre.

Il essaie tout d'abord d'attirer les Juifs auxquels il emprunte quelques-uns de leurs rites religieux, comme la direction de Jérusalem, dans la prière (Qibla), le jeûne du Ramadan. Il cherche à identifier sa religion avec la leur.

N'ayant pas réussi avec eux, il se tourne vers les chrétiens et cherche à les attirer à lui. Même insuccès.

Il se tourne alors contre Juifs et chrétiens et, après leur avoir promis le salut, il le leur retire ; il abolit tout ce qu'il a dit sur la bonté, la patience, la tolérance, par son fameux verset du Sabre (IX, 5). — Sourates : 5, 8, 9, 15, 26, 30, 31, 32, 34, 37, 39, 41, 44, 45, 51, 52, 54, 63, 67, 68, 69, 71, 73, 79. (P. Giacobetti).

[1] S. XXXIX, v. 17.

[2] S. II, v. 59.

que désire un autre culte que l'Islam, ce culte ne sera pas reçu de Dieu, et il sera dans l'autre monde du nombre des malheureux [1]. »

« Combattez-les jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de tentation (d'idolâtrie), ni d'autre culte que celui du Dieu unique [2]. »

En présence de ces contradictions qu'ils ne pouvaient nier, les chefs religieux de l'Islam, ont inventé la fameuse théorie des versets *abrogés* et des versets *abrogeants* [3]. Les abrogés sont évidemment ceux qui parlent de tolérance, les abrogeants ceux qui poussent aux massacres et aux tueries. Dans la première catégorie, outre ceux que nous avons donnés plus haut, en voici quelques autres : « N'ayez que des paroles de bonté pour tous les hommes [4] ; » — « Supporte avec patience les discours des infidèles, et sépare-toi d'eux d'une manière convenable [5]. » — « N'injurie point les divinités qu'ils invoquent à côté d'Allah [6] ; » — « Vous avez votre religion, et moi la mienne [7] ; Appelle les hommes dans les sentiers d'Allah par des admonitions douces [8]; » — « N'écoute ni les infidèles, ni les hypocrites ; ne leur fais cependant pas de mal [9]; » —

---

[1] S. III, v. 79.

[2] S. VIII, v. 40. *Nota.* Il y a 114 versets qui recommandent d'éviter ou de combattre les idolâtres.

[3] Il y a 43 Sourates qui ne renferment ni abrogeant ni abrogé ;
6 » qui renferment des abrogeants et pas d'abrogés.
40 » qui renferment des abrogés et pas d'abrogeants.
24 » qui renferment des abrogés et des abrogeants.

Cfr. le fameux ouvrage d'Abou Abd Allah Mohamed ibn Hazm, intitulé : « *L'Abrogeant et l'Abrogé*, mis en marge d'un des plus célèbres commentaires du Coran, celui qu'on appelle *El Djelaleïn.* » (P. Giacobetti).

[4] S. II, v. 277.

[5] S. LXXIII, v. 10.

[6] S. VI, v. 108.

[7] S. CIX, v. 6.

[8] S. XVI, v. 126.

[9] S. XXXIII, v. 47.

« Point de contrainte en religion ; la vraie route se distingue assez de l'erreur [1] etc. etc. »

Quant à ceux de la seconde catégorie, il suffit de citer celui qui les résume tous et qui, dans l'Islam, porte le nom significatif de verset du Sabre : « Tuez les idolâtres partout où vous les trouverez, faites-les prisonniers, assiégez-les et guettez-les en toute embuscade [2]. »

Ce verset a une telle importance qu'au rapport du célèbre Abou'l Kacem Habath Allah [3], il abroge à lui seul 114 versets du Coran.

Qu'on parle après cela, de la tolérance musulmane en s'appuyant sur le Coran [4] !

---

[1] S. II, v. 257.

[2] S. IX, v. 5. Ce verset est tiré de la IXe Sourate, le Repentir, qui devrait bien plutôt s'appeler la Sourate du Châtiment. D'après El Bokhari, c'est la dernière qui a été révélée à Mahomet, peu de temps avant sa mort. Elle résume donc sa vraie doctrine. Elle peut être dite le point culminant de l'Islam. Cfr. *Le Commentaire du Coran de Djilaleïn*, p. 97 ; MARACCI, *Refutatio Alcorani*, p. 306.

[3] Dans son ouvrage : L'Abrogeant et l'Abrogé. Un autre savant musulman, auteur lui aussi d'un ouvrage plus succinct il est vrai, sur *l'Abrogeant et l'Abrogé*, Ibn Khazima, déclare à propos du verset du Sabre. « Dès l'origine, on a donné ce nom à ce verset, et tous les auteurs disent qu'il ordonne de combattre les idolâtres. Il abroge 113 passages du Coran, et même 114, d'après Ibn Hazm. » La théorie de *l'Abrogeant et de l'Abrogé* est donc une doctrine qui fait autorité dans l'éxégèse du Coran. Il n'est pas permis de la méconnaître.

[4] Une Ecole est aujourd'hui en train de se fonder, sous l'impulsion de quelques lettrés musulmans, pour *édulcorer* la doctrine du Coran, si contraire à la raison, à la nature de Dieu et également si répugnante même et surtout dans les milieux qui se vantent de n'avoir aucune religion.

Ce mouvement, parti d'Egypte, a eu à sa tête le Cheikh Mohamed Abdou, grand mufti, qui, pour appuyer sa campagne, a composé un traité de théologie : *Risalat et Touhid* ou *Traité de la Croyance à l'Unité de Dieu*. Pour lui, le fameux verset du Sabre n'a pour but que de mettre les musulmans sur la *défensive* à l'égard des Persans et des Romains !

M. Bechir Sfar est sans doute de son Ecole, en Tunisie, comme M. Kamal Mohamed ben Mostafa l'est en Algérie. Ce dernier, professeur à la

La question de droit étant éclaircie, nous arrivons au point de fait : **Par quels moyens l'Islam a-t-il soumis l'Afrique ?**

---

mosquée Safir d'Alger, a publié, en 1902, sous le patronage du Gouvernement général, un opuscule intitulé : *La tolérance religieuse de l'Islamisme.* Sa thèse, on le devine, est celle-ci : L'Islam est la plus tolérante des religions. Il insiste avec complaisance sur le : « Pas de contrainte en religion » (de la Sourate II, v. 257, p. 7).

Mais il ne remarque pas qu'il est ainsi obligé de renier tout le passé de l'Islam, ainsi que la théorie admise universellement par ses coreligionnaires, des versets abrogeants et des versets abrogés, et d'accepter le contre-sens historique du Cheikh Abdou qu'il appelle *le dernier des imams, l'homme remarquable par ses mérites, le savant des savants de l'univers entier* (p. 32), en appliquant à l'état de défensive contre les Persans et les Romains la ruée contre les infidèles, préconisée par le verset du Sabre. Cfr. également un ouvrage fait en collaboration par trois auteurs et portant ce titre : *L'Esprit libéral du Coran,* Leroux, 1905.

Que ces Messieurs édulcorent tant qu'ils voudront le Coran, c'est bien ! mais qu'ils ne prétendent pas nous le présenter tel que Mahomet l'a donné à ses *Ansar,* tel qu'il a été appliqué pendant dix siècles contre l'Europe chrétienne, et tel qu'il l'était naguère encore à l'égard des populations nègres du Soudan et de l'Afrique Equatoriale !

Cette note du P. Giacobetti concorde parfaitement avec l'opinion émise par M. Snouck Hurgronje, dans quatre conférences qu'il a faites (Octobre 1913) sur *l'Islam dans les Colonies hollandaises.*

Ce savant, aujourd'hui Conseiller du Gouvernement général des Indes néerlandaises pour la politique indigène, a passé une partie de sa jeunesse à La Mecque et y a étudié à fond tout ce qui concerne le Coran et l'Islam..

Voici un passage de son discours sur la Politique musulmane dans les Indes néerlandaises (Collection de la *Revue du monde musulman,* Paris, E. Leroux, p. 16-17).

« Nous ne saurions prétendre avec le professeur Arnold qui se trouve, en cela, en contradiction avec les jurisconsultes musulmans de tous les siècles, que ce système belliqueux (la guerre sainte) n'est pas le véritable, qu'il repose sur une fausse interprétation de certains versets du Coran, et que le véritable Islam ne demande sa propagation qu'à la persuasion.

« Un petit groupe de mahométans se montrent actuellement, il est vrai, partisans de cette adaptation de l'Islam aux conceptions modernes. Mais ils représentent aussi peu la doctrine de la religion dont ils sont

Le chapitre précédent sur l'islamisation a déjà répondu en partie à cette question. Toutefois, vu son importance, il nous faut revenir en arrière et l'étudier au point de vue spécial indiqué plus haut.

Pour plus de clarté nous allons diviser les populations qui habitaient l'Afrique lors des invasions arabes, en païennes, juives et chrétiennes.

Les tribus païennes formaient, comme nous l'avons vu, la masse des populations du Magreb. A leur égard, le « crois ou meurs » a été pratiqué à la lettre.

Abou'l Mohadjir (675) conduisit la première expédition musulmane dans le Magreb. « Il atteignit Tlemcen, dit Ez Ziani dans sa Tohfa, battit les tribus berbères et les *força* à embrasser l'Islam [1]. »

Ocba, jaloux des lauriers d'Abou'l Mohadjir, s'enfonça, plus loin encore dans le Magreb. « En Ifrikia, nous dit Ibn Khaldoun [2], il passa au fil de l'épée tous les chrétiens qui restaient » ; il alla, nous dit de son côté Ez Ziani jusqu'au Sous qu'il soumit et dont il *islamisa de force* les habitants. Puis, il rétrograda vers l'Est en passant par le Faïdja, le Drâa,

---

adeptes par naissance que les modernistes celle de l'Eglise catholique.

« On pourrait plus facilement attribuer quelque valeur à l'argument que, dans l'Islam, plus encore qu'ailleurs, la théorie et la pratique, la doctrine et la vie, sont fréquemment en contradiction. En effet, les gouverneurs musulmans ont pris souvent, envers les non-croyants du dedans et du dehors, une attitude beaucoup moins intransigeante que ne le leur prescrivait le dogme. D'autre part, on a souvent vu la foule populaire se permettre envers les « tolérés » des excès sévèrement condamnés par la loi mahométane. Mais ce qui est beaucoup plus significatif que ces déviations à droite ou à gauche, c'est le fait incontestable que la doctrine de la guerre sainte, avec ses annexes, est le développement logique des principes que nous voyons à l'œuvre dans la conquête de La Mecque par Mahomet etc. etc. »

[1] Cfr. Martin, *Les Oasis Sahariennes*, p. 54.

[2] I, p. 327. En 670.

Sidjilmassa et le Touat, *forçant* toutes ces contrées à *devenir musulmanes* [1]. » (682).

Tous les historiens arabes sont d'accord pour nous représenter Ocba imposant partout [2] l'Islam par la force et lui mettre sur les lèvres, cette prière qu'il fait à Allah en poussant son cheval, au milieu des flots de l'Océan : « Seigneur, si cette mer ne m'en empêchait pas, j'irais dans les contrées éloignées et dans le royaume de Dzou el Karnaïn [3], en combattant pour ta religion et en tuant ceux qui ne croient pas en ton existence ou qui adorent d'autres dieux que toi [4]. »

Mouça marcha sur les traces d'Ocba. Voici en effet ce que dit de lui Ibn Khaldoun à propos des Berbères de la région de Tanger : « Les Berbères n'osaient lui opposer aucune résistance, et tous firent leur soumission pour éviter la mort. » Cette soumission signifie certainement l'acceptation de l'Islam, puisque l'auteur ajoute aussitôt : « Un petit nombre d'Arabes resta avec eux pour leur apprendre le Coran et les devoirs de l'islamisme [5]. »

Hassan a imité Mouça : il a ordonné en 699 aux deux fils de la Kahéna accompagnés chacun de 6000 Djeraoua, apostats comme eux, de pénétrer dans le Magreb, d'exterminer les Roum ainsi que les Berbères restés à l'état d'impiété [6].

Enfin, sous Omar ibn Abd el Aziz (717) Ismaïl, nous dit toujours Ibn Khaldoun, remplit parfaitement les devoirs de

---

[1] Ez Ziani, *l. c.*, dans Martin, *l. c.*

[2] Ibn Abd el Hakem nous dit ce que fut sa campagne (666-667) dans le Oueddan et le Fezzan : chefs mutilés et impôt de 350 esclaves dans chacune des villes prises. Dans Ibn Khald., I, p. 309.

[3] « Le possesseur de deux cornes » *Koran,* Sourate XVIII, v. 82. Il s'agirait d'Alexandre le Grand, d'après El Maçoudi. (*Moroudj ed Dzahab,* I, p. 126).

[4] En Nouaïri (*J. A.*, XI, p. 125, 3e Série, 1841 : El Kairouani, Lib. III, p. 47 : Ibn el Athir, *El Kamil*, IV, p. 9.

[5] I, p. 344.

[6] Cfr. Fournel *les Berbers,* I, p. 224.

sa charge (il était gouverneur) et imposa la foi musulmane aux Berbères qui n'avaient pas encore embrassé cette religion [1].

Comme les Berbères païens étaient l'immense majorité de la population indigène, il s'ensuit que la plus grande partie du peuple autochtone a été en somme, converti par la force.

Quant aux chrétiens, comment ont-ils été traités ?

« Abou Daoud de Médine, d'après le *Journal Asiatique*, rapporte que le prophète, après avoir promis aux Juifs de rester à Khaïbar [2] pour cultiver le pays, accorda également la paix aux chrétiens de Nedjran, ville du Yémen, à la condition qu'ils donneraient aux musulmans 1000 *houlla* (sorte de vêtement...) et, à titre de prêts, 30 cuirasses, 30 chevaux, etc. Les chrétiens de Nedjran, se portèrent garants de la complète consignation du tout, à la condition toutefois qu'on ne détruirait pas leurs églises, qu'on n'exilerait point leurs prêtres, et qu'on ne les vexerait point eux-mêmes dans l'exercice de leur religion, tant qu'ils ne donneraient à cela aucun motif et tant qu'ils ne feraient point l'usure [3]. »

On a conservé la teneur des engagements que signaient les chrétiens de Syrie en recevant l'aman d'Omar ibn el Khattab :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux, ceci est écrit au serviteur de Dieu, Omar, prince des Croyants, par les chrétiens de la ville de N.

« Quand vous êtes venus dans ce pays, nous avons demandé l'aman pour nous, nos familles, notre nation, et nous avons pris envers vous les engagements suivants :

« Nous n'édifierons point de couvent ni d'église, ni de patriarcat, ni d'ermitage, dans nos villes et dans leurs environs ; nous ne réparerons pas les ruines de nos églises [4] et nous

---

[1] I, p. 356.

[2] Omar les en a chassés plus tard.

[3] N° de Nov.-Déc. 1851, p. 493.

[4] Il va sans dire que si les chrétiens consentaient à aliéner cette li-

ne relèverons pas celles qui se trouvent dans les quartiers musulmans; nous donnerons, pendant trois jours, l'hospitalité à tous les musulmans qui viendront chez nous; nous ne donnerons point asile aux ennemis de l'état, ni dans nos églises, ni dans nos demeures; nous ne cacherons aux musulmans rien de ce qui pourrait leur nuire; nous n'enseignerons point le Coran à nos enfants; nous ne produirons point publiquement notre religion; nous ne ferons point de propagande et n'empêcherons aucun des nôtres de se faire musulman, si telle est sa volonté.

« Nous traiterons les musulmans avec respect; nous nous lèverons de nos sièges, à leur approche, s'ils veulent s'asseoir; nous ne nous assimilerons point à eux dans les vêtements en quoi que ce soit, dans le calançoua, l'imamé et les chaussures, pas plus que dans la division des cheveux; nous n'emploierons pas les mêmes expressions qu'eux dans le langage; nous ne prendrons point leurs surnoms; nous ne monterons point sur des selles; nous ne porterons point de sabre ni ne fabriquerons point d'armes, et nous n'en porterons point sur nous; nous ne ferons point graver nos cachets en arabe; nous ne vendrons point de vin; nous nous raserons les parties antérieures de la tête et nous nous habillerons de la même façon que par le passé; nous porterons une ceinture au milieu du corps; nous ne mettrons point de croix sur nos églises, et nous ne laisserons point voir nos croix et nos livres dans les rues ni dans les places des musulmans.

« Nous n'agiterons nos cloches dans nos églises que très doucement; nous n'élèverons pas la voix dans l'église en lisant en présence des musulmans; nous ne porterons point au dehors des palmes ni des statues; nous ne chanterons point en accompagnant nos morts, et nous n'allumerons point de

berté, ils se réservaient la faculté d'acheter ce droit chaque fois que cela serait nécessaire.

cierges, à cette occasion, dans les rues des musulmans ; nous n'aurons point vue sur leurs maisons, soit en les élevant à une hauteur qui dépassât les leurs, soit de toute autre façon....

« Telles sont les conditions auxquelles nous nous engageons envers vous, nous et notre nation et, en vertu desquelles, nous recevons l'aman. Si nous venions à contrevenir à quelqu'une de ces clauses pour lesquelles nous nous donnons nous-mêmes en garantie, vous n'auriez plus alors d'obligation envers nous et il vous serait licite de faire de nous ce qui vous plairait et de nous traiter comme des séditieux et des rebelles [1]. »

Nous avons voulu reproduire ce long document pour donner une idée des vexations auxquelles les chrétiens pouvaient être soumis tout en gardant la liberté essentielle de leur culte.

En passant en Afrique, les Arabes se conduisirent en Egypte comme ils l'avaient fait en Asie. Les Coptes indigènes du pays séparèrent leur cause de celle des Grecs, se soumirent sans combattre à Amrou. Leur patriarche, Benjamin, chargé d'aller offrir leur soumission, dit au général arabe : « Mes frères et moi sommes résolus à vivre et à mourir dans la profession de l'Evangile et l'unité de Jésus-Christ. Nous ne pouvons embrasser la religion de votre prophète, mais nous désirons la paix et nous consentons de bon cœur à rendre tribut et obéissance à ses successeurs temporels [2]. »

Amrou leur donna l'aman et le tribut fut fixé à deux pièces d'or pour chaque chrétien. Furent exceptés de cette taxe personnelle les vieillards, les moines, les femmes et les enfants des deux sexes jusqu'à l'âge de seize ans [3].

---

[1] Cfr. *Journ. Asiat.*, LX, p. 101, le XIXe de la IVe Série.

[2] Renaudot, *Hist. du patriarcat d'Alexandrie*, p. 156.

[3] De graves auteurs assurent qu'on trouvait alors en Egypte 20 000 villes ou villages. Cfr. *Description de l'Egypte* par Maillet qui a été vingt ans consul au Caire, au XVIIIe siècle. Eutychius, dans ses *Annales*, (II, pp. 308-311), dit que le dénombrement qui fut fait alors par les Arabes donna 6 000 000 de Coptes tributaires, et 20 000 000 d'habitants de

De l'Egypte, passons en Espagne.

On y trouve de la part des généraux arabes la même façon d'agir : après la prise de Mérida, 712, Mouça donna aux habitants le choix entre l'exil et le tribut. Les musulmans et les chrétiens se partagèrent les églises et on confisqua au profit des premiers la fortune de ceux qui avaient péri durant le siège ou qui s'étaient retirés dans la Galice. Gibbon nous donne, au tome X de son grand ouvrage sur la Décadence de l'Empire romain, le texte du traité qui fut passé entre Mouça et Théodemir prince des Goths [1],

Articles de paix convenus et jurés entre Abd el Aziz fils de Mouça Ibn Noceir et Théodemir, prince des Goths :

« Au nom de Dieu très miséricordieux, Abd el Aziz fait la paix à ces conditions : qu'on n'attentera ni à la vie, ni à la propriété, ni aux femmes, ni aux enfants, ni à la religion ni aux temples des chrétiens ; que Théodemir livrera volontairement ses huit villes d'Orihuela, Valentola, Alicante, Mola, Vacasora, Bigerra (Bijer), Ora ou Opta et Lorca ; qu'il ne secourra ni ne recevra les ennemis du Khalife ; qu'il paiera annuellement ainsi que chacun des Goths de famille noble une pièce d'or, quatre mesures de blé et d'orge et une certaine quantité de miel, d'huile et de vinaigre, et que l'impôt de chacun de leurs vassaux sera de la moitié de cette contribution.

« Donné le 4 de Rejeb (5 avril), l'an de l'hégire 94 (713) et signé de quatre témoins musulmans. »

Fleury [2] a donné, d'après l'histoire de Sandoval [3], la subs-

tout âge et de tout sexe. Si la pièce d'or ou *dinar* avait alors la même valeur qu'au Moyen-Age, c'est-à-dire 13 fr., la communauté copte dut alors s'engager à payer 13 2 6000000 c'est-à-dire 156000000 de fr., somme énorme pour l'époque !

[1] Ce traité écrit en arabe et en latin se trouve dans la *Bibliotheca Arabico-hispana*, II, p. 105-106.

[2] *Hist. eccl.*, IX, p. 261.

[3] p. 87.

tance d'un autre traité de l'an 734, entre un chef arabe et et les Goths-Romains du territoire de Coïmbre, en Portugal.

La contribution des églises y est fixée à 25 livres d'or, celle des monastères à 50, celle des cathédrales à 100.

On y déclare que les chrétiens seront jugés par leur comte, mais que, dans les affaires capitales, celui-ci sera obligé de consulter le cadi ; que les portes de l'église doivent être fermées et que les chrétiens sont tenus de respecter le nom de Mahomet.

Cette liberté leur fut non seulement conservée sous les khalifes Ommiades (depuis 756), mais encore augmentée. « Sous le nouvel empire des Khalifes, dit le Card. Hergenröther [1], les chrétiens qui furent bientôt appelés Mozarabes, furent souvent accablés de lourds impôts, mais ils jouirent de plus de liberté qu'auparavant. Ils avaient des tribunaux distincts, exerçaient des charges publiques et pouvaient même sonner leurs cloches, dans la capitale de Cordoue. Ils conservèrent leurs 29 évêchés, avec 4 métropoles dans l'Espagne arabe. »

Les choses s'étant ainsi passées en Syrie, en Egypte, en Espagne, il serait bien extraordinaire qu'elles se fussent passées autrement dans l'ancienne Afrique romaine. Nous n'avons aucun motif de le supposer, d'autant moins que les musulmans qui ont soumis l'Espagne et y ont importé l'Islam étaient ceux-là mêmes qui l'avaient introduit en Afrique ; et la plupart même étant Berbères, ils n'ont dû imposer aux Espagnols que ce qui leur avait été imposé à eux-mêmes.

Outre cet argument à priori qui n'est pas sans force, on a un document qui prouve péremptoirement que les chrétiens de l'Ifrikia ont eu, eux aussi, la liberté de rester chrétiens à condition de payer l'impôt.

En effet, l'Ifrikia à peine conquise par Hassan, le vainqueur de la Kahéna, nous voyons celui-ci rentrer à Kairouan, s'oc-

---

[1] *Hist. de l'Eglise*, III, p. 47.

cuper d'organiser l'administration du pays (702-703), notamment d'établir le kharadj (impôt foncier), faisant inscrire sur les registres, nous dit Ibn Khaldoun, non seulement les chrétiens indigènes, mais aussi ceux qui étaient étrangers à l'Ifrikia : « Il (Hassan) soumit au même tribut les individus de race étrangère qui se trouvaient encore en Ifrikia ainsi que cette portion des Berbères et des Branès qui était restée fidèle au christianisme [1]. »

Ce *kharadj* étant, comme on le sait, l'impôt foncier établi sur les « hommes du Livre », c'est-à-dire sur les chrétiens et les Juifs qui consentaient à payer le droit de conserver leur religion, il s'ensuit que les gouverneurs de l'Ifrikia n'agirent pas autrement à l'égard des Africains que n'agissaient à la même époque les gouverneurs de l'Egypte, de la Syrie, etc.

Nous ne connaissons pas les tribus chrétiennes et les villes peuplées d'étrangers qui payèrent le droit de rester chrétiens ; mais, d'après les expressions de l'auteur musulman, il y avait des indigènes de l'une et de l'autre race, le mot Berbères semblant indiquer ceux de la seconde race : Zenata, Louata, Nefouça, Houara, Nefzaoua et ceux de Branès, c'est-à-dire ceux de la première race.

Dans cette liste du cadastre établi par Hassan, figuraient certainement les villes de Tunis [2], de Tozeur et de Nefta, ainsi que la tribu des Nefzaoua qui habitait dans les environs, car le grand historien des Berbères dit un peu plus loin :

« Nous connaissons certains villages assez remarquables de la province de Castilia, situés à une courte distance les uns

[1] Ibn Khald., I, p. 215 de la traduction. Cfr. Fournel, les *Berbers*, I, p. 224.

[2] El Bekri nous dit : Hassan ayant battu les Roum et pris Tunis, ceux-ci le prièrent de ne pas entrer de force chez eux et ils s'engagèrent à payer le kharadj (p. 91 de la trad. de Slane).

des autres et appelés les *villages des Nefzaoua*. On y trouve maintenant des Francs qui vivent sous la protection d'un traité : ils y sont restés, eux et leurs ancêtres, depuis la conquête musulmane jusqu'à nos jours, et, comme ils professent une des croyances tolérées par l'islamisme, ils jouissent du libre exercice de leur religion et paient la capitation [1]. »

Il faut ajouter probablement les habitants de Biskra et de Tobna. El Bekri dit en effet que la population de Biskra appartient à la race mélangée (latino-berbère). Quant à Tobna, il affirme qu'elle est habitée par deux races : l'une d'origine arabe et l'autre de race mixte (romano-berbère). Dans les conflits qui s'élèvent entre ces deux races, dit l'auteur arabe, les gens de la première appellent à leur secours les Arabes de Thouda, et ceux de la seconde, les gens de Biskra [2].

Le *Kitab el Adouani* cite comme étant d'origine chrétienne les habitants de Badis, Thouda, Tolga, Bordj el Amri à 4 kil. à l'E. de Tolga, Biskra, Farfar, à 31 kil. à l'O. de Biskra, Bentious, à 30 kil. S. O. de Biskra [3].

Le *Kitab el Istibçar* [4] dit de son côté : « Les habitants de Tozeur sont les restes des Roum qui habitaient l'Ifrikia avant la conquête musulmane, et il en est de même de la majeure partie des habitants de Kastilia et du Djérid. Ces populations changèrent alors de religion pour sauver leurs propriétés... Ceux qui se firent musulmans et qui restèrent dans le pays, en conservant leurs biens... tels furent les gens de Kastilia... Ils (les habitants d'El Hamma de Tozeur), descendent des Roum du pays qui se convertirent à l'islamisme pour conserver leurs biens [5]. »

---

[1] Ibn Khald., I. p. 231.

[2] El Bekri, trad. de Slane, pp. 125, 127.

[3] *Rec. Const.*, XII, 1868, p. 29.

[4] *L'Afrique Sept.*, au XIIe siècle. Traduction de Fagnan, dans le *Rec. de Const.*, XXXIII, 1900.

[5] pp. 77, 78, 80,

C'est donc à tort que l'on affirme l'extermination en Afrique du nom chrétien par les chefs arabes du VIe siècle, au nom du « Crois ou meurs ». Les documents historiques que nous possédons, et on n'a pas le droit de les rejeter, disent le contraire. Ceci, nous croyons devoir l'affirmer au nom du droit imprescriptible de la vérité.

Qu'au milieu des horreurs de la guerre, les troupes arabes se soient laissées aller à des massacres inutiles parce qu'elles avaient des chrétiens en face d'elles ; qu'elles aient forcé sous la menace de la mort les Berbères qui avaient déjà apostasié par intérêt, et étaient revenus à leur première religion, comme Koceïla, d'embrasser de nouveau l'Islam, c'est ce qui a dû avoir lieu, car les apostats musulmans sont mis dans la même catégorie que les idolâtres ; pour eux, c'est la conversion ou la mort. Ils sont *Harbii* = qui tolerari non possunt [1].

Mais, en ce cas, on les forçait d'embrasser l'Islam non en qualité de chrétiens, mais parce qu'ils avaient déjà été musulmans.

L'Afrique a donc eu ses capitulations comme l'Egypte et l'Espagne. Mais on serait dans l'erreur si l'on croyait que toute violence était évitée par cet accord. Ainsi, par exemple, la capitulation de Merida si bénigne en apparence a été accompagnée d'une razzia dans laquelle 30 000 jeunes filles ont été faites prisonnières, pour être emmenées ensuite en Orient avec les dépouilles de l'Espagne [2].

L'Afrique, elle aussi, il est bon de le mentionner ici, a été soumise à des coupes réglées de ce genre [3]. N'avons-nous pas vu à propos de la prise de Barca qu'Amrou avait eu la cruauté d'imposer une telle contribution de guerre qu'il était im-

[1] Reland, Dissertatio X, *De jure militari Mohammedanorum*, III, p. 14. Cfr. Gibbon, *l. c.*, X, p. 327.

[2] En Noweiri, dans Ibn Khald., I, p. 351.

[3] Ibn Khald., I, pp. 359, 367.

possible aux habitants de la payer, en ayant bien soin d'insérer dans le traité qu'il accepterait pour payement leurs fils et leurs filles [1].

Nous avons dit plus haut que nous n'avons aucun document qui mentionne les traités particuliers passés avec les chrétiens de l'Ifrikia pour qu'ils pussent conserver la pratique de leur culte. Quant au fait historique que ce droit leur a été reconnu, nous en avons des preuves multiples : nous savons par Et Tidjani qui a accompli son voyage dans la régence de Tunisie en 1306-1309, que d'anciennes églises, alors en ruines, existaient encore dans le Djérid. Les conquérants s'étaient contentés de construire une mosquée en face de chacune d'elles [2].

Quant à l'impôt auquel ils furent soumis, on ignore à quel chiffre il s'élevait.

La *djezia* établie par Omar était de 48 *dirhems* pour les riches [3], de 24 pour la classe moyenne [4] et de 12 [5] pour les pauvres. La valeur du dirhem et du dinar dont il était la dixième partie a varié selon les époques. Au Moyen-Age [6], le dinar était de 13 fr. : le dirhem par conséquent de 1 fr. 30. Les chrétiens africains [7] ont donc dû payer approximativement, la somme de 62 fr. 40, de 31 fr. 20, de 15 fr. 60 selon qu'ils étaient riches, aisés ou pauvres [8].

---

[1] IBN KHALD., I, p. 302.

[2] ET TIDJANI, *Journ. Asiat.*, 1852, LXI, (XX de la IVe Série,) p. 200-203.

[3] Ceux qui possédaient 10000 drachmes et plus.

[4] » » » 2000 » »

[5] Ceux qui sans avoir 2000 drachmes n'étaient pas tout à fait sans ressources *J. A.*, 1842, p. 357.

[6] DE MAS LATRIE, *Traités de Commerce*.... p. 12.

[7] Etaient exempts les femmes, les esclaves, les infirmes, les moines. (*J. A.*, 1862, p. 348).

[8] C'est une somme à peu près égale que les chrétiens paient en Turquie, où la capitation est fixée à 60, 30 et 15 piastres (*J. A.*, 1851, LIX, p. 515).

Cahen, dans son travail sur les Juifs d'Afrique dit qu'à la fin du XIVe siècle la taxe était pour eux, en moyenne, de deux pièces d'or et 1/8, c'est-à-dire de 19 fr. par tête [1].

Toute la communauté était solidaire pour le paiement intégral de cet impôt qui devenait ainsi impôt collectif et général, appelé *canoun* [2].

Outre la *djezia*, les non-musulmans devaient encore payer le *kharadj* ou taxe foncière. Le peuple conquis ne conservait pas en effet le droit de propriété sur ses terres, mais une simple possession viagère. Le kharadj [3] n'était donc en somme que le loyer de la terre dont il restait l'usufruitier, mais dont il pouvait devenir le vrai propriétaire en se faisant musulman.

Faut-il parler ici d'un impôt, transitoire il est vrai, qui paraît avoir été spécial à l'Afrique et qui était d'autant plus injuste qu'il était perçu sur nos Berbères déjà islamisés. Nous voulons parler de l'impôt du *quint*, qui consistait à prendre le cinquième de la population féminine pour l'envoyer dans les harems de l'Orient [4]. Ibn Khaldoun nous dit en effet qu'Omar ibn Abdallah el Moradi gouverneur de Tanger voulut

---

[1] *Rec. Const.*, XI, 1867, p. 147.

Sous les Mérinides, les Juifs de Fez payèrent d'abord une taxe individuelle (2 dinars 1/8 par tête). Cette taxe devint globale (400 ducats par mois). L. Massignon, *Le Maroc dans les premières années du XVIe siècle*. Alger, Jourdan, 1906.

[2] Cahen, *l. c.*

[3] Au point de vue étymologique, kharadj veut dire « ce qui sort » d'un terrain, ce que l'on en retire.

[4] Les femmes berbères étaient renommées en Orient pour leur beauté et le nombre de celles qui y ont été exportées a dû être considérable, car quelques lectures faites au hasard nous ont appris qu'Abd er Rahman, le fondateur des Ommiades d'Espagne, était né, à Damas, d'une berbère de Tiaret, ainsi que Rostem, le père du fondateur du kharedjisme en Afrique, dans l'Irak.

« prélever le quint sur les Berbères, sous prétexte que ce peuple était un butin acquis aux musulmans [1]. »

Ces réserves faites sur les procédés employés *de fait*, par les Arabes, à l'égard des populations africaines, nous admettons volontiers que, *en droit*, les chrétiens d'Afrique ont eu, au VII[e] siècle, la liberté de pratiquer leur religion aux mêmes conditions que les chrétiens d'Asie et d'Egypte.

Je dis au VII[e] siècle ; je ne parle que de l'époque de la conquête proprement dite, c'est-à-dire sous les Ommiades (661-750). Tous les khalifes de cette dynastie, moins un (Omar II) ont été absolument indifférents relativement à la conversion des infidèles. Quelques auteurs [2] vont même jusqu'à dire que, loin de la favoriser, ils la voyaient de mauvais œil, car conversion signifiait pour eux diminution du tribut.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la tolérance musulmane a cessé d'exister à l'égard des chrétiens d'Afrique à trois époques, comme nous l'avons dit précédemment : 1° en 717, année où Omar II les força d'embrasser l'Islam ou de quitter le pays [3] ; 2° Sous Idris I[er] au commencement du VIII[e] siècle et sous Abd el Moumen au milieu du XI[e]. Idris dans le Maroc, depuis l'Océan jusqu'à Tlemcen, et Abd el Moumen dans tout son empire, de Fez à Tripoli ont certainement pris à tâche d'étouffer dans le sang les derniers restes du christianisme africain et d'appliquer dans toute sa rigueur le terrible « Crois ou meurs [4]. »

---

[1] I. p. 359.

[2] Froidevaux. *Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl.*, I. p. 861.

[3] Cette mise en demeure où Omar II plaça les chrétiens est encore une preuve de plus qu'ils devaient être une infime minorité ; car il n'aurait pas pris une pareille mesure s'ils avaient été, sinon la masse, du moins une minorité de quelque importance.

[4] Vansleb, (*Hist. de l'Eglise d'Alexandrie*, p. 327) rapporte que, sous le patriarche Jean (1300-1320), une rude persécution fut essuyée par les chrétiens en Egypte. Le sultan les obligea d'avoir, tous, le turban

Mais les Juifs ont été soumis aux mêmes vicissitudes que les chrétiens ; pourquoi ceux-ci ont-ils disparu, tandis que ceux-là ont résisté à l'épreuve ? Il y a donc dans le fait historique de l'extinction du christianisme en Afrique des causes cachées, du moins peu étudiées, qui doivent nous donner la la vraie explication, je pourrais dire la philosophie de ce désastre sans exemple, puisque ni l'Egypte, ni la Syrie, ni l'Espagne, etc., ne l'ont connu, bien qu'elles aient eu à souffrir des persécutions aussi sanglantes que celles auxquelles a été soumise l'ancienne Afrique romaine.

Mais alors si les violences, les massacres, les persécutions ne suffisent pas pour expliquer d'une façon adéquate la disparition si rapide, si complète, du christianisme en Afrique, quelles autres causes peuvent donc être cherchées ?

Ce que nous avons dit dans les chapitres précédents les indique, ce nous semble, assez clairement : Pour nous, la cause doit-être cherchée *surtout*, osons dire ce mot :

1° dans le petit nombre des fidèles *indigènes* restés debout, après la disparition des chrétientés latino-africaines, lesquelles formaient, au Ve siècle, la presque totalité de l'Eglise d'Afrique.

2° dans la mauvaise qualité de ces chrétiens qui ont apostasié en masse, soit au moment même de la conquête, soit quelques années après, fatigués qu'ils furent de payer l'impôt, au prix duquel ils pouvaient conserver la liberté de leur foi.

§ 1. — Petit nombre des chrétiens indigènes à l'arrivée des Arabes.

Quand on étudie avec soin les documents que nous possédons, on arrive facilement à se convaincre que les chrétiens indigènes étaient, relativement à la masse de la population,

bleu (les Juifs devaient le porter jaune) ; montés à âne (le cheval leur était interdit), ils devaient avoir les deux pieds du même côté, sans quoi, on les jetait à bas, et on les tuait ; il ferma ensuite leurs églises (*Journ. Asiat.*, 1851, LIX, p. 485).

en petite minorité, sinon dans les anciennes provinces de Proconsulaire et de Byzacène, du moins dans les Maurétanies et même peut-être en Numidie.

D'abord, les anciennes populations romaines qui probablement étaient, en 430, acquises au christianisme ont été en grande partie exterminées par les guerres sans merci qui se sont succédé pendant l'époque vandale et byzantine.

Les auteurs africains et byzantins nous représentent l'état de l'Afrique sous de très sombres couleurs : « *Africa*, dit Possidius, dans la Vie de S[t] Augustin [1], *expoliatione, cædibus, diversisque tormentis, incendiis aliisque innumerabilibus et infandis malis depopulata est ; nulli sexui, nulli parcens ætati.* »

L'évêque de Carthage, Capreolus, dont nous avons parlé à propos de la période vandale, écrit la même chose aux Pères du Concile d'Ephèse auquel il n'a pu se rendre : « *Incolis partim extinctis, partimque in fugam actis, absolutam desolationis speciem quaquaversùm longè latèque porrigitur oculis offert.* »

La période vandale a été tellement néfaste à cette ancienne population romaine que lorsque sont venus les Byzantins, ils se sont bornés à n'utiliser et à n'habiter qu'une partie des villes qu'ils occupaient, souvent à n'établir qu'un simple fort. C'est ce que les fouilles nous ont permis de constater en Byzacène comme en Numidie. « Il y a là évidemment une preuve que, dès cette époque, l'ancienne population romaine avait en grande partie disparu [2]. »

Mais, mieux que toutes les descriptions, un passage de la vie de S[t] Fulgence nous fait comprendre la dépopulation du pays dès la fin du V[e] siècle : Au commencement du règne de Gonthamond (13 décembre 484 — 24 septembre 496), S[t] Ful-

---

[1] c. 28.

[2] *Rec. Const.*, XVIII, 1876-1877, p. 326.

gence s'était réfugié dans un monastère fondé par Faustus [1] et dont Félix était abbé.

L'invasion des Barbares les força, avec leurs moines, à remonter plus au Nord [2], et ils s'établirent à *Sicca Veneria.*

Chose lamentable! la région parcourue par les saints exilés, qui était à l'époque romaine une des mieux colonisées et des plus riches de la Byzacène et de la Proconsulaire, qui contenait des villes, comme *Thelepte, Ammædera, Thala, Aubuzza, Lares, etc.* est représentée comme étant déjà, à cette époque, un pays tout sauvage : *« per ignotas Africæ regiones monachorum suorum caterva comitante, pariter gradiuntur. »* Ne faut-il pas que l'état de l'Afrique ait bien changé, pendant ces cinquante dernières années pour que la province la mieux romanisée de l'Afrique mérite cette épithète *« ignotas ? »*

Du reste, ils furent si maltraités par le prêtre arien établi à *Sicca Veneria,* qu'ils prirent le parti de retourner vers le monastère qu'ils venaient de quitter *« eligentes vicinos potius habere Mauros quam pati molestissimos Arianos* [3]. *»*

Les guerres des Maures pendant la première moitié de la domination byzantine ne furent pas moins désastreuses que pendant la période précédente. Aussi l'extermination de l'élément romain continua-t-il avec la même atrocité. Après la

---

[1] Ce Faustus ne peut être que le Faustus Præsidiensis de la Notice de 484. En effet cette Notice ne mentionne que deux Faustus : l'un de Castra Seberiana en Césarienne, et celui de Præsidium en Byzacène.

Ce Præsidium est probablement Præsidium Diolele que la Table de Peutinger place à 20 milles de Capsa (Gafsa) et qu'on identifie avec H. Somâa (S. Reinach, note 1 en Tissot, *Géographie,* II. p. 680-681. Cfr. Saladin, fasc. I, p. 103).

Ce Faustus fut exilé en 484, dans la région voisine de son évêché et y bâtit un monastère (*Vita S. Fulg.,* 10).

[2] *« Sed cum subito barbaricæ multitudinis provincia turbaretur incursu » Vita S. Fulg., l. c.*

[3] *Vita S. Fulg.,* c. 10.

défaite des Maures en 534, *« les Barbares coururent toute la Byzacène, et, sans faire de distinction d'âge, ils passèrent tout au fil de l'épée* [1]. » Lors de la reprise d'*Hadrumetum* par les Byzantins, en 534, dit le même historien, *« les Maures exercèrent d'horribles cruautés dans les campagnes et n'épargnèrent personne de quelque condition que ce fût. C'était une effroyable solitude dans tout le pays... Les Maures faisaient tout le dégât qu'il est possible de s'imaginer sans trouver de résistance* [2]... »

Il est vrai que les Byzantins leur rendaient la pareille; « Après la défaite du Burgaon, 535, où, dit-on, les Maures perdirent 50000 hommes, *les vainqueurs emmenèrent une si grande quantité de femmes et d'enfants que les Byzantins donnaient pour un petit Maure le même prix que pour un mouton* [3]. »

Mais on comprend qu'avec ce système de représailles, le pays le plus peuplé devenait, en quelques jours, une épouvantable solitude [4].

Procope résume ainsi dans son *Histoire secrète* [5] les appréciations de détail qu'il a données dans son *De Bello vandalico*.

« L'Afrique qui s'étend sur de si vastes espaces fut si complètement ruinée que le voyageur, sur de longs parcours, s'étonne de rencontrer un homme.

---

[1] Proc. *Bell. Vand.*, II, 12. 1.

[2] Proc. *l. c.*, II, 23. 3.

[3] Proc. *l. c.*, II, 12, 4.

[4] Une dédicace très intéressante retrouvée à Aïn Ksar, en Numidie, nous éclaire sur le triste état des colons dans cette partie de l'Afrique, sous le règne de Tibère II (578-582). Ces malheureux, dit l'inscription, sont réduits pour se défendre à leurs seuls efforts, et déclarent que la protection du Christ est leur unique espérance. Le chef du *pagus* est un grec Phocas; parmi les noms des autres fondateurs du monument figurent deux vandales, douze latins. *Rec. Const.*, VI, 1862, p. 130.

[5] *Historia Arcana*, édit. de la Byzantine de Bonn. p. 106-107.

« Cependant les Vandales en état de porter les armes étaient environ 80 000, sans compter les femmes, les enfants, les serviteurs ; les Africains qui habitaient dans les villes, cultivaient la terre, ou faisaient le commerce de mer, formaient, je l'ai vu de mes yeux, une telle multitude, qu'à peine pouvait-on l'évaluer ; plus nombreux encore étaient les Maures, et tous ont péri avec leurs femmes et leurs enfants.

« Le même pays a dévoré bien des soldats romains et beaucoup de ceux qui, de Byzance, avaient suivi l'armée, en sorte qu'en estimant à 5 000 000 d'hommes le nombre de ceux qui sont morts en Afrique, on demeurerait, je crois, encore au-dessous de la réalité. »

Corippe qui, lui aussi, a été témoin oculaire, donne la même description du pays. En plusieurs endroits, il peint les Berbères tombant en masse sous l'épée des Byzantins, ou traînés en longues files à la suite des vainqueurs ; les indigènes, à leur tour, pillant, brûlant, saccageant tout, jusqu'à la côte et même jusqu'à Sicca Veneria et Carthage, ruinant en particulier les églises, et réduisant les prêtres en esclavage, le pays privé de bras pour cultiver la terre [1], l'Afrique en un mot s'abîmant fumante au milieu des flammes [2].

Qu'il y ait quelque exagération dans la peinture que font de l'Afrique l'historien et le poète, c'est possible, il n'en reste pas moins que ces guerres sans merci durent anéantir des populations entières.

Pendant cinquante ans de tranquillité et de paix 595-646, l'Afrique se remit un peu et retrouva quelque prospérité, mais ce n'est pas en cinquante ans qu'un pays peut réparer de pareils désastres.

---

[1] *Jam nullus arator arva colit.*

[2] *Fumans perit Africa flammis.* JOHANN., I. v. 28-47 ; 323-349 ; II, v, 1-3, 295-296, 331-332; IV, v. 276-297, VI, v. 248-249: Cfr. Diehl, *l'Afrique Byz.*, p. 382-383.

A ces disparus par la mort il faut aussi ajouter ceux, nombreux aussi, qui quittèrent le pays et se réfugièrent en Europe [1] ; enfin une masse de petits propriétaires qui n'eurent ni le temps, ni la possibilité de fuir, et qui « sont descendus dans la foule barbare de leurs serfs, au milieu desquels ils se sont berbérisés, oubliant leur langue et leur religion [2]. »

Nous avons donc raison de dire que les chrétiens anciens colons de Rome avaient disparu en grande partie à l'arrivée des Arabes.

Quant aux Byzantins qui ne devaient pas être très nombreux puisqu'ils comprenaient surtout des soldats, des employés et des commerçants, il en a été de même. Les batailles sanglantes livrées par les Arabes, les razzias dévastatrices opérées dans toute l'Ifrikia [3], la fuite en masse [4] de tous ceux qui purent échapper au cimeterre des Arabes ont dû en peu de temps réduire leur nombre à un chiffre tellement infime que « Mouça Ibn Noceïr arrivant à Kairouan (704) vit l'Ifrikia changée en une vaste solitude et y fit venir des populations d'origine étrangère qui se trouvaient dans les provinces éloignées [5]. »

---

[1] Cfr. la lettre de Capreolus, citée plus haut; PROC., *De Bello Vand.*, II, 23.

[2] *Journal des Economistes*, XXXVI, 1886, p. 112.

[3] FOURNEL, *les Berbers*, I, pp. 224, 232.

[4] « Lors de l'invasion du Magreb par Abd Allah ibn Sâad, les Roum se réunirent dans la péninsule de Cherik (du cap Bon) et se dirigèrent en toute hâte vers Kelibya (Clypea) et les lieux voisins. S'étant alors embarqués, ils allèrent à l'île de Cossura (Pantellaria) » EL BEKRI, trad., p. 110.

[5] IBN KHALD., trad., I, p. 213.

Nota. On ne sait si ce passage d'Ibn Khaldoun fait allusion à celui-ci d'El Bekri : « Abd el Melek ibn Merouan ordonna à Abd el Aziz, son frère, gouverneur d'Egypte, d'envoyer à Tunis 1000 Coptes avec leurs familles pour y construire une flotte afin de ravager le pays des Roum. » Trad., de Slane, p. 94.

Les débris de la colonisation romaine et byzantine en partie exterminés, il ne reste en présence des Arabes que l'élément berbère.

Celui-ci est, dans le Magreb extrême (Maroc), en grande partie païen ; dans le Magreb[1] central (Alger et Oran), beaucoup de tribus sont également païennes. Quelques-unes, il est vrai, ainsi que celles de l'Ifrikia ont un vernis chrétien mais la masse est en somme bien païenne[2].

Ici, nous sommes complètement d'accord avec M. Bechir Sfar. Mais alors, comment expliquer ce fait historique que nous avons déjà constaté plusieurs fois ?

La carte ci-jointe, ainsi que celle qui a paru dans *Roma-*

---

[1] Il est bon de se rappeler qu'Ibn Khaldoun cité plus haut et les autres auteurs arabes, quand ils font mention de certaines populations chrétiennes soumises au *kharadj*, ne parlent que de l'Ifrikia (Tunisie et département de Constantine). Ils ne font jamais la moindre allusion au Magreb (départements d'Alger, d'Oran et le Maroc). Il y a évidemment dans ce silence une indication précieuse relativement à l'état religieux des habitants de cette région : paganisme des uns, apostasie des autres.

[2] *Rev. Afr.*, 1873, p. 427. « Il est incontestable que la religion du Christ fit peu de progrès parmi ces barbares..... L'invasion arabe surprit donc l'Afrique romaine en plein paganisme, malgré le passage des apôtres chrétiens qui n'a eu d'influence que sur la population européenne. »

Berbrugger dit de son côté (*Rev. Afric.*, 1867, p.156): « Il suffit de voir dans quel état social étaient les indigènes lors de la conquête musulmane pour acquérir la conviction que, si la civilisation italique avait pu faire beaucoup de conversions individuelles parmi eux, elle n'avait pas entamé la masse largement. »

Mercier ajoute (*Rev. Afric.*, 1871, p. 430-431): « Il ressort de l'étude des documents fournis par les historiens arabes de la conquête que la religion la plus répandue en Afrique était le magisme ou culte du feu... »

Ibn Khaldoun ne dit pas cela. Le magisme ou Sabéisme était d'importation étrangère. Le paganisme des Berbères était tout autre. Cfr. R. Basset, *Recherches sur la Religion des Berbères*, Paris, Leroux, 1910, dans *Revue de l'Hist. des Religions*.

« Certaines tribus étaient juives..... Pour ce qui est de la religion chrétienne, elle n'était répandue que parmi les Berbères romanisés..... »

nisation de l'Afrique répondent clairement à cette question : En nous donnant une proportion presque mathématique entre la Romanisation et l'Evangélisation [1], elles nous montrent que l'Evangélisation du pays s'est faite tout d'abord, et, pour ainsi dire exclusivement chez la population romaine.

Les tribus indigènes réfugiées dans les massifs montagneux où elles sont restées presque jusqu'à la fin de la période romaine insoumises ou du moins boudeuses, vis-à-vis de l'autorité étrangère, l'Eglise s'est vue dans l'impossibilité de les apprivoiser.

Or, elles étaient la masse !

Quant à celles qu'elle a pu atteindre elles étaient toutes plus ou moins romanisées. En effet, lorsqu'un évêché s'est créé sur le territoire d'une tribu, c'est au centre romain que nous le voyons emprunter son titre. Ainsi par exemple les Nattabutes et les Suburbures.

Des centres romains se sont établis chez eux, après que leur territoire eût été soumis au cadastre : *Rotaria ?* chez les Nattabutes, *Idicra, Garba*, chez les Suburbures etc. Or, les évêques prennent le titre de *Rotariensis, Idicrensis, Garbensis,* on n'en voit aucun qui ait pris les ethniques de *Nattabutensis, Suburburensis.* A peine trouve-t-on sur les 700 évêchés connus, 4 ou 5 exceptions : par exemple les évêques qui portent sur les listes épiscopales, l'ethnique de *Cedamusensis, Bamaccorensis, Numidensis, Maxitensis, Mazacensis.* Ceux-là ont pris l'ethnique d'une tribu ou de la fraction de tribu dans laquelle ils se trouvaient : les *Cedamusii*, les *Bamaccures,* les *Numidæ,* les *Maxites,* les *Masaces.*

Preuve évidente qu'en général l'évêque était d'abord pasteur des colons romains, puis ensuite, des indigènes qui avaient consenti à se mêler à eux et s'étaient plus ou moins romanisés à leur contact.

---

[1] Cfr. Mesnage, *Romanisation de l'Afrique*, pp. 204, 216 etc.

Il est tellement vrai que le pays romanisé a été le seul théâtre du zèle des évêques et de leur clergé, qu'il n'y a eu dans toute notre Afrique qu'une seule liturgie : la liturgie latine.

L'Eglise n'a pas créé de liturgie punique parce que celle-ci était inutile ; la masse des populations puniques ou « punicisées » habitant le littoral s'est en effet assez vite romanisée.

Sans doute, dans quelques coins reculés, dans les montagnes des Beni Salah, au S. E. d'Hippone, dans les environs de Calama, certaines populations avaient besoin qu'on leur traduisît en punique ce qu'on leur prêchait en latin. Mais ces régions étaient après tout, si peu considérables qu'on ne sentit pas le besoin de composer une liturgie spéciale pour eux [1].

L'Eglise n'a pas créé davantage de liturgie berbère [2]. Pourquoi ? Si ce n'est parce que le petit nombre d'indigènes qui avaient été convertis étaient eux aussi plus ou moins latinisés, et que, pour la masse restée réfractaire, cette liturgie était inutile. N'est-il pas évident que, si le peuple berbère avait été atteint comme les Mozarabes d'Espagne, les Coptes d'E-

---

[1] Il semble bien que le christianisme a eu peu de succès chez ce peuple. Le *Corpus Inscriptionum Semiticarum* ne contient pas en effet une seule inscription punique qui soit chrétienne. De quel côté se sont donc tournées ces nombreuses populations chananéennes et tyriennes que nous savons avoir existé en Afrique ? Peut-être vers les juifs qui étaient un peuple de même langue qu'elles.

Du reste, il y avait dans le clergé africain une telle pénurie de prêtres sachant cette langue (S[t] Augustin se plaint d'être dans ce cas : Epist. LXXXIV, 2) que ces populations ont dû nécessairement être négligées.

[2] On sait que quelques innovateurs berbères, à moitié convertis à l'Islam, voulant fonder une religion nouvelle, ont donné à leurs adeptes un Coran berbère, ou plutôt un code religieux en langue berbère. Tels Salah ben Tarif, vers 174 de l'hégire (790-791) chez les Berghouata ; Ham-Mim et Asem ben Djemil el Izdedjoumi, vers 315 de l'hégire (927-928), chez les Ghomara de la région de Tétouan.

Cfr. Ibn Khald., II, pp. 123, 125, 143 ; El Bekri, trad. de de Slane, p. 184 etc.

gypte, les Syriens, etc. il aurait eu, lui aussi, sa propre liturgie ?

Cet argument est négatif, il est vrai ; il n'en prouve pas moins cependant, vu la coutume générale de l'Eglise à cette époque, que si celle-ci n'a pas donné aux Berbères une liturgie spéciale, c'est qu'elle n'avait pas eu le temps d'en atteindre la masse avant que la puissance romaine n'eût elle-même disparu de l'Afrique.

§ 2. — Apostasie des chrétiens indigènes.

Si encore pour les groupes de Berbères chrétiens la qualité avait racheté la quantité ! Mais hélas ! On sait avec quelle hâte avaient été embrigadés par les donatistes, ces milliers de paysans indigènes qui allaient parcourant la Numidie, mettant tout à feu et à sang, tuant les catholiques et se tuant eux-mêmes, croyant ainsi obtenir la palme du martyre. Beaucoup de ces barbares probablement ne savaient de leur religion que crier *Deo laudes !*

Les baptêmes en masse [1] qui ont eu lieu en Numidie, et un peu partout dans l'Afrique romaine au commencement du V[e] siècle, qui avaient également eu lieu au III[e] et au IV[e] siècle, étaient à un certain point de vue consolants, mais combien périlleux pour l'avenir ! Que peut-on attendre en effet de populations, chrétiennes seulement de nom, le jour où éclate une persécution ou quelque tempête inattendue ?

On l'avait vu aux terribles persécutions de Dèce [2] et de

---

[1] Cfr. MESNAGE, *Romanisation de l'Afrique*, pp. 266, 273, etc.

[2] « Le nombre des apostats fut immense, dit dom Leclercq, en parlant de la persécution de Dèce (*L'Afrique chrét.*, I, p. 178). Ceux qui avaient succombé n'avaient pas l'excuse de la souffrance ou de la torture menaçante, ainsi qu'il arrivait dans les persécutions antérieures. Cette fois, le respect humain, la peur et, pour tout dire de ce mot si dur, la lâ-

Dioclétien [1]. On le vit encore après 430. Quinze ans après ces baptêmes en masse que S[t] Augustin nous signale à Theveste et à Sitifi, par exemple, la domination romaine croule en Afrique et s'établit la puissance vandale.

En même temps, les envahisseurs barbares et païens qui, depuis le III[e] siècle, battaient comme des vagues furieuses, les frontières de l'empire, finissent alors par les renverser, submergent, dans une grande partie de l'Afrique romaine, les anciennes populations indigènes et les renouvellent sur plusieurs points.

Qu'arrive-t-il ? Les semences tardives que les Evêques avaient commencé à jeter sur les Hauts-Plateaux au début du V[e] siècle sont étouffées en grande partie, et, des nombreuses chrétientés qui avaient commencé à germer à cette époque, deux seulement se retrouvent au VI[e] et au VII[e] siècle : Tiaret et Tlemcen (Pomaria). Assez fortes pour résister à la tempête

---

cheté, avaient tout fait. Ce fut parmi les chrétiens d'Afrique une émulation dans l'avilissement. Les magistrats furent contraints de remettre au lendemain, des fidèles trop empressés à abjurer (S. Cypr., *de lapsis* 8). On voyait comme une interminable procession, traversant le forum, et montant les degrés du Capitole : c'étaient des chrétiens chargés de fleurs, de victimes, d'encens. Tout ce monde se hâtait, se coudoyait, dans son empressement à satisfaire à l'édit... »

[1] Dans les Actes de S[te] Crispine martyrisée à Théveste, en 304, le Proconsul Anulinus dit à la sainte matrone pour la pousser à l'apostasie : « Toute l'Afrique l'a fait, tu sais *(Acta. 1)*. » On pourrait croire qu'il n'y avait là qu'un odieux mensonge ; mais S[t] Optat de Milève confirme hélas ! cette affirmation quand il écrit à propos du concile de 312, contre les traditeurs : « En ce temps-là, il n'y avait pas de raison de rougir, car à l'exception de quelques catholiques, tout le monde avait péché, et c'était comme une espèce d'innocence que cette complicité dans le crime. » *De Schism. Donat.*, I, 20.

Un peu plus loin, le même auteur parlant de cette multitude d'apostats, dit encore : « Comme tous les renégats ne pouvaient approcher des sacrifices sacrilèges, on était forcé de placer partout de l'encens, tout lieu était un temple pour le crime, etc. » (*l. c.*, III, 8).

ou du moins pour renaître de leurs cendres, supposé qu'elles aient succombé, car nous ne connaissons pas les vicissitudes par lesquelles elles ont passé après 430, ces deux villes ont pu se développer si heureusement, loin de l'ingérence des successeurs de Hunéric, qu'elles ont été, dans le Magreb, les deux boulevards de la résistance indigène, contre les Arabes. Quant à tous les autres centres, ils avaient disparu !

Un ouragan semblable s'était abattu sur la Gaule en 405-406 : Les Suèves, les Alains, les Vandales étaient passés comme un torrent dévastateur et ne s'étaient arrêtés qu'à l'Océan. De là, ils étaient revenus sur leurs pas, chargés de butin et d'esclaves : « C'est à cette incursion, dit Pilloy [1], qu'il faut rapporter la destruction de tous les établissements romains que le IVe siècle avait vus prospérer dans notre pays relativement tranquille jusqu'alors. Après leur passage, nos provinces n'étaient plus qu'un désert de ruines fumantes. Les cimetières s'arrêtent à cette date néfaste, par la raison péremptoire que les Gallo-Romains, les Lètes, les vétérans auxiliaires et les colons avaient tous subi le sort commun : ils avaient été tués ou emmenés en esclavage.

« Plus tard vinrent les Huns, 444-451, les Francs, 486 [2], etc. Bref, la Gaule eut alors ses immenses solitudes comme la Germanie. Tout reste de christianisme avait disparu. Un savant épigraphiste [3] nous apprend qu'à une exception près, on ne possède de la région de Trèves, cette Rome des Gaules qui rivalisait avec Lyon, aucune inscription du VIe ni du VIIe siècle. »

Bref, quelque lamentable qu'ait été l'état de l'Afrique après les invasions vandales du Nord et barbares du Sud, il ne

[1] *Bull. Com. Trav. Hist.*, 1891 p. 5 etc. Cfr. HIER., *Epist.*, CXI ; GIBBON, *Décadence et chute de l'Empire romain*, I, p. 720.

[2] Date de la bataille de Soissons remportée sur les Romains.

[3] DRAPEYRON, *Bull. Com. Trav. Hist.*, 1891 p. 100.

pouvait l'être davantage que celui de la Gaule qui, après avoir été piétinée par les barbares païens, eut aussi ses barbares chrétiens [1].

Et cependant la Gaule se releva ; au IX[e] siècle, elle était de nouveau chrétienne, tandis que l'Afrique continuait à sombrer. Comment expliquer ce sort si différent ? C'est que la Gaule eut une seconde évangélisation [2] ; elle eut des évêques, comme S[t] Remi ; elle eut des missionnaires comme S[t] Colomban et tous les moines qu'il forma dans son école incomparable de Luxeuil où accoururent nombre de Francs dont les noms appartenaient aux plus illustres familles, tandis que l'Afrique n'eut rien de semblable.

On ne peut pas en effet appeler évangélisation ces traités politiques qui arrachaient aux grands chefs berbères la profession de foi chrétienne, ni l'apparition de ces prêtres byzantins qui venaient pour donner le baptême aux milliers de berbères dont les princes s'étaient proclamés les vassaux de l'empire. Etrangers comme ils l'étaient, que pouvaient-ils faire au point de vue de l'apostolat ? *Fides ex auditu.*

Le fait est qu'on n'a pas trouvé à travers les Hauts-Plateaux de la Césarienne qui servit d'habitat à plusieurs *gentes fœderatæ* impériales une seule chapelle de style byzantin, comme on en trouve dans les régions de la Numidie qui ont fait partie des possessions byzantines.

Puisque nous savons par Ibn Khaldoun que plusieurs des tribus indigènes qui s'y trouvaient étaient chrétiennes, lors de l'arrivée des Arabes, tels les Magraoua, il faut donc nécessairement conclure qu'elles n'étaient chrétiennes que de nom, et que les Byzantins avaient procédé à leur évangélisa-

[1] Voici ce que Procope dit des Francs : « Ce peuple est chrétien, mais il observe les rites de la vieille idolâtrie, employant pour la divination les victimes humaines et d'horribles sacrifices. »

[2] Drapeyron, *Bull. Com. Trav. Hist.*, 1891, p. 100.

tion comme les Espagnols l'ont fait plus tard à celle des Indiens d'Amérique.

Il y a entre ces deux faits plusieurs points de rapprochement qui s'éclairent mutuellement et aident à comprendre ce qu'est le christianisme des races inférieures quand on veut aller trop vite dans l'œuvre de leur conversion.

Il s'agit du Mexique et c'est un prêtre qui va nous donner ces détails. On ne peut donc l'accuser de parti pris [1].

D'après lui, ces indigènes sont catholiques de nom, et pourtant demi-païens dans leur culte. Ils vont à la messe, le dimanche, avec la volaille et les denrées qu'ils portent au marché, comme les indigènes d'Hippone allaient à certain jour « fricoter » dans la cathédrale [2]. Les chrétiens de la Proconsulaire prenaient encore part, en grand nombre du moins, aux sacrifices en l'honneur de la déesse Céleste, ceux de la Numidie Septentrionale continuaient à sacrifier à Saturne, les Indiens catholiques du Mexique sacrifient, à certains jours, des tourterelles et autres animaux ; les habitants de Salamanca vont sacrifier dans le cratère éteint de Culiacan leurs scapulaires, leurs croix et leurs chapelets, pour obtenir le succès dans leurs entreprises et avoir de l'argent. Il y a quelques années, ajoute-t-il, des sacrifices humains avaient même lieu dans l'Etat de Puebla.

Lors de la fête de S[t] Michel qui, pour les Indiens, est leur ancien dieu de la guerre, Huitzipochli, on sacrifiait un petit garçon sans parents, ou bien un vieillard qui n'avait rien de mieux à faire que de s'en aller dans l'autre monde.

« Il faudrait des volumes, continue le même auteur, pour raconter les superstitions indiennes ayant un caractère idolâtrique qui subsistent encore aujourd'hui. Faute d'une ins-

---

[1] Abbé Domenech, *Le Mexique tel qu'il est.*
[2] Aug., *Epist.* XXIX, 10.

truction sérieuse, on retrouve dans le catholicisme indien de nombreux vestiges du paganisme aztèque. »

Et cependant, ces Indiens sont les fils de ceux qui ont été évangélisés par les missionnaires venus à la suite des premiers conquérants espagnols, il y a plus de 300 ans. La catholique Espagne y a dominé pendant plus de deux siècles, les plus grands Ordres religieux de l'Eglise, les Dominicains et les Franciscains, y ont jusqu'à ces derniers temps, été pour ainsi dire, tout puissants ; les indigènes ont été évangélisés par des saints [1] tels que le Bienheureux Martin de Valence qui réunit un célèbre synode à Mexico dès 1524. En cette même ville devenue archiépiscopale en 1546, se tint 61 ans plus tard, le fameux concile de Mexico que Rohrbacher dit être le plus remarquable de tous les conciles provinciaux qui se soient tenus dans l'Eglise.

Qu'on s'étonne maintenant du semi-paganisme de nos chrétiens du Ve siècle, la veille encore, adorateurs de Céleste, Saturne, etc.

On n'a généralement que des cris d'admiration pour les chrétientés qui, du jour au lendemain, chiffrent leurs néophytes par centaines et par milliers. Voici par exemple ce que dit Rohrbacher de la conversion des Indiens dont nous venons de parler :

« Il y en eut un si grand nombre à recevoir le baptême qu'en peu d'années on les comptait par millions. On lisait dans les archives de Charles-Quint qu'un certain prêtre en avait baptisé 700 000, un autre 300 000, un troisième 100 000, les uns plus, les autres moins [2] ! ! »

---

[1] St Louis Bertrand passa sept ans au Pérou, 1562-1569 : « On dit qu'au bout de trois mois, il avait baptisé 10 000 Indiens ». MORTIER, O. P., *Histoire des maîtres généraux*, V, p. 597.

[2] XIV, pp. 110 111.

C'est beau ! mais franchement, n'aurait-il pas mieux valu que ces « baptiseurs » en eussent converti dix fois moins et eussent instruit leurs néophytes dix fois mieux ?

Que peut produire en effet un pareil système d'apostolat ? Il donne il est vrai au missionnaire la consolation d'un précoce ministère auprès de ces peuples déshérités, mais après [1] ? Entrés dans l'Eglise avec un bagage de croyances insensées et de pratiques superstitieuses, ils restent des demi-chrétiens, si aucun désastre ne vient leur enlever leurs missionnaires, comme les Indiens du Mexique, ou bien ils apostasient aussi vite qu'ils se sont convertis si la persécution vient à sévir, ou même seulement si la disparition de leur clergé les prive de secours religieux, comme en font foi les missions portugaises d'Angola et de Mozambique si prospères à la fin du XVIII[e] siècle, et éteintes dès le commencement du XIX[e].

Ce fait n'est que la répétition de ce qui s'est passé dans l'Afrique Septentrionale du V[e] au VIII[e] siècle avec cette différence que les chrétientés portugaises du XVIII[e] siècle se sont éteintes par le seul fait que l'Europe n'a pu leur envoyer pendant quarante ou cinquante ans de nouveaux missionnaires, tandis que l'Afrique romaine a eu à soutenir les plus terribles persécutions.

Du reste, quant aux indigènes, même ignorance, même manque de convictions religieuses [2].

Au commencement de la conquête, nous voyons le Berbère chrétien abjurer ou reprendre ses croyances comme il quittait ou remettait son burnous. Ocba lui-même en est scandalisé

---

[1] Comme l'histoire tout entière donne raison au Cardinal Lavigerie qui a défendu à ses Pères Blancs d'admettre en général les indigènes au Baptême avant quatre ans au moins de catéchuménat !

[2] Quand les Pères du Saint-Esprit revinrent, au milieu du siècle dernier, reprendre ces anciennes chrétientés portugaises, ils n'y trouvèrent plus, paraît-il, que deux choses qui pussent rappeler les rites chrétiens d'autrefois : la clochette et le goupillon !

« *Quand un iman*[1], disait-il, *entre en Ifrikia, les habitants de ce pays se mettent à l'abri du danger en faisant profession de l'islamisme ; mais aussitôt que l'iman se retire, ces gens-là retombent dans l'infidélité*[2] ! »

En fait, c'est ce que nous avons vu dans le chapitre précédent, chez le premier héros de l'indépendance, Koceila, comme chez les fils de la Kahéna, et le chef de la grande tribu des Magraoua.

La cause de cette lamentable conduite doit être cherchée dans le manque de conviction et, par suite, d'instruction de la masse chrétienne. L'adoption du christianisme avait été, à l'époque byzantine, une simple formalité pour recevoir l'aman. Le chef d'une tribu, en recevant les insignes de sa royauté, faisait profession de christianisme, s'engageait pour son peuple, et la tribu était censée chrétienne. Des prêtres devaient ensuite, il est vrai, aller instruire les nouveaux chrétiens. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, ces prêtres byzantins ne sachant pas la langue indigène, quels résultats durables pouvaient-ils obtenir ?

Aussi l'on comprend la facilité avec laquelle ces chrétiens sans instruction devaient jouer avec l'apostasie.

Nous avons parlé au long, dans un chapitre précédent, de cette apostasie qui, dans le Magreb, a dû être générale puisqu'aucune partie de ce pays n'a été classée dans la catégorie des terres *anoua*[3], c'est-à-dire de celles occupées par les infidèles non convertis à l'Islam et soumises au tribut.

---

[1] C'est-à-dire une personne revêtue de l'autorité spirituelle et temporelle comme l'étaient les généraux d'alors qui agissaient comme les représentants du khalife (De Slane).

[2] Ibn el Athir, *El Kamil*, III, p. 386 ; En Nouaïri ou Noweiri, *Journ. Asiat.*, XI, p. 116-117, 3e série, 1841 ; Ibn Khald., *Hist. des Berb.*, I, p. 327 de la traduction ; Abou'l Féda, *Annal. muslem.*, I. p. 368.

[3] Si nous pouvions distinguer entre les territoires qui ont été recon-

Ce fait nous est prouvé par la grande révolte de 840, laquelle a été motivée par la prétention du gouverneur arabe de Tanger de soumettre les Berbères musulmans au *kharadj* lequel ne pouvait être exigé que des infidèles [1].

Quant aux chrétiens qui voulurent tout d'abord continuer à pratiquer leur religion et se résignèrent à payer l'impôt, ils se fatiguèrent bien vite, à l'exemple des Coptes [2].

Un demi-siècle à peine après l'expulsion des Byzantins, c'est-à-dire en 749, le gouverneur de l'Afrique, Abd er Rahman, écrivait au khalife Abou'l Abbas, le premier des Abbassides, qu'il ne pouvait plus rien lui envoyer, parce que le tribut payé par les infidèles se trouvait aboli par leur conversion [3]. Du reste, l'impôt ne devait pas produire beaucoup, depuis 717, année où Omar II avait retiré leur privilège aux

---

nus par les Arabes comme *anoua, solah,* (ceux qui ont fait l'objet de traités librement consentis) et ceux qui, ne portant ni l'un ni l'autre surnom, ont appartenu à des apostats passés à l'Islam, nous connaîtrions la proportion exacte des régions de l'Afrique où les indigènes chrétiens ou juifs, ont conservé la pratique de leur religion, et celle où ils ont apostasié, mais les auteurs avouent sur ce point leur ignorance complète. Tels Sahnoun et Ali ben Ziad, relativement à l'Ifrikia (E. MERCIER, La propriété indigène en Magreb, *Rec. Const.*, XXXII, 1899, p. 327 etc.)

[1] Cfr. MERCIER, *Hist. Afr. Sept.*, I, p. 350 etc.

Nota. Il est vrai que plusieurs tribus du Magreb ont vaillamment combattu les Arabes pour défendre leur liberté. Mais leur adhésion subséquente à l'Islam les a lavés de ce crime et les terres ainsi que les personnes ont été ainsi exemptes d'impôt. La Mecque elle-même a été dans ce cas.

Cfr. *Etude historique sur la nature de la propriété foncière dans les pays musulmans,* d'après Amari, *Rec. Const.*, X, 1866, p. 326.

[2] L'impôt de l'Egypte, dit Dozy, sous le khalifat d'Othman, était de moitié supérieur à ce qu'il fut, fort peu de temps après, sous le khalifat de Moawia, parce que, dans l'intervalle, la majeure partie des chrétiens coptes avaient accédé à l'islamisme. Cfr. FROIDEVAUX, *Dict. d'Hist. et de Géogr. eccl.*, I, p. 862.

[3] La lettre est datée A. H. 132. CARDONNE, *Hist. de l'Afrique et de l'Espagne,* I, p. 168; Cfr. GIBBON, *l. c.*, X, p. 331.

chrétiens et leur avait enjoint d'embrasser l'islamisme ou de s'exiler.

Sans doute quelques groupes chrétiens ont pu acheter le droit de survivre à l'édit d'Omar, et de vivoter jusqu'au XII[e] siècle. Il n'en reste pas moins avéré que, dès le VIII[e] siècle, l'Eglise d'Afrique a été frappée à mort et que les deux principales causes de cette mort ont été :

1° Le peu de progrès faits par elle parmi l'élément indigène ;

2° L'apostasie presque générale des chrétiens [1], au moment de l'épreuve.

« En déplorant, dit le P. Cahier [2], les maux que la conquête musulmane a fait subir à l'Eglise d'Afrique, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'un si terrible fléau ressemble beaucoup à un châtiment. » Les chrétiens du VII[e] et du VIII[e] siècle auraient pu dire ce que Salvien disait de leurs pères, lors de la conquête vandale. « Nos iniquités ont forcé le Seigneur à nous envoyer ce fléau vengeur [3]... »

L'Espagne punie du même châtiment l'avait mérité par les mêmes crimes. « Il (le roi Witiza) entraîna dans ses débordements une partie du clergé. Sindered, archevêque de Tolède, indigne successeur du noble et courageux Gonderic, alla jusqu'à persécuter les prêtres fidèles à leur devoir. Witiza leur défendit les appels à Rome, abolit les lois pontificales et permit aux prêtres le concubinage... Les mœurs et la vertu déclinaient à vue d'œil [4]. »

Si l'Espagne n'avait été habitée que par les populations

---

[1] Notons que beaucoup d'entre eux étaient donatistes.

[2] *Souvenirs de l'Ancienne Eglise d'Afrique*, p. 254.

[3] *De Provid.*, VII, 92. « *Compulsus est criminibus nostris Deus ut hostiles plagas de loco in locum, de orbe in orbem spargeret ; excitatas pene ab ultimis terræ finibus gentes etiam trans mare mitteret, quæ Afrorum scelera punirent.* »

[4] HERGENROETHER, *Hist. de l'Eglise*, III, p. 45.

molles et corrompues [1] du Sud de la péninsule, elle eût peut-être subi complètement le sort de l'Afrique.

Mais par bonheur pour elle, les montagnards du Nord étaient des hommes et même des héros. C'est à eux que l'Espagne a dû son salut. L'Afrique n'a pas eu cette réserve, et elle a péri !

Sans doute, le sang de tant de martyrs et de tant de victimes innocentes criait miséricorde, mais peut-on dire avec un de nos chroniqueurs parlant de la ville de Jérusalem assiégée et prise par Saladin le 3 octobre 1187 : *« Notre sire Jésus-Christ ne les voulait ouïr, car la luxure et l'impureté qui en la cité [2] estaient, ne laissaient monter ni oraison ni prière devant Dieu ! »*

Après avoir châtié pendant un siècle par les persécutions vandales l'Afrique du Ve siècle, Dieu avait fait luire des jours meilleurs sous le régime byzantin.

Au lieu de profiter de la terrible leçon qu'elle avait reçue, l'Afrique était revenue à son vomissement. Il suffit de lire la correspondance de St Grégoire le Grand pour constater jus-

---

[1] Leur faiblesse en face de l'Islam a été on ne peut plus scandaleuse. Au dire de Fleury, elles auraient en masse accepté la circoncision, et nous savons que l'intrépide envoyé de l'empereur Othon à Abdérame, vers le milieu du Xe siècle a reproché au clergé de Cordoue cette criminelle condescendance (FLEURY, *Hist. eccl.*, XII, p. 91).

Vers le milieu du XIIe siècle, le culte de Jésus-Christ et la série des pasteurs avaient cessé dans les royaumes de Cordoue, de Séville, de Valence et de Grenade.

En 1313, les Juifs étaient les seuls *Hommes du Livre* qu'Abou'l Waled, roi de Grenade, pouvait persécuter ou tolérer (*Biblioth. Arabo-hispana*, II, p. 288), et lorsque, au XVe siècle, Séville fut reprise par Ferdinand le Catholique, on n'y trouva, comme chrétiens, que les captifs. PAGI, *Crit.*, IV, A. C. 1149 ; Cfr. GIBBON, *l. c.*, X, p. 332.

[2] Heraclius, le dernier patriarche de Jérusalem, scandalisait alors cette malheureuse ville en affichant aux yeux de tous ses honteux débordements : ROHRBACHER, *Hist. de l'Église*, XVI, p. 138.

qu'à quel point était tombée la discipline ecclésiastique. Trop souvent ses lettres ont pour objet la désobéissance du clergé et des moines [1], la simonie des évêques [2], leur corruption. Voici comment le concile in Trullo dénonce cette dernière : *« Hoc quoque ad nostram cognitionem pervenit quod in Africa et Libya, et aliis locis, quidam ex illis qui illic sunt religiosissimi Præsules cum propriis uxoribus, etiam postquam ad eos processit ordinatio, unà habitare non recusant ; ex eo populis offendiculum et scandalum offerentes* [3]. »

Si quelques évêques agissaient ainsi à l'égard d'une de leurs obligations les plus sacrées, on devine comment la morale devait être appliquée par les simples prêtres et le peuple, témoin de ces excès.

Le clergé africain était tellement convaincu de manichéisme que le pape Grégoire II défend à un évêque de Thuringe d'ordonner qui que ce soit parmi ceux que l'invasion arabe avait jetés jusqu'en Germanie [4].

L'auteur du *Kitab el Adouani* [5] nous parle de coutumes infâmes répandues dans les populations autrefois chrétiennes du Souf à Djelama, Septi, du Djérid à Nefta et au Sud de l'Aurès, à Ferkane chez les Klab etc.

Les Amamra qui habitaient à l'époque romaine, comme aujourd'hui, le Nord de l'Aurès, étaient autrefois chrétiens [6].

---

[1] Greg., *Epist.*, VII, 32, IX, 24.

[2] *l. c.*, XII, 28, 29, III, 47, 48 ; Cfr. Diehl, *l'Afrique byz.*, p. 507.

[3] Apud Hardouin, *Coll. Conc.*, III, p. 1663.

[4] *Afros passim ecclesiasticos ordines prætendentes nulla ratione suscipiat, quia aliqui eorum Manichaei, aliqui rebaptizati sæpius sunt probati.* Migne. *P. L.*, LXXIX, p. 502. Cfr. *Rev. Afr.*, V, 1861, p. 49 ; *Monum. Germ. Script.*, XXIII, p. 945.

[5] *Kitab el Adouani*, trad. Féraud. *Rec. Const.*, XII, 1868, pp. 53, 60, 61, 62, 72, 142.

[6] Pont, *Rec. Const.*, XII, 1868, p. 225 : « Certains tatouages pratiqués chez les Oulad Yacoub semblent représenter la croix grecque. »

Or, on voyait encore chez eux [1], en 1725, les coutumes que le *Kitab el Adouani* signale dans le Djérid, à Nefta.

La tribu des Ketama qui, à l'époque arabe, occupait tout le territoire de la Petite Kabylie jusqu'à l'Aurès et qui, sans être complètement chrétienne comptait dans son sein un certain nombre de fidèles, avait des mœurs non moins abominables : « Ils n'ont pas honte, dit Edrisi, de prostituer leurs enfants mâles aux hôtes qui viennent les visiter, et, loin de rougir de cette coutume, ils croiraient manquer à leur devoir s'ils négligeaient de s'y conformer [2]. » « Cette détestable coutume, ajoute Ibn Haukal, fut vivement combattue par Abou Abd Allah, le missionnaire fatimite, qui eut recours à des moyens extrêmes pour l'abolir, mais elle résista à tous ses efforts [3]. »

De cette tribu, ces mœurs se répandirent dans une grande partie de l'Afrique. « La plupart des Berbères, dit Ibn Haukal [4], qui habitent le Magreb, depuis Sidjilmassa jusqu'à Sous, Aghmat et Fez, de là aux environs de Tehert, Msila, Tobna, Bagaï, Aguerbal, Azfoun (Azzeffoun ?) et les dépendances de Bône accueillent les voyageurs etc. »

Quand de telles plaies et de plus graves encore, car Ibn Haukal fait allusion à certains faits assez communs que de Slane n'a pas osé traduire même en latin, rongent un peuple, celui-ci n'a plus qu'à disparaître. De fait, à l'époque où écri-

---

[1] *Rec. Const.*, XII, p. 225.

[2] Edrisi, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, trad. de Dozy et de Goeje, in-8°, Leyde, 1866, p. 116.

[3] p. 69 de la trad. de de Slane.

[4] pp. 69, 75. — El Bekri (p. 233 de la trad.) parle d'une coutume un peu semblable établie chez les Ghomara, tribu qui habitait les environs de Ceuta, avait été gouvernée par le comte Julien, et avait dû être en partie chrétienne. Le même auteur parle aussi, p. 46, d'un manque général de pudeur des habitants de Gabès, l'antique *Tacapæ*.

vait Edrisi (1154) « de la tribu des Ketama, jadis très nombreuse il ne restait plus qu'environ 4000 individus [1]. »

Dieu de son côté a cru préférable, pour sa gloire, de ne plus avoir d'Eglise en Afrique plutôt que d'en avoir une rongée intérieurement par les plaies dont nous venons de parler. Aussi en a-t-il balayé les malheureux restes qui ont disparu en quelques années « sans laisser même de traces où l'on pût retrouver le nom de ses derniers fidèles [2]. » *Et nunc, erudimini!*

---

[1] EDRISI, *l. c.* Il est vrai qu'un grand nombre parmi eux avaient émigré au X[e] siècle, pour aller installer les Fatimites au Caire.

[2] CAHIER, *Souvenirs de l'ancienne Eglise d'Afrique*, p. 255.



TABLE DES MATIÈRES

Pages

Lettres adressées à l'auteur v

Avant-Propos. xiii

Chapitre I. — Période vandale 2

§ 1er Persécutions. 2

§ 2. Bouleversements ethniques dans le peuple berbère 24

Chapitre II. — Période byzantine 51

Chapitre III. — Etat religieux et politique de l'Afrique, à l'arrivée des Arabes. 73

§ 1er Chrétiens. 73

§ 2. Païens. 84

§ 3. Juifs 92

Chapitre IV. — Conquête et Islamisation de l'Afrique. . . . 117

Chapitre V. — Extinction des chrétientés indigènes 179

Chapitre VI. — Causes de la disparition des chrétientés indigènes de l'Afrique 243

TABLE ANALYTIQUE

Pages

Abd el Moumen 223
— Il persécute les chrétiens et les juifs . . . 225, 237
Abrogeants et abrogés (Versets du Coran dits) 252
Africa (Mehdia) évêché au XIIe siècle 219
— Prise par Abd el Moumen 225
Africanistes et la question du Christianisme en Afrique . . 49, 88, 274
Afrique (Etat de l') à la fin de la période romaine 4
— — à l'époque vandale, au commencement des périodes byzantine et arabe 4, 7, 13, 20, 56, 58, 114
— soumise par les Vandales, les Byzantins, les Arabes 4, 51, 117
— indigène au point de vue politique, à la fin des périodes vandale et byzantine 44, 114
— complètement conquise en 709, par les Arabes . . 126, 139
Alger au XIe siècle . . . . 205, 220 (note 2)
Almohades 222
Almoravides, leur origine . . . . 168, 222 (note 2)
Altava (Lamoricière) au VIe siècle 41
Antalas 43, 45, 47, 56
Apostasies nombreuses en Afrique, dans les persécutions de Dèce et de Dioclétien 277
Apostasie des Berbères presque générale à l'époque arabe 133, 139, 277
— Est-il vrai qu'ils ont apostasié et sont revenus au Christianisme douze fois ? 131
— des habitants de Constantine, de la province de Castilia 125, 134, 262-263
— de Koceila et de ses Auraba 134, 137
— de Mornag, des fils de la Kahéna 137
— des Magraoua 138
— des Ghomara 139
Arabes Première invasion 117
— Conquête du pays achevée en 709 . . . . 126, 139
Augila, Oasis chrétienne à l'époque byzantine 46
Augustins en Ethiopie au XVIe siècle . . . . 67 (note)
Auraba chrétiens 77, 122
— leur apostasie 137

Aurès, Etat politique aux VIe-VIIe siècles. (Voir Koceila, Kahéna) 119
— (Islamisation de l') 141-143
— (Juifs de l') 76, 100
— (Christianisme dans l') 76
— (Le zenatia et le tamazirt dans l') . 10 (note 1), 119, 121 (note 1)

Babari, Babari transtagnenses, Barbari, Bavares 27, 29, 35
Bahouzim 99
Bedjas ou Bicharines . . . . 33 (note 2)
Beraberata 27
Berbères, Leurs sentiments à l'égard de Rome; leur conduite à l'égard des Vandales, Byzantins, Arabes . . . 4, 51, 118
— Bouleversements ethniques chez ce peuple aux IIIe-VIe siècles 24, 33
— de première et de deuxième race 26, 38
— envahisseurs 36, 39, 103
— Ils sont en majorité païens à l'époque vandale . . . 48
— Leur portrait . . . . 149 (note 3)
— Plus zélés pour la défense de leur liberté que de leur religion 285
— Pourquoi ont-ils toujours été la proie de l'envahisseur? 127-130
— Est-il vrai qu'ils se sont soulevés douze fois pour revenir à la religion chrétienne ? 131
— Leur apostasie et leur soumission complète en 709 . . 147
— Ils embrassent le Kharedjisme 148
Berbérisation de colons romains de l'Aurès 144-145
— — chez les Bi Snous 146
— — en Kabylie 198
Bélisaire 51
Blemmyes 33
Boniface (général) 3, 37
Bougie, Fondation en 1067, Evêché au XIe siècle 206, 208
— Importance de cette ville à cette époque, d'après Edrisi et Ibn Khaldoun . . . . 210 (note 1)
Byzantins en Afrique 51
— Leurs possessions en Afrique 52, 74, 114
— Leur esprit de prosélytisme 61, 72

Cadastre établi par Hassan en Afrique 262
Canaries (îles), première évangélisation au VIe siècle . . . 71 (note 6)
Capitation ou djezia imposée par l'Islam, aux chrétiens et aux juifs 265
Capréolus, évêque de Carthage 4

Caprapicti eremus, où se trouvait-il ? Conversion d'indigènes à l'époque vandale 8, 10
Capsur, prince maure 8
Carthage prise par les Vandales en 439 3
— conférence de 484 12
— prise et détruite par les Arabes 123
— elle est rattachée au patriarcat d'Alexandrie 184
— elle est dépouillée de ses principales reliques 214
— elle est sans évêque au X[e] siècle. Son clergé choisit le prêtre Jacobus et l'envoie au pape Jean XV, pour le faire sacrer 215
— au XI[e] siècle, d'après El Bekri 215
— Thomas, archevêque de cette ville en 1053 216
— lettre de S[t] Léon IX en sa faveur 216
— sa chrétienté est anéantie par Abd el Moumen 225
Castilia, apostasie des habitants de cette province . . . 134, 262-263
Charlemagne, ses envoyés à Carthage 214
Chefs indigènes au service de Byzance 52
Chrétiens (Les) se sont-ils soulevés douze fois contre l'envahisseur ? 131
— persécutés par Idris I et Abd el Moumen . . . 156, 225
— Restes de populations autrefois chrétiennes, au XI[e] siècle 221
— Leurs engagements à l'égard de l'Islam, en demandant l'aman 257
— Leur petit nombre, lors de l'arrivée des Arabes . . . 268
— indigènes sans instruction, en Afrique, comme plus tard au Mexique, Angola, etc. 277, 281
Christianisme, Son extension en Afrique, à l'arrivée des Arabes . 71
— en Tripolitaine 73
— en Ifrikia (Tunisie et dép[t] de Constantine) . . . 74
— dans l'Aurès 76
— en Maurétanie Césarienne (Alger et Oran) . . . 78
— au Maroc 83
— au Sahara, au VIII[e] siècle 190
— en Kabylie, — 195
— dans le royaume Hammadite, au XI[e] siècle . 206, 212
— (Extinction du) en Afrique . . . . 226, etc.
— Etapes de cette disparition ; ses causes 179, 189, 243, etc.
Conciles de 525, 534 53
Conférence de 484 12
Constantine prise par les Arabes 125
Coptes (Colonie de), à Tunis . . . . 273 (note 5)

Coran, Ligne de conduite qu'il trace à l'égard des chrétiens, des Juifs et des païens 248, 252-253
— Ses contradictions 250
Croix (La), chez les Kabyles et les Amamra . . . . 80, 288 (note 6)
— — Touareg 193
Cutzinas 51, 56
Cyrénaïque, Révolte de l'an 115 . . . . 30, 47

Dévastation et dépopulation du pays à l'époque vandale, au commencement de la période byzantine, etc. 4, 7, 13, 16, 56, 58, 132, 269, 273
Devineresses maures 48
Djedar de Ternaten . . . . 62, etc.
Djedi (Oued), Ses bords étaient habités par des païens à l'époque byzantine . . . . 65 (note 5)
Djeraoua, Origine, (Voir Kahéna) . . . . 103 (note 2), 111
Djerid. Il était chrétien, à l'époque byzantine 67
— Islamisation de cette région (Voir Castilia) 176
Djezia, Impôt de capitation 265
Donatistes 5, 112, 289

Emigration des populations romaines d'Afrique, à l'arrivée des Vandales et des Arabes 7, 273
— des Yéménites en Afrique 104
Envahisseurs indigènes aux IIIe-Ve siècles . . . . . 36, 45, 102, etc.
Erythrée, patrie de Berbères envahisseurs 34
Espagne (Juifs en) 162
— Etat moral au VIIe et au Xe siècle . . . . 286, 287 (note 1)
Etapes de la disparition du Christianisme 243
Eugène (St), évêque de Carthage 21
Evangélisation et Romanisation 275
Evêchés existants en 484 12-15
— disparus — 14-17
— en 525, 534, 646 . . . . 53-58, 60
— à l'arrivée des Arabes . . . . 181, etc.
— existants au XIe siècle 213, 216
— — XIIe siècle 219-221
— — à diverses époques 249
Evêques exilés par Hunéric 12
— — Thrasamond 22
Exil des Sénateurs de Carthage, sous Genséric 7
Exode des grandes familles romaines à l'arrivée des Vandales . 7, 56

Faraxes 29
Felacha (Juifs abyssins) . . . . 107 (note 2)
Fezzan (Christianisme au), à l'époque byzantine 71, 73, 192

Frexes 44
Fulgence (S[t]) 21

Gabaon 43, 47
Gadebitani chrétiens, à l'époque byzantine 70, 73
Garamantes — 71
Gasmul 58, 61
Gaule (Paganisme en), aux VI[e]-VIII[e] siècles . . . . . . 86, etc.
Gélimer 51
Gennade 61
Genséric envahit l'Afrique et s'empare de Carthage 3
— fait un traité de paix avec Valentinien III 5
— dépouille la population romaine de ses meilleures terres 7
— persécute les catholiques 8
— partage le pays entre lui et son armée 15
— détruit les derniers restes du paganisme à Carthage . 80
— impose aux Berbères servant dans son armée le tatouage de la croix 80
Ghedamès ou Rdamès. Cette ville est chrétienne, à l'époque byz. 73
Ghomara chrétiens à l'époque byzantine 82
— leur apostasie . . . . 159, 276 (note 2)
Ghriba . . . . 98, etc.
Gondja 91
Gonthamond 20, 43
Grégoire le Grand (S[t]) et l'Afrique . . . . 61, 28 (notes 1, 2)
Grégoire VII (S[t]). Sa lettre au roi de Bougie En Nacer, en 1076 . 208
— Il sacre le prêtre Servandus, évêque de Bougie . . 210
— Ses lettres à l'archevêque et au peuple de Carthage 217
Guerza, idole des Berbères de Tripolitaine au XI[e] siècle . . . 47
Gummi, Démêlés de son évêque avec l'archevêque de Carthage en 1053 216

Hammadites. Fondation de leur royaume 206
— Destruction — 224
Hassan vaincu par la Kahéna, puis vainqueur 123
Hildéric 23, 43
Himyarites 32, 34
Hippone assiégée par Genséric 3
— au XI[e] siècle 211
Hunéric 11, 17

Idris I, au Maroc. Ses persécutions contre les juifs et les chrétiens 153, 155-157
Impôts payés par les chrétiens 265-266, 285
Indigènes. (Voir Berbères)
Intolérance de l'Islam à l'égard des chrétiens et des Juifs . 267, etc.

Invasion de l'Europe par les Barbares venus du Nord . . . 24, 279
— de l'Afrique — Sud-Est . . . 27
Islam Par quels moyens a-t-il soumis l'Afrique 254
— Sa doctrine à l'égard des chrétiens, des juifs et des païens (Voir Coran)
Islamisation des diverses régions de l'Afrique . 133, 140-143, 147, 169
— Diverses étapes 170
— pacifique 173-177

Jacobus sacré archevêque de Carthage par le pape Jean XV . . 215
Jean Troglita 52, 56
Jerna 45
Juifs sur la côte d'Arabie 32
— Leurs colonies sur la côte d'Afrique 93
— de Cyrénaïque révoltés en 115 . . . . 30, 96
— Leur esprit de prosélytisme à l'époque romaine 93 (notes 1-3), 94
— en Egypte, Cyrénaïque, Tripolitaine . . . . 97-98, 111 (note 1)
— dans les div. régions de l'Afrique à l'époque byz. 99, 101 (note 7)
— d'Arabie et d'Abyssinie émigrés au commencement de l'époque arabe 104-108
— au commencement de l'époque arabe 111
— en Mauritanie, au Soudan . . . . . . 161 (note), 222 (note 2),
— du Maroc dont le nombre a été grossi par deux courants venus l'un de l'Est, l'autre d'Espagne 158-164
— Leur multitude aux IXe-XIe siècles 165-166
— sous les Almoravides . . . . 167 (note 2)
— — Almohades 237
— Apostasies nombreuses 238
— pendant les XIIIe-XVe siècles 240
Julien (Le comte) 82, 85, 139

Kabylie (Grande) Christianisme au VIIIe siècle 195
— Tribus qui prétendent descendre des Romains . . . 198
— Restes chrétiens qui s'y voient de nos jours . . . 201-203
— Restes de paganisme 91
— Disparition du Christianisme au Moyen-Age 213
— (de Cherchel). Le tatouage de la croix 80, 199
Kahéna. Origine de sa famille 102
— Son royaume dans l'Aurès 119
— Sa lutte contre l'envahisseur 123, 135
— A-t-elle ravagé le Magreb jusqu'à Tanger ? 124
— Sa physionomie morale 136
— Ses fils apostasient 136
Kalâa des B^i Hammad 207
— Sa chrétienté au XIe siècle 207

Kalâa des B[i] Hammad est anéantie en 1152 par Abd el Moumen . 224
Khaïbar 257
Kharadj. impôt foncier. Populations chrét. qui l'ont payé . 262, 266
Kharedjisme en Afrique. Origine 148
— Sectes qu'il a produites 150
Kitab el Adouani 171
Koceila Son royaume dans l'Aurès 77, 118, 120
— Sa lutte contre l'envahisseur 122
— Ses apostasies 134
Kouko au Moyen-Age 212

Lettre du clergé de Carthage au pape Jean XV, en 990 215
— de S[t] Léon IX à Thomas, archevêque de Carthage, 1046 216
— — Grégoire VII à En Nacer, roi de Bougie, 1076 . . 209
— — — à Cyriacus, archev. de Carth., 1076 . 217
— — — au peuple de Carthage 218
Liste épiscopale de 484 12
— 525 . . . . 54, 57
— 534, 646 54
— de Beveregius, fin de l'époque byzantine . 181, 183
— dite du Thronus Alexandrinus, commencement du VIII[e] siècle 185
— dite de Léon le Sage 187
Liturgie employée en Afrique 276
Louata envahisseurs ; leur patrie . . . . . 29, 35 (note 2), 42, 103
— païens . . . . 47, etc.
— Un groupe de cette tribu a dû être chrétien à l'époque byzantine 74

Maccourai, Maccuritæ 66
Magraoua chrétiens 78
— Leur apostasie 138, 280
Mahomet. Vicissitudes que subit son enseignement 251
Mams ou Mems . . . . 51, 56, 181 (note 4)
Marmarides envahisseurs . . . . 30 (note 1), 35
Maroc. Etat religieux de ce pays à l'arrivée des Arabes . . . 82
— — — d'Idris I 153
— conquis par les Almoravides, puis par les Almohades . . 223
Martinianus et Maxima 9
Masmouda païens 86
Massonas ou Masuna 41, 61-62
Mastigas 52
Maurétanie Césarienne. Etat de cette province à l'époque byz. . 59
— Tingitane (Voir Maroc).
Mehdia (Voir Africa).

Mexique, (Chrétiens indigènes) 281
Moines dans le Souf, l'Oued Rir etc., à l'époque byz. . . . 67
Moral (Etat) de l'Afrique, de l'Espagne mérid. au VIIIe s. 176, 287-289
Mornag 137
Mouhadjeria 241
Musubæi 42, 69, 220
Mzab, ses premiers habitants 229
— Origine et organisation religieuse de cette confédération . 230
— Restes de christianisme qu'on y découvre . . . . 231, etc.
Mzara . . . . 89, etc.

Nefis ou Niffis (chrétiens de), au Maroc 139
Nefouça (tribu des) 42
— (Djebel) peuplé de chrétiens et de juifs 74
— centre du Kharedjisme 151
Nefzaoua 42

Ocba en Tripolitaine 133
— en Ifrikia . . . . 121 (note 2), 125
— prend Tiaret 126
— au Maroc . . . . . 82, 85-86, 122, 126, 139 (note 3), 167, 255
— Sa mort 122
Orthaïas 66
— Son royaume dans l'Aurès 119

Paganisme des indigènes, à l'époque vandale . . . . . 45, 48 etc.
— en Tripolitaine, — (Voir Guerza) . . 46
— au Maroc, — 85, 139
— en Gaule, au VIIIe siècle 86
— en Sardaigne, Corse, Italie, au VIIIe siècle 87
— en Asie Mineure, — 88
— (Restes de) dans l'Islam 89
— — en Kabylie 91
Persécutions vandales . . . . 10, 17, 21, etc.
— d'Idris Ier, d'Abd el Moumen (Voir ces mots).

Quinquégentiens 29
Quint (impôt) 266
Quodvultdeus évêque de Carthage 10

Reliques des Saints d'Afriques. Que sont-elles devenues ? 7 (note 4)
— de St Cyprien enlevées de Carthage 214
Restes chrétiens chez les Touareg 192
— — en Kabylie 199
— — chez les Mzabites 231

Ribat, couvents musulmans 174
Rir (Oued). Christianisme . . . . 68 (note)
Romanisation et Evangélisation 275

Sahara (Christianisme au) 71, 73, 190
— (Judaïsme au), au Xe siècle 109, 159
— (Paganisme au) 168
— (Islamisation du) 168, 191
Sardaigne (Paganisme en), aux VIe-VIIe siècles 87
Servandus, évêque de Bougie au XIe siècle 208
Sétif prise par Abd Allah ben Djafar 127
Solomon . . . . 51, etc., 56
Souf (Christianisme au) . . . . 68, 75 (note 10)
— (Islamisation du) 176
— (Juifs au) . . . . 166 (note 4)

Tamazirt dans l'Aurès . . . . 121 (note 1)
Tanger (Mouça à) 140
Thrasamond 21, 43
Tiaret à l'époque byzantine 59, 62, 279
— prise par Ocba 78, 126
Tingitane. (Voir Maroc)
Tipasa (Miracle de) 18
Tlemcen, à l'époque byzantine 59, 278
— centre chrétien au VIIIe siècle 78
— prise par El Mohadjir 126
— au XIe siècle 204
Tolérance et intolérance de l'Islam, d'après le Coran 248
Touareg (Christianisme chez les) 192
Touat, nouvelle Palestine, au Xe siècle 109, 110
Traité de paix entre Genséric et Valentinien III 5
Trajan et les Juifs révoltés de la Cyrénaïque 31
Tribus indigènes d'après Corippus 43-44
— — Leur religion 45
Tripolitaine (Paganisme en), à l'époque vandale, au XIe siècle 46, 84
— (Christianisme en) — byzantine 70
— (Judaïsme en) 98
— (Islamisation de la) 133
Tunis prise par Abd el Moumen 225
Tunisie (Christianisme en), lors de l'arrivée des Arabes 74
— (Judaïsme en) 99
— (Islamisation de la) 133

Urceliani 68

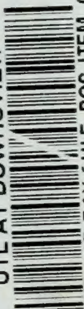
Vandales. Ils envahissent l'Afrique 3
— (Rois) 5, 11, 20, 21, 23

Yabdas 12, 58, 67
— Son royaume dans l'Aurès 119
Yéménites en Afrique 104

Zenata envahisseurs 27, 32, 34, 39, 42
— païens 47
— Ont-ils été atteints par le Christianisme, à l'époque byz. ? 78-80
— dans l'Aurès 40, 121
— dispersés après la défaite de la Kahéna 121
Zenatia (Le) dans l'Aurès 140






UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 17 19 11 025 4